

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
Publiés sous la direction de François Paschoud
par Bernard Grange et Charlotte Buchwalder

TOME XLIV

LA BIOGRAPHIE ANTIQUE

HUIT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

STEFAN M. MAUL, EDDA BRESCIANI,
WALTER BERSCHIN, MARY BEARD,
ALBRECHT DIHLE, LUIGI PICCIRILLI,
GLEN W. BOWERSOCK, RICHARD GOULET

Introduction de Widu Wolfgang EHLERS

Entretiens préparés et présidés par
Widu Wolfgang Ehlers

FONDATION HARDT
POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
VANDOEUVRES – GENÈVE

Les premiers «Entretiens sur l'Antiquité classique» ont eu lieu en 1952, du 8 au 13 septembre. Dans l'avant-propos du volume où ils sont consignés, le Baron Kurd von Hardt en donne la définition. La voici: «Chaque année, au siège de la Fondation à Vandœuvres, auront lieu des 'Entretiens sur l'Antiquité classique', au cours desquels des spécialistes, représentant plusieurs pays, feront des exposés sur un domaine choisi et, au cours des discussions, procèderont à d'enrichissants échanges de vue.»

Conçue et mise au point par des savants tous aujourd'hui décédés – parmi eux Ludwig Curtius, Bruno Snell, Kurt von Fritz, Albin Lesky, Theodor Klauser, Olof Gigon – l'institution s'est révélée viable. Quarante-quatre fois, des savants de divers pays se sont réunis à Vandœuvres, au mois d'août; les «Entretiens» ont été régulièrement publiés.

FONDATION HARDT
POUR L'ÉTUDE DE L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

ENTRETIENS
TOME XLIV

LA BIOGRAPHIE ANTIQUE

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE
Publiés sous la direction de François Paschoud
par Bernard Grange et Charlotte Buchwalder

TOME XLIV

LA BIOGRAPHIE ANTIQUE

HUIT EXPOSÉS SUIVIS DE DISCUSSIONS

PAR

STEFAN M. MAUL, EDDA BRESCIANI,
WALTER BERSCHIN, MARY BEARD,
ALBRECHT DIHLE, LUIGI PICCIRILLI,
GLEN W. BOWERSOCK, RICHARD GOULET

Introduction de Widu Wolfgang EHLERS

Entretiens préparés et présidés par
Widu Wolfgang Ehlers

VANDŒUVRES – GENÈVE
25-29 AOÛT 1997

Публичная библиотека Швейцарии
имеет право пользоваться любыми
изображениями, издаными в виде
печатных или фотографических

LA BIOGRAPHIE ANTIQUE

Сборник изображений
для изучения античной

истории и археологии
и для изучения античной
литературы и изящных
искусств

При этом запрещено любое коммерческое

использование изображений
из этого сборника

1294 - 213C9/16
SCHWEIZERISCHE LANDESBIBLIOTHEK 14
1901115774 BIBLIOTHÈQUE NATIONALE SUISSE
BIBLIOTECA NAZIONALE SVIZZERA
BIBLIOTECA NAZIONALE SVIZZA 08/39

TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 1998 by Fondation Hardt, Genève

PRÉFACE

Dans un premier temps, la préparation des Entretiens sur la biographie antique a été confiée par le Comité scientifique de la Fondation Hardt à deux de ses membres, les professeurs Giuseppe Nenci et Widu Wolfgang Ehlers. Ce sont eux qui, d'un commun accord, ont défini le profil des Entretiens et proposé au Comité les noms des savants invités à y participer. Dans un second temps, le professeur Nenci, sollicité par d'autres obligations, a préféré être dégagé de ses responsabilités. Durant les quelque dix mois qui ont précédé les Entretiens, c'est donc le professeur Ehlers qui en a assumé seul la préparation. La tâche a été lourde du fait que, certains savants pressentis s'étant successivement désistés, le groupe des personnes invitées n'a pu être définitivement formé qu'avec grand retard, huit mois seulement avant les Entretiens.

Par rapport à la majorité de ceux qui les ont précédés, ces Entretiens présentent une particularité importante. La biographie antique n'y est pas seulement envisagée dans les limites du monde classique gréco-latin, mais aussi dans ses origines mésopotamienne et égyptienne, et ses prolongements médiévaux. Le lecteur jugera par lui-même de l'intérêt de cet élargissement, et de la qualité du dialogue interdisciplinaire ainsi instauré.

Cette spécificité soulevait une difficulté particulière pour la rédaction des index, notamment pour l'index des passages cités. En fin de compte, il a paru judicieux de procéder à de notables allègements pour les domaines extérieurs au monde gréco-latin antique.

Leur prise en compte intégrale aurait soulevé des difficultés techniques sans proportion avec le profit potentiel du lecteur.

Le président du Conseil de Fondation peut, au moment où l'impression du troisième volume publié sous sa responsabilité s'achève, exprimer sa satisfaction. Le nouveau système répond à nos attentes, les délais sont tenus, et les frais d'impression sous contrôle. Il n'est que juste de dire que le principal artisan de cette réussite est Bernard Grange, qui investit dans la préparation de nos volumes un trésor d'expérience et d'acribie qu'apprécient tous leurs utilisateurs. Pour la compilation des index, il a été une fois de plus soulagé par l'aide efficace de Charlotte Buchwalder. Enfin, l'imprimerie «Orientaliste» (Herent, Belgique) se révèle pleinement digne de la confiance que nous lui avons accordée. J'exprime ma très vive reconnaissance aux deux collaborateurs qui ont préparé ce volume: sans leur dévouement, je peinerais à faire face à mes responsabilités.

Grâce à l'utilisation du transfert électronique des données, le prix de fabrication des volumes a pu être suffisamment diminué pour qu'il soit actuellement plus ou moins équilibré par le produit de leur vente. Les Entretiens grèvent le budget de la Fondation d'une autre manière aussi: à cet égard cependant, nos charges ont été notablement allégées en 1997 par une généreuse contribution de la Gerda Henkel Stiftung à Düsseldorf: celle-ci a permis de payer l'ensemble des frais de déplacement des savants invités, et une partie de leurs frais de séjour. Au nom de tous les responsables de notre institution, j'adresse ici mes remerciements les plus sincères à cette Fondation.

François Paschoud

TABLE DES MATIÈRES

Introduction par WIDU WOLFGANG EHLERS	1
I. STEFAN M. MAUL	
<i>Altorientalische Tatenberichte</i>	
<i>mit (auto)biographischen Zügen</i>	7
Discussion	26
II. EDDA BRESCIANI	
<i>L'Egitto antico.</i>	
<i>Il genere autobiografico nell'epoca tarda</i>	33
Discussion	55
III. WALTER BERSCHIN	
<i>Auffällige Formen lateinischer Biographie</i>	
<i>in Spätantike und Mittelalter (IV.-XII. Jahrhundert)</i>	63
Discussion	79
IV. MARY BEARD	
<i>Vita inscripta</i>	83
Discussion	115

V. ALBRECHT DIHLE

- Zur antiken Biographie* 119

- Discussion 141

VI. LUIGI PICCIRILLI

- I testi biografici come testimonianza
della storia della mentalità* 147

- Discussion 189

VII. GLEN W. BOWERSOCK

- Vita Caesarum.

- Remembering and Forgetting the Past* 193

- Discussion 211

VIII. RICHARD GOULET

- Histoire et mystère.*

- Les Vies de philosophes de l'Antiquité tardive* 217

- Discussion 258

- INDICES 267

EINLEITUNG

Das Wort ‘Biographie’ evoziert — unter dem Blickpunkt der Gleichzeitigkeit ebenso wie unter dem der historischen Folge — sehr unterschiedliche Vorstellungen, die in der griechisch-römischen Antike nicht nur die Schriften eines Nepos, Plutarch, Sueton oder die *Historia Augusta* einschließen, sondern auch Platons Sokrates, Xenophons Cyrus und den Alexander der Romane, alexandrinische Intellektuelle wie christliche Märtyrer, die *Laudatio Turiae* wie Philostrats Apollonios von Tyana, Augustins *Confessiones* wie Possidius’ *Augustin-Vita*, eine aus drei Worten bestehende Grabinschrift wie die *Res gestae* des Augustus. Inhaltlich werden in allen Fällen stets unterschiedlich umfangreiche, unterschiedlich zusammenhängende Aussagen über das Leben und die näheren Lebensumstände einer meist bereits gestorbenen historisch faßbaren oder für historisch gehaltenen Person getroffen. Durch Einbeziehung inschriftlicher Biographica wird andererseits auch die Frage berührt, wieviele biographische Elemente die Mindestmenge einer Biographie bilden. Blickt man auf einschlägige Veröffentlichungen und Postulate, fühlt man sich gelegentlich an die Frage erinnert, wieviele Sandkörner Minimalbestand eines Sandhaufens sind, auch wenn die Aussage *vixit annis plus minus XXXI* (*ILS* 8002) wohl noch keine Biographie darstellt.

Drei Veröffentlichungen der jüngsten Zeit, die Artikel ‘Biography’ im *Oxford Classical Dictionary*¹ (C.B.R. Pelling) sowie ‘Biographie’ im *Neuen Pauly*² (H. Görgemanns und W. Berischin) und im *Reallexikon der deutschen Literaturwissenschaft*³

¹ Ed. by S. HORNBLOWER & A. SPAWFORTH (Oxford 1996).

² Hrsg. von H. CANCIK und H. SCHNEIDER (Stuttgart und Weimar 1996 –).

³ Band I gemeinsam mit H. FRICKE, K. GRUBMÜLLER und J.-D. MÜLLER hrsg. von K. WEIMAR (Berlin und New York 1997).

(H. Scheuer, "Literarische Darstellung eines Lebenslaufs"; H. Dainat, "Wissenschaftliche Darstellung von Leben und Werk eines Autors") verdeutlichen, daß es erhebliche Differenzen bereits bei der Begriffsbestimmung gibt⁴. Beginnt Görgemanns⁵ mit den Worten "Biographie als literarische Gattung", so warnt Pelling⁶ davor, Biographie als genau abgrenzbares Genos⁷ zu betrachten, und Scheuer⁸ subsumiert sicherheitshalber 'Biographie' einem Gattungsüberbegriff 'Biographik'.

Eine bezeichnende äußere Schwierigkeit bei der Grenzbestimmung der griechisch-römischen Biographie für spätere Interpreten liegt darin, daß weder die Griechen noch die Römer einen Terminus für die literarische Form der Lebensbeschreibung verwendet haben, der von dem abwich, das sie zu beschreiben unternahmen: dem Leben einer historischen Persönlichkeit. Trotz sprachlich identischer Bezeichnung (*bios* bzw. *vita*) kann die Biographie nicht das persönliche, individuelle Leben einer Persönlichkeit historisch richtig und in vollem Umfang wiedergeben, da Sachverhalt und Beschreibung eines Sachverhalts prinzipiell nicht deckungsgleich sein können. Moderne wie antike Biographen und Biographien eint, daß bewußt oder unbewußt abgesehen von der Auswahl und dem Bild des

⁴ Bekanntlich wurden in der Antike weder Biographie noch *vita* oder *bios* definiert. Zu den definitorischen Problemen zuletzt J. ENGELS, in *ZPE* 96 (1993), 19-36. Vgl. A. DIHLE, *Die Entstehung der historischen Biographie* (Heidelberg 1987), 8f. Der Begriff Biographie — *βιογραφία* zuerst in Damaskios' um 500 entstandener *Vita Isidori Alex.* bei Photios *Bibl. cod. 242*, 8, p.335 b als 'Verfassen von Biographien', dann bei Photios *Bibl. cod. 181*, p.125 b im heutigen Sinne von der Schrift selbst belegt — setzt sich erst im 17. Jh. gegen Bezeichnungen wie 'vita, vie, Leben, life' durch: kurz H. SCHEUER (wie Anm. 3), 233.

⁵ Wie Anm. 2, Bd. 2 (1997), 682-689.

⁶ Wie Anm. 1, 241-243.

⁷ Zur Problematik des Gattungsbegriffs vgl. G.B. CONTE, "Empirical and Theoretical Approaches to Literary Genre", in K. GALINSKY (ed.), *The Interpretation of Roman Poetry. Empiricism or Hermeneutics?* (Frankfurt 1992), 104-123, und die Art. 'Gattung' (K.W. HEMPFER), 'Gattungsgeschichte' (W. VOSSKAMP), 'Gattungstheorie' (D. LAMPING), in *Reallexikon der deutschen Literaturwissenschaft* I (wie Anm. 3), 651-661.

⁸ Wie Anm. 3, 233-238.

Porträtierten in einem erheblichen, oft entscheidenden Ausmaß auch die Entstehungsbedingungen, Intentionen und selbst Obsessionen des Biographen und seiner zeitgenössischen Leser und ihre Erwartungshaltung porträtiert werden. Die Erwartungshaltung der Rezipienten kann auch in einer nicht explizit normierten Textsorte wie der Biographie bestimmd für den einzelnen Text sein.

Aus den Fragen vor allem der Teilnehmer, die nicht die griechisch-römische Altertumswissenschaft vertraten, welche Erwartungen an einen ‘*bios*’ es in unterschiedlichen Kulturen und sozialen Gruppen, zu unterschiedlichen Zeiten und aufgrund unterschiedlicher Anlässe gegeben habe, inwieweit der Terminus ‘Biographie’ diesen lebensbeschreibenden Formen gerecht werde, ob der Begriff Biographie in seiner gängigen Bedeutung überhaupt interkulturell sinnvoll anwendbar sei und ob es interkulturell gültige Maßstäbe gebe, ergab sich in den Gesprächen, daß intrakulturell gängige Termini und Begriffsinhalte der klassischen Altertumswissenschaft und damit der europäischen Tradition, die oft zugleich Bewertungen darstellten, bei interkultureller Verwendung in Frage gestellt wurden. Die divergenten Meinungen unter den Teilnehmern waren Anlaß zu lebhaftem Gedankenaustausch, der seinen schriftlichen Ausdruck in den Diskussionsbeiträgen findet. Um hier zu einer Verständigung bzw. zu unvoreingenommenen Diskussionen insbesondere zwischen Vertretern verschiedener Kulturbereiche zu kommen, bedarf es weiterer solcher interdisziplinärer Kontakte wie denen dieser Entretiens.

Das Thema dieser Entretiens, “*La biographie antique*”, wurde auf Vorschlag von Giuseppe Nenci und dem Unterzeichneten ausgewählt. Bei der Planung war von vornherein klar, daß sich nicht alle Bereiche und Fragestellungen, die mit der vorderorientalischen, ägyptischen und griechisch-römischen Biographie verknüpft sind, in acht Vorträgen behandeln oder gar ausschöpfen lassen. Ausgangspunkt war die Überlegung, die Vorträge nicht (bzw. nicht in erster Linie) einzelnen Autoren, Texten, den in ihnen behandelten Persönlichkeiten

oder ihrer historischen Zuverlässigkeit gelten zu lassen, sondern ausgewählten Aspekten und Prozessen der Entstehung und geschichtlichen Entwicklung von biographischen Texten und ihrer Verknüpfung bzw. Kontrastierung mit zeitlich oder räumlich benachbarten Erscheinungen. Aus diesen Vorgaben haben sich die vorliegenden acht Abhandlungen entwickelt, deren Verfasser den Disziplinen der Ägyptologie, der Alten Geschichte, der Altorientalistik, der Klassischen Philologie und der Philologie der Spätantike und des Mittelalters angehören. Ein tragendes und alle Vorträge miteinander verbindendes Element war die Konditionierung biographischer Äußerungen durch Tradition, Verfasser, Rezipienten, den Geist der jeweiligen Zeit und die behandelten Persönlichkeiten. Bei dieser Strukturierung der Entretiens und ihrem vorgegebenen Rahmen mußten wesentliche Bereiche (wie z. B. Autobiographie⁹, Altes Testament und *Evangelien*¹⁰, byzantinische biographische Literatur) und Fragen (wie die nach der historischen Wahrheit von lebensbeschreibenden Texten und den Entwicklungsstadien der Biographie bis hin zu den heutigen Formen des "Who is who?") unberücksichtigt bleiben.

Die Folge der Vorträge konnte aus äußeren Gründen nicht durchgehend der historischen Entwicklung entsprechen. So bilden die Beiträge über Kulturen und Epochen, die der griechisch-römischen Antike zeitlich vorausgehen (Stefan Maul), gleichzeitig mit ihr existieren (Edda Bresciani) oder ihr folgen (Walter Berschin), den Anfang. Die zweite Gruppe verfolgt in

⁹ Oder mit L. CANFORA ("L'autobiografia intellettuale", in *Lo spazio letterario di Roma antica* III [Roma 1990], 11–51) der 'autorappresentazione'. Canfora spricht davon, daß es sich vor Augustin um literarische Konstruktion eines Bildes statt um Demaskierung handelt; aber sind die *Bekenntnisse* Augustins nicht auch zugleich intendiertes und damit literarisches Bild? Zur Autobiographie vgl. M.-F. BASLEZ, Ph. HOFFMANN, L. PERNOT (éd.), *L'invention de l'autobiographie, d'Hésiode à Saint Augustin* (Paris 1993).

¹⁰ Vgl. R.A. BURRIDGE, *What are the Gospels? A Comparison with Graeco-Roman Biography* (Cambridge 1992) (vgl. dazu F.E. BRENK, in *Gnomon* 66 [1994], 492–496; T. DUFE, in *CR* 46 [1996], 265f.); D. DORMEYER, H. FRANKEMÖLLE, "Evangelium als literarische Gattung und als theologischer Begriff", in *ANRW* II 25, 2 (1984), 1543–1704.

vier Beiträgen die Entstehung der Biographie (Albrecht Dihle), die Wirkung unterschiedlicher Verfasserintentionen auf biographische Texte (Luigi Piccirilli), die Ursprünge der Kaiserviten Plutarchs und Suetons (Glen Bowersock) und schließlich den Weg der Philosophenvita in der Spätantike (Richard Goulet). Der beide Gruppen trennende und verbindende Beitrag über Grabinschriften (Mary Beard) versucht, die besprochenen Texte beispielhaft mit Kontexten zu verbinden und durch sie zu erklären.

Durch die genauere Betrachtung der frühen Zeit der Biographie¹¹, ihrer Formen, Bestandteile und Funktionen bilden die acht Abhandlungen Beiträge zu einer Biographie der Biographie *per tempora et species*. Die Tatsache, daß *senectus* und *exitus* der Biographie weder erkennbar noch wahrscheinlich sind, rechtfertigt das Bemühen um das Verstehen ihrer Jugend zusätzlich.

W.W. EHLERS

weist auf die Tatsache hin, dass es ein gleich bis gegenwärtig unveröffentlichtes Werk gibt, das die gesamte Geschichte des Studiums der antiken Biographie von der Antike bis zur Frühmoderne neu bearbeiten will und eine entsprechende Fachschaft hinzugefügt werden soll. Er erläutert die Theorie, der der Name zugrundeliegt, und betont, wie die sündhaft oft der Name des Kaufmanns aus weiter bekannten (antiken) Biographien aus der Antike die jenseitige bestreiten in der Regel nur den eindrücklichen Titel von Typ "Dem Gott UN" hat. Sein Sohn ist ein König "N.N.", der Tempel N.N. gebaut, und er wird mit der Göttin manet, als auch der Name des Mütters mit Epitheten versehen werden könnte. Die dem König

¹¹ Vorausgesetzt, die 'eigentliche' Biographie sei kein neuzeitliches Phänomen und habe sich erst in den letzten 250 Jahren entwickelt: So jüngst der Komparatist R. WHITTEMORE, *Pure Lives: The Early Biographers I* (Baltimore 1988).

I

STEFAN M. MAUL

ALTORIENTALISCHE TATENBERICHTE MIT (AUTO)BIOGRAPHISCHEN ZÜGEN

Das Bedürfnis der Fürsten und Könige Mesopotamiens, ihren Namen und ihre Ruhmestaten der Nachwelt zu übermitte-
leln, ist sehr alt. Bereits wenige Jahrhunderte nach der Erfin-
dung der Schrift, im letzten Drittel des 4. vorchristlichen Jahr-
tausends, hatte sich das zunächst rein ideographische mesopo-
tamische Schriftsystem zu einer kombinierten Wort- und Sil-
benschrift entwickelt, die es ermöglichte, gesprochene Sprache
wiederzugeben¹. Von dieser Zeit an wurde es üblich, daß ein
Stadtfürst, der einer Gottheit einen Tempel errichtete, im Fun-
dament des Gebäudes eine auf eine Steintafel geschriebene
Bauinschrift hinterließ, in der nicht nur der Name der Gott-
heit, der der Tempel zugesetzt war, genannt wurde, sondern
auch der Name des Bauherrn. Die ersten bekannten (sumeri-
schen) Bauinschriften aus der Mitte des 3. Jt. v.Chr. bestehen
in der Regel nur aus einem kurzen Satz vom Typ: "Dem Gott
N.N. hat der Stadtfürst/König N.N. den Tempel N.N.
gebaut", wobei sowohl der Gottesname, als auch der Name des
Fürsten mit Epitheta versehen werden konnte. Die dem König

¹ Vgl. die gute Einführung in die innere Struktur der Keilschrift sowie in ihre Entwicklung von einer Bilderschrift in eine kombinierte Wort- und Silbenschrift: M. KREBERNIK und H.J. NISSEN, "Die sumerisch-akkadische Keilschrift", in H. GÜNTHER, O. LUDWIG (Hrsg.), *Schrift und Schriftlichkeit — Writing and Its Use. Ein interdisziplinäres Handbuch internationaler Forschung — An Interdisciplinary Handbook of International Research*, Vol. I/1 (Berlin/New York 1994), 274-288 und Taf. I-III (dort auch weiterführende Literatur).

zugeordneten Epitheta eröffneten dabei nicht nur die Möglichkeit, die Genealogie des Fürsten mitzuteilen, sondern gestatteten auch, in begrenztem Umfang Auskunft über die Leistungen des jeweiligen Königs zu übermitteln.

Die in den Gebäudefundamenten niedergelegten Inschriften sollten gewährleisten, daß ein späterer König, der Renovierungsarbeiten durchführen und zu diesem Zweck einen Gebäudeteil oder schadhafte Mauern bis zu den Fundamenten abreißen ließ, auf die Inschrift seines Vorgängers traf und so nicht nur Kenntnis von dem ursprünglichen Bauherrn erhielt, sondern auch erfuhr, daß dieser — seinen königlichen Aufgaben entsprechend — in vorbildlicher Weise seinen Pflichten gegenüber den Göttern nachgekommen war. Aus dem gleichen Grunde ließen mesopotamische Fürsten und Könige von der Mitte des 3. vorchristlichen Jahrtausends an die unter dem Fußbodenniveau eingelassenen Türangelsteine von Tempelportalen mit Bauinschriften versehen. Auch ein gewisser Prozentsatz der verbauten Ziegel trug kurze Bauinschriften, die auf die Ziegel gestempelt oder mit dem Griffel geschrieben wurden. Um sicherzustellen, daß der Nachwelt auch ganz gewiß die Kunde von den Leistungen des jeweiligen Bauherrn erhalten bliebe, wurden außerdem mit kurzen Bauinschriften versehene Tonkegel zwischen den Ziegeln im Mauerwerk eingelassen.

Schon in den ältesten Bauinschriften² finden sich kurze sog. 'Rechenschaftsberichte'. In diesen Rechenschaftsberichten wurde nicht nur an die Errichtung des Gebäudes erinnert, in dem die jeweilige Inschrift deponiert wurde, sondern darüber hinaus sind dort häufig mehrere bereits vollendete Bauvorhaben sowie andere Leistungen des Königs genannt³. Schon in sumerischen Königsinschriften des ausgehenden 3. Jt. v.Chr.

² Vgl. D.O. EDZARD, in *Reallexikon der Assyriologie* VI (Berlin/New York 1980-83), 62, s.v. 'Königsinschriften. A. Sumerisch'.

³ So z.B. in den Inschriften 24-37 des Ur-Nansche, des Königs von Lagasch; siehe H. STEIBLE, *Die altsumerischen Bau- und Weihinschriften I*, Freiburger altorientalische Studien 5/I (Wiesbaden 1982), 88-104.

entwickelten sich Formen der königlichen Bau- und Weihinschriften, die gestatteten, über Geschehnisse zu berichten, die nicht unmittelbar mit dem Zweck der Inschrift verbunden waren. Ein in die Bauinschrift eingeschobener Temporalsatz von dem Typ "zu der Zeit, da... geschah", eröffnete die Möglichkeit, der Inschrift einen kurzen historischen Exkurs hinzuzufügen und auf diese Weise auf Leistungen des Bauherrn zu verweisen, die nicht im Zusammenhang mit der in der Inschrift dokumentierten Bautätigkeit standen. Zwar behielten die mesopotamischen Königsinschriften bis in das 1. Jt. v.Chr. im wesentlichen die einfache Form der frühen Bau- und Weihinschriften bei. Der Einschub des Temporalsatzes wurde aber im Laufe der Zeit, vor allem vom ausgehenden 2. Jt. v.Chr. an, genutzt, um in die Inschriften ausführliche, oft aus mehreren Hundert Zeilen bestehende Tatenberichte einzugliedern⁴. Während solche Tatenberichte babylonischer Könige an dieser Stelle vor allem ausführliche Schilderungen von bereits geleisteten Bauvorhaben und Berichte über die königliche Fürsorge für die Tempel enthalten, finden sich in den assyrischen Königsinschriften vorwiegend Berichte über politisch-militärische Taten. Im ausgehenden 2. Jt. v.Chr., als das assyrische Reich unter dem König Tiglatpilesar I. (1114-1076 v.Chr.) zu großer Macht erstarkte und mit hohem militärischem Aufwand, weit über das nordmesopotamische Kernland hinaus, tief in syrisches Gebiet expandierte, erreichten auch die Königsinschriften einen nie zuvor bekannten Umfang. Der althergebrachte Schriftträger, die steinerne Gründungstafel, wurde weitgehend zugunsten von Schriftträgern aufgegeben, die dem immensen Mitteilungsbedürfnis der assyrischen Könige eher gerecht wurden. Bauinschriften wurden nun auf sechs-, acht- oder zehnseitigen, bis zu mehr als einem halben Meter hohen Tonprismen mit bisweilen über 1000 Textzeilen

⁴ Zu den akkadischen Königsinschriften vgl. J. RENGER, in *Reallexikon der Assyriologie VI* (Berlin/New York 1980-83), 65-77, s.v. 'Königsinschriften. B. Akkadisch'.

angebracht, die in die Fundamente von Tempeln, Stadtmauern und Palästen eingelassen wurden⁵.

Die Tatenberichte der assyrischen Könige sind sehr häufig in der 1. Person Singular verfaßt und vermitteln so den Eindruck, als spräche der königliche Bauherr selbst. In annalistischer Form berichtet hier der König über seine Feldzüge, die er häufig Jahr für Jahr unternahm⁶. In chronologischer Ordnung werden die politisch-militärischen Unternehmungen des Königs dargestellt, beginnend von dem ersten Feldzug nach der Thronbesteigung bis zu dem jüngsten Kriegszug unmittelbar vor der Erstellung der Inschrift. Es werden nicht nur Schlachten, Belagerungen und Eroberungen von unbotmäßigen Städten geschildert, sondern es finden sich auch Beschreibungen des oft unwegsamen Geländes, das der König mit seinem Heer durchquerte, Schilderungen der Deportationen, durch die der Kampfeswille der Gegner geschwächt werden sollte, Beschreibungen der Strafen, die den feindlichen Fürsten auferlegt wurden, neben Listen der besieгten Städte und Könige sowie detaillierten Aufzählungen der Güter, die man erbeutet hatte. Auch Jagdberichte, die vor allem Tapferkeit und Geschick des Königs hervorheben, finden sich nicht selten in den historischen Einschüben der Bauinschriften.

Zur Illustration sei eine Passage aus einem Tonprisma des assyrischen Königs Tiglatpilesar I. (1114-1076 v.Chr.) vorgestellt, das in den Fundamenten des Anu-Adad-Tempels in Assur deponiert und anlässlich der von Tiglatpilesar veranlaßten Renovierungsarbeiten an diesem Tempel verfaßt worden war:

⁵ Ein ausgezeichnetes Photo eines im folgenden mehrfach zitierten achtseitigen Tonprismas Tiglatpilesars I., das in den Fundamenten des Anu-Adad-Tempels von Assur entdeckt wurde, findet sich in dem Katalog des Vorderasiatischen Museums zu Berlin: L. JAKOB-ROST u.a., *Das Vorderasiatische Museum*, Staatliche Museen zu Berlin (Mainz 1992), 163.

⁶ Das älteste Beispiel assyrischer Königsinschriften in Annalenform ist ein Prisma Tiglatpilesars I. (1114-1076 v.Chr.). Vgl. die jüngste Edition: A.K. GRAYSON, *Assyrian Rulers of the Early First Millennium BC I* (1114-859 BC), *The Royal Inscriptions of Mesopotamia, Assyrian Periods*, Vol. 2 (Toronto/Buffalo/London 1991) (= RIMA 2), 7-31.

"In meinem Akzessionsjahr (vertrauten) 20.000 Muschkäer mit ihren 5 Königen, die 50 Jahre lang das Land Alzu und das Land Purulumzu als Bringer von Tribut und Abgaben für den Gott Assur, meinen Herrn, in Besitz hatten, die kein König jemals in der Schlacht zurückgeschlagen hatte, — sie vertrauten auf ihren eigene Stärke, stiegen herab (vom Gebirge) und bemächtigten sich des Landes Katmchu. Im Vertrauen auf Assur, meinen Herrn, versetzte ich meine Streitwagen und meine Kämpfer in Bereitschaft, (und) ohne auf meine Nachhut zu warten, durchquerte ich das schwer zu durchdringende Gebiet der Kaschiari-Berge. Mit ihren 20.000 Kampfsoldaten und ihren 5 Königen maß ich mich im Lande Katmchu und fügte ihnen eine Niederlage zu. Die Leichen ihrer Krieger häufte ich in der Feldschlacht wie ein Sturmdämon auf. Ihr Blut ließ ich in die Vertiefungen und Bergtäler fließen. Ihre Köpfe schnitt ich ab und schüttete sie in der Umgebung ihrer Städte wie Getreidehaufen auf. Ihre Beute, ihren Besitz, ihr Eigentum führte ich in Unmengen heraus. 6.000 ihrer übriggebliebenen Soldaten, die sich ange-sichts meiner Waffen davongemacht und meine Füße ergriffen hatten, nahm ich und zählte sie zu den Leuten meines Landes"⁷.

Wie anhand dieser durchaus repräsentativen Passage deutlich wird, liefern uns die assyrischen Königsinschriften höchst detaillierte historische Informationen. Vor allem diesen Inschriften verdanken wir unsere sehr genauen Kenntnisse der politisch-historischen Entwicklung des Assyrrreiches und der Politik, die die assyrischen Könige verfolgten. Allerdings gilt es festzustellen, daß politische und militärische Mißerfolge oder Niederlagen in den Inschriften entweder völlig übergangen, oder aber so geschönt wurden, daß sie dem Leser nur dann erkennbar werden, wenn aus anderen Quellen Informationen zur Verfügung stehen, die das betreffende Ereignis in deutlichem Lichte schildern. Obgleich die Bauinschriften der assyrischen Könige in der 1. Person Singular gehalten sind, und so die Person des Königs sich unmittelbar an uns, oder genauer gesagt an ihren zukünftigen Nachfolger zu wenden scheint, sucht man dort Angaben zu persönlichen Lebensumständen des Königs vergebens. Weder Geburt und Jugend eines

⁷ Siehe A.K. GRAYSON, *RIMA* 2, 14 (Kolumne i, 62-88).

Königs⁸, noch die Umstände und die Vorgeschichte der Thronbesteigung⁹ oder familiäre Ereignisse und Entwicklungen wie Hochzeit, Geburt der Kinder sowie Krankheit und Tod von Familienmitgliedern kommen in den Tatenberichten zur Sprache. Weder der Lebenslauf des Königs wird für mitteilenswert erachtet, noch lassen sich Hinweise auf eine Fähigkeit zur inneren Einkehr des Ich-Erzählers finden. In den Königsinschriften ist ein Interesse an der Entwicklung des Ichs nicht zu erkennen. Nur das ruhmreiche Wirken des Königs, das für das Gemeinwesen, für die politisch-historische Lage sichtbare und maßgebliche Konsequenzen hatte, fand Eingang in die Tatenberichte. Das Ringen des jeweiligen Königs um Entscheidungen, die der Person des Königs ganz eigentümlichen Zweifel und Irrwege, die Lehren, die er aus seinen Erfahrungen zog, seine persönliche und charakterliche Entwicklung, die ihn prägte und sein Wirken zu einem einzigartigen und nur ihm angemessenen werden ließ, bleiben unerwähnt. So ist es gänzlich unmöglich, anhand der Königsinschriften ein Bild vom Wesen der Persönlichkeit des Ich-Erzählers zu zeichnen. Die Schilderungen in der 1. Person Singular dürfen daher wohl kaum als Lebensbeschreibungen verstanden werden, sondern sind am ehesten als *res gestae* zu sehen, in denen – sicherlich im Auftrage und z.T. wohl auch in den eigenen Worten des jeweiligen Königs – dessen im Leben verwirklichten ruhmreichen Leistungen annalistisch zusammengestellt wurden, zumeist ohne diese narrativ miteinander zu verknüpfen¹⁰. In der oben zitierten Inschrift Tiglatpilesars I. wird, wie in vielen anderen vergleichbaren Inschriften, der ‘Sitz im Leben’ des Textes thematisiert:

“Die Siege meiner Heldenhaftigkeit, die Erfolge meiner Schlachten, die Unterwerfung der Feinde, die (den Gott) Assur hassen

⁸ Zu einer Ausnahme siehe H. TADMOR, “Autobiographical Apology in the Royal Assyrian Literature”, in H. TADMOR, M. WEINFELD (Hrsg.), *History, Historiography and Interpretation* (Jerusalem/Leiden 1983), 47ff.

⁹ Zu einer Ausnahme siehe unten.

¹⁰ Entsprechende Tendenzen entwickelten sich erst in den Inschriften der letzten assyrischen Könige.

und die Anu und Adad mir zum Geschenk machten, schrieb ich auf meine Steininschriften und Gründungsurkunden. Ich stellte sie im Tempel des Anu und des Adad, der großen Götter, meiner Herren, auf für die Ewigkeit. Außerdem salbte ich die Steininschriften des Schamschi-Adad¹¹, meines (Vor)vaters, mit Öl, brachte ein Opfer dar und legte sie wieder an ihren Platz zurück. In der Zukunft, in fernen Tagen, auf alle Zeit möge der nachfolgende Fürst, wenn der Tempel des Anu und des Adad, der großen Götter, meiner Herrn, und die zugehörigen Stufentürme alt und baufällig werden, ihre Baufälligkeit beheben, meine Steininschriften und Gründungsurkunden mit Öl salben, ein Opfer darbringen und sie wieder an ihren Platz zurücklegen. Außerdem möge er seinen Namen zusammen mit meinem Namen schreiben. Dann mögen ihn, ebenso wie mich, Anu und Adad, die großen Götter, meine Herren, zu Wohlbefinden und Erfolg führen”¹².

Die Absicht, die mit einer solchen Bauinschrift verfolgt wurde, wird durch diesen Abschnitt deutlich. Die Ruhmestaten des Königs sollten auf ewig festgehalten und den Nachfolgern, die ihrerseits früher oder später Restaurierungsarbeiten an dem Anu-Adad-Tempel durchführen und dann auf die Inschriften Tiglatpilesars treffen würden, zur Lektüre zur Verfügung stehen. Auf diese Weise sollte der König im kulturellen Gedächtnis Mesopotamiens weiterleben. Zwar glaubten auch die Mesopotamier an eine – allerdings nur schattenhafte – Existenz nach dem Tode. Das Augenmerk der Kulturen des Zweistromlandes war jedoch, ganz anders als im alten Ägypten, im wesentlichen auf das Diesseits gerichtet. Der Tod, so das große Fazit des Gilgamesch-Epos, kann nicht überwunden werden. Auch für Gilgamesch, der die “Pflanze des (ewigen) Lebens” zwar gefunden, aber wieder verloren hatte, blieb — obgleich “seine Werke kein späterer König je erreichen wird”¹³ — als einzige Form des

¹¹ Schamschi-Adad regierte 1813-1781 v.Chr., also sieben Jahrhunderte vor Tiglatpilesar I.

¹² Siehe A.K. GRAYSON, *RIMA* 2, 30 (Kolumne viii, 39-62).

¹³ *Gilgamesch-Epos* (12-Tafel-Epos), Tafel I, Kolumne i, 15 (vgl. die Übersetzung von A. SCHOTT und W. VON SODEN, *Das Gilgamesch-Epos*, Reclam Universal-Bibliothek Nr. 7235 [2] [Stuttgart 1977], 18; vgl. auch die Übersetzung von K. HECKER, in O. KAISER [Hrsg.], *Texte aus der Umwelt des Alten Testaments*, Band III/4 [Gütersloh 1994], 646ff. und 672).

Weiterlebens, die Überlieferung seiner Heldentaten, die er — so die Fiktion der Rahmenerzählung¹⁴ — “auf einen Denkstein eingemeißelt” hatte, der wie die hier vorgestellten Königsinschriften, in den Fundamenten der Bauwerke seiner Königstadt Uruk niedergelegt worden war. In der Einleitung des Epos wird der Leser aufgefordert:

“[Schau doch aus] nach dem kupfernen Tafelbehälter,
 [löse] seine bronzenen Ringe!¹⁵
 [Öffne] doch das Tor (seines) Geheimnisses,
 [nimm doch] die Lapislazuli-Tafel heraus und lies sie!
 (Erfahre) wie er, Gilgamesch, alle Schwierigkeiten gemeistert hat!”¹⁶

So wie Gilgamesch wollten auch die historischen Könige in ihren für die Nachwelt niedergeschriebenen Heldentaten weiterleben. Die politisch-historischen Nachrichten der assyrischen Königsinschriften dürften also keineswegs in erster Linie in der Absicht geschrieben worden sein, historische Informationen zu übermitteln, sondern sie liefern unter Verwertung der zeitgenössischen historischen Ereignisse einen Katalog der Heldentaten eines Königs.

Die königlichen Bauinschriften verfolgen jedoch nur zum einen Teil den Zweck, den Namen des Königs auf ewig mit Ruhm zu verbinden. Zum anderen sollten sie den Nachfolgern eine Anleitung an die Hand geben, wie auch sie — wie es in der Tiglatpilesar-Inschrift geheißen hatte — zu “Wohlbefinden und Erfolg” kommen könnten. Es wird nun besser verständlich, warum die Inschriften weder die Persönlichkeit eines Königs schildern, noch in erster Linie einen historischen Bericht liefern sollten. Denn in den Bauinschriften versuchte man, der Nachwelt zu zeigen, daß der König, der durch die jeweilige Inschrift sprach, in der Gunst der Götter stand, die

¹⁴ *Gilgamesch-Epos* (12-Tafel-Epos), Tafel I, Kolumne i, 8 (vgl. Anm. 13).

¹⁵ Gemeint ist ein Schließmechanismus.

¹⁶ *Gilgamesch-Epos* (12-Tafel-Epos), Tafel I, Kolumne i, 22–26 (vgl. Anm. 13). Vgl. ferner die sehr ähnliche Einleitung der sog. *Kutha-Legende* (siehe J.G. WESTENHOLZ, *Legends of the Kings of Akkade* [Winona Lake 1997], 300).

sich in seinen Erfolgen offenbarte. Die Beschreibung dieser Erfolge wiederum konnte und sollte dann exemplarisch als Handlungsanleitung für zukünftige Könige dienen. In der Tat wurden vom ausgehenden 3. Jt. v.Chr. an Inschriften von den bedeutenden mesopotamischen Königen, die Jahrhunderte zuvor regiert hatten, kopiert und archiviert. Der Lehrcharakter alter Königsinschriften wird besonders deutlich durch eine Adresse an den „späteren Fürsten“, die eine Chronik beschließt, in der (aus assyrischem Blickwinkel) synchronistisch die babylonische und die assyrische Geschichte gegenübergestellt ist:

“Möge der zukünftige Fürst¹⁷, der sich in Akkad (d.h. in Babylonien) einen Namen setzen möchte, die Eroberungen seiner Siege niederschreiben. Immer wieder möge er sich dieser Inschrift zuwenden und sie [betrachten], auf daß (das Niedergeschriebene) nie vergessen werde. Möge der gelehrt? Wesir all das hören, das [hier niedergelegt ist], auf daß der Ruhm Assurs auf ewig ausgesprochen und auf daß die Unverschämtheiten Sumers und Akkads¹⁸ in allen Gegenden der Welt deutlich werden”¹⁹.

Führen wir uns die mesopotamische Konzeption des Königstums vor Augen, wird deutlich, daß in der altorientalischen Kultur ein Interesse an der *Persönlichkeit* eines einzelnen Königs nicht entstehen konnte. Die assyrischen Könige verstanden sich als Stellvertreter ihres Gottes Assur auf Erden und führten den Titel „Statthalter des Assur“. So wie Assur, dem Mythos zufolge, vor allen Zeiten die Mächte des Urchaos besiegt und dann die Ordnung der Welt geschaffen hatte, sollte der König im Hier und Jetzt gegen die Feinde Assurs vorgehen, die mit den mythischen Kräften des Chaos gleichgesetzt wurden. Es oblag dem König, die in der Schöpfung erstellte Ordnung aufrecht zu erhalten und zu verteidigen. Feldzüge wurden

¹⁷ Gemeint ist ein zukünftiger assyrischer König.

¹⁸ Sumer und Akkad ist hier eine archaisierende Bezeichnung für Babylonien.

¹⁹ A.K. GRAYSON, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, Texts from Cuneiform Sources 5 (Locust Valley, New York 1975), 169 (Synchronistische Chronik, Kolumnen iv, 23-30).

als Reaktualisierung des mythischen Götterkampfes verstanden, bei dem der Gott, als dessen Stellvertreter der König sich verstand, über die Dämonen des Urchaos gesiegt hatte. Feinde des Königs wurden als Emanationen dieser Urdämonen gesehen und entsprechend behandelt. So unterschiedlich auch die historischen Situationen gewesen sein mögen, denen sich ein assyrischer König stellen mußte, waren die jeweiligen Gegner für die Assyrer nichts anderes als eine weitere, neue und gegenwärtige Form der Bedrohung der Schöpfung durch das Chaos²⁰. Die Könige mochten sich so zwar jeweils unterschiedlichen historischen Herausforderungen gegenüber stehen sehen, aber die Aufgaben des Königtums änderten sich diesen Vorstellungen zufolge nie. Obgleich jeder König danach strebte, in optimaler Weise den unveränderlichen und ewigen Aufgaben des Königtums gerecht zu werden, ist doch vielsagend, daß alle neuassyrischen Könige über Jahrhunderte hinweg das gleiche Siegel geführt hatten und dabei auf jede individuelle Ausprägung der Königssiegel verzichteten²¹. Damit stellten sie die eigene Person im wahrsten Sinne bis zur Unkenntlichkeit in den Schatten, um ihr jeweils weitergereichtes und in seinem Wesen unveränderliches Amt, das sie für ewig hielten²², umso mehr in den Vordergrund treten zu lassen.

²⁰ Hierzu vgl. S.M. MAUL, „»Wenn der Held (zum Kampfe) auszieht...«. Ein Ninurta-Erschemma“, in *Orientalia* 60 (1991), 312–334.

²¹ Vgl. S.M. MAUL, „Das »dreifache Königtum« – Überlegungen zu einer Sonderform des neuassyrischen Königssiegels“, in U. FINKBEINER, R. DITTMANN, H. HAUPTMANN (Hrsg.), *Beiträge zur Kulturgeschichte Vorderasiens. Festschrift für Rainer Michael Boehmer* (Mainz 1995), 395–402 und Taf. 33 a-c. Auch noch in der neusten Untersuchung von S. Herbdort orientiert sich die Typologie der 104 neuassyrischen Königssiegel (aus zweieinhalb Jahrhunderten!) an der Größe und dem Wölbungsgrad der Abdrücke; siehe S. HERBORDT, *Neuassyrische Glyptik des 8.–7. Jh. v. Chr.*, State Archives of Assyria Studies I (Helsinki 1992), 123ff.

²² Vgl. z.B. R. BORGER, *Die Inschriften Asarhaddons*, Archiv für Orientforschung, Beiheft 9 (1956), 74, Z. 28f.: „(Ich, Asaraddon)... Nachkomme (und Glied der) ewigen (Dynastie) des Bel-bani, des Sohnes des Adasi, des Königs von Assyrien, kostbarer Sproß von Baltil (= die Stadt Assur), königlicher Same, von uranfänglicher Abstammung“; M. STRECK, *Assurbanipal und die letzten assyrischen Könige bis zum Untergang Ninivehs*, Vorderasiatische Bibliothek AB 7/II

Betont wurde mit dem Siegel also das Königtum und seine Autorität, nicht die Person des Königs. Das Krönungsritual des Assurbanipal (668-627 v.Chr.), das durch glückliche Umstände erhalten blieb, zeigt, daß in Wahrheit als König des assyrischen Reiches nicht der amtierende Fürst, sondern der Gott selbst galt. Denn der Ruf, der in dem Krönungsritual den König legitimiert, lautet: "Assur ist König, ja Assur ist König. Assurbanipal ist... das Geschöpf seiner Hände"²³.

Gleichwohl sind im kulturellen Gedächtnis Mesopotamiens die militärisch erfolgreichsten Könige als herausragende Gestalten, ja geradezu als 'Heilskönige' angesehen worden, deren Wirken ideales Königtum verkörperte, dem es nachzueifern galt. Hierzu zählte Sargon von Akkad, der gegen 2350 v.Chr. die mesopotamischen Stadtstaaten erstmals zu einem Reich einigte. Ein Königsideal verkörperte auch Hammurapi, der im 18. Jh. v.Chr. das wieder in die Kleinstaaterei zurückgefallene Zweistromland erneut einte. Bezeichnenderweise hat die mesopotamische Kultur aber auch in diesen Fällen kein Interesse an persönlichen Eigenschaften und Lebensumständen der Könige entwickelt. Neben einer umfangreichen epischen Literatur über die 'Heilskönige' wurde vor allem überliefert, auf welche Weise es diesen Königen gelang, den Einklang mit der von den Göttern in der Schöpfung etablierten Weltordnung so aufrechtzuhalten, daß ihnen derartiger Erfolg beschieden war. In medizinischen Texten etwa wird ein bestimmtes Medikament damit angepriesen, daß es Hammurapi geholfen habe²⁴. Die Gelehrten der Könige des 1. Jt. v.Chr. stellten zum Heile ihrer Herren zusammen, welches Amulett Sargon von Akkad in einer

(Leipzig 1916), 90f., Kolumne X, 111f.: "Die Schrifturkunde mit meinem Namenszuge, dem meines Vaters, meines Großvaters – ewiger Same des Königstums – möge er ansehen".

²³ Vgl. E.F. WEIDNER, in *Archiv für Orientforschung* 13 (1939-41), 210-213; ferner A.L. LIVINGSTONE, *Court Poetry and Literary Miscellanea*, State Archives of Assyria III (Helsinki 1989), 26f., und B.R. FOSTER, *Before the Muses. An Anthology of Akkadian Literature* II (Bethesda, Maryland 1993), 713f.

²⁴ Vgl. z.B. E. VON WEIHER, *Spätbabylonische Texte aus Uruk II* (Berlin 1983), 194ff., Text Nr. 50.

Schlacht getragen, oder aus welchen Steinen sich die Amulettkette zusammensetzte, die am Bett des Hammurapi befestigt gewesen war²⁵. Gewissenhaft wurden auch Vorzeichen gesammelt, die Siege und Erfolge dieser Könige angekündigt hatten. Das Augenmerk der Nachwelt war also keineswegs auf die Persönlichkeit eines 'Heilskönigs' gerichtet, sondern auf sein Verhältnis zu den Göttern, das sich in seinem kultischen Wohlverhalten und in den als günstige Vorzeichen gedeuteten Erscheinungen des Kosmos offenbarte.

Den großen Königen galt es mit allen Mitteln nachzustreben mit dem Ziele, erfolgreich wie diese zu werden und eines Nachruhmes teilhaftig zu werden, der dem der Vorbilder entsprach.

In diesem Lichte muß ein höchst außergewöhnlicher Text betrachtet werden, der die Lebensbeschreibung eines Königs aus dem 3. Jt. v.Chr. liefert. Auch wenn dieser Text in der 1. Person Singular verfaßt ist, ist klar, daß der Autor nicht mit dem Ich-Erzähler, dem König Sargon von Akkad, identisch sein kann. Denn hier liegt eine fiktive 'Autobiographie'²⁶ vor, die wohl im ausgehenden 8. Jh. v.Chr. verfaßt wurde:

"Sargon, der mächtige König, der König von Agade, bin ich.
Meine Mutter war eine *en*-Priesterin, meinen Vater kenne ich nicht.

Meines Vaters Bruder bewohnt das Gebirge.

Meine Stadt ist Azupiranu, das am Ufer des Euphrat liegt.

Die Mutter, die *en*-Priesterin, empfing mich, im Verborgenen
gebar sie mich.

Sie setzte mich in ein Schilfkörbchen, die Öffnung für mich verpichtete sie mit Bitumen.

Der Fluß trug mich davon, zu Aqqi, dem Wasserschöpfer, brachte er mich.

²⁵ Vgl. z.B. E. VON WEIHER, *Uruk. Spätbabylonische Texte aus dem Planquadrat U 18 IV* (Berlin 1993), 28ff., Text Nr. 129.

²⁶ Zu den 'fiktiven Autobiographien' vgl. T. LONGMAN III, *Fictional Akkadian Autobiography: A Generic and Comparative Study* (Winona Lake 1991) und ferner die Rezension von D.O. EDZARD, in *Orientalia* 64 (1995), 138-140.

Aqqi, der Wasserschöpfer, zog mich heraus, als er seinen Schöpf-eimer (ins Wasser) senkte.

Aqqi, der Wasserschöpfer, zog mich groß an Sohnes Statt.
Als ich Gärtner war, liebte Ishtar mich dergestalt, daß
ich [5]4 Jahre das Königtum ausübte.

Die Schwarzköpfigen²⁷ beherrschte und re[gierte] ich.
(Durch) die härtesten Berge sch[lug ich (mir den Weg frei)] mit
bronzenen Spitzhacken.

Ich bestieg immer wieder die höchsten Berge [...].
Ich durchquerte immer wieder alle niedrigen Gebirge.
Die Länder des Meeres umkreiste ich dreimal.
Dilmun²⁸ u[nterwarf] ich mir.

Die große Mauer des Himmels und der Erde (?)²⁹ [bestieg] ich.
[Die Stei]ne³⁰ entfernte ich [].

Welcher König auch immer nach mir kommen wird,
[er möge 54 Jahre das Königtum ausüben].

Die Schwarzköpfigen möge er beherr[schen und regieren].
(Durch) die härtesten Berge möge er (sich den Weg frei) [schla-gen] mit bronzenen Spitzhacken.

Die höchsten Berge möge er immer wieder besteigen.
[Alle niedrigen Gebirge möge er immer wieder durchqueren].

Die Länder des Meeres möge er dreimal umkreisen.
[Dilmun möge er sich unterwerfen].

Die große Mauer des Himmels und der Erde (?) möge er bestei-gen.
[Die Steine möge er entfernen]”³⁰.

In diesem Text ist Sargon von Akkad, der als der bedeutendste paradigmatische ‘Heilsherrscher’ der mesopotamischen Geschichte galt, ein an den zukünftigen Fürsten gerichteter Segen in den Mund gelegt, der besagt, daß dieser Fürst die Herrschaft Sargons nachleben möge, also gewissermaßen in seiner Regierungszeit das Leben und Wirken des Sargon reaktivieren möge; oder anders gesagt: hier wird der Wunsch geäußert, das 1500 Jahre nach dem Tode Sargons von Akkad

²⁷ “Schwarzköpfige” ist eine Bezeichnung für die Menschen Mesopotamiens.

²⁸ Dilmun ist der Name der Insel Bahrain.

²⁹ Diese Lesung ist unsicher. Vgl. den Kommentar von J. G. WESTENHOLZ, *Legends of the Kings of Akkade*, 42f.

³⁰ Vgl. die Edition: J.G. WESTENHOLZ, *Legends of the Kings of Akkade*, 38ff.

ein neuer Sargon erstehen möge. Dies zeigt, daß sich hinter dem Gewand der Lebensschilderung des Sargon in Wirklichkeit exemplarisch der *ideale* Lebenslauf eines mesopotamischen Königs verbirgt. Und in der Tat sind die hier beschriebenen Heldenaten so allgemein gehalten, daß sie in Wahrheit als Programm zu begreifen sind, das ein idealer König zu erfüllen hat. Unsere These, daß auch die in den historischen Einzelheiten sehr exakt gehaltenen assyrischen Königsinschriften eher ein Paradigma des assyrischen Königtums liefern wollen, als die Politik eines bestimmten Königs zu schildern, findet hier eine glänzende Bestätigung. Die ‘Pseudo-Autobiographie’ des Sargon, so darf man wohl zu Recht annehmen, ist am Hofe des neuassyrischen Königs Sargon II. (721-705 v. Chr.) entstanden, der sich selbst als ‘neuen Sargon’ betrachtete und wohl aus diesem Grunde den Namen des altakkadischen Königs zum Thron- und Programmnamen erwählt hatte.

Aus dem gesamten, höchst umfangreichen Corpus der assyrischen Königsinschriften sind nur zwei Passagen bekannt, in denen wir Näheres über die persönlichen Lebenstumstände und das persönliche Schicksal des Königs erfahren³¹. Sie stammen aus der Spätzeit der assyrischen Geschichte. Exemplarisch wird hier ein Abschnitt aus einem Prisma des Königs Asarhaddon (680-669 v.Chr.) vorgestellt, in dem der König entgegen allen sonstigen Gepflogenheiten über Ereignisse berichtet, die weit vor seiner Thronbesteigung stattgefunden hatten:

“Obwohl ich jünger war als meine älteren Brüder, hat auf Befehl des Assur, Sin, Schamasch, Bel und Nabu, der Ischtar von Ninive und der Ischtar von Arbela mein Vater, der mich erzeugt hat, in der Versammlung meiner Brüder mein Haupt fest erhöht mit den Worten: ‘Dieser ist mein Thronfolger.’ (...) Böse Zunge, Verleumdung und Lüge streuten sie gegen den Willen der Götter über mich aus, Lügen und Unheilvolles sprachen sie

³¹ Siehe H. TADMOR, “Autobiographical Apology in the Royal Assyrian Literature”, in H. TADMOR, M. WEINFELD (Hrsg.), *History, Historiography and Interpretation* (Jerusalem/Leiden 1983), 36-57.

hinter meinem Rücken, sowie Gehässigkeiten. Das mir wohlgesonnene Herz meines Vaters verfeindeten sie gegen den Willen der Götter mit mir. Insgeheim empfand jedoch sein Herz Mitleid, und sein Augenmerk blieb darauf gerichtet, daß ich die Königsherrschaft ausübe. Da redete ich mit meinem Herzen, und mein Gemüt erwog folgendermaßen: 'Ihre Taten sind hoffärtig und sie vertrauen auf ihren eigenen Verstand. Was werden sie wohl ohne die Götter verüben?'"³²

Mißliche Situationen wie diese waren nie zuvor Gegenstand der Selbstdarstellung in assyrischen Königsinschriften gewesen. Schon an dem kurzen, hier zitierten Abschnitt ist zu erkennen, wie sehr Asarhaddon daran gelegen war, seine Rechtmäßigkeit dadurch zu begründen, daß er selbst in der Gunst der Götter stand, wohingegen seine feindlichen Brüder der göttlichen Gnade entehrten. Die Geschichte sollte ihm rechtgeben.

Im folgenden schildert Asarhaddon, wie er mit Hilfe der Götter ins Exil entkam und seine Brüder im Streit um die Position als Thronfolger einen Bürgerkrieg entfachten, auf dessen Höhepunkt der alte König von einem seiner Söhne ermordet wurde. Asarhaddon, der in aller Stille im Exil ein Heer um sich versammelt hatte, gelang es, in Eilmärschen nach Assyrien zu gelangen, das Heer seiner Brüder zu schlagen und sich zum Nachfolger seines Vaters zu machen.

Zunächst möchte man meinen, daß Asarhaddon in der zitierten Inschrift zu rechtfertigen suchte, daß er die Nachfolge des Vaters antrat, obgleich er bei diesem offenbar in Ungnade gefallen war. Zu diesem Zweck mag der apologetische Abschnitt auch tatsächlich geschrieben worden sein. Denn anders als bei den übrigen assyrischen Königsinschriften kann man sich des Eindrucks nicht erwehren, daß hier weniger der ferne zukünftige König angesprochen ist, als die Zeitgenossen, die es von der Rechtmäßigkeit Asarhaddons zu überzeugen galt.

Wir wissen, daß die Könige Assyriens in ihrer Eigenschaft als der für Assur und im Auftrage Assurs handelnde Feldherr

³² Übersetzung nach R. BORGER, in O. KAISER (Hrsg.), *Texte aus der Umwelt des Alten Testaments*, Band I/4, 393f.

nach Beendigung eines wichtigen Feldzuges dem Gott Assur, einen auf einer Tontafel niedergeschriebenen militärischen Rechenschaftsbericht in Form eines sog. Gottesbriefes vorlegten³³. Diese Briefe, die wohl auch dem Volk von Assur öffentlich vorgelesen wurden, sind in Aufbau und Stil den hier besprochenen Königsinschriften sehr ähnlich. So liegt es also nahe anzunehmen, daß die oben zitierte legitimatorische bzw. apologetische Passage der Königsinschrift Asarhaddons hier ihren ursprünglichen 'Sitz im Leben' hatte. Dennoch kann der Text wohl kaum als rechtfertigende Selbstdarstellung gewertet werden. Denn der uns erhaltene Textvertreter stammt keineswegs aus dem Beginn der Regierungszeit des Königs, wie man zunächst vermuten würde. Es ist nachgewiesen worden, daß er in eben dem Jahr geschrieben wurde, als Asarhaddon seinerseits die Thronfolge für seine Söhne regelte³⁴. In den frühen Inschriften Asarhaddons hingegen bleiben alle Ereignisse, die vor seiner Thronbesteigung stattfanden, unerwähnt. Somit darf man annehmen, daß die ungewöhnliche Passage keineswegs der Rechtfertigung der eigenen Position als König dienen sollte. Vielmehr wollte man hier, wiederum exemplarisch zeigen, daß es sinnlos sei, eine göttlich sanktionierte Thronfolge in Frage zu stellen. Der Hinweis darauf, daß jeder, der so wie Asarhaddon in der Gnade der Götter steht, mit Unterstützung der Götter gegen alle Widrigkeiten seinen Anspruch auf den Thron durchsetzen wird, muß wohl als die zentrale Botschaft der autobiographischen Schilderung der Thronwirren angesehen werden.

Der Umstand, daß im syrisch-palästinischen Raum, der auch noch im 1. Jt. v.Chr. im wesentlichen von einer Stadtstaatenstruktur geprägt war, sich ein zentrales, allmächtiges

³³ Zu den Gottesbriefen vgl. R. BORGER, in *Reallexikon der Assyriologie* III (Berlin/New York 1957-71), 575-576, s.u. 'Gottesbrief'.

³⁴ Siehe H. TADMOR, "Autobiographical Apology in the Royal Assyrian Literature", in H. TADMOR, M. WEINFELD (Hrsg.), *History, Historiography and Interpretation* (Jerusalem/Leiden 1983), 36-57.

Königtum nicht herausgeprägt hat, mag der Grund dafür sein, daß sich hier zumindest fiktive biographische Formen entwickeln konnten, in denen sich, anders als in der mesopotamischen Tradition, zahlreiche individuelle Züge der dargestellten Personen finden lassen. In diesem Sinne als gänzlich unmesopotamisch muß die Vätergeschichte der *Genesis* bezeichnet werden, deren ältesten Teile bereits im 9. vorchristlichen Jh. aufgezeichnet wurden. Während diese wohl auf Erzählungen aus nomadischer Tradition zurückgehen, kennen wir aus dem nordsyrischen Bereich zumindest eine Königsinschrift, die autobiographische Züge aufweist und ihrem Wesen nach weit entfernt ist von den assyrischen Königsinschriften exemplarischen Charakters. Auf einer Statue, die im nordsyrischen Alalach gefunden wurde und einen König darstellt, der im ausgehenden 16. Jh. regiert hat, wurde eine Königsinschrift angebracht, die anders als ihre assyrischen Gegenstücke, den *gesamten* Lebenslauf des Fürsten zum Gegenstand hat³⁵. Auch wenn diese Inschrift letztlich wohl ebenfalls die Darstellung eines idealen Königtums bezweckt, enthält sie doch so zahlreiche Informationen über die persönlichen Lebensumstände des kommemorierten Fürsten, daß man diesen Text wohl kaum als in der mesopotamischen Tradition stehend bezeichnen kann:

“Ich bin Idrimi, der Sohn des Ilimilimma, Diener des Teschub, der Hepat und der Schauschka, der Herrin von Alalach meiner Herrin. In Halab (= Aleppo), meinem Vaterhaus, hatte sich eine Untat ereignet, und wir flohen. Die Herren von Emar stammten von den Schwester meiner Mutter ab, so daß wir uns in Emar niederließen. Meine Brüder, die älter waren als ich, lebten auch

³⁵ Eine ausgezeichnete Photographie dieser Statue findet sich in: B. HROUDA (Hrsg.), *Der Alte Orient. Geschichte und Kultur des alten Vorderasiens* (1991), 370. Zu der Inschrift vgl. G.H. OLLER, *The Autobiography of Idrimi: A New Text Edition with Philological and Historical Commentary* (Ann Arbor 1980); ders., “The Inscription of Idrimi: A Pseudo-Autobiography”, in H. BEHRENS, D. LODING, M.T. ROTH (Hrsg.), *DUMU-E₂-DUB-BA-A, Festschrift Å. Sjöberg* (Philadelphia 1989), 411-417; M. DIETRICH, O. LORETZ, “Die Inschrift der Statue des Königs Idrimi von Alalach”, in *Ugarit-Forschungen* 13 (1981), 201-267; H. KLENGEL, “Die historische Einordnung der ‘Autobiographie’ des Idrimi von Alalach”, in *Ugarit-Forschungen* 27 (1995), 333-350.

bei mir. Aber keiner erwog Dinge, die auch ich überlegte, denn folgendes dachte ich bei mir: 'Wer im Hause seines Vaters ist, ist der große Sohn eines Fürsten; wer aber bei den Leuten von Emar ist, der ist ein Sklave.'"³⁶

Im folgenden berichtet Idrimi über sein Exil und die Rückeroberung seines Landes mit Unterstützung der Götter. Es folgen Feldzugs- und Bauberichte sowie Flüche gegen Personen, die Inschrift oder Statue beschädigen oder zerstören könnten. Die (fiktive) 'Autobiographie' des Idrimi endet mit dem Vermerk:

"Dreißig Jahre lang war ich König. Meine Taten habe ich auf meine Tafel geschrieben. Man möge sie betrachten und meiner ständig segnend gedenken."

Ebenfalls anders als in Mesopotamien haben im alten Ägypten Beamte in ihren Gräbern und auf Stelen und Statuen Lebensbeschreibungen hinterlassen. Der ältere Typ ist eine Idealbiographie, in der die ethisch vorbildliche Lebensführung beteuert wird. Der jüngere Typ kann als Laufbahnbio graphie gekennzeichnet werden. Exemplarisch, aber durchaus mit konkreten historischen Informationen wird dort die Erfüllung beruflicher Pflichten geschildert. Diese Lebensbeschreibungen haben die Aufgabe in der Gemeinschaft das Nachleben eines Einzelnen zu garantieren, indem dessen Erfüllung der gelgenden Normen betont wird³⁷. Aus dem gesamten mesopotamischen Schrifttum hingegen sind Privatinschriften nicht bekannt, obgleich die Fähigkeit zu lesen und zu schreiben in bestimmten Perioden der mesopotamischen Geschichte recht weit verbreitet gewesen sein dürfte. In der Öffentlichkeit sichtbare Inschriften aber auch die verborgenen, an die Nachwelt gerichteten zu verfassen, scheint im Zweistromland ausschließ-

³⁶ Die Übersetzung richtet sich nach M. DIETRICH, O. LORETZ in O. KAISER (Hrsg.), *Texte aus der Umwelt des Alten Testaments*, Band I/5 (Gütersloh 1985), 501ff.

³⁷ Vgl. E. BRUNNER-TRAUT, *Neues Handbuch der Literaturwissenschaft I* (Wiesbaden 1978), 67-81.

liches Privileg der Könige gewesen zu sein. Namen von Feldherrn, Ministern und anderen hochstehenden Persönlichkeiten kennen wir fast ausnahmslos nur aus Verwaltungsurkunden. Vieles spricht dafür, daß Handeln in der Öffentlichkeit dem König vorbehalten, bzw. nur durch den König und stellvertretend für den König möglich war³⁸. So ist es kein Zufall, daß Tiglatpilesar I. in der oben zitierten Inschrift schrieb: "Die Leichen ihrer Krieger häufte ich in der Feldschlacht auf wie ein Sturmdämon. Ihr Blut ließ ich in die Vertiefungen und Bergtäler fließen. Ihre Köpfe schnitt ich ab und schüttete sie wie Getreidehaufen in der Umgebung ihrer Städte auf", obgleich er dies kaum persönlich getan haben dürfte. Auch der neuassyrische König Sanherib (704-681 v.Chr.) nimmt in seinen Königsinschriften für sich in Anspruch, er persönlich habe eine zuvor unbekannte Bronzegußtechnik erfunden³⁹, und der neuassyrische König Assurbanipal (668-627 v.Chr.) ließ an das Ende der Tontafeln der von ihm aufgebauten berühmten Bibliothek von Ninive Kolophone setzen, die den Eindruck vermitteln, als habe er, Assurbanipal, persönlich diese Tontafeln geschrieben⁴⁰. Aus der Perspektive des Königtums war offenbar direktes Handeln und das zu handeln Veranlassen ein und dasselbe. So gibt es in der mesopotamischen Kultur, zumindest, wenn sie sich öffentlich präsentierte, neben dem König keine weitere Persönlichkeit. Dieser Eindruck entspricht genau dem Bild, das das Königsepitheon 'guter Hirte' evoziert, das vom 3. Jt. v.Chr. bis zum Ende der Keilschriftkultur zu den Standardepitheta der mesopotamischen Könige zählt.

³⁸ Eine bemerkenswerte Ausnahme ist die sog. Autobiographie der Adad-Guppi, der Mutter des neubabylonischen Königs Nabonid (vgl. T. LONGMAN III, *Fictional Akkadian Autobiography* [1991], 97-103 und 225-228). Dieser singuläre Text, der nahezu am Ende der Keilschriftüberlieferung steht, bedarf einer eigenen ausführlichen Untersuchung.

³⁹ Hierzu vgl. E. FRAHM, *Einleitung in die Sanherib-Inscriften*, Archiv für Orientforschung, Beiheft 26 (Wien 1997), 278.

⁴⁰ Zu den Kolophonen Assurbanipals siehe H. HUNGER, *Babylonische und assyrische Kolophone*, Alter Orient und Altes Testament I (Kevelaer/Neukirchen-Vluyn 1968), 97ff.

DISCUSSION

A. Dihle: Ich habe aus Ihrem Vortrag gelernt, daß die von Ihnen dargestellten Inschriftenformulare Elemente späterer Historiographie und Biographie enthalten. Weniger die später mehrfach überformten Patriarchengeschichten des *Alten Testaments* als die ausschließlich nach den Königen und Ihren Regierungsjahren komponierten, sehr viel einheitlicheren Geschichtsbücher bieten sich zum Vergleich an. Dort aber herrscht ein strenges Gericht, denn die einzelnen Könige wurden danach beurteilt und dargestellt, ob sie taten, "was dem Herrn gefiel" oder eben nicht gefiel. Gibt es zu dieser Be- und Verurteilung im Bericht über die Taten Parallelen im mesopotamischen Raum?

S.M. Maul: Die in dem Vortrag vorgestellten mesopotamischen Königsinschriften entstanden auf Veranlassung der Könige mit dem Zweck, der Nachwelt Kunde von ihrem Ruhm zu übermitteln. Daher ist in diesen Texten eine kritische Haltung zum Königtum nicht zu erwarten. Dennoch gab es auch in der keilschriftlichen Überlieferung Chroniken, in denen historisches Unheil wie etwa die Zerstörung eines Tempels oder einer Stadt, ganz ähnlich wie in den von Ihnen angeprochenen biblischen Texten, auf kultisches Fehlverhalten eines Königs zurückgeführt wurde, das seinerseits den Grund dafür bildete, daß der Gott sich von seiner Stadt abwandte und sie so den Feinden preisgab. Auch in epischen Texten findet sich der Gedanke, daß die Hybris eines Königs den Zorn der Götter hervorgerufen und so den Untergang des Königreiches verursacht habe (vgl. z.B. zum Untergang des Altakkadischen Reiches: J.S. Cooper, *The Curse of Agade* [Baltimore/London 1983]). Dieses Motiv findet sich auch in mehreren, bereits aus

dem frühen 2. Jt. v.Chr. stammenden sumerischen Klageliedern über die Zerstörung von Städten. Aus der späten neubabylonischen Zeit ist außerdem ein keilschriftliches Schmähgedicht auf den babylonischen König Nabonid erhalten, in dem die Priesterschaft von Babylon die religiösen Reformen des Königs auf das schärfste verurteilt und den König als wahnsinnig darstellt.

W.W. Ehlers: Sie haben in erster Linie die Überlieferung und die Funktion von Texten behandelt, die sich mit positiv dargestellten Herrschern befassen, 'Heilskönigen'. Wie ist man bei der Darstellung von 'Unheilskönigen' verfahren?

S.M. Maul: Selbstverständlich haben sich auch die Könige, deren Herrschaftszeit mit Katastrophen und einschneidenden Niederlagen verbunden war, in ihren Inschriften stets als erfolgreich dargestellt. Im kulturellen Gedächtnis Mesopotamiens werden dennoch einige wenige Herrscher als Unheilskönige betrachtet, die durch Hybris die Götter aufgebracht und so Unheil über Land und Leute gebracht hatten. Diese Sichtweise spiegelt sich vor allem in den soeben erwähnten literarischen Texten. Ferner wurden Vorzeichen, die sich in ihrer Regierungszeit ereignet hatten, sorgfältig gesammelt, um in der Zukunft entsprechendes Unheil vorauszusehen und gegebenenfalls rechtzeitig abzuwenden.

W.W. Ehlers: Bei den von Ihnen vorgestellten Texten hat es sich im wesentlichen um Bauinschriften mit einem deutlich an den Nachfolger gerichteten Inhalt gehandelt. In welchem Umfang, in welcher Form, mit welchen Inhalten, für welche Leser hat es öffentlich zugängliche und für einen weiteren Personenkreis bestimmte Inschriften gegeben?

S.M. Maul: Bereits aus den sumerischen Stadtstaaten der 1. Hälfte des 3. Jt. v.Chr. kennen wir Stelen, die in Wort und Bild militärische Unternehmungen und freilich die Siege von

Königen schildern. Diese Tradition wurde ungebrochen bis in die Perserzeit fortgeführt. Solche Siegesstelen wurden auf öffentlichen Plätzen, in Stadttoren und wohl auch in Tempeln aufgestellt und waren somit einer breiten Öffentlichkeit zugänglich. Die Tatenberichte der Siegesstelen unterscheiden sich nicht wesentlich von den entsprechenden Abschnitten der Bauinschriften. Die neuassyrischen Könige pflegten ihre sehr umfangreichen *res gestae* in Wort und Bild auf Orthostaten anzubringen, die die Wände ihrer Paläste schmückten. Ein großer Teil dieser Orthostaten findet sich in den Bereichen der Paläste, in denen der König in- und ausländische Delegationen empfing, denen man wohl genügend Zeit gelassen haben wird, zumindest die bildlichen Darstellungen (die bisweilen mit kurzen Beischriften versehen sind) zu betrachten. Wir wissen ferner, daß in neuassyrischer Zeit königliche Tatenberichte — in Briefform verfaßt — dem Reichsgott Assur und wohl auch der Bevölkerung der Stadt Assur vorgelesen wurden.

A. Dihle: Darf ich noch einmal auf das *Alte Testament* zurückkommen? Die faszinierendste Gestalt in der Überlieferung von den *Königen* scheint mir Saul zu sein, der, obwohl er sicherlich kein König war, doch im Königsschema dargestellt ist. Dazu kommen aber zahlreiche ganz individuelle Züge, die offenbar aus alter Überlieferung, nicht später legendärer Ausschmückung kommen, etwa seine depressive Veranlagung, sein Schwanken zwischen 'Realpolitik' und religiöser Begeisterung und anderes mehr. Gibt es dazu altorientalische Parallelen?

S.M. Maul: Vergleichbare Informationen über persönliche Verhaltensweisen eines Königs sind uns etwa aus neuassyrischer Zeit durch die Korrespondenz bekannt, die die Könige mit ihren Beratern, Zeichendeutern, Ärzten und Gelehrten führten. Gegenstand einer tradierten Literatur sind sie jedoch nicht geworden.

A. Dihle: Bezieht sich der exemplarische Charakter der von König und Tempel bestimmten mesopotamischen Überlieferung nur auf Stil, Formular und Schriftform oder auch auf die Sprache? Im biblischen Hebräisch liegt ein ähnliches Phänomen vor, weil es von prophetischen und Tempeltraditionen geprägt ist und die Sprache und Vorstellungswelt außerhalb dieser Bereiche nur in Resten erkennbar werden läßt.

S.M. Maul: Auch die Sprache der assyrischen und babylonischen Königsinschriften orientiert sich nicht an der jeweiligen zeitgenössischen gesprochenen Sprache, sondern an einer älteren, als klassisch empfundenen Sprachstufe, dem sogenannten Altbabylonischen (ca. 2000-1600 v.Chr.). Sowohl die assyrischen als auch die babylonischen Königsinschriften sind — so wie auch die literarischen Keilschrifttexte des 1. Jts. v.Chr. — in einer gelehrten Kunstsprache verfaßt, die wir Standard-Babylonisch nennen. Darüber hinaus findet sich recht häufig das Phänomen, daß Königsinschriften in einem stark archaisierenden Schriftduktus gehalten sind.

G. Bowersock: You have spoken about the fictional autobiography of Sargon from a time long after his death. But I presume that the older first-person *Tatenberichte* were also not actually composed by the kings who speak in them but by some kind of counsellors or scribes. We would seem, therefore, to be speaking of pseudo-biography in the form of autobiography — even where the king himself has given approval. The *Tatenberichte* challenge traditional categorizations and perhaps trivialize them. Such documents are arguably more important for the circumstances that shaped them and the uses to which they were put than the alleged facts they contain.

S.M. Maul: Ganz sicher wurden die in weiten Teilen hochliterarischen Tatenberichte nicht von den Königen persönlich verfaßt. Wir wissen jedoch, daß sie — wie nicht anders zu erwarten — von den Königen autorisiert wurden.

Vor allem im Vergleich der Inschriften der letzten assyrischen Könige bemerkt man nicht nur einen jeweils charakteristischen Sprachstil, sondern auch eine jeweils typische Gewichtung bestimmter Aspekte, die wohl nur auf die persönliche Einflußnahme des jeweiligen Königs zurückgeführt werden kann.

M. Beard: The autobiographical first person is, of course, wonderfully (and conveniently) expansive — as contemporary political culture shows. When the US president or British Prime Minister gives a (first person) speech, we both know that it was almost certainly not written by him at all and that it is, in another sense, *his* words. We have all learned to ‘fudge’ the first person in a very sophisticated way. The ancients must have too.

A. Dihle: Eine Parallele zur Darstellung des Königs als Funktionsträger, nicht als Person, und zwar in der Rede der 1. Person Singular, scheint mir das ‘lyrische Ich’ des Dichters in der griechischen Chorlyrik zu sein. Man hat es erst kürzlich als solches identifiziert und vorher regelmäßig als autobiographisch interpretiert.

M. Beard: What is interesting from a classical point of view is that it would be equally problematic to answer any of these questions in relation to the Graeco-Roman world. It’s tempting to speak as if, by the time we get to the Roman period at least, there is a clear genre called ‘biography’ — whose limits, forms and distinctions from ‘autobiography’ are well understood. In fact, Graeco-Roman material throws up many of the same problems. Consider, for example, Caesar’s *Commentarii* and how we deal with a first person subject in a third person voice.

L. Piccirilli: Mi chiedo se la conclusione così ‘pessimistica’ circa l’esistenza di una (auto)biografia o, meglio, di elementi

(auto)biografici non dipenda dal fatto che Maul abbia privilegiato solo una categoria di documenti, quelli cosiddetti *Königsinschriften*.

M. Beard: There is a general point about the role of the reader (intended, actual, potential) and how that relates to what we have come to call 'self-representation'. Obviously ideas of 'self-representation' have proved tremendously useful on discussions of (auto)biography; but they can also be an interpretative trap. That is to say, 'self-representation', almost by definition, implies success. (At least, we would have to think very hard about how we would recognise a failed self-representation.) In using it as a term of analysis, we tend to collude with the writer, in accepting the norms within which his or her self-representation is constructed. It's inevitably a circular process. Yet, on the other hand, we *know* that self-representation must go horribly wrong or flagrantly break the norms; we know that there must be subversive interpretations. Thinking more about readers as part of the (auto)biographical process can be a way of exposing the transgressions and subversions of what looks so straightforwardly 'straight'. So I was wondering if there was any way you could use the role of the reader (ancient or modern) in exposing the tensions in your texts. Is there any way you can read these near Eastern texts 'against the grain'?

S.M. Maul: Stehen uns genügend Quellen zur Verfügung (etwa Dokumente der Staatsarchive, Chroniken, diplomatische Korrespondenzen oder Inschriften des Gegenspielers eines Königs), können wir in einem gewissen Rahmen sehr wohl den Inhalt einer Königsschrift auf ihren historischen Wahrheitsgehalt hin prüfen und dabei beobachten, wie diplomatische oder militärische Niederlagen durch eine geschickte Darstellung in Siege umgeschrieben wurden. In den nicht allzu häufigen Fällen, in denen derartiges gelingt, zeigt sich, daß wohl weniger die Mitteilung falscher Fakten das Mittel war, eine wenig rühmliche Situation als Erfolg eines Königs erscheinen

zu lassen. Vielmehr wurde dies durch die geradezu perfekt beherrschte Kunst erreicht, in den königlichen Tatenberichten Ereignisse und Vorgänge, die den König und sein Handeln in weniger gutem Licht hätten erscheinen lassen können, zu verschweigen. Informationen darüber, wie die zeitgenössischen Assyrer und Babylonier die Königsinschriften der Herrscher gelesen und beurteilt haben, fehlen uns jedoch völlig. Es sollte allerdings nicht vergessen werden, daß sich die mesopotamischen Königsinschriften in erster Linie an die nachfolgenden Fürsten, also an die Nachwelt richteten.

Il testo è stato scritto nel 1990 da Edda Bresciani, una studiosa di egittologia ed storia antica che ha pubblicato numerosi saggi e articoli su questo argomento. Il testo è stato pubblicato con il titolo "L'EGITTO ANTICO. IL GENERE AUTOBIOGRAFICO NELL'EPOCA TARDÀ" e contiene un'introduzione, due capitoli e una conclusione.

EDDA BRESCIANI

L'EGITTO ANTICO.

IL GENERE AUTOBIOGRAFICO NELL'EPOCA TARDÀ

Nella storia millenaria dell'Egitto, l'epoca detta tarda comprende gli ultimi dieci secoli della civiltà faraonica, fino alla conversione del paese al cristianesimo; un periodo complesso, politicamente un periodo di regressione, giacché l'Egitto si riduce entro i confini naturali, è esposto alle invasioni straniere di libici, etiopici, assiri, e perde la sua indipendenza diventando la sesta satrapia dell'impero achemenide; è poi conquistata da Alessandro Magno, al quale seguono i dinasti tolemaici, poi gli imperatori romani.

Ma vive la sua millenaria cultura; e vive fino alla fine dell'epoca romana la fierazza degli scribi che continuano la tradizione della scrittura divina, i geroglifici, che resiste a fianco della scrittura ieratica e a quella demotica; le scuole dei templi continuano in epoca ellenista a formare la classe degli scribi che studiano i testi del passato faraonico e sanno utilizzare la lingua classica, vecchia di secoli, per le nuove composizioni religiose e rituali, per i decreti della propaganda regale (spesso bilingui, in greco e in egiziano), per le dediche funerarie, i testi autobiografici privati¹.

¹ Per le ricerche sull'autobiografia nell'Egitto antico anteriori al Nuovo Regno, J. JANSEN, *De traditionele Egyptische Autobiografie voor het Nieuwe Rijk*, 2 vol. (Leiden 1946); per l'epoca tarda, E. OTTO, *Die biographischen Inschriften der ägyptischen Spätzeit* (1954). Numerosi testi autobiografici si trovano tradotti e commentati in E. BRESCIANI, *Letteratura e poesia dell'antico Egitto* (Torino 1990).

Per questo genere l'Egitto tardo ci ha restituito una ricca messe scritta in geroglifici, su statue, stele, pareti di tombe; solo una piccola parte è scritta in demotico.

Il genere biografico è nato ed è stato utilizzato in Egitto per scopo funerario ed è un genere che è fiorito durante tutta la storia della civiltà egiziana. Il racconto delle vite di uomini e donne, più o meno illustri, ci è arrivato e il loro nome si è conservato.

Secondo l'augurio degli antichi egiziani che concludevano il racconto della loro esistenza chiedendo che il loro nome, cioè il loro ricordo, potesse sopravvivere grazie ai 'passanti', i futuri lettori delle loro iscrizioni. I tratti dei personaggi, le loro virtù, le esperienze delle loro vite sono probabilmente — o anche certamente — idealizzate, migliorate; ma anche così, possiamo ricavarne elementi preziosi per la conoscenza del pensiero corrente sulle virtù familiari e sociali, sul concetto di bene, di giusto, verso il prossimo, il sovrano, gli dei. Si può arrivare a dire che se gli antichi egiziani hanno cercato di rappresentarsi più virtuosi e sulla retta via di quanto fossero in realtà, molti elementi dei loro racconti, i viaggi o le attività, possono essere ritenuti fatti storici; e se è vero che difficilmente possiamo credere che nessun egiziano sia stato men che virtuoso, tuttavia si può accettare che la società faraonica chiedesse come dovere alla gente di far esercizio di carità, di misericordia, di protezione verso i bisognosi ed i deboli, secondo i *topoi* ricorrenti nelle autobiografie già dall'Antico Regno (III millennio a.C.); Neferseshemra, vissuto durante la VI dinastia, chiede che lo si creda quando afferma: "Ho difeso il debole da chi era più forte di lui, ho dato pane all'affamato, vestiti all'ignudo, ho fatto approdare chi era senza barca. Ho seppellito chi non aveva figlio (per farlo)".

Comincio col presentarvi un grande personaggio tebano, maggiordomo della Divina Adoratrice d'Ammone Amenirdis durante la XXV dinastia etiopica, Harua, che ha lasciato un grande numero di statue, tre delle quali portano iscrizioni parallele d'interesse biografico (Museo di Berlino N.8163, Lou-

vre A.84, Cairo J.E.36711); abbiamo una lunga lista dei suoi titoli, fra i quali “direttore di palazzo”, “guardiano del diadema della Divina Adoratrice”, “capo dell'harem”; suo padre, Padimut, era stato semplicemente “scriba” e “giudice”.

Sulle statue di Berlino e del Louvre, Harua chiede che gli sian fatte preghiere e offerte giustificando la sua richiesta: “Io ero un nobile eccellente, degni di ogni elogio (...), un rifugio per il disgraziato, una tavola di salvataggio per chi stava per affogare, una scala per chi era in fondo a un crepaccio, uno che patrocina il poveraccio, che assiste il disgraziato, che assiste il bisognoso, che aiuta il tapino nel suo modo benefico, il privilegiato presso il re, Harua (...). Inoltre, Harua vanta le sue opere di misericordia e i suoi interventi a difesa degli individui socialmente deboli: “Ho dato pane all'affamato e vestiti all'ignudo; io ero uno che curava chi soffriva, che allontanava la povertà, che seppelliva i morti, che aiutava i vecchi ed allontanava il bisogno dal bisognoso. Io ero l'ombra protettrice dell'orfano, il sostegno della vedova; io ero uno che dava il posto a chi ne aveva diritto anche se era ancora un bambino. Facevo questo perché ne conoscevo l'importanza e perché sapevo che la ricompensa da parte del Signore delle Offerte (il dio Osiri) sarebbe stata di restare sulle labbra dei viventi, per sempre, e di avere un buon ricordo anche dopo molti anni”. E ancora insistendo: “Il principe (...) Harua, gentile nel parlare, dolce di parole, ben disposto verso il grande e verso il piccolo, che si volge a incoraggiare chi è timoroso quando è arrivata l'occasione di parlare per accusare; generoso, che nutre tutti, che fornisce il bisognoso di ciò che gli manca”. E ancora sull'aiuto dato agli orfani: “Ho dato beni a chi non aveva niente, ho fatto la dote all'orfano nella mia città. La mia ricompensa è di essere ricordato a causa della mia beneficenza, in modo che il mio nome (ka) duri grazie alla mia amabilità”.

Non mancano informazioni concrete sulla carriera di Harua, ma sono limitate e tutto sommato convenzionali: “La mia signora mi fece diventare importante quando ero ancora un bimbetto, mi fece avanzare nella carriera quando fui un ra-

gazzo, il re mi mandò in missione quando fui adulto; Horo (il re) signore del palazzo mi distinse, perché ogni missione che Sua Maestà mi affidò, la portai a termine correttamente, senza dire bugie; non ho mai rubato, non ho mai detto il falso, non ho mai calunniato nessuno davanti ai (sovrani), ma mi sono invece presentato da loro per aiutare a risolvere le difficoltà e per assistere i poveracci”.

Ci si aspetterebbe una densa e concreta autobiografia da parte di un grande personaggio, ben conosciuto storicamente, il governatore di Tebe tra il 700 e il 650 a.C., Montuemhat, attivo sotto il re etiopico Taharqa. Sposato con Ugiarenas, appartenente alla famiglia reale di Napata, Montuemhat vide le ripetute invasioni assire culminate con la presa di Tebe nel 663 a.C.; in effetti, troviamo il suo nome negli *Annali* cuneiformi di Assurbanipal, fra quelli dei principi della provincia d'Egitto, nella trascrizione Mantimekhe di Ni (No, Tebe)²; Montuemhat restò in carica sotto Tanutamon e fino all'anno 14 di Psammético I, fondatore della XXVI dinastia saitica; le Divine Adoratrici sue contemporanee sono state Scepenupet e Nitocri.

Ebbene, di questo grande personaggio abbiamo molti documenti (statue, iscrizioni sui muri della cappella di Mut a Karnak, etc.) ma ci si trovano poche informazioni sui grandi avvenimenti di cui l'Egitto era allora teatro; a Karnak³ si legge: “Ho messo l'Alto Egitto sulla strada del suo dio, quando il paese intero era in disordine (...) di modo che io fui un rifugio perfetto per la mia città. Ho respinto i ribelli nelle province del Sud”. Benché questa fraseologia sia prossima ai topoi di benermerenza per le proprie città e province usate da re e da nomarchi, si può, secondo me, non esistere nel riconoscervi allusioni discrete ma reali ai disordini causati dalla conquista assira. Il passo dove Montuemhat afferma: “Ho purificato tutti i templi nelle province dell'Alto Egitto, conformemente al rituale della

² H. VON ZEISSL, *Aethiopien und Assyrien* (Gluestadt-Hamburg 1944), 398, 51,54,57; J. LECLANT, *Montuemhat* (Le Caire 1961), 260.

³ J. LECLANT, *Montuemhat*, Doc. 44.

'Purificazione dei santuari' quando avvennero (profanazioni?) nei templi dell'Alto Egitto" può contenere allusioni a profanazioni dei templi da parte degli invasori; ma si potrebbe obiettare che Montuemhat potrebbe semplicemente vantarsi d'aver ristabilito antiche leggi rituali cadute in disuso per altre ragioni; potrebbe essere indicativo in questa direzione un altro passo delle iscrizioni di Karnak, dove il governatore di Tebe dice: "Ho passato il giorno a cercare e la notte a esplorare come ristabilire le prescrizioni che erano a rischio di essere dimenticate".

Montuemhat ha restaurato edifici, rifatto barche sacre a Tebe e fino ad Abido (lo afferma tanto nei testi di Karnak quanto sulla statua di Berlino Nr. 17271)⁴: "Ho ricostruito il tempio di Mut la grande, la signora di Ascer, di modo che è più bello di prima; ho fatto la sua barca processionale in elettro, con tutte le figure realizzate con vere pietre preziose": in compenso, dichiara, ha ottenuto da dio: una vita perfetta senza preoccupazioni, una lunga vecchiaia, una bella sepoltura e la continuità delle sue cariche per i suoi discendenti.

Il tema della ricompensa è uno dei topoi autobiografici oltre che tema fisso dei rapporti tra re e divinità; la regola del "do ut des" nei rapporti con il dio è normale, rientra nei calcoli dell'aritmetica morale di questo tipo di relazioni⁵.

Un bell'esempio di biografia convenzionale per l'epoca saitica è offerto dalla stele di Gedatumefanekh, da Eliopoli⁶, dove si fa sfoggio del buon carattere e delle sue virtù sociali: era leale, sincero, di carattere amabile, dotato di natura morale così buona che era amato dagli uomini e apprezzato dagli dei: "Ho detto bene di tutti a tutti, non ho detto male di nessuno a nessuno, eccetto di chi non riconosce la potenza di dio. Ero qualcuno che ispirava affetto, che era molto amato, ero il timone efficace che non devia e conduce la gente sulla strada della vita, ero una collina in mezzo al fiume sulla quale si trova appog-

⁴ J. LECLANT, *Montuemhat*, Doc. 44.

⁵ E. BRESCIANI, "I tre salmi ispirati da Ammone", in *Scritti... O. Montevecchi* (Bologna 1981), 59-67.

⁶ J.P. CORTEGGIANI, in *Hommages... Sauneron I* (1979), 115-153.

gio”; metafore piacevoli e di singolare freschezza nella massa delle banalità così diffuse in questo genere di testi.

L'autobiografia di un cortigiano. Horiraa (statua naofora del Cairo, CG 658), che visse alla corte di Psammetico II come capo dell'anticamera del palazzo, è esemplare per mostrare gli ideali di devozione e di fedeltà di un degno funzionario regio: “Colui che il re Psammetico (II) ha onorato a causa della rettitudine del suo cuore nel compimento delle parole di Sua Maestà (...), che Psammetico (II) ha amato perché ha rinnovato i benefici per tutti quanti, per ordine di Sua Maestà”; su una statua dedicata ad Osiri (Museo del Cairo, CG 38236), Horiraa si vanta della propria bontà e della sua coscienza pura, ispirandosi alle dichiarazioni d'innocenza del Ca 125 del *Libro dei Morti* egiziano: “O Osiri, il più grande degli dei, io sono il tuo servo che cammina sulla tua strada; non ho fatto ciò che tu aborrisi, ho contentato dio in ciò che ama, ho fatto del bene a tutti. Sono arrivato da te senza peccato, senza cattiveria, senza che qualcuno mi accusi. Ho fatto quello che gli uomini amano e che gli dei preferiscono. Proteggimi, mio signore, che non c'è un rapporto contro di me presso il Signore dei Defunti (...). Dal momento che sono puro di bocca e sincero, mi si dica: 'Benvenuto, benvenuto in pace!' da parte di tutti coloro che vede il mio carattere e riconosce che non sono stato sordo verso il povero nell'interesse del ricco; ho protetto il debole dal prepotente, perché sapevo che dio è contento di chi agisce in tal modo”, e ancora: “Non ho fatto quello che gli dei aborriscono, non ho diminuito le offerte nei templi, non ho calunniato il servo presso il suo padrone (...); ho dato pane all'affamato, acqua all'assetato, vestiti all'ignudo”.

Non sono sicura di poter inserire fra i testi biografici, così uniformi nel loro carattere di affiches da essere letti e commentati favorevolmente dalle generazioni future, il grande dossier in demotico relativo alle disgrazie di Peteesi del villaggio di Teugioi in Medio Egitto⁷ e della sua famiglia, una storia di ordi-

⁷ Nuova traduzione e commento in E. BRESCIANI, *Letteratura e poesia dell'antico Egitto* (Torino 1990), 955-988, con bibliografia precedente.

narie ingiustizie su tre generazioni di sacerdoti, che si situano tra l'epoca saitica e la prima dominazione persiana; la relazione arrivata in copia su un papiro lungo più di 4 metri (*PRyl.* IX) è datata all'anno 9 di Dario I (513 a.C.), ed è indirizzata al satrapo che governava allora l'Egitto; il testo appartiene certo al genere documentario, un rapporto poliziesco, ma la narrazione, spesso drammatica, è trattata con una tensione patetica e con un linguaggio letterario; il giusto sofferente parla in prima persona delle meschinerie subite, dell'avidità e corruzione a tutti i livelli, tutto e tutti sono in vendita e venduti. Dove sono, ci chiediamo, i protettori dell'orfano e della vedova, gli usberghi del debole contro il forte?

Peteesi traccia al contrario, nei "Salmi in onore di Ammone", un quadro fosco dei cattivi di questo mondo, che fanno proprio quello che autobiografie ideali negano che sia fatto: "Opprimono il debole a favore del forte, fanno quello che tu, Ammone, abborri e hai in abominio, falsano la tua misura di grano, rubano le tue offerte del tempio". La punizione divina tarda, dice Peteesi, ma arriva. Dio non paga il Sabato...

L'autobiografia regina dell'epoca tarda è quella che racconta vita e opere del medico capo Ugiahorresnet; la superficie di una statuetta di pietra verde⁸, che rappresenta Ugiahorresnet in una lunga veste di stile persiano, con panneggi, maniche e braccialetti persiani con protomi leonine, certo doni del Re dei Re, è ricoperta da una serie di testi incisi che narrano della carriera di Ugiahorresnet sotto Amasi e Psammetico III e di come fu promosso ad archiatra da Cambise, il conquistatore dell'Egitto nel 525 a.C.; poi Ugiahorresnet passò vari anni a Susa alla corte di Dario I, finché il re achemenide lo fece rientrare in Egitto con l'incarico di riorganizzare nel paese le 'Case della vita' e le biblioteche ('Case dei libri') "cadute in rovina". I dati storici

⁸ La statua è indicata di regola come 'Naoforo Vaticano', perché è del tipo naoforo (il personaggio tiene davanti a sé un naos con la figura di Osiri) ed è conservata nel Museo Vaticano Egizio, Nr. 158/113; fu scoperta a Tivoli, Villa Adriana). Traduzione e commento dei testi in E. BRESCIANI, *Letteratura e poesia dell'antico Egitto*, 560-563.

trasmessi dai testi biografici del ‘Naoforo Vaticano’ ne fanno a giusto titolo un documento fuor dell’ordinario; certamente la posizione di Ugiahorresnet — non antipersiano! — può averlo indotto a una rappresentazione soft degli avvenimenti, ma non a distorcere la sostanza dei fatti. L’arrivo da Cambise è così descritto: “Quando Cambise, il grande principe di tutti i paesi stranieri, venne in Egitto, c’erano con lui stranieri di ogni contrada; come Cambise ebbe conquistato il paese intero, essi vi si istallarono. Cambise era il grande sovrano dell’Egitto e il grande principe di tutti i paesi stranieri; Sua Maestà mi assegnò la funzione di archiatra, mi fece vivere al suo fianco come amico e direttore di palazzo. Io composi la sua titolatura, cioè il suo nome come Re dell’Alto e del Basso Egitto, Meseti-Ra (‘Rampollo di Ra’); feci che Sua Maestà riconoscesse la grandezza di Sais (...) e l’aspetto grandioso del tempio di Neit (...) e l’aspetto grandioso del Palazzo di Neit e di tutti gli dei e dee che vi si trovano, e l’aspetto grandioso del tempio dell’Ape (il tempio di Osiri) (...) e l’aspetto grandioso delle cappelle Resnet e Mehenet (dell’Horo dell’Alto e di quello del Basso Egitto), del tempio di Ra e del tempio di Atum (...).” Nel passo seguente Ugiahorresnet si vanta di essere intervenuto presso Cambise e di aver ottenuto che Cambise facesse scacciare dal recinto del tempio di Neit a Sais gli stranieri che vi avevano presso residenza, che purificasse il tempio e vi restaurasse riti, sacerdoti e ceremonie come prima; addirittura Cambise visitò Sais, si prosternò nel tempio di Neit e fece solenne offerta a Neit e a Osiri “come avevano fatto tutti i faraoni benefici prima di lui”.

Non nasconde, dunque, Ugiahorresnet che la conquista persiana abbia causato “un grande disordine” quale mai era avvenuto prima, ma non per responsabilità diretta di Cambise; Ugiahorresnet stesso, poi, si presenta nella sua autobiografia come salvatore dei suoi concittadini: “Io fui un uomo buono nella sua città, ho salvato la sua popolazione nel grande disordine che ebbe luogo nel paese intero e il cui simile non si era mai verificato in questo paese. Ho difeso il debole dal potente,

ho salvato chi aveva paura per qualcosa di male che gli era successo; ho fatto per loro tutto quello di cui avevano bisogno e nel momento ch'era bene farlo".

Ugiahorresnet continuò ad essere archiatra alla corte achemenide sotto Dario I, il quale "che era il grande principe di tutti i paesi stranieri oltre che grande sovrano dell'Egitto", decise, mentre si trovava in Elam, di farlo rientrare in Egitto perché riorganizzasse le biblioteche, che comprendevano i testi di medicina, scegliesse i migliori bibliotecari sotto la direzione di persone esperte ed istruite, fornisse le biblioteche di papiri e calamai "come avveniva prima". Accanto agli stilemi convenzionali per il genere: "Ero un uomo onorato da mio padre, lodato da mia madre, al quale i fratelli erano affezionati", aggiunge particolari individuali: "Io li ho stabiliti nella funzione di sacerdoti e ho dato loro per sempre un campo fruttifero, secondo l'ordine di Sua Maestà"; la misericordia richiedeva agli egiziani di provvedere alla sepoltura dei morti senza erede, ma nei testi di Ugiahorresnet si tratta, mi pare chiaro, di seppellire i morti delle battaglie contro i conquistatori condotti da Cambise: "Ho dato una bella sepoltura a chi non aveva sepoltura, ho nutrito tutti i loro, ho rinsaldato le loro case, ho fatto per loro tutto quanto era utile, come un padre fa per suo figlio, quando successe il disordine in questa provincia, al tempo che successe il grande disordine in tutto quanto l'intero paese". D'altra parte Ugiahorresnet non nasconde di aver goduto benefici dai suoi padroni persiani: "Fui un uomo onorato da tutti i miei padroni finché vissi; come ricompensa mi hanno regalato ornamenti d'oro e mi hanno fatto tutto quanto mi era utile". Gli ornamenti d'oro di cui parla nella sua biografia sono quei braccialetti di stile persiano che ammiriamo ai polsi della sua statua naofora.

Non è del resto un caso isolato, poiché conosciamo per l'epoca persiana in Egitto altre statue di personaggi con collane e/o braccialetti di fattura achemenide, premi di fedeltà dei sovrani stranieri a egiziani che hanno ben collaborato⁹.

⁹ E. BRESCIANI, "L'Égypte des satrapes", 102.

L'eccezionale personalità di Ugiahorresnet gli ha meritato grande prestigio, a Sais come nella capitale della satrapia, Menfi; nel tempio di Ptah, aveva dedicato una statua gemella del 'Naoforo Vaticano', della quale un ammiratore dei meriti dell'archiatra di Cambise e di Dario, un certo Minirdis, sacerdote di Thot-Luna, fece fare una copia a suo nome e come opera di pietà "centosettantasette anni dopo il suo tempo, poiché aveva ritrovato la statua in condizioni rovinate"; questa copia, in stato frammentario, è stata ritrovata nel 1956¹⁰ a Mit Rahina (l'antica Menfi).

La XXX dinastia, la dinastia dei Nectanebo (380-343 a.C.) è stata generosa di autobiografie interessanti anche storicamente.

Prima di tutte, quella di Unnefer, padre del visir Horsaisi; della sua cappella funeraria a Saqqara esistevano ancora a metà del secolo scorso dei resti importanti; restano adesso i calchi dei testi della tomba eseguiti dal Devéria attorno al 1850, mentre gli architravi delle celle sono conservati nel Museo del Louvre; l'edizione dei testi biografici prevista da parte di Frederique von Kaenel non è ancora apparsa, ma la studiosa ha fornito molti elementi preziosi nel suo articolo preliminare¹¹.

I testi biografici che erano incisi sulla facciata esterna della cappella, sono d'interesse storico eccezionale: Unnefer era originario di Behbeit (Iseum) nel Delta centrale, era un medico di alto rango e specialista nella prevenzione e guarigione dei morsi da rettile; i testi incisi sul sarcofago del MMA ci informano era anche profeta della statua del re Nectanebo II (360-343 a.C.) e profeta delle statue del padre del re, il generale Ciahapiimu, quindi del padre del re Nectanebo II. Questo generale era il fratello del re Teos (362-360 a.C.). Il passaggio del potere da Teos a Nectanebo II fu il risultato di un colpo di stato organizzato

¹⁰ Pubblicata da R. ANTHES, *Mit Rahina 1956* (= 'Museum Monographs'), 98-100, n.38, fig. 13, pl.36; cf. E. BRESCIANI, "Ugiahorresnet a Menfi", in *Egitto e Vicino Oriente* 8 (1985), 1-6.

¹¹ "Les mésaventures du conjurateur de Serket Onnophris et de son tombeau", in *BSFE*, 1980, 31-45.

zato dal generale Ciahapiimu, episodio sul quale abbiamo la testimonianza ben nota di autori classici (Diod. 15, 90, 2; 92, 3; e Plut. *Ages.* 37, 3), che però non davano il nome del generale, conosciuto di recente grazie a testi geroglifici¹².

Nectanebo era in Siria con Teos, e accettò di usurpare il trono allo zio; Teos, tradito dal capo dei mercenari, lo Spartano Agesilao, fuggì prima a Sidone e poi alla corte di Artaserse III dove morì.

I testi della tomba di Unnefer, frammentari, presentano qualche difficoltà interpretativa; ma in sostanza raccontano questo: Teos “aveva lasciato l’Egitto con il suo esercito ed era andato in Asia”; Unnefer fu coinvolto da una falsa denunzia presso “il principe che governava l’Egitto (wr khērep Ta-mrj)”, che indica, sembra certo, il reggente quindi Ciahapiimu, fu arrestato poi liberato e condotto per mare in Asia “fino al luogo dove si trovava il Sovrano delle Due Terre che si trovava nel paese di Sw-[]”, indicando così il faraone; se Sw[], come sembra del tutto probabile, è l’inizio del toponimo Susa, allora il faraone deposto Teos si era già rifugiato alla corte di Artaserse III e Unnefer lo accompagnò. Le lacune seguenti sono molto gravi, ma si ricava che Unnefer ottenne dal sovrano persiano il permesso di rientrare in Egitto: “Ero restato silenzioso; allora mi disse: ‘Non essere triste per questo!’. Ecco il mio ordine: ‘Affrettati a tornare verso il paese dove sei nato!’”. Quindi Unnefer tornò in Egitto (tutti gli esuli famosi della letteratura egiziana antica, Sinuhe e Unamon, sono presi dalla nostalgia e dall’amor di patria...)¹³, dove fu accolto bene e lungamente interrogato (sul suo soggiorno in Persia?) dal ‘principe che governava l’Egitto’, titolo che, abbiamo visto sopra, designava il reggente, cioè il generale Ciahapiimu; questo è importante per-

¹² H. DE MEULENAERE, “La famille royale des Nectanebo”, in *ZÄS* 90 (1963), 90-93; J. CLÈRE, “Une statuette du fils ainé du roi Nectanebo”, in *RdE* 6 (1951), 135-156 (la statuetta fu trovata da Fl. Petrie a Menfi). Vedere anche E. BRESCIANI, “Il possibile nome del figlio maggiore di Nectanebo II”, in *JNES* 16-17 (1984-85), 19-21.

¹³ E. BRESCIANI, “L’amore del paese natio nel mito dell’Occhio del Sole”, in *Mélanges J.J. Clère* (Paris 1990), 34.

ché, allora, il soggiorno di Unnefer a Susa sarebbe durato poco, essendo rientrato prima che Nectanebo si fosse insediato sul trono come Nectanebo II; il fatto è che non abbiamo fonti precise, né egiziane né greche, sul succedersi degli avvenimenti, il che rende particolarmente preziosa l'autobiografia di Unnefer. La costruzione della tomba e la composizione dei testi autobiografici vanno intesi avvenuti nell'arco del lungo regno di Nectanebo II.

D'altra parte abbiamo un documento biografico molto interessante, la statuetta del figlio maggiore di Nectanebo II¹⁴; il nome del principe è in lacuna (ma credo di aver proposto fondatamente che avesse il nome del nonno, Ciahapiimu)¹⁵ ed egli porta i titoli di “discepolo del re e aderente al suo insegnamento”, “figlio maggiore del re che l'ama, il generalissimo di Sua Maestà”; il passo autobiografico che ci interessa suona: “Quando mi trovavo fra gli stranieri, essa (la dea Isi) dispose bene verso di me il loro sovrano e mi condusse di nuovo in Egitto[...]”; il soggiorno, come ostaggio, nella corte straniera (per ragioni storico-cronologiche, quella di Artaserse III) del figlio di Nectanebo II, al quale seguì un rientro in Egitto, somiglia esattamente alla situazione descritta nella biografia di Unnefer e dev'essere contemporanea: la corte straniera sarà quella di Artaserse III; il giovane principe può essere rientrato in patria, forse contemporaneamente con Unnefer oppure più probabilmente in seguito, quando suo padre Nectanebo era ormai saldamente re sul trono di Horo, che dovette lasciare, fuggendo in Etiopia (Diod. 16, 51, 1-2) davanti alla nuova invasione persiana del 343 a.C.

L'autobiografia di Somtutefnekhet ci è nota da una bellissima stele, detta ‘di Napoli’ dal Museo (Inv. Nr. 1035) dov'è conservata dopo essere stata rinvenuta a Pompei nel 1785, riutilizzata in epoca romana per ornare un pilastro del tempio di

¹⁴ J. CLERE, “Une statuette du fils ainé du roi Nectanebo”, in *RdE* 6 (1951), 135-156.

¹⁵ E. BRESCIANI, “Il possibile nome del figlio maggiore di Nectanebo II”, in *JNES* 16-17 (1984-85), 19-21.

Isi; la provenienza originaria dal tempio di Arsace a Eracleopoli è un fatto sicuro, e la data va situata tra la fine della seconda dominazione persiana e l'inizio di quella macedone (Alessandro I — Tolomeo I)¹⁶. Somtutefnekhet, che porta titoli sacerdotali di ambiente eracleopolitano e appartiene alla classe degli uab-di-Sekhmet, cioè medici e veterinari specialisti, scongiuratori di rettili velenosi, narra di aver combattuto contro i greci (Hanebu) in Asia al fianco dei suoi padroni persiani e dopo la loro disfatta (a Isso, quindi, dove fu sconfitto Dario III Codomanno) di essere riuscito a rientrare a Eracleopoli. Per raccontare le sue vicende, il protagonista s'indirizza direttamente al dio della sua città, Arsace, nel cui tempio la stele era dedicata: "O signore degli dei, Arsace dio delle Due Terre! Io sono il tuo servitore, il mio cuore ti è fedele e ho riempito di te il mio cuore; non mi sono procurata un'altra città dove vivere eccetto la tua città, e non ho mancato di proclamare la sua importanza a tutta la gente. Il mio cuore cercava ogni giorno il tuo bene nel tuo tempio, e tu me ne hai ricompensato un milione di volte; hai reso liberi i miei passi nel palazzo reale e il cuore del dio perfetto (il faraone) era contento di quello che dicevo". Dunque, la carriera di Somtutefnekhet ha cominciato nel favore del faraone, certamente Nectanebo II, per continuare durante la seconda dominazione persiana: "Tu (Arsace) mi hai esaltato alla testa di milioni quando hai girato le spalle all'Egitto¹⁷ e hai messo il favore verso di me nel cuore del sovrano dell'Asia, mi rispettavano i suoi cortigiani, e mi fece succedere nella funzione di sacerdote in capo dei sacerdoti-uab di Sekhmet dell'Egitto

¹⁶ P. TRESSON, "La stèle de Naples", in *BIFAO* 30 (1931), 369-391, Pl.I-III, con la bibliografia anteriore; F. VON KAENEL, *Les prêtres ouab de Sekhmet* (Paris 1984), n.56, 120-125. Citata da M. MALAISE, *Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie*, EPRO 21 (Leiden 1972), 274. Nuova traduzione e commento, E. BRESCIANI, *Letteratura e poesia dell'antico Egitto*, 576-578.

¹⁷ Quando dio volge le spalle a un paese, lo lascia preda delle disgrazie, fra le quali la peggiore è quella di diventare preda di conquistatori stranieri. Ma, se il sentimento nazionalista non rende eroici oppositori, è un bene se il padrone straniero prende a benvolere... Arsace addirittura appare in sogno a Somtutefnekhet per ispirargli la fuga durante la battaglia di Isso.

intero al posto del fratello di mia madre"; la sua carriera si è dunque svolta dopo il 343 a.C., dopo la riconquista dell'Egitto da parte di Artaserse III, parte in Egitto e parte alla corte del Re dei Re, ed era presente sul campo di battaglia al momento della sconfitta a Isso di Dario III Codomano, secondo il passo seguente della sua autobiografia: "Poi tu (dio Arsafè) mi hai protetto nel combattimento dei Greci¹⁸ quando hai respinto gli asiatici; milioni di persone erano massurate accanto a me, senza che un braccio si levasse contro di me. Ti ho visto poi in sogno, e la Tua Maestà mi diceva: 'Spicciati ad andare a Eracleopoli, la mia protezione è sopra di te!'. Tutto da solo percorsi i paesi stranieri, attraversai il mare, ma non avevo paura ricordandomi di te, dal momento che non avevo trasgredito quello che mi avevi detto. Raggiunsi Eracleopoli senza che mi avessero tolto neppure un capello dalla testa. L'inizio grazie a te è stato buono, organizzane la fine e dammi un'esistenza colma di felicità". Dopo questo racconto, Somtutefnekhet si indirizza, dalla stele, ai sacerdoti del tempio chiedendo che facciano il suo elogio, e facciano durare sulla terra il suo ricordo, di modo che anche il loro duri egualmente.

Il generale Hor di Eracleopoli racconta la sua vita nei testi di due statue, una nel Louvre, A. 88, una nel Museo di Alessandria¹⁹; la sua brillante carriera si svolse durante il regno di Nectanebo II, alla fine della XXX dinastia, ma il carattere della sua autobiografia è piuttosto del tipo 'ideale', nelle lodi della propria pietà, onestà, carità, anche se non mancano notazioni di fatti precisi, quando vanta la donazione al tempio di terreni coltivati a vigneto per garantire il vino necessario al servizio del dio e insiste sul fatto che i terreni che ha dato, lui li ha pagati ai proprietari il prezzo giusto e sborsandolo di tasca propria, e

¹⁸ Il testo presenta il termine Hanebu, nome tradizionale nei testi egiziani per i popoli della costa e delle isole dell'Egeo, usato per indicare i greci dell'Asia Minore e poi i greci, sicché lo troviamo corrispondere al greco Hellenes nei testi bilingui tolemaici.

¹⁹ Pubblicata da J. VERCOUTTER, "Les statues du général Hor, gouverneur d'Hérakléopolis, de Busiris et d'Héliopolis", in *BIAFO* 49 (1950), 85 sgg.

questo perché "Iddio aborre il furto"; Hor vanta anche i lavori che ha compiuto nel tempio della sua città, ha aggiunto una sala ipostila con le colonne in granito, il portale in legno del Libano, gli ornamenti in oro, e il battente laminato di elettro. Hor si presenta come protettore della sua città, che ha reso sicura per gli abitanti: "E' uno che ha fatto cose utili in Ercacleopoli, che ha vegliato per rimettere in sesto la provincia di Naret, che ha respinto i turbolenti sicché chi sta all'aperto può dormire tranquillo per le strade come chi dorme in casa, lui che ha scacciato i vagabondi dal suo territorio"; sembra trattarsi di una terminologia generica (sulla statua di Alessandria si auto-definisce: "riparo di bronzo che protegge il popolo") ma potrebbe alludere a disordini nella provincia collegati con la seconda dominazione persiana.

Nessuna avventura presso i sovrani stranieri è vantata nella biografia del santo guaritore, il taumaturgo Gedhor di Atribi nel Delta; il racconto della sua vita che si è svolta nel IV secolo a.C., è inciso sopra la straordinaria statua che lo rappresenta (Cairo CG 46341)²⁰; la statua, posta all'ingresso del tempio locale, era una statua miracolosa (la cui base comprende un largo bacino, nel quale ricadeva l'acqua che, versata sulla statua e passata sulle formule scritte tratte dai "Libri sacri di Ra", diventava santa e poteva essere attinta dai malati, punti da scorpioni e altri rettili velenosi) che era stata preparata e dedicata da un collega di Gedhor, Uahibra, secondo certi libri sacri scritti dallo stesso dio Thot. Gedhor era naturalmente di ottimo carattere, buono, calmo, conciliante, ma i grandi meriti di Gedhor erano state le opere pie a favore dei falchi sacri di Atribi per i quali ha costruito una sala di imbalsamazione imponendo inoltre l'impiego di prodotti pregiati secondo i vecchi testi di prescrizioni; ha costruito un portico nel tempio, ha creato un pozzo e fondato dei giardini con alberi da frutto per

²⁰ E. JELINKOVA REYMOND, *Les inscriptions de la statue guérisseuse de Djed-Her-le-sauveur* (= BdE 23) (Le Caire 1956). Cf. P. VERNUS, *Atribis* (=BdE 74) (Le Caire 1978), 193 n.160. Nuova traduzione e commento in E. BRESCIANI, *Letteratura e poesia dell'antico Egitto*, 567-573.

le offerte agli dei e ha riorganizzato tutto il sistema economico del tempio del falco di Atribi, compresa la fabbricazione della birra e il controllo sulla messa in anfore del vino e della birra; non poteva mancare la ricompensa divina per tali opere: la casata di Gedhor è solida, Gedhor è invecchiato nella sua provincia ed è oggetto di venerazione, ed è per questo sulla sua statua lo indica come "Guaritore", con l'epiteto che era proprio del dio Horo-Sced ("Horo-il-Guaritore") e con il quale veniva identificato, che ha liberato dal veleno dei rettili tutti gli abitanti di Atribi e chiunque passasse davanti alla sua statua, perché Gedhor sapeva salvare la vita ai moribondi ed anche a chi era già nella necropoli.

L'autobiografia di Petosiri²¹ a Tuna el Gebel (necropoli di Ermopoli) è considerata uno dei migliori esempi del genere per l'epoca del crepuscolo della civiltà egiziana; le virtù di Petosiri sono di pietà, devozione, rassegnazione alla volontà divina; è stato un uomo che segue i precetti del dio Thot fin dalla nascita, col cuore colmo del timor di dio, ragion per cui fu scelto per essere l'amministratore del tempio di Thot della sua città. I testi della tomba a Tuna el Gebel conservano le autobiografie di diversi membri della famiglia; Scisciu, il padre di Petosiri, narra la sua vita ispirata alla religione: "O viventi che vedrete questa tomba, venite, io vi guiderò sul cammino della vita (...). Vi dirò quel che mi è successo, farò che conosciate la volontà di dio, che penetriate la conoscenza della sua gloria (...) Sono venuto qui fino alla Valle dell'Eternità perché ho compiuto il bene sulla terra, perché il mio cuore era colmo della strada di dio dal tempo ch'ero un bimbo fino ad oggi. La notte, la potenza di dio era nel mio cuore, arrivato il giorno facevo quel che amava. Ho praticato la giustizia, ho aborrito l'iniquità (...), non mi sono legato a coloro che ignoravano la potenza di dio, ma mi sono invece appoggiato a coloro che gli erano fedeli. Non ho rubato i beni di nessuno, non ho fatto del male a nessuno (...). Ho agito

²¹ G. LEFEBVRE, *Le tombeau de Petosiris I-II* (Le Caire 1923-24); E. BRESCIANI, *Letteratura e poesia dell'antico Egitto*, 663-667.

così perché pensavo che sarei arrivato presso iddio dopo la mia morte, e sapevo che, arrivato i giorni dei Signori della Verità e della Giustizia, ci sarebbero stati la divisione ed il giudizio.” Nelle sezioni relative a Petosiri si ritrovano riflessioni simili sulla pietà, carità, spirito religioso; in più, a causa della carriera di Petosiri nell’amministrazione del tempio, si trovano informazioni sulle opere compiute: restauro del tempio di Thot a Hermopolis caduto in rovina da tempo, protezione e purificazione del territorio sacro profanato da gente indegna, che ha mangiato i frutti degli alberi e portato via le canne; potrebbero essere allusioni ai disordini seguiti alla seconda invasione persiana del 343 a.C. Il passo più toccante dei testi di Petosiri è l’elogio che fa dell’Aldilà, una dichiarazione di fede nella giustizia postuma — conseguenza delle illusioni perdute sull’esistenza di una giustizia terrena? —: “L’occidente è la dimora di chi è senza peccato. Lodo dio per chi lo raggiungerà. Ma nessuno può raggiungerlo salvo coloro il cui cuore è integro dalla pratica della giustizia e della verità. Qui non ci sono distinzioni tra il povero e il ricco, salvo a favore di chi si rivela senza peccato quando la bilancia e il peso sono posti davanti al Signore dell’eternità. Laggiù nessuno è privo di una giusta pesatura, quando Thot, sotto forma di cinocefalo, s’appresta a giudicare ognuno in conformità con quello che ha fatto sulla terra”.

I testi autobiografici degli ultimi tempi, sempre di più, mostrano, accanto alla religiosità tradizionale, sempre meno ottimismo, sempre meno fiducia che una vita onesta sia garanzia di successo in questa vita; il successo e la fortuna sono nella mano di dio, dipendono da un dio imperscrutabile, senza il quale l’uomo è niente; “La fortuna e il destino arrivano quando dio vuole” è il ritornello degli ‘Insegnamenti’ in demotico del *Papiro Insinger*²².

Tuttavia la vita deve essere apprezzata, e la religione stessa lo richiedeva; la maggior calamità è una morte prematura, senza

²² Presentazione, nuova traduzione integrale e commento in E. BRESCIANI, *Letteratura e poesia dell’antico Egitto*, 846-876.

aver potuto godere di una bella vecchiaia. Idee che si trovano fin dai più antichi tempi faraonici nelle iscrizioni funerarie e nelle scene di funerale. Ma il tema del pianto sulla morte anticipata diventa ossessivamente centrale nelle iscrizioni funerarie d'epoca tolemaica, quasi una innovazione dell'epoca tarda.

E' stato osservato che trovare il lamento sulla vita spezzata cambia il carattere dell'autobiografia, il cui scopo tradizionale era di presentare alla posterità una vita felice, una morte rinviiata, ricompensa delle virtù del defunto; l'autobiografia si trasforma in epitaffio, e come lo fa notare bene Jean Yoyotte²³, è simile agli epitaffi greci d'età ellenistica, malinconici e filosofeggianti, senza tuttavia che si possa parlare d'influenza diretta, quanto invece di convergenze spirituali tra egiziani e greci.

Due stele funerarie geroglifiche ci hanno conservato l'autobiografia di un marito (Stele del British Museum n.8886)²⁴, e di sua moglie (Stele del British Museum n.147); l'uomo è Psenptah, sommo sacerdote di Ptah a Menfi in epoca tolemaica, le cui alte cariche civili presso il re lo ponevano in rapporto stretto col palazzo. L'appello ai visitatori della tomba è nel miglior stile convenzionale del genere, presentando il defunto nei termini tradizionali di bontà, carità, amabilità; la parte veramente biografica inizia con l'anno di nascita e chiude con l'anno della morte: "Nell'anno 25, il giorno 21 del mese di Paopi durante il regno della Maestà di (...) Tolomeo Soter (II) è il giorno in cui sono nato; passai tredici anni sotto la guida del mio venerabile padre, poi il re Filopatore Filadelfo, Neos Dioniso, Tolomeo (XI) ordinò che mi fosse assegnata la funzione di sommo sacerdote di Ptah, quando avevo 14 anni. Ero io che mettevo al re la collana-urèo il giorno dell'Unione delle Due Terre, ero io che compivo per lui tutte le ceremonie nel Palazzo del Giubileo, io

²³ J. YOYOTTE, "BAKHTIS. Religion égyptienne et culture grecque à Edfou", in *Religions en Égypte hellénistique et romaine* (Paris 1969), 127-143, e la pubblicazione degli epigrammi funerari d'Egitto di Étienne Bernand.

²⁴ D. WILDUNG, *Imhotep* (München-Berlin 1977), 65-67, pl. XII; E. REYMOND, *From the Records of a Priestly Family from Memphis* (= Aeg. Abhandl., 38) (Wiesbaden 1981), n.18, 136 sgg.; E. BRESCIANI, *Letteratura e poesia dell'antico Egitto*, 672-675.

che conducevo tutti i riti segreti. (...) In seguito mi recai nella capitale (Alessandria) dei re greci, che si trova sulla riva del Mare Mediterraneo, a occidente del nomo di Angi, che è chiamata Rakoti. Il re (...) Filopatore Filadelfo, Neos Dioniso, fece la sua apparizione nel suo Palazzo per recarsi al tempio di Isi, la signora dell'Egitto; le fece numerosissimi omaggi, uscendo dietro il tempio sul suo cocchio; il re in persona conduceva il cocchio, la testa cinta da un bel diadema d'oro e di ogni sorta di vere pietre preziose, che portava al centro un'immagine del re". Psenptah fu eletto per forza di un decreto "profeta del re" addetto al culto regale, e il re l'amava molto, tanto che faceva sosta a Menfi ogni volta ch'era possibile. Non manca il racconto di fatti privati. Psenptah mancava di un figlio maschio, ma l'ottenne per intervento del santo Imhotep, l'antico architetto divinizzato e identificato dai greci col dio della medicina Asclepio: "Avevo un harem di belle concubine, ma all'età di 43 anni non avevo ancora avuto un figlio; è stato il dio venerabile Imhotep a farmi dono di un figlio maschio, al quale fu dato il nome di Imhotep detto Petubasti (...)"". Sei anni dopo, Psenptah morì: "Sotto la Maestà della regina (...) Cleopatra (Filopatore) e di suo figlio Cesarione, nell'anno 11, il giorno 15 di Epifi è il giorno nel quale morii e fui posto nell'Occidente (...). La durata della mia vita è stata di 49 anni".

Sua moglie Taimhotep, quella che gli dette l'unico figlio maschio, morì prima del marito. Sull'avvenimento principale della loro vita coniugale, il miracolo del figlio ottenuto dal dio Imhotep, abbiamo, eccezionalmente, la versione parallela data dalla donna, scritta sulla stele sopra citata, e che integra il breve racconto di Psenptah; la mamma dà più particolari, il tono del racconto è più sentimentale e 'femminile': "Questo sommo sacerdote mi desiderava molto, sicché rimasi incinta di lui molte volte, senza mettere al mondo un figlio maschio ma soltanto femmine. Insieme a (mio marito) il sommo sacerdote pregai questo dio venerabile, grande di miracoli, benefico, che dà un figlio a chi non ce l'ha, Imhotep figlio di Ptah. Il dio ascoltò le nostre preghiere e venne da questo sommo sacerdote con un sogno veritiero, e gli

disse: "Sia fatto un gran lavoro nella sala santa di Anekhtaui, il luogo dov'è nascosto il mio cadavere, e come ricompensa ti darò un figlio maschio". Il racconto continua narrando che Psenptah si svegliò, informò del prodigo tutto il sacerdozio di Menfi, fece fare i lavori domandati, insieme con una cerimonia funebre per Imhotep. Il testo della stele di Taimhotep finisce con un lungo appello della donna al marito che lascia sulla terra; non è un appello generico alla posterità, ma è indirizzato all'amato marito che ha dovuto lasciare, è un lamento d'emozione, nel quale si riconoscono lamenti di funerale vecchi di secoli:

"O fratello, mio sposo, mio amico!

Non si stanchi il tuo cuore di bere e di mangiare, d'esser ebbro e di amare!

Passa un giorno felice! Segui il tuo cuore notte e giorno, non dar pena al tuo cuore!

Cosa sono gli anni che si passano sulla terra?

L'Occidente è il paese dei sogni, una oscurità profonda, la dimora di coloro che sono laggiù: dormire è la loro occupazione, non si svegliano per vedere i loro fratelli, non possono vedere né il loro padre né la loro madre; il loro cuore dimentica moglie e figli". Così infelice è anche la condizione della sposa del sommo sacerdote: "L'acqua della vita, che nutre tutti i viventi, per me è la sete; l'acqua viene soltanto per chi è sulla terra. Ho sete, mentre l'acqua mi è accanto. Non conosco il luogo dove sono, da quando sono arrivata a questa Valle (...). La morte — 'Vieni!' è il suo nome — chiama a sé tutta la gente, e tutta la gente va da lei, benché il loro cuore tremi di paura davanti a lei. Nessuno la vede, né uomini né dei; i grandi sono in mano sua come i piccoli, nessuno può allontanare la sua chiamata da chi ama. La morte porta via il bimbo piccino alla madre più volentieri che il vecchio che le fa la corte; la implorano tutti quelli che soffrono, ma lei non si volge verso di loro, non viene da colui che l'implora, non ascolta chi la loda, non getta uno sguardo al dono che le si fa".

Di questo stesso filone patetico d'epoca ellenistica, ampiamente rappresentato, mi limito a ricordare qui il lamento della bimba morta, Nesenakhebit (Stele Leiden V, 55)²⁵ che racconta

²⁵ Nuova traduzione e commento in E. BRESCIANI, *Letteratura e poesia dell'antico Egitto*, 668.

la sua brevissima vita spezzata anzitempo: "La vita mi fu spezzata ch'ero ancora una piccina innocente. Vi dico cosa m'è successo: dormo nella Valle dell'Occidente benché sia ancora una bimbetta. Ho sete, benché l'acqua mi sia qui accanto. Fui strappata dall'infanzia prima del tempo, mi sono lasciata alle spalle casa mia, come una cosa da niente, senza che ne fossi sazia. L'oscurità, l'orrore di tutti i bambini, mi è caduta addosso, e ancora avevo in bocca il seno di mia madre. Gli spiriti morti dio questa Sala scacciano tutti via da me, ma io non sono ancora nell'età della solitudine, il mio cuore era contento quando vedeva tanta gente, perché amavo la gioia (...)".

Termino con un fatto nuovo nel quadro della biografia egiziana dell'epoca tarda; una biografia di un defunto inserita nel *Libro dei Morti*, che scritto su papiro era depositato nelle tombe, non destinata alla lettura dei viventi, o dei passanti, ma destinata al dio dei morti, a Osiri. Nel Museo di Edimburgo sono conservati due *Libri dei Morti*, redatti in demotico (*Pap.Rhind I* e *Rhind II*)²⁶, un rotolo di papiro per Montesufi, un funzionario regio tebano vissuto al tempo di Augusto, e l'altro per Taue, moglie di Montesufi, appartenente anch'essa a un'alta classe sociale; sposata molto giovane, morì a 54 anni, sopravvivendo al marito di soli quarantotto giorni.

La biografia di Montesufi (*Pap.Rhind I*) inizia, come succede a partire dall'età tolemaica, con l'indicazione dell'anno di nascita: "Nell'anno 13, il giorno 27 del mese di Athir del faraone Tolomeo il dio, il Filopatore, fu messo al mondo nella casa di suo padre un bel bambino chiamato Montesufi. Suo padre era il governatore della sua città di Ermonti, era profeta di Montu-Ra e il suo nome era Menkara. Crebbe nell'abbondanza di tutto quello che il suo cuore desiderava (...). Mise al mondo un figlio e una figlia per avere un successore. Superò i

²⁶ Dal nome di A.H. RHIND, che trovò nel 1860 i rotoli di papiro in una tomba della necropoli tebana di Gurna, tra le bende delle due mummie; Rhind I è lungo tre metri, Rhind II più di due metri, cf. G. MOELLER, *Die beiden Toten-papyrus Rhind des Museum zu Edinburg* (Leipzig 1913). Nuova traduzione e commento, E. BRESCIANI, *Letteratura e poesia dell'antico Egitto*, 691-699.

cinquantanove anni ed entrò nel sessantesimo per sette mesi e quattordici giorni, sempre bevendo e mangiando e divertendosi nel più bel modo, sempre profumato di profumo di Punt, senza che niente gli avesse mai afflitto lo spirito. Festeggiò le feste degli dei come il suo proprio anniversario fino alla fine del tempo di vita che Thot aveva scritto sul suo mattone della nascita²⁷. Il triste giorno di passare all'Aldilà, di morire e di recarsi nella sala della Duat, fu nell'anno 21 di Cesare Augusto dalla presa del potere, il giorno 19 del mese di Epifi, cioè il giorno 16 del suo primo giubileo”.

Per incoraggiare l'anima del morto si insiste a ricordargli ch'egli ha ben vissuto la sua vita, morto dopo una bella vecchiaia e non strappato via da una morte prematura: “Possa star bene nel tuo sarcofago, dopo questa vecchiaia che hai trascorso sulla terra, avendo gioito di tutto quanto di buono desiderava il tuo cuore, senza aver sofferto povertà e senza aver fatto niente di male tanto che hai vissuto. Sei invecchiato sulla terra tenendo sempre aperta la tua casa agli altri, senza aver mai detto di no. Sei partito per l'Aldilà con l'anima non riluttante, dal momento che ormai le tue membra aveva difficoltà a compiere il loro lavoro (...) Oh tu che sei morto e sei andato nell'Aldilà, sei invecchiato sulla terra avendo vissuto serenamente. Non essere triste: pensa che anche i bambini vanno nell'Aldilà, mentre tu hai potuto invecchiare sulla terra, ci hai bevuto, ci hai mangiato, ci hai fatto tutto quello che volevi (...”).

Il riassunto di una vita esemplare è dunque tutta qui: aver mangiato, aver bevuto, non aver sofferto di povertà, non aver fatto del male né a sé né agli altri, saper morire con dignitosa accettazione.

²⁷ Sul mattone della nascita era scritto il destino dell'uomo e la durata della vita.

DISCUSSION

L. Piccirilli: A complemento di quanto ha esposto la Bresciani, vorrei ricordare che si può considerare autore di un'autobiografia il re egizio Tolomeo VIII Evergete II, che nel secondo secolo a.C. scrisse *Hypomnemata* in almeno 24 libri (*FGrHist* 234), di cui sono pervenuti solo 11 frammenti. Si sa che nell'ottavo libro Tolomeo narrava le vicende del suo regno su Cirene. I suoi ricordi concernevano non solo particolari relativi al suo governo, ma anche notizie sulla storia naturale, oltre a curiosità su paesi e corti straniere.

Quanto all'episodio di Taco, va tenuto presente che Plutarco (*Ages.* 38,1 sgg.) ricorda che l'“elezione” di Nectanebo (II) a *basileus* venne contrastata da un pretendente originario di Mendès. Nessuna fonte antica, né Senofonte né Plutarco, ne riferisce il nome. K.J. Beloch (*Griechische Geschichte* III 1 [Berlin-Leipzig 1922], 216) riteneva che costui andasse individuato nel figlio o in un parente stretto del re Acori. Ovviamente si tratta di una congettura destinata a rimanere tale, se non confortata da tradizioni attendibili.

E. Bresciani: Ringrazio l'amico Piccirilli per avermi ricordato l'episodio mendesico e la verosimile ipotesi del Beloch. E' possibile che mettendo insieme i dati degli autori classici e quelli della documentazione egiziana, si arrivi a chiarire la sincronia degli avvenimenti; mi sembra comunque che già dalla mia esposizione, grazie al testo di Unnefer, si ricavi qualche indizio cronologico sulla vicenda.

A. Dihle: 1) Est-ce que l'on peut trouver dans ces autobiographies tardives des indications d'une opposition politique contre les étrangers qui gouvernaient le pays durant les périodes ptolémaïque et romaine?

2) Glenn Most, mon ami et successeur à Heidelberg, a observé dans les autobiographies de la tradition européenne la tendance à souligner les défauts, les faiblesses et même les méfaits de la personne décrite. Il est gênant, semble-t-il, de faire des louanges de soi-même, et l'on préfère se présenter sous des dehors modestes. Cette attitude, contraire aux textes que nous venons d'examiner, présuppose la conception d'un individu autonome et responsable de ses décisions et activités, conception inconnue aux anciennes civilisations de l'Orient.

3) Kann man bestimmen, wann und wie alte Topoi zur Charakterisierung einer durchaus individuellen Erscheinung, eines Charakters oder eines Mannerlebens, verwendet werden?

4) According to Mr Rorty we are philosophers, as he defines philosophy as the handling of problems that are not yet clarified. When the problem or the set of problems has been unambiguously defined, it enters the realm of a specialised scientific discipline.

E. Bresciani: 1) Nell'Egitto del III-II millennio, l'individuo è fabbro della sua fortuna, premio del suo comportamento moralmente e socialmente corretto, e congruo agli insegnamenti del re; bisogna camminare sulla strada di dio (re e divinità). Perché fingere una modestia fuori posto? E poi è questione di consuetudini, di costume; mi domando se l'atteggiamento tutto sommato un po' ipocrita di non lodare se stesso, ma aspettare le lodi dagli altri, non sia un portato del cristianesimo?

2) D'altra parte, se tutti gli egiziani si presentano come buoni e caritatevoli, ciò deriva io credo dal fatto che le autobiografie egiziane sono modelli esposti ai contemporanei e ai posteri. Anche l'autobiografia-romanzo più nota, quella di Simhue, è stata scritta per mostrare possibile che dopo il male venga il bene, che anche l'esule se sa comportarsi e trattare col suo sovrano, può ritornare in patria etc.

3) Direi che i topoi più individualisti sono quelli delle più antiche dinastie (Antico Regno, dal 2800 circa a.C.).

4) Grazie di aver meglio di me chiarito che ci sono nelle varie discipline campi contigui, forse complementari, per problemi di 'filosofia' morale, religiosa, scientifica.

S. Maul: Die ägyptischen Beamtenbiographien weisen grosse Parallelen zu den sogenannten Lehren auf. Halten Sie es für möglich, dass die äussere Form der Biographien darüber hinwegtäuscht, dass diese gar nicht in erster Linie zur Erinnerung an eine bestimmte Person verfasst wurden, sondern vielmehr die Aufgabe hatten, den Lebenden zu zeigen, dass in den vergangenen Perioden des ägyptischen Reiches die staatliche Ordnung nur deshalb aufrechterhalten werden konnte, weil Beamte stets den in Lehren und Biographien postulierten Normen gerecht wurden? Die Biographien dürften dann keineswegs zur Erinnerung an eine bestimmte Person verfasst worden sein, sondern viel eher als Aufforderung an den Leser, sein Leben und Wirken nach dem Vorbild der in der Biographie dargestellten Person zu gestalten.

E. Bresciani: Credo che si imponga una chiarificazione sulla natura 'individuale' delle persone nell'antico Egitto. Bisogna ricordare che l'individuo egiziano era — doveva essere — riconoscibile anche dopo la morte; di qui l'importanza di certi elementi come il NOME (che poteva essere scambiato con il ka, uno dei tre elementi spirituali dell'uomo) e del fatto che il corpo individuale era necessario per ottenere la rinascita, il ritorno appoggiato sul corpo dell'anima, sopra quel suo determinato corpo. Di qui la pratica delle statue funerarie (ma anche non funerarie...) che si devono riconoscere somiglianti nei tratti fisiognomici. Ricordo anche l'uso delle cosiddette 'teste di ricambio' nelle tombe dell'Antico Regno.

M. Beard: 1) I wonder how useful the distinction between idealizing and non-idealizing autobiography is. In a sense, all autobiography is idealizing. That is not to say that it is all the same; far from it. Different autobiographic forms negotiate the

conversion of ‘life’ into ‘text’ in all sorts of different ways — and those differences are crucially important (suggesting different purposes, different politics etc.). But I’m not sure that idealizing/non-idealizing is the right line to be drawing.

We might compare recent studies on Roman portraiture (which is, after all, another auto/biographical form). Here the old distinction between ‘idealizing’ and ‘realistic’ (or ‘veristic’) portraits has played itself out — as we see ‘verism’ is in a sense a different form of ‘idealism’ - with different priorities, goals and models. The question is: what is being idealized?

2a) It seems to me that biographical clichés are always different, even (especially) when they look so similar. To apply the same adjective or description to different people is inevitably to be doing something different each time — even if that’s only negotiating the very different ways an individual relates to the cultural norms. Sometimes banality might be the point; sometimes it might be an authorized model of behaviour; sometimes clichés will be a flagrantly inaccurate characterization of individual behaviour. If my tombstone were to read “she kept her house well”, that would be saying something different from if it were on my grandmother’s.

2b) We shouldn’t be rude about *topoi*. They’re extremely useful (that’s why they’re *topoi*). They’re what we use to construct a picture of ourselves for ourselves and for others. Every biographical account is a negotiation between the individual and cultural *topoi*. It would be just as impossible to have an account that was purely individual as it would be to have an account that was just cliché.

3) The question about how we define ‘biography’, of what ‘biographical elements’ have to be present for something to count as biography seems to me important. But, at the same time, any answer we arrived at would risk being extremely dangerous. What would we do with the answer? Would it not simply leave us with a biographical ‘salon des refusés’ — a lot of texts with a biographical character, which were not (in our terms) biography? What would we then do with the *refusés*?

The question seems to me good as a heuristic process. It's profitable to wonder what it would be like to be able to answer that question. But an answer itself could be disastrous.

E. Bresciani: Sono d'accordo che il confine tra autobiografia ideale e non-ideale sia labile. Tuttavia per il mondo egiziano antico l'autobiografia — cioè la presentazione di se stesso secondo certi schemi abbastanza riconoscibili ed anche legati a topoi letterari — contiene elementi biografici 'oggettivi', che si possono ritrovare in narrazioni, testimonianze altrui, dati storici etc.

2a/2b) In parte la mia risposta ricalca quelle che ho dato a Dihle e a Maul. Le autobiografie egiziane fin dall'Antico Regno sono 'per gli altri', sono vite scritte per essere lette, lodate, imitate; in cambio dell'aver fornito questi modelli (successo mondano, consenso pubblico, vita lunga — 110 anni! — con una vecchiaia felice), il biografato chiede preghiere e ricordo.

3) Non potrei accettare che le (auto)biografie egiziane antiche non appartengano al genere biografico, cioè che gli individui del mondo egiziano — così precocemente, profondamente, modernamente individualistico — non sapessero raccontarsi, presentare se stessi in maniera individuale. Bisogna arrivare a concordare, tra classici e orientalisti, che esistono oltre quelle occidentali, greca e romana, altre civiltà, altri modi di espressione, altre mentalità; quella faraonica poi, per ragioni varie, contatti con, influenze su, etc., che non è il caso di elencare adesso, ha un posto particolarmente prossimo al mondo occidentale.

S. Maul: 1) Zweifelsohne gibt es idealisierende Porträts. Aber auch wenn wir vermuten dürfen, dass das Bild des Augustus von Primaporta den lebendigen Augustus an Schönheit bei weitem übertraf, müssen wir wohl davon ausgehen, dass die Kaiserporträts tatsächlich die charakteristischen Züge des Augustus zeigen. Vergleichen wir jedoch Darstellungen unterschiedlicher assyrischer Könige, müssen wir feststellen, dass

diese aufgrund von Gesichtszügen nicht zu unterscheiden sind. In Assyrien wurde also nicht die Person des Königs abgebildet, sondern der König in seiner Funktion als König.

2) Ganz sicher ist die einer Person jeweils eigene Weise, Entscheidungen zu fällen, wesentlich für das Bild, das man von dieser Person entwerfen kann, und somit von Bedeutung. Für den altorientalischen Menschen geht es aber nicht nur darum, eine Entscheidung nach seinen eigenen Massgaben zu fällen, sondern er ist bemüht, die richtige Entscheidung zu treffen, die letztlich nicht seine eigene ist, sondern dem Willen der Götter entspricht, den es durch Orakel oder andere Vorzeichen zu bestimmen gilt. Die richtige Entscheidung ist für ihn nie in erster Linie aus dem Ich erwachsen, sondern sie liegt im Einklang mit dem kosmischen Gefüge, der hergestellt werden muss.

M. Beard: I'm not sure that I'm happy with the idea of Assyrian biography being very 'foreign' to us, while the Graeco-Roman remains familiar, recognisable territory. After all, we've put a lot of effort into making Graeco-Roman biography seem familiar. But it would be equally possible to construct it as quite Other to our own assumptions about written lives. Ultimately our studies of antiquity rely on our 'colonising' some aspects, conscripting them to be like us — and treating other aspects or areas as irremediably strange. In the case of biography, Graeco-Roman writing has been made 'ours', Mesopotamian left to fill the role of the 'odd'.

G. Bowersock: I agree that the dichotomy of 'idealized' and 'non-idealizing' simply won't do. There is, of course, a difference between banalities ("he has lived well, eaten well, drunk well, hurt no one") and explicit individualizing details. Yet banalities and details can both be made to serve a purpose in recording a life, a purpose that can be retrospective, prospective, or both at the same time. *Topoi* can be no less potent in biographical description than discrete facts. This role under-

mines, through their affinity with other forms of description (e.g. *encomia*, invective, fiction, moral example), the distinctive character claimed for biography, but their presence does not eliminate particularity or individuality.

The relativist approach to biographical and autobiographical accounts raises the larger and more fundamental question of what it is we are here to discuss. We are certainly not here to define biography, but it is evident that there are problems and uncertainties connected with it. And we have all shown an awareness of these, to the extent that same common themes — if not biography as such — may be dimly and imperfectly grasped.

Die Biographie ist eine Form der Darstellung des Lebens und der Tätigkeit eines bestimmten Menschen. Sie geht von einer zentralen Erfahrung aus, die durch persönliche Erinnerungen und Dokumente, in Theatralien, Biographien oder Autobiographien festgestellt wird. Das Biographische ist also nicht bloß ein technisches Verfahren, sondern es ist auch eine Form der Darstellung, ein Medium der Erfahrung, ein Medium der Wahrnehmung und ein Medium der Erinnerung. Es ist ein Medium, das die Erinnerungen des Betrachtervertrages hier zur Rekonstruktion und Wiederherstellung der Erfahrungen des Menschen führt, und es kann nur dann gelingen, die Quellen für die Biographie zu finden, wenn es gelingt, die Erinnerungen des Betrachtervertrages zu rekonstruieren. Das größte Biographische ist die Biographie, die im Druck vorliegt und die wir kennen können, die wir hier in ihrer publicum werden. Zu diesem Zeitpunkt, da wir die Biographie als öffentlich werten sind und dem Rest des Textes aufschauen, mußte ich diese Form erneut ausfindig bringen, die ich in einer Biographie

¹ A FORSCHER UND SEINER BEGEGNUNG MIT EINER ALTÄGYPTISCHEM KÖRPER. VON ERNST H. FRANZ. IN: *ÄGYPTISCHEA RUNDschAU*. BRIEFSAMMEL.

zu ergründen. Ich fürchte, daß man nicht ohne einen gewissen
Zweckbruch die Biographie vor sich eine solche einen solchen
eigentlichen Verwendungszweck hat, als daß sie nur durch diese
durchaus andere Zwecke III an entstehen möchte, so nicht
zulässig. Allerdings ist es nicht unmöglich, daß

WALTER BERSCHIN

AUFFÄLLIGE FORMEN LATEINISCHER BIOGRAPHIE IN SPÄTANTIKE UND MITTELALTER (IV. - XII. JAHRHUNDERT)

Übersicht: Ein Mengenproblem — Die zu Lebzeiten des Helden geschriebene Biographie — Biographie in zwei (drei, vier...) Büchern — Obitus als Vorläufer und Bestandteil der Biographie — Schematische Biographie — Biographie in Versen — Biographische Opera gemina — Biographie als Prosimetrum — Illustrierte Biographie — Liturgische Biographie.

Ein Mengenproblem. Der wissenschaftliche Umgang mit der lateinischen Biographie des Mittelalters hat, ebenso wie der mit der lateinischen Biographie der Antike, mit dem Problem der Stofffülle zu tun. Allerdings unter umgekehrten Vorzeichen. Ist die Überlieferung der biographischen Literatur vor dem IV. Jahrhundert n.Chr. so schmal, daß Schlüsse auf die Gesamtentwicklung wohl nur mit Vorbehalt gezogen werden können, so ist diejenige von der Kirchenväterzeit bis zur Reformation so reich, daß kaum jemand in der Lage ist, alles zu überblicken und Aussagen zum Ganzen oft durch Hinweis auf längst Publiziertes in Frage gestellt werden können. Das größte Sammelwerk zur lateinischen Biographie, das im Druck vorliegt, sind die *Acta Sanctorum*, die seit 1643 in Belgien publiziert werden. Zu den 67 Foliobänden, die 1643-1940 veröffentlicht worden sind und dem Rest, der leider wohl nicht mehr in dieser Form erscheinen wird, gibt es einen Wegweiser¹.

¹ [A. PONCELET,] *Bibliotheca Hagiographica Latina I-II* (Brüssel 1898-1901); dazu H. FROS, *Novum Supplementum* (Brüssel 1986).

Dieser führt die Schriften über Leben und Werk der Heiligen in alphabetischer Folge von *Abbacyrus* bis *Zoticus*, auf. Anhand dieses Index kann man versuchen, die Zahl der mittelalterlichen Biographien zu schätzen. Etliches muß abgezogen werden, denn nicht alle Texte betreffen das Mittelalter (einschließlich Spätantike), nicht alle Texte über mittelalterliche Heilige sind Biographien. Etliches muß addiert werden, denn nicht alle, die eine Biographie im Mittelalter erhalten haben, waren Heilige².

Folgende *Herrschер* haben z.B. Biographien erhalten, die nicht (oder ursprünglich nicht) als Heiligenleben konzipiert waren (in der Folge der Entstehung, bis 1220): Der Gotenkönig Wamba, die merowingische Königin Balthilde, Karl der Große (mehrere), der Angelsachse Alfred, Berengar I. (v. Friaul), Otto der Große, seine Mutter Mathilde, seine zweite Frau Adelheid, Kaiser Heinrich II., Robert I. v. Frankreich, der Salier Konrad II., die englische Königin Emma, der Doge Pietro Orseolo (I.) v. Venedig, Wilhelm der Eroberer, Ludwig VI. (der Dicke) v. Frankreich, Kaiser Heinrich IV., Stephan v. England, Friedrich I. Barbarossa, Philipp II. August v. Frankreich (mehrere).

Die Biographie, die kein oder zunächst kein kultisches Interesse verfolgt, ist nicht auf die Herrscher beschränkt. Folgende Bischöfe sind nicht oder nicht primär als Heilige biographiert (wieder in zeitlicher Folge, bis 1220): Die meisten römischen Bischöfe in der Darstellung des *Liber pontificalis* bis zu seinem ersten Abbrechen im IX. Jahrhundert und demzufolge viele Bischofsporträts in lokalen bischöflichen Sukzessionsgeschichten. Ferner ist das kultische Interesse nicht präponderant in Einzelbiographien von Aldrich v. Le Mans, Hrabanus Maurus, Anskar v. Hamburg-Bremen, Hugo v. Rouen, Brun v. Köln, Adalbero II. v. Metz, Dietrich I. v. Metz (zweimal), Bernward v. Hildesheim, Burchard v. Worms, Godehard v. Hildesheim, Bardo v. Mainz (zweimal), Benno II. v. Osnabrück, Anselm

² Die folgende Aufzählung beruht auf W. BERSCHIN, *Biographie und Epochenstil im lateinischen Mittelalter I-III* (Stuttgart 1986-1991), sowie dem Material zu dem in Vorbereitung befindlichen t. IV: Ottonische Biographie. Das Hohe Mittelalter (920-1220 n. Chr.).

v.Canterbury, Gundulf v.Rochester, Lanfranc v.Canterbury, Otto v.Bamberg (dreimal), Meinwerk v.Paderborn, Albero v.Trier, Konrad I. v.Salzburg und den Papstbiographien von Pandulf und Boso, den Fortsetzern des *Liber pontificalis* im XII. Jahrhundert. Die ersten hier zu nennenden Namen stammen aus der Karolingerzeit; es werden dann zunehmend mehr.

Auch *Mönche und Äbte* der Spätantike und des Mittelalters sind jenseits von hagiographischen Interessen bisweilen mit Viten bedacht worden. Hier ist im Rahmen der angegebenen Zeitgrenzen an erster Stelle die formgeschichtlich unendlich wichtige, weil unendlich einflußreiche *Vita Malchi monachi captivi* des Hieronymus zu nennen. Biographische Abtreihen, wie die *Historia abbatum* des Beda, führen natürlich nicht nur heilige Gestalten auf. Wenn wir uns auf die Einzelvita konzentrieren, können namhaft gemacht werden die Viten des Griechen Symeon von der Reichenau, des Reformers Johannes v.Gorze, des Iren Kaddroe, des Reichenauer Abts Witigowo, Wilhelms v.Dijon, Gauzlins v.Fleury, Herluins v.Bec und Sugers v.St.Denis. Hier beginnt die Reihe im X. Jahrhundert. Das alles überwölbende Interesse an heilmäßigem Leben ist natürlich auch in fast all diesen genannten Biographien feststellbar und Übergänge von Biographie zur Hagiographie sind fließend. Aber das halbe Hundert Texte ist vielleicht doch geeignet, die bis in unsere Lexika verbreitete Meinung zu korrigieren, es gäbe — ausgenommen Einharts *Vita Karoli* — keine nennenswerte lateinische Biographie im Mittelalter außerhalb des Bereichs der Hagiographie.

Die Gesamtzahl lateinischer Biographien der Spätantike und des Mittelalters dürfte ausgehend von der *Bibliotheca Hagiographica Latina* mit den nötigen Subtraktionen und Additionen auf 10000 zu schätzen sein. Das ist eine Zahl, die manches erklärt. Man versteht, warum unser Informationsstand über Biographie im Mittelalter so unbefriedigend ist. Niemand kann 10000 Biographien lesen. Ein 'embarras de richesse' hindert uns daran, diesen noch ziemlich indifferenten hellen Fleck auf der Landkarte unserer Literatur als Literaturlandschaft deutlich

vor uns zu sehen. Was vor allem fehlt, ist eine Durchdringung des gewaltigen Stoffs unter formgeschichtlichen Kriterien. An dieser Stelle sollen einige auffällige Formen lateinischer Biographie namhaft gemacht werden. Dabei wird versucht, auch Erscheinungen zu berücksichtigen, die im Zusammenhang mit biographischen Formen der Antike von Bedeutung sein können. Der Weg des Vortrags soll vom Bekannten ins eher Unvertraute führen, von der Identität zur Alterität des Mittelalters.

Die zu Lebzeiten des Helden geschriebene Biographie. Biographie wird bisweilen definiert als Lebensbeschreibung von der Geburt eines Menschen bis zum Tode; eo ipso könnte eine Biographie erst nach dem Tod des Helden geschrieben werden. Im Fach Biographie einer gutsortierten Buchhandlung wird man heutzutage aber leicht die Biographie des noch lebenden Zeitgenossen finden, und es muß sich dabei nicht um eine Publikation handeln wie Kitty Kelleys *Unauthorized biography of Nancy Reagan*, die 1991 in der *Sunday Times* als skandalträchtiger Höhepunkt der "biography industry" der Ära Reagan gewürdigt wurde. Ein prominentes Modell der zu Lebzeiten des Helden verfaßten Biographie aus der Spätantike ist die *Martinsvita* des Sulpicius Severus. Publiziert im Jahr 397 noch zu Lebzeiten des Bischofs von Tours wurde sie sofort ein Erfolg, der den Autor veranlaßte, nicht weniger als sechs Fortsetzungen zu schreiben: drei *Briefe* und drei *Dialoge*. Martins Tod (397) ist in *epist.3* geschildert. Die Praxis der zu Lebzeiten des Helden geschriebenen Biographie läßt sich weiterverfolgen. Die Autoren des offiziösen *Liber pontificalis* schrieben bisweilen den ersten Teil ihrer biographischen Skizzen alsbald nach Amtsantritt eines Papstes nieder. So war es möglich, daß Beda Venerabilis im Jahr 725 bereits über einen *Liber pontificalis* mit einer *Vita Papst Gregors II.* († 731) verfügte. So konnte es auch geschehen, daß in der Biographie des Papstes Sergius II. (844-847) zwei grundverschiedene Charakterisierungen zu finden sind, nämlich eine zu Lebzeiten des Papstes geschriebene positive Charakteristik und eine nach dessen Tod verfaßte,

äußerst negative. "Er war... hervorragender Herkunft, reinen Glaubens, recht gewandt im Predigen, demütig vor Gott..., Verächter der eitlen weltlichen Dinge und begierig verliebt nur in die Schätze der Weisheit", so schrieb einer der *Liber pontificalis*-Autoren im Vestiarium des Lateranpalastes nach dem Amtsantritt Sergius' II. im Jahr 844. Drei Jahre später, als der Papst gestorben war, klang es anders: "Er war hitzig, redete ungepflegt, suchte Streit, war unzuverlässig in Taten und Worten und tat alles leichthin... Zur Zeit dieses Papstes... blühte die abscheulichste Häresie der Simonie..., sodaß Bischofssitze öffentlich verkauft wurden... Kein kirchliches Amt war ohne Geld zu haben".

Louis Duchesne hielt es ausgehend von seinen eigenen römischen Erfahrungen durchaus für möglich, daß die einander widersprechenden Porträts aus der Feder desselben Kurialen stammten; denn "les plus plats en présence du pape vivant sont souvent les plus acharnés contre le pape mort"³. Als hochmittelalterliches Beispiel für ein zu *Lebzeiten* eines *Heiligen* verfaßte Biographie sei die große *Vita Bernhards v.Clairvaux*⁴ genannt, an der mehrere Autoren etwa seit dem fünfundfünzigsten Lebensjahr Bernhards arbeiteten.

Biographie in zwei (drei, vier...) Büchern. Im Verlauf des Mittelalters wird die Biographie zunehmend in 'Bücher' gegliedert. Oft scheint ein Autor mit der Wahl dieses Einteilungsschemas auch eine Aussage zu verbinden. Venantius Fortunatus hat im Prolog zu seiner *Vita S.Marcelli* von der Schwierigkeit gesprochen, eine Biographie aus großem zeitlichen Abstand zu schreiben⁵. Zwangsläufig ist das, was man nach Ablauf von etlichen Jahrzehnten von einem Heiligen erfährt, nicht viel mehr als sein

³ L. DUCHESNE, *Le Liber pontificalis* II (Paris 1892), p.iv.

⁴ Wilhelm v.St.Thierry/Ernald v.Bonneval/Gottfried v.Auxerre etc., *Vita* (I) *S.Bernardi*, Migne PL 185, col. 225-410.

⁵ *Nec facile memoria recolit, quod annositas numerosa fraudavit*, VEN.FORT. *Vita Marcelli*. 2, ed. B. KRUSCH, *MGH, Auctores antiquissimi*, IV 2 (Berlin 1885), 50.

‘Nachleben’ im Wunder. Das Wunder ist die Gegenwart des Heiligen; es ist notwendigerweise der hauptsächliche Gegenstand einer *Vita* aus großer zeitlicher Distanz. In der *Vita S.Hilarii* hat Fortunatus die Konsequenz aus der Situation gezogen und der eigentlichen Lebensbeschreibung einen *Liber de virtutibus S.Hilarii* zur Seite gestellt. Um die Selbständigkeit dieses neuartigen Wunderbüchs zu unterstreichen, hat er einen eigenen Prolog vorausgeschickt. Es bedeutete eine Reverenz vor der Größe des gallischen ‘Kirchenvaters’, daß Fortunatus ihm zu Ehren *zwei* Bücher schrieb; denn sonst umfassen seine Biographien nur ein Buch. Die Disposition des *Hilariuslebens* bedeutete aber auch einen Fortschritt zu klarerer Ordnung und Unterscheidung in der Hagiographie. Die zweigeteilte Biographie ist rasch ein Grundtyp einer Heiligenbiographie geworden; das seit dem X. Jahrhundert auftretende päpstliche Heiligensprechungsverfahren verlangte eine solche Lebensbeschreibung, nämlich *vita* und *miracula*⁶.

Die Grenze zwischen den beiden Büchern ist später gelegentlich auf die Amtsübernahme verlegt werden; mit dem Bischofsamt beginnt ein neues Buch in der einflußreichen *Vita* des merowingischen Goldschmieds Eligius. Eine prominente *Vita* in *drei* Büchern schrieb um 700 hoch im Norden auf der Insel Iona (Hy) der Abt Adamnan mit seiner *Vita S.Columbae*, einer Biographie, die insofern modernen Leseerwartungen entspricht, als sie in einer Lebensgeschichte eine ganze Epoche erlebbar macht. In *vier* Bücher teilte Gregor v.Tours seine Wundergeschichten vom hl. Martin ein; für die eigentliche Lebensgeschichte ist dieses Modell erst später nachweisbar in der ältesten *Vita S.Cuthberti*. So geht es durch die Zeiten fort, mit steigender Tendenz. Die bereits genannte Biographie Bernhards v.Clairvaux umfaßte sechs Bücher; die der Dorothea v.Montau, der Heiligen im Deutschordensland († 1394)⁷, deren sieben.

⁶ So erstmals in der Kanonisationsurkunde des Bischofs Ulrich v.Augsburg vom Jahr 993; neue Ausgabe W. BERSCHIN/A. HÄSE, *Gerhard von Augsburg: Vita Sancti Uodalrici*, Editiones Heidelbergenses 24 (Heidelberg 1993), 420-426.

⁷ Johannes v. Marienwerder, *Liber vite venerabilis domine Dorothee vidue*, ed. H. WESTPFAHL (Köln/Graz 1964).

Obitus als Vorläufer und Bestandteil der Biographie. Dieser Zwischentitel wurde im Hinblick auf die Diskussion um die *Exitus illustrium (clarorum) virorum*⁸ gewählt. Die Nachrichten des jüngeren Plinius und anderer sind hinreichend deutlich, daß es Schriften dieser Art gegeben haben muß. Als Urtyp der Gattung muß die Schilderung des Todes des Sokrates in Platons *Phaidon* gelten. Die Frage des Echekrates am Anfang des *Phaidon* sagt vielleicht am klarsten, was wir von einer solchen Schrift erwarten müssen: "Was also hat denn der Mann gesprochen vor seinem Tode und wie ist er gestorben? Gern hörte ich das". Die Literaturgruppe muß aber in der lateinischen Literatur restlos rekonstruiert werden; es ist, wenn ich recht sehe, kein *Exitus viri illustris (clari)* als Einzelwerk erhalten. Unter diesen Umständen ist es von Interesse, zu sehen, daß das Mittelalter die Darstellung der Umstände des Todes einer hervorragenden Person u.U. mit Abschiedsreden und *ultima verba* als Kleinform der Literatur durchaus kennt. Solche Texte werden gern *Obitus* oder *Transitus* benannt. In der Regel handelt es sich beim *Obitus* um eine die Biographie vorbereitende Aufzeichnung. Sie ist im formgeschichtlichen Idealfall unverändert in die spätere Biographie aufgenommen worden, so in der *Vita* des karolingischen Reformers Benedikt v. Aniane und der Seherin Hildegard v. Bingen, oder kann kritisch herausgearbeitet werden (z.B. der *Obitus S. Cuthberti* aus Bedas Cuthbertleben). Aber auch isolierte Tradition des Obitus bzw. Transitus ist nachweisbar. Die folgende Übersicht⁹ soll eine Vorstellung von der Verbreitung dieses Typs der 'Kleinliteratur' in Spätantike und Mittelalter geben:

Transitus Mariae

ed. M. HAIBACH-REINISCH, 1962

Redemptus, *Epistola de transitu S. Isidori (Obitus S. Isidori)*

Migne, PL 81, col. 30-32

⁸ A. RONCONI, 'Exitus illustrium virorum', in *Reallexikon für Antike und Christentum* VI (Stuttgart 1966), col.1258-1268.

⁹ Aus dem in Vorbereitung befindlichen Band IV von *Biographie und Epochenstil*, "Auswahl literarisch und historisch bedeutender lateinischer Biographien in Gruppen", Nr.86.

- Herefrid, *<De obitu S. Cuthberti>* = Beda, *Vita (II) S. Cuthberti* c. 37 sq. (cf. *St. Cuthbert*, edd. G. BONNER etc., 1989, p.102)
 ed. B. COLGRAVE, *Two Lives of St. Cuthbert*, 1940, p.272, lin.3 - p.280, lin.29
- Cuthbert v.Jarrow, *De obitu Baedae*
 ed. C. PLUMMER, *Venerabilis Baedae Historia ecclesiastica*, t. 1, 1896, p.CX-CXIV
- Deidonus, Leoigildus, Bertradus und Desiderius,
De obitu Benedicti abbatis (Anianensis) = Ardo, *Vita venerabilis viri Benedicti* c. 42
MGH Scriptores t. 15, p.218 sq.
- De obitu Odilonis abbatis (Epistola monachorum Silviniacensium)*,
 ed. J. MABILLON, *Acta SS OSB 'saec.VI'* [t.8], 1701, p.673-675
 Migne, PL 142, col. 888-891
- De obitu Wilhelmi*
 ed. J. MARX, *Gesta Normannorum ducum*, 1914, p.145-148
- Gottfried v.Auxerre, *De obitu... sancti patris Bernardi*
 ed. A.H. BREDERO, in *Scriptorium* 13 (1959), p.32-44
MGH Scriptores t.26, p.117 sq.
- <Wilhelm v.St.Denis-en-Vaux,> Litterae...de morte Sugerii abbatis*
 ed. A. LECOY DE LA MARCHE, *Oeuvres complètes de Suger*, 1867, p.404-410
- De transitu S. Hildegardis* = Theoderich v.Echternach, *Vita S. Hildegardis* III 27
 ed. M. KLAES, *Vita S. Hildegardis*, 1993, p.69 sq.

Schematische Biographie. Gern wird in der mediävistischen Literatur von einem 'Vitenschema', manchmal gar von 'Schaoblone' gesprochen. Ein Historiker hat vor Jahrzehnten versucht, weitgehend gleiche Elemente von Biographien des X. Jahrhunderts zusammenzustellen¹⁰; freilich bleiben die Konstanten im allgemeinen und sind oft ein Ergebnis flüchtigen Hinsehens. Es verhält sich mit diesen Gestalten so ähnlich wie mit denen, die man in San Apollinare Nuovo zu Ravenna auf

¹⁰ L. ZOEPF, *Das Heiligen-Leben im 10. Jahrhundert* (Leipzig/Berlin 1908), 40 sqq. Erich Auerbachs Lob hat dieser an sich schon lange überholten Dissertation eine neue Rezeption beschert.

den gewaltigen Mosaiken der Prozession der Martyrer und der Jungfrauen sieht. Der eilige Betrachter wird die Gestalten des Jungfrauenchors als gleichförmig empfinden und höchstens das Lämmchen zu Füßen der hl. Agnes als eine kleine Auszeichnung wahrnehmen. Die Kunstgeschichte aber belehrt uns darüber, daß es "gänzlich falsch wäre..., von einer einfallslosen Repetition zu sprechen. Keine der Jungfrauen stimmt mit einer anderen genau überein. Das Auge des Betrachters wird im Gegenteil aufgefordert, die Unterschiede im Ausdruck und in der Motivik abzutasten und vergleichend über die riesige Fläche zu eilen. Obwohl die ganze Prozession still steht und nicht vom Fleck kommt, evozieren die verschiedenartigen Blickrichtungen und Kopfhaltungen der Jungfrauen beim Betrachter Phasen geringerer und stärkerer Aufmerksamkeit. Auf Agnes wird man nicht nur wegen des Attributs des Lammes, sondern auch wegen ihres intensiven Blickes aufmerksam"¹¹. Das Schema, das man mit einem ersten Blick z.B. auf die gleichartigen Frisuren der Frauen zu erkennen glaubte, löst sich beim näheren Zusehen auf in eine ungewohnte Art der Variation. "Es wäre verkehrt von Stilisierung, Typisierung und Stereotypie zu sprechen", heißt es im selben Aufsatz. Das gilt auch vom vielberufenen Schema des Heiligenlebens. Nur als Kuriosität soll hier erwähnt sein, daß in einer *Monumenta Germaniae Historica*-Ausgabe der 50er Jahre zu lesen ist, die Vita Bruns v.Köln, in der auf Kindheit und Jugend zuerst das tätige Alter folgt, dann Krankheit und Tod, sei "in der Art Suetons und Plutarchs nach" einem "dreiteiligen Schema"¹² aufgebaut. Wenn das stimmen sollte, dann verläuft fast jedes Menschenleben nach dem dreiteiligen 'Schema' Suetons und Plutarchs!

Nachweisbar ist ein biographisches Schema allerdings im *Liber pontificalis*, der offiziösen Papstbiographie, die vom

¹¹ B. BRENK, "Homo coelestis oder von der physischen Anonymität der Heiligen in der Spätantike", in *Freiburger Universitätsblätter* 132 (1996), 57-95, hier 85 sq.

¹² I. OTT, *Ruotgers Lebensbeschreibung des Erzbischofs Bruno von Köln* (Köln/Graz²1958), p.xii.

frühen VI. bis ins späte IX. Jahrhundert (ca. 530-872 n.Chr) ohne größere Unterbrechung geführt wurde. Jede Papstvita enthält nach Möglichkeit (1) Name, (2) Herkunft, (3) Abstammung, (4) Regierungszeit, (5) Datierung nach Kaisern und Konsuln, (6) Erlasse, (7) Stiftungen und Bauten, (8) Ordinationen, (9) Tod und Begräbnis, (10) Sedisvakanz.

- (1) (2) *Anicitus, natione Syrus, ex patre Iohanne de vico*
- (3) (4) *Humisa, sedit annos XI, menses IIII, dies III. Fuit autem temporibus Severi et Marci, a consulatu*
- (5) *Gallicani et Veteris usque ad Praesente et*
- (6) *Rufino. Hic constituit, ut clerus comam non*
- (8) *nutriret secundum paeceptum apostoli. Hic fecit ordinationes V per mensem Decembrem, presbyteros XVIII, diaconos IIII, episcopos per diversa loca*
- (9) *numero VIII. Qui etiam obiit martyr et sepultus*
- (10) *est in cymiterio Calisti XII kalendarum Maiarum. Et cessavit episcopatus dies XVII.*

In diesem Beispiel¹³ erscheint die Rubrik 7 (Stiftungen und Bauten) nicht, weil es sich um die *Vita* eines Papstes vor der konstantinischen Wende handelt. Erst mit Silvester I. (314-335) setzen die umfänglichen Bau- und Stiftungslisten ein, die den historisch wertvollsten Teil des Buches ausmachen. Wir sind mit dem *Liber pontificalis* in einer Grenzzone der Biographie, aber einem für die Geschichte der Gattung wichtigen und aufschlußreichen Terrain. Denn die streng nach Schema gearbeitete Biographie spielt in der Gegenwart eine große Rolle in Gestalt des *Who's who*. Dieser Buchtyp wurde 1849 in England, dem Mutterland biographischer Leseleidenschaft erfunden, breitet sich gegenwärtig enorm aus und nennt sich zunehmend 'Biographie' ('European Biographical Directory', etc.).

Biographie in Versen wäre einem modernen Leser etwas gänzlich Ungewohntes. Den Kenner des Altertums überrascht das

¹³ L. DUCHESNE, *Le Liber pontificalis* I (Paris 1886), 134; T. MOMMSEN, *MGH, Gesta pontificum Romanorum* I (Berlin 1898), 15.

nicht. Cicero hat über sein Konsulat (63 v.Chr.) in Versen Rechenschaft gegeben; schulmäßige Umsetzung von Poesie in Prosa¹⁴ und umgekehrt¹⁵ beweist die Austauschbarkeit von streng und weniger streng gebundener Ausdrucksweise. Im lateinischen Christentum erscheint mit Prudentius und Paulinus v.Nola das metrische Heiligenleben, mit Paulinus v.Périgueux und Venantius Fortunatus die metrische Paraphrase und Ergänzung einer Prosavita. Alkuin hat den Sinn dieses Nebeneinanders von Prosa und Poesie in seiner *Vita S. Willibrordi* klar beschrieben: "Zwei Bücher habe ich angelegt. Das eine [Buch], das in prosaischer Rede schreitet, könnte öffentlich den Brüdern in der Kirche vorgelesen werden... Das andere, das auf dichterischem Fuß läuft, sollte nur unter... Schulgelehrten im stillen Kämmerlein memoriert werden" (*duos digessi libellos: unum prosaico sermone gradientem, qui puplice fratribus in ecclesia... legi potuisset, alterum piero pede currentem, qui in secreto cubili inter scolasticos tuos tantummodo ruminare [sic] debuisset*)¹⁶. Das Publikum der Biographie in Versen war im Mittelalter viel kleiner als dasjenige der Prosavita. Das kann man an der Handschriftenüberlieferung ablesen. Von Alkuins Prosafassung der *Willibrordvita* gibt es 60 Handschriften; von der metrischen Doublette nur deren sechs. Die Prosabiographie hatte noch einen Öffentlichkeitsraum in der *lectio hagiographica* des römischen Stundengebets, also in der Kirche, und ebenso als Tischlesung im Refektorium. Im Prinzip stand das Refektorium auch für den Vortrag von Versen zur Verfügung, und ein Tischsegen mitten unter den Verslegenden der Hrotsvit v.Gandersheim¹⁷ deutet darauf hin, daß so etwas in hochstehenden Konventen auch vorkam; der Normalfall freilich

¹⁴ Cf. QUINT. *inst.* 10, 5, 4 (*conversio*).

¹⁵ Cf. AUG. *conf.* 1, 17, 27 (*dicere solutis verbis*).

¹⁶ Alkuin, *Vita S. Willibrordi*, ed. W. LEVISON, *MGH, Scriptores rerum Merovingicarum VII* (Hannover/Leipzig 1920), 113-141, hier 113.

¹⁷ *Hrotsvitae opera*, ed. K. STRECKER (Leipzig 1930), 80 (Theophilus v.448-455). Die Verse haben nichts mit der vorausgehenden Theophiluslegende zu tun und sollten deshalb in einer neuen Ausgabe eine gesonderte Verszählung erhalten.

dürfte die von Alkuin geschilderte Praxis gewesen sein, daß die metrische Biographie ihren engen Lebensraum in der Schule und unter den Kennern hatte.

Wir sind damit bei den *biographischen Opera gemina*; denn Alkuins *Vita S. Willibrordi* ist ein solches *opus geminum*¹⁸. Die Definition hat Hrabanus Maurus gegeben: Autoren eines *opus geminum* sind die, „die gleichzeitig metrisch und in Prosa ein und dasselbe beschrieben haben“ (*qui metro simul et prosa unam eandemque rem descripserunt*¹⁹). Es wäre hilfreich, wenn allen gegenwärtigen Autoren, die von *opera gemina* (oder *geminata*) reden und schreiben, diese Definition präsent bliebe; denn es muß nicht nur der Autor von Poesie und Prosa derselbe sein, wenn wir den Begriff verwenden, sondern auch *der Stoff*. In diesem Sinn ist der erste Biograph, der die von bekannten spätantiken Autoren (Damasus I., Sedulius) gepflegte Form benutzt, Beda Venerabilis mit seiner *Vita S. Cuthberti*. Alkuin überträgt das biographische *opus geminum* auf den Kontinent, wo es immer wieder Liebhaber gefunden hat. Brun Candidus v.Fulda hat die *Vita* seines Abtes Egil v.Fulda in dieser Form geschrieben; in der Ottonenzeit trat die Schule von Speyer hervor mit einem *opus geminum* über den hl.Christophorus. Der Eindruck, den E.R. Curtius erweckt, als sei diese Gattung im XI. Jahrhundert ausgestorben²⁰, ist keineswegs richtig; Abt Hugo v.Cluny, der Apostel Matthias, der König Philipp II. August v.Frankreich und die hl. Clara wurden im *opus geminum* biographiert. Noch in der Barockzeit ist das Verfahren nachweisbar. Der gelehrte englische Emigrant Maurus Rost, Abt des Benediktinerklosters Iburg 1666-1706, stilisierte die

¹⁸ Das metrische zweite Buch ist in der *MGH*-Ausgabe von der Prosa des ersten Buchs getrennt worden (*MGH, Poetae I* [Berlin 1881], 207-220). Die Einheit des Werks wahrt die Ausgabe von A. PONCELET, *Acta Sanctorum Nov. III* [Brüssel 1910], 435-457).

¹⁹ Hrabanus Maurus, *De laudibus sanctae crucis lib. II, praef.*, *MGH, Epistola V* (Berlin 1898-1899), 384.

²⁰ E.R. CURTIUS, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* (Bern 1954), 158.

Vita des Stifters Benno II. v.Osnabrück neu und versifizierte sie anschließend²¹.

Biographie als Prosimetrum. Der bewußte und mehrfache Wechsel von Prosa und Poesie im Fortgang einer Darstellung, das Prosimetrum, ist dem lateinischen Mittelalter vor allem aus Martianus Capellas *Hochzeit des Merkur und der Philologie* und aus Boethius' *Trost der Philosophie* bekanntgeworden. Es hat bis zur späten Karolingerzeit gedauert, bis auch dieses *genus dicendi* in der Biographik erprobt wurde. Notker I., der Stammler, benutzte die Form für ein prosaisch-poetisches Zwiegespräch mit einem begabten Lateinschüler des Klosters St.Gallen namens Hartmann. Darin wurde die damals schon klassische Darstellung des Lebens des hl. Gallus aus der Feder des Walahfrid Strabo diskutiert, paraphrasiert, zusammengefaßt und immer wieder durch ein Gedicht — in daktylischen und lyrischen Versmaßen — geschmückt. Das originelle Werk ist nur noch in Fragmenten vorhanden²². Gleichzeitig mit Notker kam in der fernen Bretagne ein Wurdestinus v.Landévennec ebenfalls auf die Idee, eine *Vita* prosimetrisch zu gestalten, freilich nur unter Gebrauch von Hexametern und Pentametern²³. Wer immer der Biograph war, der hier bahnbrechend gewirkt hat, der Alemanne oder der Bretone: die Form findet sich fortan bis zum späten Mittelalter immer wieder. Sie erreicht ihren Höhepunkt wohl in der englischen *Vita Aedwardi regis* aus dem XI. Jahrhundert. Der Humanismus lehnte dann allerdings die Mischung von Prosa und Vers in allen ernsten Stoffen ab; das Prosimetrum „mußte sich auf“ sein ursprüngliches antikes “Gebiet zurückziehen”, die *Menippeische Satire*²⁴.

²¹ Cf. H. BRESSLAU, in *Neues Archiv* 28 (1903), 84.

²² Notker, *Metrum de vita S.Galli*, ed. W. BERSCHIN, in *Florilegium Sangalense*, Festschrift Johannes Duft (St. Gallen/Sigmaringen 1980), 91-118. Dazu ID., „Kritische Verse Notkers des Stammlers. Auf Gozberts Münsterbau“, in *Codices Sangallenses*, Festschrift Johannes Duft (Sigmaringen 1995), 1-7.

²³ Wurdestinus v.Landévennec, *Vita (II) S. Winwaloei*, ed. C. DE SMEDET, in *Analecta Bollandiana* 7 (1888), 172-249.

²⁴ B. PABST, *Prosimetrum. Tradition und Wandel einer Literaturform* (Köln/Wien 1994), 600.

Nicht ganz so ungewohnt wie die prosimetrische Biographie ist dem modernen Betrachter die *illustrierte Biographie*; sie wird hier an vorletzter Stelle behandelt, weil sie sich gut in die Epoche der biographischen Erneuerungsarbeit einfügt, die das IX. und X. Jahrhundert kennzeichnet. Die ältesten *erhaltenen* Handschriften mit Zyklen von Darstellungen zu einer Lebensgeschichte stammen aus dem X. Jahrhundert. Dieser Buchtyp breitet sich dann rasch aus und erreicht Höhepunkte in der illustrierten Edmundbiographie in der New Yorker Pierpont Morgan Library (Ms. 736, vom Meister des Albanipsalters) und dem Leben der hl. Hedwig im ‘Schlackenwerther Hedwig-Codex’, der nach einer langen Irrfahrt von Schlesien über Wien und die Aachener Sammlung Ludwig jetzt im Paul Getty Museum in Malibu (Ms. Ludwig XI 7) liegt. Erst in den letzten Jahren sind die karolingischen Wurzeln dieser Buchidee zutagegetreten. Das bereits erwähnte *opus geminum Vita Eigilis* aus Fulda ist kurz vor dem Untergang der einzigen Handschrift von einem Christoph Brower ediert worden; glücklicherweise hat der Jesuit nicht nur den Text herausgegeben (*Sidera illustrium et sanctorum virorum*, 1616), sondern mit den Mitteln seiner Zeit auch eine Vorstellung von den Bildern der Handschrift zu geben versucht (*Fuldenses antiquitates*, 1612). Diese Bilder waren auffälligerweise nicht über das ganze zweiteilige Werk verteilt, sondern fanden sich nur im poetischen, zweiten Teil des *opus geminum*. Drei Kupferstiche zeigen allegorisch den bauwütigen Abt Ratger, der in Gestalt eines Einhorns die ihm anvertraute Herde “mit ungeeigneten Treibstacheln vor sich hertrieb” (*stimulis agitabat ineptis, Vita Eigilis II 5*), dann zwei Mönche im Zwiegespräch über das Buch selbst; schließlich die Übermittlung der Antwort des Kaisers Ludwig des Frommen auf die Bitte der Mönche, den ungeeigneten Abt Ratger durch einen anderen zu ersetzen: eben durch Eigil, den Helden der Biographie²⁵. Die um 840 entstandene *Vita Eigilis*

²⁵ Die Kupferstiche sind wiedergegeben in *Biographie und Epochentyp III* (wie n.2), 255 sq., sowie in der Heidelberger Dissertation von G. BECHT-JÖRDENS, *Vita Aegil abbatis Fuldensis* (1989, erschienen Marburg 1994), 31 sqq.

des Brun Candidus v.Fulda darf als die erste illustrierte mittelalterliche Biographie gelten. Es wurde im IX. Jahrhundert an mehreren Stellen an der Entwicklung der illustrierten Biographie gearbeitet, in Fulda, in Reims und dem Ort der Entstehung des 'Berner Prudentius' (= Reichenau?)²⁶. In Fulda aber ist diese Arbeit am frühesten nachzuweisen.

Liturgische Biographie. Es gab und gibt einen Sitz im Leben für die lateinische Biographie, sofern es sich um die eines Heiligen handelt. Die römische Liturgie ermöglicht Lesungen während des nächtlichen Stundengebets, den Nokturnen. Viel Text war dabei allerdings kaum unterzubringen. So integrierte man im Wunsch nach einem intensiveren Heiligengedenken auch andere Textarten des Stundengebets in die Heiligenmemoria, z.B. die Responsorien (Wechselgesänge zwischen Vorsänger und Chor). Auf jede der genannten Lesungen während den Nokturnen folgt ein Responsorium; damit konnte das Verlesene musikalisch beschlossen und vertieft werden²⁷. Die Lebensgeschichte löst sich damit auf in eine Folge von meditativen Szenen, die sich im Idealfall in den gegebenen Rahmen des Stundengebets einordnen, und seinen unveränderlichen Leitgedanken unterordnen. Die *Historia S.Lantberti*²⁸ mag das erläutern. Sie ist ein Werk Stephans v.Lüttich (901-920), des ersten namentlich bekannten Dichters solcher Offizien, die das Mittelalter *Historiae* nannte. Die erste Nokturn schildert jeweils in einer Lectio und einem Responsorium Herkunft — Jugend — Wahl zum Bischof; die zweite Nokturn zeigt sein Leben als Bischof — seine Vertreibung aus Lüttich — seinen

²⁶ Cf. *Biographie und Epochenstil* III (wie n.2), 257 sq.

²⁷ Den mittelalterlichen Usus faßt zusammen S. BÄUMER, *Histoire du bréviaire* I (Paris 1905), 397 sq.

²⁸ Stephan v.Lüttich, *Historia S.Lantberti*, ed. R. JONSSON, *Historia. Etudes sur la genèse des offices versifiés* (Stockholm 1968), 218-221. Die Offiziendichtung ist in einer auf den Autor zurückgehenden Handschrift erhalten: Brüssel 14650-59, fas. F. MASAI/L. GILISSEN, *Lectionarium Sancti Lamberti* (Amsterdam 1963) (fol.21-36 die neun Lesungen für die drei Nokturnen; fol.37-39 die rahmenden liturgischen Gesänge).

wunderbaren Gehorsam in der Klosterhaft; die dritte Nokturn berichtet und meditiert über seinen Segen über das Kloster Stablo, wo er interniert war — seine Rückkehr nach Lüttich — seinen Tod. Details des Martyrertods Lamberts hat der Offiziendichter allerdings für Texte zu den Laudes, der vierten Tagzeit des Stundengebets reserviert, sodaß sich die Lebens- und Leidensgeschichte Lamberts am Morgen vor der Meßfeier vollendet. Die Biographie in der Liturgie führt damit auf ihre Weise zum Opfergedanken der christlichen Mysterienfeier hin. Das Kunststück wird dadurch noch gesteigert, daß die musikalischen Partien in der numerischen Folge der (Kirchen-)Tonarten komponiert sind²⁹, womit die musikalische Systematik in das Gesamtkunstwerk der Offiziendichtung eingebaut ist.

Dieser uns wohl fernste Punkt biographischer Realisation des lateinischen Mittelalters ist vielleicht geeignet für eine abschließende Bemerkung zur Biographie des (lateinischen) Mittelalters überhaupt. Unsere Lexikon- und Handbuchindustrie stellt immer wieder die Frage: Was ist die Biographie des Mittelalters? Wie ist sie definiert, was leistet sie? Dies ist in dieser Form m.E. ebensowenig zu beantworten wie die Frage: Was ist der moderne Roman? Wie ist er definiert, was leistet er? Die Vitalität beider Literaturgattungen hat eine Fülle von Formen hervorgebracht, die sich der allgemeinen Definition und kurzgefaßten Darstellung entziehen. Es muß prinzipiell sicher einmal möglich sein, die lateinische Biographie der Spätantike und des Mittelalters als ein wohlgeordnetes Ganzes zu überblicken; denn es handelt sich um eine abgeschlossene Gattung und die meisten der Texte sind gedruckt. Aber bis der diffuse helle Fleck präzis gefüllt ist, sind noch viele Linien einzutragen.

²⁹ Cf. M. HUGLO, *Les tonaires* (Paris 1971), 122 sqq.: "Les offices propres composés suivant l'ordre numérique des tons".

DISCUSSION

A. Dihle: Sie sagten, daß es für die antike Literatur der *exitus illustrium virorum* keine Beispiele gebe. Nun gibt es Laktanz' Schrift *De mortibus persecutorum*, also eine Umkehrung der Gattung ins Negative. Wird das im Mittelalter fortgesetzt? Außerdem eine Zusatzfrage: Sind Ambrosius' *Leichenreden* auf Valentinian und Theodosius I. von Einfluß auf die mittelalterliche *obitus*-Literatur gewesen, da sie doch das selige Ende der Kaiser beschreiben?

W. Berschin: Lactantius belegt zweifellos das spätantike Interesse an Todesschilderungen. Kann man aus *De mortibus persecutorum* auf dem Weg der Umkehrung aber eine Vorstellung von den *exitus illustrium virorum* gewinnen? Spiegelt Lactantius in diesem Werk nicht eher die Mentalität der biblischen *Makkabäerbücher*? Die biographische Substanz von *De mortibus persecutorum* ist relativ gering. Im Mittelalter hat die Schrift keine Nachfolge gefunden. Jedoch lebt das Motiv des unseligen Endes des Feindes eines Heiligen fort. Die merowingische Königin Brunichilde z.B. ist mehrfach so dargestellt worden, nachdem der Westgotenkönig Sisebut das schlechte literarische Andenken einmal begründet hat. Die Bibel lieferte in Jezabel den Typus für solche Darstellungen.

Die Nachrufe des Ambrosius auf seinen Bruder Satyrus, Kaiser Valentinian II. und Theodosius d.Gr. spielen in der biographischen Literatur der Spätantike eine gewisse Rolle; der *Sermo de vita S. Honorati* des Hilarius v.Arles (a. 430) ist zugleich Trostrede und Lobrede wie die drei berühmten *Trauerreden* des Ambrosius. Im frühen Mittelalter wurden diese Ambrosiusreden mehr bewundert als nachgeahmt. Autoren des hohen Mittelalters haben sich aber dann durchaus von ihnen inspirieren

lassen, z.B. Bernhard v.Clairvaux im Nachruf auf seinen Bruder Gerhard.

M. Beard: I would like to ask a more general (and a more hypothetical) question. As a group we have not yet decided whether we want to define 'biography' more closely or not; whether that would be a good or a very bad tactic. But suppose we *did* want to — how far would the medieval material you've discussed help us?

W. Berschin: Die spätantik-mittelalterliche Biographie ist in einem erheblichen Grad von Vorbildern bestimmt. Es gibt kein Lehrbuch, wie man eine *Vita* abzufassen habe; aber es gibt 'Klassiker der Biographie'. Der Modellcharakter der *Vita S.Martini* des Sulpicius Severus z.B. kann für Spätantike und Mittelalter kaum überschätzt werden. Ich könnte mir vorstellen, daß das literarische Leben der Gattung im Altertum ähnlich funktionierte.

G. Bowersock: Earlier questions about verse biographies and possible constraints imposed by an implicit definition of biography move me to introduce, in the appropriate context of medieval texts, the gospel narrations for our consideration. In a certain sense they have the form of a *vita* (within which the *passio* is the final stage), and in another sense they show (or prefigure) elements more readily associated with the novel. Clearly the gospels stand in an important relation to both *acta martyrum* and *vita sanctorum*. What does this relation betoken for our understanding of biography?

W. Berschin: Die ältesten *Martyrerakten* halten formal auffallend streng Distanz zu den *Evangelien*. Erst im Abstand von mehreren Jahrhunderten beginnt die Form der *Evangelien* auch die Biographie zu beeinflussen. Die *Passio der Vier Gekrönten* (*Passio SS. IV Coronatorum*, saec.IV?) evoziert den Prozeß Jesu. In der merowingischen Biographie wird dann gern eine Zäsur

zwischen eigentlicher *Vita* und Todesschilderung gelegt, zweifellos nach dem Vorbild der *Evangelien*.

A. Dihle: Was den Unterschied zwischen *Evangelien* und Biographie angeht, so zeigt die Geschichte der Evangelienliteratur bis ins III. Jh. die deutliche Tendenz, die Überlieferung zu einer vollen Lebensbeschreibung schrittweise zu ergänzen. Das beginnt schon innerhalb der kanonischen *Evangelien*. Es bleibt aber insofern ein Unterschied bestehen, als das Erdensein des inkarnierten Logos mehr bieten muß als die *Vita* auch eines moralisch vorbildlichen Menschen.

W.W. Ehlers: Zu der in Ihrem Vortrag behandelten Zeit hat es zahlreiche historische und sprachliche Brüche gegeben. Lassen sich diese Brüche auch in der Geschichte der mittelalterlichen lateinischen Biographie feststellen?

W. Berschin: Die Geschichte der lateinischen Biographie als eine gegliederte Folge darzustellen, das genau ist die Idee von *Biographie und Epochenstil*. Die tiefste Zäsur liegt um 800, als die karolingische Renaissance (oder besser: *Correctio*) durch entschiedenes Grammatikstudium das Niveau des Lateinischen wieder deutlich anhob — so kräftig, daß informell gesprochene Latein sich Region für Region verselbständigte. Das ist die Geburtsstunde der romanischen Sprachen.

S. Maul: Sie haben im wesentlichen von den Heiligeniten und ihrem 'Sitz im Leben' gesprochen. — In welcher Tradition stehen die mittelalterlichen Herrscherviten, unterscheiden sie sich in Form und Absicht von den Heiligeniten und für welches Publikum wurden sie verfaßt?

W. Berschin: Das Wiederaufleben der Herrscherbiographie im Mittelalter ist im wesentlichen ein Werk der Karolinger. Den Herrscherbiographen dienen recht verschiedene Formen der Biographie und der Historiographie als Ausgangspunkt:

Annalen, Chroniken, auch Heiligenvitien. Den besten Ansatzpunkt hat Einhart, der Biograph Karls des Großen gefunden. Er schrieb in der Nachfolge von Suetons *Vita Caesarum*, um mit L. Halphen zu sprechen, "la treizième vie des Césars"; aber er verriet nicht sein Stilgeheimnis, die intensive Benutzung Suetons. Es hat bis zum XVI. Jahrhundert gedauert, bis einer der abendländischen Gelehrten, nämlich Isaac Casaubon, bemerkte, vor welche Kulisse Einhart sein Herrscherleben gestellt hatte. Einer der ersten Leser der *Karlvita* Einharts war Lupus v. Ferrières; Walahfrid hat eine Einleitung zur *Vita* geschrieben. Diese Herrscherbiographie ist also sogleich in der dünnen Schicht des karolingischen Klassizismus rezipiert worden und ein Vitenklassiker geworden. Keine andere Herrscherbiographie des Mittelalters kann eine vergleichbare Erfolgsgeschichte aufweisen.

W.W. Ehlers: Die lateinische Exitus-Literatur ist verloren, *acta martyrum* sind in großer Zahl erhalten. Gibt es Anzeichen, die auf Verbindungen zwischen der Exitus-Literatur und den *acta* hinweisen?

W. Berschin: Man sollte meinen, daß es diesen Kontakt gegeben hat; beweiskräftiges ist aber m.W. noch nicht gefunden worden. Nur ein Mißverständnis kann es übrigens sein, wenn P.E. Hübinger, *Die letzten Worte Papst Gregors VII.* (Opladen 1973), 103, glaubt, in einer Aufzeichnung über den letzten Willen Gregors VII. ein "mittelalterliches Paradestück" des Genus *Exitus illustrium virorum* gefunden zu haben. Dem von Hübinger gemeinten Text (edd. C. Erdmann/N. Fickermann, *Briefsammlungen der Zeit Heinrichs IV.* [Weimar 1950], 75 sq.) fehlt jede Schilderung der Todesumstände. Er enthält nur 'Abschiedsreden' und ist durch diesen Begriff literarisch auch eindeutig genug charakterisiert.

to compare and draw lessons from to come more immediately to bear on the kind of cult structures we see at Ostia and in other new archaeological contexts. In such acts as *epigraphic enquiry* and *architectural epigraphy*, chapter IV, we have established how far we can go with these resources and what building practices and boundaries they set. MARY BEARD
VITA INSCRIPTA¹

At some time towards the end of the second century C.E., maybe a little later, a man by the name of MARCUS MODIUS MAXXIMUS held the position of *archigallus* ('chief priest', for want of a better translation) at the sanctuary of Magna Mater in the port-city of Ostia. He was a man of some consequence: not important, perhaps, in the get-rich-quick world of the harbour, nor in the back-scratching world of the local town hall; but in the sanctuary of the Great Mother, MMM was the one who ruled the roost.

At Ostia, as in Rome itself and in many other cities in the western empire, the cult of Magna Mater was a (to us) paradoxical mixture of civic propriety, official patronage and wild, weird transgression: an assertion, at the same time, of 'Roman' identity and its 'Oriental' antitype. The Ostian sanctuary, with its temples of the Great Mother herself and of the goddess Bellona, its array of other cult buildings, all enclosed within a perimeter wall, is the largest planned open space in the city (excepting only the 'Square of the Corporations'). Not only did it cost a lot; the sheer size boasted civic power. And, as if to reinforce that message, the whole site was littered with statues

¹ This paper has been much improved by discussion with John Crook, Keith Hopkins and Neil Wright. John HENDERSON (as himself, and also as *A Roman Life: Rutilius Gallicus on paper and in stone* [Exeter 1997]) prompted more thoughts on *cursus* inscriptions than could be included here. Otherwise, most of what I know of Latin epigraphy I have learned from (or with) Joyce Reynolds.

and dedications from some of the richest and best connected men in town: as much self-advertisements for the local elite as pious offerings to the deity². On the other hand, there was something decidedly foreign, decidedly strange about what went on behind those sanctuary walls. The distinctive sacrificial ritual of the cult, the *taurobolium*, flagrantly subverted the norms of Roman civic sacrifice: it seems to have involved the drenching of the sacrificing priest in the blood of the slaughtered bull. The characteristic priests of the goddess, the *galli*, flaunted their Otherness, their un-Romaness even more shockingly: with their long curling hair, their oils and perfumes, their gaudy robes and clanking jewels, they were eunuchs — self-castrated. The story was (though, of course, we cannot vouch for it) that they danced themselves into a religious frenzy and with a stone or broken pot (the use of metal was expressly forbidden) they cut off both penis and testicles; their mythic avatar was the semi-divine Attis, the boy-lover of Magna Mater, driven to self-castrating madness by the goddess herself. Marcus Modius Maxximus was one such (castrated) priest; one such new Attis³.

We know of his existence from a single object: a marble cylinder, topped by a marble cock, about half a metre high in all, on which his life is inscribed. It is, as we shall see, a clever, subtle and sophisticated biography of exactly six words, interwoven with some very deft visual image-making. It is also something of a mystery; its purpose, the reason for all this subtlety and deftness, is far from clear. The object was rediscovered in the late nineteenth-century excavations of the

² The material is collected in M.J. VERMASEREN, *Corpus Cultus Cybelae Attidisque* III (Leiden 1977), 107-143; also R. MEIGGS, *Roman Ostia* (Oxford 1973), 355-366.

³ The standard account of the cult is still H. GRAILLOT, *Le culte de Cybèle* (Paris 1912); to which add, Ph. BORGEAUD, *La Mère des Dieux. De Cybèle à la Vierge Marie* (Paris 1996), 89-182 and (for the approach outlined here) M. BEARD, "The Roman and the Foreign: the cult of the 'Great Mother' in Imperial Rome", in N. THOMAS and C. HUMPHREY (ed.), *Shamanism, History and the State* (Ann Arbor 1994), 164-190.

sanctuary of Magna Mater — in a small hoard of sculptures hidden away under the long portico that flanked one side of the vast open piazza. Found with a small bronze Venus and a large marble reclining Attis, the excavators guessed that it had been put away for safety, specially prized, as the cult was abandoned or even attacked. Maybe. But what it *was* (some suggest a grave-marker, others a dedication) and whether it was written *by, for or in honour of* MMM, we simply do not know⁴.

We can, however, read it — starting with the inscribed text:

M. Modius / Maxximus / archigallus / coloniae Ostiensis

Marcus Modius
Maxximus,
chief priest (of Magna Mater)
of the colony of Ostia

There is much more here than a routine ‘label’ of name and office; the words, as they are inscribed on the stone (even if the normalizing conventions of the modern printed text work hard to obscure it) conjure the living presence of the man; the still audible traces of his speech and his music; the priest in his sanctuary. Let’s start with the name: ‘Marcus Modius MaXXimus’; and let’s spell it correctly. For more than a hundred years now, orthodox epigraphy has insisted on bracketing one of the X’s or inserting an exculpatory ‘sic’. Silly old stonemason; couldn’t even spell Maximus properly. The layout of the stone, however, shows just how intentional, just how right the stonemason must have been. MAXXIMUS has a line to itself; the two Xs are central; they are fractionally larger than the letters to either side; they capture our attention. *Spelling* here is closely related to *saying*; to how MMM must have said his own

⁴ M.J. VERMASEREN [n. 2], 123-124; *CIL XIV* 385 = *ILS* 4162. For the story of the discovery, C.L. VISCONTI, “I monumenti del Metroon Ostiense”, in *Annali Istituto* 4 (1869), 208-245. The Venus had apparently been wrapped in a red cloth before being deposited. See further, R. CALZA, “Le sculture rinvenute nel santuario della Magna Mater”, in *Mem.Pont.Acc.Arch.* 6 (1946), 207-227.

name (lingering on the power of those two Xs); to how he must have had it said; and to how we, as readers, are being enlisted in the game of the name. We are being told how to say MaXXimus, right.

The layout of the text on the stone is also crucial in the words that follow: 'archigallus coloniae Ostiensis', as they will (straightforwardly) appear in any printed text. Not so on the inscription. There the three words have been turned into what looks, at first sight, like six, 'archi' separated from 'gallus', 'colo' from 'niae', 'osti' from 'ensis'. And in the gap that splits the end of each word from its beginning is plainly inscribed the shape of the pipes of Pan. Again we are being instructed in how to speak what is written, in how to capture the monumentality of MMM's position: not just 'archigallus', chiefpriest, over in flash; but nice and slow, 'archi...(wait for it)...gallus', the Chief // Priest. But the panpipes do not just mark a gap, a space, a vacuum in MMM's priestly title. They fill it, with one of the distinctive sounds of the sanctuary; embedded at the heart of this man's office, we must be reminded, is the characteristic wailing of the pipes that once upon a time young Attis played⁵....

Above this text, on top of the cylinder which carries the inscription, stands a cock; not just a cock, but a cock whose tail turns into ears of corn. Whatever complicated lesson in Metroac theology might be implied here, a cock with a tail of corn speaks one thing very clearly: he's not real; he's representation and he needs to be interpreted. As soon as we remember that one Latin word for 'cock' is 'gallus', we have one interpretation ready to hand. *Gallus/bird* stands for *gallus/priest*. A visual pun; a marble version of a verbal joke on MMM's religious office. But it's not just that. The pun on the bird/priest was a favourite one of Roman writers when they laughed *at* the *galli*, at their castrated effeminacy — combined (so one of the

⁵ For the association of Attis and the pipes, see (for example) M.J. VERMASEREN [n. 2], 148 (n. 453) and pl. CCXCI.

oldest Roman jokes went) with their voracious sexual appetite⁶. Here Marcus Modius Maxximus reappropriates that pun, as a pushy piece of self-aggrandizement. *Gallus/priest* turns *gallus/cock* round to his favour, crowing back at us from the top of whatever this object is.

Which brings us to the cylinder itself. It will probably come as no surprise now that this cylinder has the distinctive shape — a squat truncated cone — of one of the standard Roman corn measures: the *modius*. Another piece, then, of tricksy verbal gamesmanship: it is MMM's *nomen* (in the shape of a corn measure) that carries his inscription, his priestly office (in the shape of the *gallus*) perched on top. But the *modius* is more than just a plain, work-a-day, real-life *modius*. Inscribed all around it are scenes from the myths of the cult. A forest of reeds, a little figure of Attis in his Phrygian cap, Cybele's lion: all evoke the complex cultic story of Attis' early life, abandoned on the banks of the *river Gallus*, to be found by the goddess. And together, as images, they make yet more claims for the life and life-story of Marcus Modius Maxximus. If the stone *modius* stands for our Modius (capital M), then the inscription of the life of Attis into the stone re-enacts (representationally) the inscription of allegiance to the cult that was irreversibly branded onto the body of the priest himself: that is, his castration.

In short, this an object (and a text) whose crude simplicity is wilfully deceptive. It is a celebration of biographical representation; an exploration not only of the different strategies for turning life (*vita*) into stone (*inscripta*), but also of the different ways that a life itself, or a career, might be conceived: as a name, as a voice, a place, an office, a body, and so on. It demands and deserves close reading. One of the main questions that underlies the rest of this paper is whether we can profitably apply that kind of reading to other, apparently more familiar, inscribed

⁶ For example, MART. 3, 24; 3, 81.

lives; and how. Is such verbal self-consciousness a feature of other auto/biographical inscriptions? Is such an artful construction of identity a common epigraphical trope? Or is MMM's text a freak of representation, a religious oddity, a maverick even in the transgressive terms of his own cult?

* * *

Marcus Modius Maxximus' strange stone has, of course, already served to remind us how wide the range of inscribed life is: from just a few words on a grave marker, recording a name and an age, to the column after column of impossibly brazen self-construction that is Augustus' *Res Gestae*; from the fictionalizing career of Aeneas inscribed in the Forum of Pompeii⁷ (copied, we assume, from the Forum of Augustus in Rome) to the real-life exploits of some man next door; some life-stories aggressively on public display; others (inside a mausoleum, perhaps) for family eyes only; some inscribed in honour of a living patron; others the record of a woman or man long (or just) dead; some biography, others *autobiography*. And for all these varieties, and more, there must have been as many reading practices. Every inscription, each inscribed life, must have *mattered* to some people more than to others: road-side funerary texts, for example, that were barely noticed by most passers-by would have been subject to careful scrutiny by family, friends or enemies. And times changed too: when the expertly reticent *elogium* of Marius was launched in Augustus' forum⁸, many of those who chose to read it must have been all too well aware quite how reticent it was; two hundred years later no doubt only the most learned or most suspicious of readers would have raised an eyebrow, the transformation of Marius from butcher of the civil war to hero of the republic by then almost taken for granted. There is no such thing (nor

⁷ CIL X 8348 = ILS 63; *Inscr. It.* XIII 3, 85 (with discussion).

⁸ CIL VI 1315; *Inscr. It.* XIII 3, 17 (with discussion).

should we expect there to be) as a single model for how to inscribe a Roman life, or how to read one.

On the other hand, within this wide variety of biographical options, scholarly attention has traditionally been devoted to a single type of inscribed life: not to the memorials of men like Marcus Modius Maxximus, but what is known, by convenient shorthand (for, of course, this type itself is an amalgam of all sorts of very different texts), as the senatorial or equestrian *cursus*; that is, to the literally thousands of inscriptions erected (often in conjunction with funerary monument or statues) to commemorate, or in honour of, individual members of the Roman elite, which listed at the same time their offices held, honours awarded and (occasionally) other achievements or particular qualities. I too, in the rest of this paper, will be concentrating on these *cursus* inscriptions — specifically to explore the implications of different reading strategies, to see what happens if we choose to treat them not so much as *documents*, but as highly loaded, complex and sophisticated *texts*; to discover if the lessons of Marcus Modius Maxximus have anything to teach us here. The bulk of what follows consists in a close reading of some selected documents, of early imperial date: three first-century C.E. *cursus* texts originally on display outside the vast mausoleum at Tivoli of a Roman senatorial family. But first some more general remarks, particularly on the relationship of *cursus* texts, individual biography, the politics of autocracy and dynastic revolution; the links, in other words, between strategies of representation and strategies of power-play in the elite of the early empire.

In interpreting *cursus* texts (no more and no less than any other auto/biographical form) we are always and inevitably negotiating the shifting boundary between individual specificity and communal practice and ideology, between documentary accuracy, wishful thinking, exculpation and (more or less concealed) boasting. Most of the best recent work on these documents as a category of historical evidence has stressed their shared, social significance: first, as documents which illuminate the adminis-

trative and political *structures* of government in the empire (important, that is, not so much for the information they may give on any individual career, but — taken together — on career *patterns* throughout the elite, and on the various aspects of central imperial decision-making and strategy that lie behind such patterns); second, as documents that can throw light on the ‘self-representation’ of the Roman elite, as illustrations of shared cultural and social values amongst the highest orders of society at Rome, those who ran the empire. On this model, what is important about these texts is the implicit rules of their composition; what parts of a life they repeatedly choose to list; what to omit; and what kind of image of a senatorial or equestrian career is thereby implied. The implication of this approach is that *cursus* inscriptions are much more ideologically loaded than they appear and that they offer neither a full nor an objective account of a man’s career. They are the product of a number of ideological choices — but choices that were shared across the elite. These documents are (so this approach suggests) no less standardized and repetitive than they appear in offering a version of a senatorial or equestrian career; *that* is their importance⁹.

Both these approaches (and they do, of course, overlap) mark an emphatic end to the kind of prosopographical stamp

⁹ Recent trends in this branch of epigraphy are well represented in *Epigrafia e ordine senatorio* (2 vols = *Tituli* 4 and 5; Roma 1982). The most challenging work (particularly on ‘senatorial self-representation’) is by W. ECK; though my approach differs considerably from his, I have found the following particularly useful: “Senatorial Self-representation: Developments in the Augustan Period”, in F. MILLAR and E. SEGAL (ed.), *Caesar Augustus. Seven Aspects* (Oxford 1984), 129-167; “Statuendedikationen und Selbstdarstellung in röm. Städten”, in *Mélanges M. LeGlay* (Brussels 1994), 550-662; “Tituli honorarii, Curriculum Vitae und Selbstdarstellung in der Hohen Kaiserzeit”, in H. SOLIN, O. SALOMIES, U.-M. LIERTZ (edd.), *Acta Colloqui Epigraphici Latini 1991* (Helsinki 1995), 211-237; “Rome and the Outside World: senatorial families and the world they lived in”, in B. RAWSON and P. WEAVER (ed.), *The Roman Family in Italy: status, sentiment, space* (Oxford 1997), 73-99. My own paper is to be seen partly as a response to G. ALFÖLDY, “Individualität und Kollektivnorm in der Epigraphik des röm. Senatorenstandes”, in *Epigrafia...* [above], I 37-53. Alföldy explicitly denies that Roman senatorial inscriptions had a *biographical* function — which, as I hope to show, depends what you mean by ‘biography’.

— collecting that is often thought, rightly or wrongly, to characterize much of the work on these texts during the earlier part of this century: “Oh great, my first propraetorian legate of Upper Germany who started his career as IIIvir monetalis under Domitian...”. Stamp-collecting, with a sense of administrative structure that was, at best, crude; and with almost no sense at all of ideology; and very little desire to recognize that the inscriptions might not, in fact, be transparent guides to the details, stages and processes of a ‘real-life’ career.

On the other hand, the highly particularizing reading of these texts that our generation would claim to have left behind is not so easy to shake off. You only have to look at any of the major classical reference works (from Pauly to the *Oxford Classical Dictionary*) to observe that individual *cursus* inscriptions not only form the framework for their entries on (probably) most of the historical figures included from the Roman empire; but in many case the epigraphic texts are directly converted into (what looks like) authoritative biography by the mere addition of a few connectives and some implied motivation: “after x’s governorship of Germany, Domitian moved him (probably immediately) to Britain” normally means nothing more than that an inscription commemorating x survives which lists those two governorships, that they can probably be dated to the reign of Domitian, and that the *fasti* of the province of Britain would have a particularly embarrassing lacuna, if we were not to date x’s governorship as early as possible. That is to say, embedded in the reference tools of the classical trade, at the heart of what we hope we might ‘know’ about antiquity, is precisely the kind of naive reading of these *cursus* texts that we believe we have rejected¹⁰.

But how firmly should we be rejecting *any* individualizing approach to these *cursus* texts? One objection to the current orthodoxy (in its most extreme form, at least) is that the baby

¹⁰ The entries on A. Platorius Nepos, cos. 119 C.E. would provide a good example of this method in most standard reference works.

has been thrown out with the bathwater; that structure (whether ideological or institutional) has triumphed too successfully over the individual. It is not, of course, (and no-one would now be so unfashionable as to argue) that the *shared* experience, aspirations and self-imaging of the Roman elite were not central to our (and to Roman) understanding and reading of these texts; but, at the same time, each individual inscription represents a personal interpretation of, accommodation with, or subversion of those common norms — against a background (and, for the upper echelons of the elite, this is crucial) of the apparently arbitrary decisions of an autocratic monarch, the paranoia and dangers of dynastic politics and court society. The individual text, parading the life of its subject, has a lot more specific work to do than replicate a shared value system.

I make this point in the context of a changing emphasis in recent work in ancient history more generally. Building on the grand institutional and structural studies of Roman imperial politics, historians are turning (admirers of Ronald Syme — and of Tacitus — would, rightly I think, say turning *back*) to the micro-history of elite politics in the Roman empire; to the role of the individual in the day-to-day life of an autocratic monarchy. How did the (dangerously) well-connected senator survive at the Roman court? How did he avoid self-incrimination, by action or word? How did he ‘get it right’? As Tacitus asks us to wonder, in one of his very best exemplary scenarios, what was the ‘right thing’ to do or say when an imperial princeling keeled over and died just next to you at dinner? Try to help him? (...and so risk incurring the wrath of a murderous emperor?) Ignore it entirely and go on eating? (...and so show that you knew it was murder all along?)¹¹ And how did you re-adjust to the next reign — when the one thing that was certain was that to have got it all too brilliantly right under Nero or Domitian could turn out to be a major mistake under Vespasian or Trajan?

¹¹ TAC. *Ann.* 13, 16.

We are all familiar enough with these issues. They are *our* problems too. (Think of all the cvs that, at this very moment, are being rewritten and carefully readjusted in every former Eastern bloc country.) But they prompt us to look much harder at the *words* of Roman imperial political culture; to bring literary concerns much more centrally into history. Senators close to the emperor existed *rhetorically*. Not for nothing was declamation their favourite after-dinner activity; they survived by understanding how (in Shadi Bartsch's terms) to practice the fine arts of 'doublespeak', how to dress up flattery as frankness, how to interpret each spoken word with the complexity or suspicion it did (or did not) deserve. Such is court society¹².

In this context, *cursus* texts take on a new importance. If Bartsch can expertly unpick Pliny's tub-thumping *Panegyricus*, to show precisely how the tropes of sincerity could usefully occlude the shady (not-so-)secret of Pliny's past (that he had been one of the most enthusiastic Domitianic collaborators of them all)¹³, how can we not turn our attention to the rhetoric of those inscriptions that publicly parade the most incriminating thing of all about a senator: his career, its timing, its gaps, its silences. A permanent memorial of *res gestae*, or of offices held, was as much a hostage to fortune as it was a display of success. Some of those offices, after all, might have been held at 'the wrong time', or so it might later seem: as we know, to be 'quaestor of Domitian' might be something to boast about in 95, something to explain away in 103. Besides, there were some perennially awkward questions: "What did you do in the year of the four emperors, Daddy?". In a society where everyone knows how much words matter, it is impossible to imagine that the terms of a *cursus* inscription were not individually, carefully and rhetorically considered: as much improvisations, new every time, as routinized standard documents. Prominent

¹² S. BARTSCH, *Actors in the Audience. Theatricality and Doublespeak from Nero to Hadrian* (Cambridge, Mass. 1994).

¹³ S. BARTSCH [n.12], 148-187.

Romans, at least, must always have foreseen the possibility that their career records would be all too carefully scrutinized.

Marcus Modius Maxximus reinforces this conclusion, even if he does not provide an exact model for reading the elite texts. The verbal gamesmanship of his inscription is not uncommon on (funerary) texts put up by, or for, those below senatorial or equestrian status; necessarily wealthy *enough*, from the simple fact of their smart(ish) inscribed memorials — but definitely *sub*-elite. I have found no example quite so flamboyant as MMM's self-construction in stone. But there are a good number of other visual/verbal puns on the lines of MMM's *gallo*s and *modius* — cultural tropes that bind words to images and images to experience: a Ti. Octavius Diadumenus who bestrides his tombstone as a look-alike Polykleitan 'Diadumenos'; a Laberia Daphne, immortalized by her parents, literally branching out, at the moment of her (i.e. Daphne's) metamorphosis into a tree; a Ti. Statilius Aper, whose memorial flaunts a statue of the young man *standing* on a *boar*, accompanied by some elegantly inscribed verses that wittily (?) assure us that *this* Aper/boar was not killed by Meleager; and others in similar vein¹⁴. It is also a feature of these texts that they explicitly address the reader, enlisting his (or her) interest in the life commemorated, its story, its interpretation and implications. That kind of engagement is, of course, already implied by the puns and visual play; which inevitably serve to turn attention onto the role of the reader in making sense of, or decoding, the text. But one of the commonest themes of all is a direct appeal to the passer-by: to stop, to read, perhaps to shed a tear or reflect on their own current good fortune (and certain mortality). Funerary texts of this type, so the message is, have readers who *read*¹⁵.

¹⁴ *CIL VI* 10030 (Diadumenos); *CIL VI* 20990 (Daphne); *CIL VI* 1975 = *ILS* 7737 (Aper). See T. RITTI, "Immagini onomastiche sui monumenti sepolcrali", in *Mem. Acc. Linc.*, Class. Scienz. mor., stor. e fil., Ser. VII, 21 (1977), 257-397.

¹⁵ Examples conveniently collected in R. LATTIMORE, *Themes in Greek and Latin Epitaphs* (Urbana 1962), 230-237.

These particular games are not generally found in senatorial and equestrian *cursus* inscriptions. Senators it seems, on their tombstones at least, rarely make their points with puns (though elite Republican moneyers were, of course, smarter than anyone in converting their names to images). That said, there are still good reasons to suppose that some version of MMM's sophistication is embedded in the senatorial version of the genre. First, there is a very strong logic suggesting that that simply *must* be so. For it is almost inconceivable that while (for want of a better word) the Roman sub-elite were busy constructing memorials to themselves and each other which revelled in the games of converting life into text, and which constructed the interpreting reader (as well the writer) as an integral part of that game, the highest ranks of Roman society eschewed all such sophistication to give us their careers straight. Not only have we already seen some of the pressures within elite political culture against any unreflectively straight record; but also everything else we know about these characters, their education and literary tastes (these were the readers of Ovid, after all) puts literary self-consciousness and sophistication high on their agenda. If they adopt a version of the 'plain style' for their *cursus* texts, we can be fairly certain that it is as self-consciously artful as the 'plain style' always pretends not to be.

But there is more than logic at work here; there is also some clear evidence (all the clearer for being part of a parodic satire) that the elite were as adept as any priest of Magna Mater at playing these epigraphic games; no less sophisticatedly self-conscious in playing with the conventions of a *cursus*; no less tricksy writers and readers. Towards the end of Trimalchio's dinner party in Petronius' *Satyricon* (a work embedded perhaps more firmly than any other in the imperial court culture of first-century C.E. Rome), Trimalchio, in front of the assembled company, gives Habinnas instructions for the design of his tomb, including the inscription that is to go in the centre¹⁶.

¹⁶ PETRON. 71. The best discussions are Th. MOMMSEN, "Trimalchios Heimath und Grabschrift", in *Hermes* 13 (1878), 106-121; J. D'ARMS, *Commerce and Social Standing in Ancient Rome* (Cambridge, Mass. 1981), 108-116.

The interpretation of this text (which, as we shall see, plunders and subverts many different funerary conventions, including the elite *cursus*) will serve to enhance our reading of more ‘standard’ senatorial inscriptions; it offers a link between Marcus Modius Maxximus and the world of the senatorial, courtly family whose epitaphs will form the subject of most of the rest of this paper.

I print the version of Mommsen, who daringly — if absurdly literal-mindedly — converted Petronius’ text ‘back’ into an inscription.

C . POMPEIVS . TRIMALCHIO . MAECENATIANVS
 HIC . REQVIESCIT
 HVIC . SEVIRATVS . ABSENTI . DECRETVS . EST
 CUM . POSSET . IN . OMNIBUS . DECVRIS . ROMAE . ESSE . TAMEN . NOLVIT
 PIVS . FORTIS . FIDELIS
 EX . PARVO . CREVIT . SESTERTIVM . RELIQVIT [CCC]
 NEC . VMQVAM . PHILOSOPHVM . AVDIVIT
 VALE ET . TV

Predictably, this a dense, complex piece of writing, with all kinds of echoes of other parts of the *Cena*; it is as *deceptively* simple as MMM’s monument. I want to consider it quite specifically (and narrowly) in terms of the interpretative strategies it prompts; the challenges it sets up for the (elite) reader.

For many modern critics, Trimalchio gets his epitaph quite ‘wrong’; that is the point and the joke of the passage. By mixing up his epigraphic genres, by dressing up the career of a freedman in a rhetorical style more suitable for a senator, or even an emperor, he succeeds only in exposing his lack of culture, low birth and misunderstanding of correct Roman elite norms. So, for example, to talk of a sevirate decreeed *in absentia* is, as every Roman reader would recognise, to apply the con-

For the design of the whole tomb that Trimalchio lays out (and is closely linked to the inscribed text), see N. PURCELL, “Tomb and Suburb”, in H. VON HESBERG and P. ZANKER, *Römische Gräberstrassen: Selbstdarstellung — Status — Standard* (München 1987), 25-41.

ventions of the very highest offices to a ten-a-penny post, largely restricted to *liberti*. Marius could be elected to a consulship *in absentia*; Augustus could be offered a dictatorship *et absenti et praesenti*; but Trimalchio only looks a fool by claiming the same for the sevirate. And it is a foolishness matched in the next sentence, when again he uses the language of lofty imperial refusal (*noluit* is one of the ways emperors say ‘no, thank you’ to divine honours) to refer to his decision not to take membership in the freedman *decuriae* at Rome¹⁷.

But it is not as simple as that. One of Petronius’ consistent games throughout the *Cena* is to present a Trimalchio who *looks* as if he is getting everything wrong, but in another sense is getting things just right. (Yes, it’s a really vulgar dinner party that shows Trimalchio up as just the kind of nouveau riche slob that we despise. But would we like to be invited? Yes, of course we would. So who wins...?) So Petronius is repeatedly challenging his reader to reflect on *how* they judge Trimalchio. Can we really be certain whether he has got it right or not? How do we make our minds up? And what does it say about ‘us’ (as Roman readers or Roman sophisticates) and about ‘our’ culture if we find we can’t decide so easily?

That is the question with the epitaph. After all, what if Trimalchio *doesn’t* look such a fool with his sevirate *in absentia*? For a start, perhaps it’s as ‘true’ as anything else in Trimalchio’s fictional world. Perhaps it’s a rhetorical strategy that works fine anyway (for most people, most of the time, certainly with most of Trimalchio’s friends in the *urbs Graeca* he inhabits). Perhaps we have just convicted *ourselves* of not understanding how Trimalchio’s world works — and maybe how ‘our’ world works too. Similar thoughts are prompted by his name. It’s easy enough to see how Trimalchio’s self-aggrandizement might have got him into trouble again. As several commentators have pointed out, the addition of the extra *agnomen* ‘Maecenatianus’

¹⁷ Marius: *CIL VI* 1315 (above, n. 8); Augustus: *Res Gestae* 5. For imperial refusals, see J. D’ARMS [n. 16], 111, with references.

could be an aristocratic flourish that risks rebounding. What side of the famous Maecenas is Trimalchio taking as his model? Patron of the arts? Notable equestrian and descendant of royalty? Has he forgotten the other stories about Maecenas — that he wasn't quite a 'Man'?¹⁸ And has he forgotten his sense of history too? Improbably sandwiched between Pompeius (defender of the Republic) and Maecenas (the first emperor's henchman)? Or is it *us* that have failed to catch up? Isn't that exactly what the mid-first century's all about? It's taken an imperial revolution — but Pompeius and Maecenas now go together just fine...

So the finger is pointing as much at us in this epitaph as it is at Trimalchio. We have to decide if he's got it right — which is, of course, exactly what Petronius' text has already told us. In the sentence that immediately precedes the recitation of his inscription, Trimalchio urges Habinna (and so inevitably the reader): '*inscriptio quoque vide diligenter si haec satis idonea tibi videtur.*' We are to read *diligenter* (hard, carefully) and to see if the text seems to us to be 'just right' (or — and this is not the same thing at all — 'just right for Trimalchio'). It's an injunction that is effectively repeated at the very end of the inscription with the words VALE ET TV. Replicating one of the conventions of sub-elite epitaphs that we have already noted (engaging and directly addressing the passer-by), the phrase also underscores that the last word on this epitaph lies with us. There is no escape from our obligation to interpret.

Armed now with the experience of reading one cleverly idiosyncratic, biographical *modius* from Magna Mater's sanctuary at Ostia and a parodic epitaph from one of the most artfully sophisticated pieces of Roman court writing, let us turn to the group of three epitaphs from the large mausoleum of the senatorial Plautii, at Ponte Lucano, next to the main highway of the

¹⁸ For example, M.S. SMITH (*ad loc.*), quoting SEN. *epist.* 114, 6.

Via Tiburtina, near Tibur (Tivoli)¹⁹. One of these, the long cursus of Ti. Plautius Silvanus Aelianus, consul in 45 and 74 C.E., is a well-known text, often anthologized and a convenient prop in many modern historical accounts of Roman administration²⁰. The others²¹ are less frequently seen; one, in fact, as we shall soon discover, has not been seen at all since the sixteenth century.

The mausoleum is a large circular structure (about 18 metres in diameter), reminiscent of the more famous tomb of Caecilia Metella at Rome. (It too — like the Roman monument — was turned into a defensive tower in the fifth century C.E.; its surviving crenellations give it the appearance of a castle rather than a tomb.) The founder of the mausoleum was M. Plautius Silvanus, the consul of 2 B.C.E., whose family home we can be fairly certain was at the nearby Trebula Suffenas, not at Tibur itself²². He and his wife are commemorated twice on the tomb: first in an inscription set into the fabric of the rotunda itself, just below the later crenellations (which I shall not be examining in detail)²³; second, among the group of three texts that were found (two still remain) on large marble slabs, set into a monumental 'arcade' abutting the tomb, the inscriptions separated from one another by Corinthian half-columns. M. Plautius Silvanus (again with his wife, and this time his young son also) is commemorated in the central

¹⁹ The fullest description is Z. MARI, *Forma Italiae* 35, Tibur (pars quarta) (Roma 1991), 196–210; see also, M. EISNER, *Zur Typologie der Grabbauten im Suburbium Romae*, *MDAIR Suppl.* 26 (Mainz 1986), 105–108.

²⁰ *CIL XIV* 3608 (= *ILS* 986); *Inscr. It.* IV 1, 125; M. McCRUM and A.G. WOODHEAD, *Select Documents of the Principates of the Flavian Emperors* (Cambridge 1961), no. 261; E.M. SMALLWOOD, *Documents illustrating the reigns of Gaius, Claudius and Nero* (Cambridge 1967), no. 228; A.E. GORDON, *An Illustrated Introduction to Latin Epigraphy* (Berkeley, etc. 1983), no. 49; D. BRAUND, *Augustus to Nero. A Sourcebook on Roman History 31 B.C. - A.D. 68* (London and Sydney 1985), no. 401; etc.

²¹ *CIL XIV* 3606 (= *ILS* 921) and 3607.

²² L.R. TAYLOR, "Trebula Suffenas and the Plautii Silvani", in *MAAR* 24 (1956), 2–30; M.G. GRANINO CECERE, "Trebula Suffenas", in *Supplementa Italica* 4 (Roma 1988), 117–240.

²³ *CIL XIV* 3605.

slab, facing the ancient road and directly underneath his epitaph on the tomb itself²⁴. The slab to the right (still *in situ*) commemorates Ti. Plautius Silvanus Aelianus²⁵; to the left (now lost) was the epitaph of P. Plautius Pulcher (son of the mausoleum's founder)²⁶. As early drawings and engravings make clear there must have been at least two other epitaphs flanking these. But we do not know how many more (nor the exact chronology of the construction). Some reconstructions have suggested that, eventually at least, the inscribed arcade extended around the whole mausoleum; others that it was only ever along one side²⁷.

In what follows, I shall be obeying Trimalchio and reading these three texts *diligenter*; and I shall be setting the construction of the three inscribed lives against what we 'know' of these people, their careers and associations elsewhere; and against each other. It is, in fact, precisely because we have other versions of some of these inscribed lives that I have chosen this group out of the thousands of possible candidates.

On paper, by far the shortest and most reticent of these inscriptions is the commemoration of the founder himself, his wife and young son; all of whom, we may assume, died (just) before the end of Augustus' reign.

M . PLAVTIVS . M . F . A . N
 SILVANVS
 COS . VIIVIR . EPVLON
 HVIC . SENATVS . TRIVMPHALIA
 ORNAMENTA . DECREVIT
 OB . RES . IN ILYRICO
 BENE . GESTAS
 LARTIA . CN . F . VXOR

²⁴ *CIL XIV* 3606 = *ILS* 921.

²⁵ *CIL XIV* 3608 (and above n. 20).

²⁶ *CIL XIV* 3607.

²⁷ See Z. MARI [n. 19].

A . PLAVTIVS . M . F

VRGVLANIVS

VIXIT . ANN . IX

(CIL XIV 3606)

M. Plautius' career is summarized in about the most skeletal form that we would still count as a *cursus*: a consulship, a priesthood and triumphal ornaments for deeds well done. Even in terms of the 'conventional' limitations of a senatorial cursus, the list of offices and other information omitted is very long: no junior magistracies, no mention of the fact that he was no ordinary consul, but consul *ordinarius* in 2 B.C.E., the colleague of the emperor; no hint of being the right-hand man of Tiberius, of 'deeds well done' being the saving of the Northern Frontier, Roman annihilation averted²⁸.

Maybe the point is that we are being encouraged to read M. Plautius Silvanus in traditional Republican mode. Note, for example, the fourth line: the blazoning of the senate behind the triumphal ornaments. Quite correctly, obviously; proper form; but *we* will not be able to help comparing Suetonius' account of just this moment (where it is, of course, the imperial prince who obtains the honours for his generals: *impertrarat*²⁹) and so suspect Silvanus' formulation is a self-consciously loaded one. Just like the absence of junior offices. We haven't yet reached the point (or so we will conclude when we look back to this text from a hundred years hence, comparing it with those to left and right) when a man vaunted his (imperially-blessed) career from vigintivirate on. What we have here are the (nostalgically?) Republican essentials.

But the tightrope on which this life is balanced is more precarious than that. If part of the message of the text is to assert old-style virtue, honour and office-holding, service with a

²⁸ For Silvanus' exploits during these campaigns 'in Illyricum', see VELL. 2, 112, 4-6; DIO CASS. 55, 34, 4-7; 56, 12, 2. Velleius did not consider him quite the hero he made himself out to be; a general in joint command of one of the greatest disasters in Roman military history, narrowly avoided.

²⁹ Tib. 20.

Republican smile, there is also plenty to take us in the other direction. Let's look harder at the name of Plautius junior, *vixit ann. IX*. His *cognomen*, Urgulanus, ought to, is almost bound to ring a bell. For Urgulania is the distinctive name of empress Livia's best friend: later in 16 C.E. she was to show her muscle (and the strength of her connections) by refusing to appear in court when summoned by C. Piso; decried by Tacitus as *supra leges*; the next most powerful woman in the kingdom after the queen mother³⁰. To judge from the name of this son, Urgulania was the mother either of Silvanus himself or of his wife Lartia; and — as every modern scholar is agreed — that consulship in 2 B.C.E with an imperial colleague can hardly fail to have had something to do with her (the Plautii otherwise did not have that kind of blue blood behind them; the best they could claim was the praetor of 51 B.C.E, probably Silvanus' father³¹). So much for the Republican style then; this consulship came right out of the heart of the imperial court. But does this text *boast* of that fact? Is that little Urgulanus' *job* on the stone; to remind the reader of the intimate imperial connections lying behind this text? Or is his name a dreadful give-away? Have Silvanus' Republican flourishes been betrayed, been shown up for the façade that they are, by the name he chose for Plautius junior — who must now join him in the tomb? That's the Trimalchian question again; and, of course, we cannot know the answer. But we should register how large the name Urgulanus bulks on the inscription, a line all to itself — at eye-level for the passer-by.

That brings us back from the printed text to the original inscription. I noted that this epitaph was by far the shortest of all; and so it is, in one sense: under forty words as against more than two hundred in the text of Ti. Plautius Silvanus Aelianus. At the same time, it is by far the biggest — huge letters, generously laid out, plenty of space to *show* that no expense has been

³⁰ Ann. 2, 34; cf. 4, 21.

³¹ L.R. TAYLOR [n. 22], 24-26.

spared (no scrimping on the marble here). And, of course, it is the central text, directly underneath the epitaph on rotunda itself, which exactly repeats its words (all but the reference to the dead son). A powerful reminder that apparent biographical reticence may be outweighed by the rhetoric of (dynastic) monumentality.

The epitaph to the left of M. Plautius Silvanus commemorates his son, P. Plautius Pulcher. This stone no longer survives, and our text is drawn from three copies made in the fifteenth century. The sheer idiosyncrasy of what is written may cause a cautious reader to wonder quite how *genuine* this inscription is (or was). But there are overwhelming reasons to trust the version we have; not least because Pulcher (though previously unattested outside this text, and all the more suspicious for that reason) has recently turned up in another inscription from Trebula Suffenas³². What follows assumes (I am sure correctly) its authenticity:

P . PLAVTIVS
PVLCHER

TRIVMPHALIS . . . FILIVS
AVGVR . III . VIR . A . A . A . F . F . Q
TI . CAESARIS . AVG . V . CONSVLIS
TR . PL . PR . AD . AERAR . COMES . DRVSI . FILI
GERMANICI . AVONCVLVS . DRVSI
TI . CLAVDI . CAESARIS . AVGVSTI . FILI
ET . AB . EO . CENSORE . INTER . PATRÍCIOS
LECTVS . CVRATOR . VIARVM . STERNENDAR
A . VICINIS . LECTVS . EX . AVCTORITATE
TI . CLAVDI . CAESARIS . AVGVSTI . GERMANICI
PROCOS . PROVINCIAE . SICILIAE
VIBIA . MARSI . F .
LAELIA . NATA
PVLCHRI

(CIL XIV 3607)

³² M.G. GRANINO CECERE [above n. 22], 154-155, no. 21.

Pulcher is announced first as *triumphalis filius*. No formal filiation here. None is required; for the filiation is to be read from the layout of the monument himself — P. Plautius Pulcher is the son of the *triumphalis* (M. Plautius Silvanus) on the right. We are to see them together; the son serving to add lustre to his father: *triumphali patre* (in other words); the role of junior to be a pious son of his outstanding senior, a fine monument to his dynasty's success: Pulcher.

We might find our reading harder, however, if we did not start from father in the centre. In that case, we would probably struggle with the syntax. Nominative or genitive? 'Triumphal son' or 'Son of a *triumphalis*'? What would 'triumphal son' mean? Every which way, we will suspect (as many have) that this man's career, in his own right, was going to turn out to be rather thin.

The next line splurges a row of abbreviations (certainly sufficient to remind us that *triumphalis filius* was so unusual and important an indicator as to brook no abbreviation at all): *augur*, mint master in the vigintivirate, *quaestor*. It is not until the next line (and it takes a whole line) that we learn that he was *quaestor* 'of the emperor Tiberius during his fifth consulship'. The best kind of *quaestorship* there was, the sort of *questorship* (we're told) that you were awarded if you were really *going places*. But to stress (unusually) that it was during the emperor's fifth consulship, can't help but draw attention to the particular year; to what was going on in the centre of things when our Pulcher was the emperor's *quaestor*.

The fifth consulship of Tiberius was the consulship he held jointly with Sejanus³³.

Tribunate and praetorship followed. Then, as if it was (already) an 'office': 'Friend' of Drusus the son of Germanicus. If we start by wondering in what sense friendship (however 'official' and even with a capital F) finds a place in the sequence

³³ DIO CASS. 57, 5-16; with the reconstruction of R. SEAGER, *Tiberius* (London 1972), 214-223.

of a *cursus*, we shall soon also turn to wonder who this Drusus was to whom Pulcher was so attached.

Drusus, the second son of Germanicus, once an ally of Sejanus, then brought down by him, died of starvation in 33 C.E., imprisoned in the Palatine basements³⁴.

After *comes*, *avunculus* takes its place in the register of this career: 'uncle of Drusus the son of Tiberius Claudius Caesar Augustus' (once more the imperial titles have a whole line to themselves). It takes very little to see that someone has almost been written *out* of this story: Urgulanilla, sister of Pulcher, first wife of Claudius — soon disgraced³⁵; *triumphali patre*, according to Suetonius³⁶ (another sign, if we needed one, that no-one was to be allowed to forget about M. Plautius Silvanus, *triumphalis*). In whatever way Urgulanilla came to be the wife of Claudius (everyone assumes the influence of Urgulania again) and whatever the truths behind her divorce and disgrace, she was not to be mentioned here. But she was not not to be mentioned either: she is inevitably evoked by Pulcher's claim to his nephew, little Drusus; as glaring in her omission as she would have been embarrassing in her inclusion. But what of the boy? Was nephew Drusus' fate luckier than *comes* Drusus?

Drusus, the son of Claudius, is believed to have been betrothed to the daughter of Sejanus; he died sometime in the 20s, choking on a pear he had thrown in the air and caught in his mouth³⁷.

But Claudius didn't hold any of this against Pulcher we're told: in fact, he made him a patrician. We have to read that

³⁴ For his death, TAC. *Ann.* 6, 23; SUET. *Tib.* 54, 2. His earlier career is explored by R. SEAGER [above n. 33], 204; 212-213.

³⁵ SUET. *Claud.* 26, 2; 27, 1.

³⁶ *Claud.* 26, 2.

³⁷ SUET. *Claud.* 27, 1 (for the problems of chronology, see J. MOTTERSHEAD, *ad loc.*).

single ET at the beginning of the line very strongly here: not just 'and' but 'and so' — linking the story that underlies (but isn't told in) *avunculus Drusi* to the following adlection into the patrician order.

The next three lines (all but the first word) describe another office to which Pulcher was *lectus* ('chosen'): road-laying superintendent. This looks much more like a proper office than *comes* or *avunculus*. But is it? And what do we make of its (almost) three whole lines — one of which again succeeds brilliantly in being entirely monopolized by the emperor's title? The first problem is that, although there are of course plenty of *curatores* associated with imperial roads, this particular curatorship is unattested except once in the first century B.C.E. — perhaps a one-off special commission in the 90s³⁸. A piece of Claudian antiquarianism then? The revival of an obscure old office and a pretty face to fill it? And all the better for the imperial pedant that the one Republican *curator viis sternundis* we know of was none other than a (C. Claudius) Pulcher³⁹. Or is it a few lines of outrageous talking-up? The idea that it was an official post 'chosen by the neighbours' hardly makes any sense at all. Isn't this more likely a bit of local self-help, to which Claudius has given the nod (*ex auctoritate*), now dressed up as an 'office'. And if so, aren't we back in Trimalchio-land? Maybe. But that all depends (as it did with Trimalchio) on who this epitaph is trying to impress; and that might include the neighbours. It also depends on what roads we are thinking of and how important we judge them. After all this tomb is right on the road; its prominence and its readers depend directly on the via Tiburtina.

The finale of the inscribed life is the proconsulship of Sicily; after which — in the midst of a wife and (possibly) daughter — the manuscripts let us down...

This text poses enormous problems of interpretation, inevitably turning attention to the role of the reader as inter-

³⁸ Th. MOMMSEN, *Römisches Staatsrecht* II 1 (Leipzig 1887), 668-669.

³⁹ *Inscr. It.* XIII 3, 70b; MRR 93 B.C., Special Commissions.

preter; and challenging the modern critic to wonder how they recognise Roman failure — not just a failed life, but a failed representation of a failed (or successful) life. A duff cv. How suspicious should we be? How much significance do we give to the repeated recollections seeping through this text of Roman tragedy? Is this the inevitable double-bind of the man in the penumbra of the court, the also-ran of the senatorial elite? Raising ghost after ghost in his effort to construct a life around the margins of power (bragging of imperial connections that always have a sting in the tail)? But still better may be than the oblivion of discreet silence, having no imperial connections to vaunt at all? Of course such suspicions must turn the finger of paranoia onto the reader — convicted by their own paranoid interpretation. Down in Tibur, this epitaph may cut just the right dash for a well-known benefactor, whose friends in high places (more emperors than there are lines) leave us all gasping. One Drusus may be much the same as any other for most of inhabitants of Trebula Suffenas; but, anyway, they all signify the Palace. Besides, how far does the malicious court gossip that informs *our* histories spread? And even if they had heard it, would most of those passing by this tomb have believed it? And is it true anyway — all those stories about young Drusus eating his mattress before finally succumbing to starvation. Pull the other one...⁴⁰ Has our Pulcher just been caught out by Tacitus, coming along more than half a century later and inflicting his own suspicions on posterity; undermining Pulcher's friends, turning his heroes into tragic victims.

The editors of *CIL XIV* (economically) concluded that “*huic Pulchro aut valetudinem fuisse parum aut ingenium tardum*”⁴¹. They saw the problem, but thought it lay only with

⁴⁰ A classic case of a local community apparently acting utterly at variance with the Tacitean version of events is *SEG XVI* 748: a statue group (prob. 63–65) of Nero, Poppaea and Britannicus at Amisus in Pontus. Either the local big-wigs didn't know the 'Tacitean' version (yet), or they didn't believe it, or it was not true.

⁴¹ *Ad loc.*

Pulcher. In fact, it lies as much with us. What is really at issue here is (as Petronius made a point of reminding us) the sheer difficulty of reading a cv cross culturally; of knowing whether an epitaph is *idonea* or not. Does it match, enhance or let the life down?

Pulcher has, however, highlighted the strategic gaps in a family mausoleum. As we have noted, his epitaph refuses to mention his sister Urgulanilla by name — even if her absence is glaring and brought to our attention (once more) by the name of little Urgulanus on the epitaph to the right. It is almost inconceivable (though some *have* conceived of it) that she should have been commemorated on one of the missing slabs. If she were, it would certainly change our reading of Pulcher's text. But there are other omissions too. There was another brother, M. Plautius Silvanus — the praetor of 24 C.E., whose wife got accidentally on purpose pushed out of the upstairs window and (so far as the emperor Tiberius was concerned) the husband was the guilty party. Grandmother Urgulania sent him a dagger as a hint — and eventually he managed to kill himself⁴². There's no sign of him in this tomb either; but, however unintentionally, the name of little Urgulanus (though dead and commemorated long before the crime) must have prompted recollections of Urgulania's intervention and Silvanus junior's disgrace; even if it was nowhere mentioned on the tomb.

The last text I shall be considering stands to the right of M. Plautius Silvanus, the founder: the epitaph of Ti. Plautius Silvanus Aelianus. His position in the family is far from clear; his *agnomen* Aelianus suggests adoption into the Plautian *gens* — but there are formidable problems with the details of every solution proposed⁴³. His epitaph on the mausoleum, adjacent to M.

⁴² TAC. *Ann.* 4, 22.

⁴³ Many of the problems centre around his apparently patrician status (no tribunate is listed in an otherwise prolix *cursus*) — suggesting patrician birth and testamentary adoption into the Plautian *gens*; but other signs in the text (his

Plautius Silvanus, is reason enough to treat him as part of the family; and that is what I shall do. His epitaph is much fuller than either of the other texts (though it is distinctly *smaller* than that of Silvanus senior); it has also been frequently discussed. My own treatment of it is inevitably selective, focussing on its rhetorical and interpretative structure; and its intertextual relations with the other two inscriptions we have examined.

TI . PLAVTIO . M . F . ANI
 SILVANO . AELIANO
 PONTIF . SODALI . AVG
 III . VIR . A . A . A . F . F . Q . TI . CAESARIS
 LEGAT . LEG . V . IN GERMANIA
 PR . VRB LEGAT . ET COMITI . CLAVD
 CAESARIS . IN BRITTANNIA . CONSVLI
 PRO . COS . ASIAE . LEGAT . PRO . PRAET . MOESIAE
 IN QVA . PLVRA QVAM CENTVM . MILL
 EX . NVMERO . TRANSDANVVIANOR
 AD . PRAESTANDA . TRIBVTA . CVM . CONIVGIB
 AC . LIBERIS . ET . PRINCIPIBVS AVT REGIBVS . SVIS
 TRANSDVXIT . MOTVM ORIENTEM SARMATAR
 COMPRESSIT . QVAMVIS PARTE MAGNA . EXERCITVS
 AD EXPEDITIONEM IN ARMENIAM . MISISSET
 IGNOTOS . ANTE . AVT . INFENSOS . P . R . REGES , SIGNA
 ROMANA . ADORATVROS . IN . RIPAM . QVAM . TVEBATVR
 PERDVXIT . REGIBVS . BASTANARVM . ET
 RHOXOLANORVM . FILIOS . DACORVM . FRATRVM
 CAPTOS . AVT . HOSTIBVS . EREPTOS . REMISIT AB
 ALIQVIS . EORM . OPSIDES . ACCEPIT . PER . QVEM . PACEM
 PROVINCIAE . ET . CONFIRMAVIT . ET . PROTULIT
 SCYTHARVM . QVOQVE . REGEM . A CHERRONENSI
 QVAE . EST . VLTRA . BORVSTENEN . OPSIDIONE . SVMMOTO
 PRIMVS . EX . EA . PROVINCIA . MAGNO . TRITICI . MODO
 ANNONAM . P . R . ADLEVAVIT . HVNC . LEGATVM . IN
 IN . HISPANAM . AD . PRAEFECTUR . VRBIS . REMISSVM
 SENATVS . IN . PRAEFECTURA . TRIVMPHALIBVS
 ORNAMENTIS . HONORAVIT . AVCTORE IMP

tribe and filiation) suggest 'full' adoption. See R. SYME, "Clues to Testamentary Adoption", in *Epigrafia* [n. 9], I 397-410 (esp. 406-407). Of course, an additional *agnomen* may not necessarily indicate adoption at all.

CAESARE . AVGUSTO . VESPASIANO . VERBIS . EX
 ORATIONE . EIVS Q . I . S . S
 MOESIAE . ITA . PRAEFVIT . VT . NON . DEBVERIT . IN
 ME . DIFFERRI . HONOR . TRIVMPHALIVM . EIVS
 ORNAMENTORVM . NISI . QVOD . LATIOR . EI
 CONTIGIT . MORA . TITVLVS . PRAEFECTO . VRBIS
 HVNC . IN . EADEM . PRAEFECTVRA . VRBIS . IMP . CAESAR
 AVG . VESPASIANVS . ITERVM . COS . FECIT

(*CIL XIV* 3608)

The text falls into six parts: first, his name and priestly titles; second, his magistracies from the vigintivirate to the governorship of Moesia (which he held under Nero); third, a lengthy account of his achievements in Moesia; fourth, his subsequent governorship of Spain, his prefecture of the city of Rome and (belatedly under Vespasian) the grant of triumphal ornaments for his earlier achievements in Moesia; fifth, a transcript of the words of Vespasian on giving him those honours; sixth, the record of his second consulship (in 74 C.E.). Again, this is an extraordinarily unusual inscription; this time for the detailed account of Silvanus' activities in his province and for the direct quotation of the words of the emperor. It is regularly enlisted in modern historical accounts of the early principate as evidence of mad Nero's neglect of his outstanding generals; of sane Vespasian's recognition of their achievements; and of the underlying structures of administration that kept the show on the road (and the empire humming) even under megalomaniac tyrants (NB the list of achievements in Moesia, rewarded eventually by Vespasian)⁴⁴.

So far so good; but the text looks rather different if you see it in the context of the two we have already read. Each of the

⁴⁴ In addition to works cited above, n. 20, see L. HALKIN, "Tiberius Plautius Aelianus: légat de Mésie sous Néron", in *L'Antiquité Classique* 3 (1934), 121-161; E. CONDURACHI, "Tiberio Plauzio Eliano e il Trasferimento dei 100,000 Transdanubiani nella Mesia", in *Epigraphica* 19 (1957), 49-65. Typical is M. GRIFFIN, *Seneca. A philosopher in politics* (Oxford 1976), 245: "... all without any reward except survival. Vespasian made it up to him".

first two epitaphs have derived status from triumph: the laconic '*ob res gestas*' of Silvanus senior; the dangerously bathetic '*triumphalis filius*' of Pulcher. Silvanus junior, by contrast (and presumably, at some level, competitively) lays out chapter and verse of his own victories, a detailed case for the honorific award; a packed text (not the expansive lay-out of Silvanus senior) to *show* you how many achievements there are to squash it. He is forced to admit that full recognition of all this came rather too late, but it is a delay masked by the change of regime: what Nero had long left undone, Vespasian rectified. It is up to the reader to make what they will of the contrast between the senatorial authority behind the honours foregrounded in our first text, and the senatorial authority now joined by the explicit role of the emperor exemplified, *ipsissima verba*, in this inscription? A change of times maybe? Imperial power out of the closet by the 70s? Or a different representational gambit? Or is that the same thing?

Anyway, this Plautius Silvanus is the first of our trio to live through a change of imperial dynasty: Nero to Vespasian; the end of the Julio-Claudians. Much of the gratuitous detail of this text aims to find a plausible way through the potential embarrassment of a seamless transition from office under Nero to office under Vespasian; and most modern historians have bought it (the noble public servant, struggling away in a front-line province, till Vespasian's new deal settled the debts...). It was, of course, convenient for both Silvanus and Vespasian to present that public version; but even this text can't fail to hint (silently) at another story. There's no indication, for example, of when Silvanus finished his term in Moesia (possibly not till he was removed by Galba after Nero's death; so hardly a chance for any triumphal ornaments from Nero then)⁴⁵. In another light, he was one of the most loyal Neronian servants

⁴⁵ The dates of the end of his governorship are disputed — placed somewhere between 67 and 69 (and exactly where makes a difference). See A. STEIN, *Die Legaten von Moesien* (Budapest 1940), 29-31.

and — and just the kind of man you could trust with the proconsulship of Asiae, when the previous governor had been your reign's first murder victim⁴⁶. (At least, these *Silvani* must have thought, we're not the *Silani*...). To put it another way, the change of regime legitimated this self-glorifying bit of history writing on the epitaph: 100,000 Transdanubians (plus wives and children) brought into the tribute-paying zone; oriental rebellion suppressed; foreign kings on their bended knees before the Roman standards (more than a match, we're meant to conclude, for the Nero/Tiridates pageant); the corn-supply of the city of Rome relieved — in abundance. In the past Romans had paid for that kind of boasting with their lives⁴⁷; here it sneaks through as a stick with which to beat Nero (at the same time no doubt aiming to outbid the *res gestae* of the adjacent epitaph; detail versus size).

The end of the text culminates in offices, honours and imperial words: governorship of Spain, the praefecture of the city, triumphal ornaments and a second consulship, all sandwiching the emperor' voice — as it bestowed the long awaited rewards on our Silvanus:

He governed Moesia so well that his honour of triumphal ornaments ought not to have been postponed until my reign (literally ME) — except for the fact that by the delay, as prefect of the city, he has an even broader *titulus*.

Vespasian, of course, if these *are* his words, is turning insult (by Nero) to his own credit: the triumphal ornaments may have been long delayed, but they are even more honorific now that (thanks to ME) he has them at the same time as he is prefect

⁴⁶ TAC. *Ann.* 13, 1 tells of the murder of the Governor of Asia, Junius Silanus ('The Golden Sheep') at the very start of the reign of Nero. Silanus may have been the next regular governor of the province. If so, he had a line in succeeding corpses; he followed Flavius Sabinus as *praefectus urbi*.

⁴⁷ The trilingual inscription of Cornelius Gallus springs to mind: CIL III 14147⁵ = ILS 8995.

of the city, the acme of a thinking man's ambitions in the new Flavian career structure⁴⁸. But in choosing these words to cite, whoever composed this epitaph has exploited very much the kind of self-reflexive play that we saw in Marcus Modius Maxximus. Vespasian himself presumably did not know that his words would one day be inscribed; all the cleverer of the excerptor to re-present his words as a comment on the epitaph itself. The clue is in the word *titulus*: not just a man's honorific titles, but also their inscribed version of his main titles, or the *cursus* inscription in its entirety. Here again the stone itself acts out the life — as it is presented in the words of the emperor. We readers know about that delay (*mora*). After all, we've read through it in the long description of Silvanus' Moesian activities. That's what's held the honours up on this inscription; there can be no triumph for us readers till we've got through all these provincial exploits. And in the very next word, the deft quotation re-concretizes Vespasian's metaphoric *titulus* as the very stone that we're now looking at. The belated honour of *praefectus urbi*, that we now only meet as we struggle through all these distant peoples and places to the end of our text, really could make this *titulus* wider. Just look at the first three lines; now add *praefectus urbi* ... see what our writer means? This really is 'life into stone'.

Of course, many passers-by would not take the option of reading this text. They might well weigh up the graphic styles of Silvanus senior and Silvanus junior; and wonder which testified to a life of success. They would certainly conclude from the sheer density of words that young Silvanus had a lot of things to say about himself, and they might well spot some of the exotic names of foreign peoples (Rhoxolani; Bastarnae...) to evoke a life of Roman achievement far from Italy. Most obviously of all, for it was at eye level, they would catch the imperial words, set in their own paragraph. They would cer-

⁴⁸ For prefects of the city, see L. VIDMAN, "Osservazioni sui Praefecti Urbi nei primi due secoli", in *Epigrafia* [n. 9], I 289-303; J. HENDERSON [n.1].

tainly get the picture (from Pulcher too) that emperors bulked large in this family. But it is hard to deny that there were greater interpretative rewards here as in all these texts for those who chose to look *diligenter*.

*

* *

In our own world, we know about *vitae* or *curricula vitae*. We know in what senses they all look the same and how to read them as different. We know that they are individually crafted both to conceal and to reveal; that the apparently bland formulae have readers in mind. We know that we must read them *diligenter* and *interpret* them (the suspicious gaps, the not quite long enough [or the too long] list of publications, the ten year PhD); but we know too that on the selection board or the promotion panel those interpretations are always contested. Part of our job is to reflect on how to judge a representation of a career.

We also know that for all the generic differences in written lives, from diary to cv, tombstone to intellectual biography, they also have much in common: they confront essentially the same problem in the conversion of life into text. Formalism inevitably breaks down, the boundaries of genre fade, as we convert text back into life. 'Married; three children' written telegraphically at the head of a cv has something in common with, and will always evoke, *Diary of a Mad Housewife*. It could not do otherwise.

This paper has tried to show that the *cursus* inscriptions of the Roman elite, as individual texts no less than as a category, also demand close interpretation; that they too overlap in their biographical and rhetorical strategies with different genres of written life; that Marcus Modius Maxximus, Petronius/Trimalchio and the Plautii deserve to be put together as much as they have always been kept apart. Every *vita inscripta* needs careful reading. In that respect Trimalchio's instructions got it absolutely right.

DISCUSSION

S.M. Maul: Sie haben aufgezeigt, daß Monument und Inschrift des M. Modius Maximus in elaborierter Weise aufeinander Bezug nehmen. Denn das Monument kann in gewisser Weise als eine 'ideographische' Verschlüsselung der Inschrift verstanden werden. Vor diesem Hintergrund halte ich es für wenig wahrscheinlich, daß die Schreibung des Namens Maximus mit doppeltem X ein Versehen ist oder eine bestimmte Aussprache hervorheben soll. Steckt nicht mehr dahinter?

Halten Sie es für denkbar, daß XX spielerisch eine weitere Sinnebene eröffnet und — aus welchen Gründen auch immer — für die Zahl 20 steht?

M. Beard: It is extremely interesting to find that someone looking at Marcus Modius Maxximus against the background of a very different linguistic culture finds this object as complicated (and as 'intentional') as I do. It would be impossible to exclude a direct near Eastern influence (on the man, the object or the cult of which it is a part). Nevertheless, within Roman culture itself, there is also a well established tradition of such verbal/visual 'play' (the word 'play' tends to underestimate what lies behind this; this object is asking us to think hard about the relationship between linguistic sign and image).

As for the two XXs, I'm not committed to the idea that this is in some way to do with orality (though I think it would be perverse to deny that two XXs are asking to be pronounced differently from one). I have looked very hard for a particular significance for '20' (which I agree leaps out) but have found nothing outside this text.

G. Bowersock: I think we have to ask at some point the obvious question: does your compelling interpretation of the texts on the monument of the Plautii warrant a generalization that would presuppose comparable tendentiousness in other *cursus* inscriptions? On the face of it, we can probably assume that any *curriculum vitae*, ancient or modern, is designed to make the reader carry away a predetermined opinion. Although few civil servants under a Nero or a Domitian could have been in Silvanus Aelianus' enviable position of adducing the current emperor's own words in support of his probity, many were confident enough to expose their service by the transparent device of calling the delinquent emperor simply *Augustus* or by not naming him at all.

The example of Aelianus seems to me a richer example than most, but representative nonetheless. His *cursus* and other of the same order may not constitute biography, as we understand the term, but they contain without any doubt the elements of biography (or autobiography). They cannot be seen as an impersonal and objective record of public service. They belong at least in the penumbra of biography.

M. Beard: I selected this group of inscriptions with some care — largely because we have references to their activity (or that of their family) in a variety of literary accounts. The existence of these very different representations helped to expose the tendentiousness of the epigraphic texts. Of course, of the thousands of career inscriptions in the Roman empire, there are very few where we can make this kind of comparison (Rutilius Gallicus, *praefectus urbi* under Domitian would be another — on whom there is a forthcoming book by John Henderson). So we are faced with wondering whether these Plautii are dangerously atypical (simply because we *do* know so much about them), or whether they are the tip of the iceberg. The logic of my position is that they are the tip of the iceberg, that almost anyone of public prominence must have been engaged in this sort of tricky rhetorical business. Obviously, as you imply and our experience of the history of this century

shows, there are a large number of rhetorical options for masking failure, collaborations, awkward gaps, etc. They don't all do it exactly like the Plautii (who, of course, themselves take different options); but I think they're all doing it in some form.

S.M. Maul: Die von Ihnen vorgestellten Grabinschriften unterscheiden sich insofern wenig von den historischen Passagen der assyrischen Königsinschriften als sie wie diese lediglich Leistungen und Ehrungen einer Person auflisten, ohne den gesamten Lebenslauf darzustellen. Halten Sie die römischen Grabinschriften dennoch für Biographien?

M. Beard: I take them as *biographical*. I don't care very much whether or not they are labelled 'biography'. But I do care that they should be seen as sophisticated, loaded, rhetorical, ideological texts (like every 'biography').

W.W. Ehlers: Mir scheint, daß das Vorhandensein oder Fehlen genauer Angaben von Geburts- und Todesdaten im Rahmen der impliziten Chronologie verschiedener Zeiten zu sehen ist. In diesem Sinne unterscheiden sich die orientalischen, ägyptischen und römischen Inschriften nur wenig. Das umständliche, genaue Verzeichen hätte den Daten zudem ein unpassendes Übergewicht gegeben gegenüber dem, was für das jeweilige Leben als bedeutsam bezeichnet werden sollte.

M. Beard: Certainly the differences are striking between the content of Roman epitaphs and what we take for granted as 'the essential information' (dates and age) for a tomb-inscription within our own culture. All kinds of factors may lie behind this; and it is more complicated than it might appear at first sight (so, for example, it is regular for the Roman sub-elite, and elite children, to have their age at death inscribed; but not for adult members of the elite). But you must be correct to imply that these differences indicate quite different ways of conceptualizing and defining a 'life' across different cultures.

W. Berschin: Können Sie sich vorstellen, daß es eine Verbindung zwischen den 'career patterns' der 'cursus inscriptions' und dem Schema der *Liber pontificalis*-Biographie gibt?

M. Beard: Who knows? They certainly have some aspects in common. But what I would want to stress is that superficial resemblances do not necessarily mean a genealogical link.

L. Piccirilli: Mi chiedo se nell'iscrizione di T. Plauzio Silvano Eliano non si possa ravvisare, soprattutto nella parte in cui è riferita l'*oratio* di Vespasiano un influenza del genere di 'epistola autobiografica' (ovviamente con le dovute differenze). Penso alla *Lettera a Filippo* di P. Cornelio Scipione, l'Africano Maggiore (*FGrHist* 232) e all'epistola di P. Cornelio Scipione Nasica Corculo indirizzata a un sovrano ellenistico di difficile indicazione (*FGrHist* 233 F 1).

M. Beard: Again there are some resemblances and they might, I suppose, be significant. But, in all these cases where we may spot such similarities, we have to think rather carefully how we could *show* they were significant and what the point of the similarity might be in the context of the epitaph.

A. Dihle: Ist der Unterschied zwischen den Grabinschriften des älteren Plautius Silvanus und des jüngeren Plautius Silvanus Aelianus nicht auch damit zu erklären, daß im frühen Prinzipat die fehlende oder nur indirekte Erwähnung einer Verbindung zum Kaiserhaus eher zulässig war als zur Zeit Vespasians?

M. Beard: One of the ways of understanding the differences between the inscriptions of the Plautii is in terms of a development in imperial politics: the dependence of the senatorial order on the emperor had been made explicit by the time of Silvanus junior (and Pulcher). On the other hand, I wanted to suggest that the absence of the emperor from Silvanus senior's *cursus* is, at best, ambivalent. The prominence of the name Urgulanus prompts our recollection of Silvanus senior's own dependence not only on imperial patronage but also on the domestic intrigues of the imperial court.

V

ALBRECHT DIHLE

ZUR ANTIKEN BIOGRAPHIE

Als Friedrich Leo vor fast einem Jahrhundert das erste Mal die erhaltenen Reste und Zeugnisse der antiken biographischen Schriftstellerei sammelte und analysierte, geschah das mit dem im Titel seiner Publikation angedeuteten doppelten Ziel: Einmal sollten die literarischen Formen ermittelt werden, nach denen sich das biographische Material ordnen lässt, zum anderen ging es um die Entstehung dieser Formen. Seine Untersuchung führte ihn zu der Hypothese, dass es in der Antike zwei Arten der Biographie gegeben habe. Die eine, in der biographische Daten schematisch und ohne literarische Gestaltung zusammengestellt sind, gehöre in den Kreis der Darstellungsweisen antiquarisch-philologischer Forschung und sei durchweg Personen des Geisteslebens gewidmet. Die andere, sorgfältig komponierte und stilistisch anspruchsvolle, behandle dagegen Könige, Staatsmänner und Feldherren und sei von Peripatetikern entwickelt worden. Sueton nehme eine Sonderstellung ein, insofern er, der gelehrte Antiquar, in der erstgenannten Form die Reihe der römischen Kaiser dargestellt habe¹.

Vor allem Papyrusfunde² haben die Geltung dieser Hypothese sehr bald eingeschränkt. Satyros' *Euripides-Vita* ist als Dialog mit literarisch-stilistischem Aufwand gestaltet, und daneben traten, gleichfalls auf Papyrus, Kurzbiographien politi-

¹ F. LEO, *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer literarischen Form* (Leipzig 1901).

² I. GALLO (ed.), *Frammenti biografici da papiri I-II* (Roma 1975/1980).

scher und sogar mythischer Gestalten zutage, bisweilen in einer Reihe mit Personen des Geisteslebens. Ferner zeigte sich, dass zwar etliche der formlosen Kurzbiographien, z.B. in den Scholiencorpora oder im *Suda-Lexikon*, ihre gelehrte Herkunft verraten, anderen aber die soliden Angaben gerade fehlen und sie mit Fabeleien und Anekdoten auf das Unterhaltungsbedürfnis, nicht das gelehrte Interesse der angesprochenen Leserschaft verweisen³. Man sollte auch nicht übersehen, dass Suetons Kaiserbiographien seit dem frühen 3.Jh. als historiographisches Werk gelesen und fortgesetzt wurden und Tacitus die Lebensbeschreibung seines Schwiegervaters als Abschlagszahlung auf eine geplante Historiographie bezeichnete⁴. Schliesslich wiesen Fritz Wehrli⁵ und andere darauf hin, dass die anekdotische und apophthegmatische Überlieferung weithin biographischen Charakter trägt, ähnlich wie die Literatur *de viris illustribus*. Auch das Enkomion, das schon Leo in die Vorgeschichte der Biographie einzuordnen suchte, ist zu berücksichtigen. Dasselbe gilt für Teile der religiösen und areatalogischen Schriften bis hin zu den *Evangelien des Neuen Testamente*⁶ und schliesslich für die biographischen Exkurse in der Geschichtsschreibung.

Auf dieser erweiterten Grundlage einer Gattungsbestimmung hat man seither viele, z.T. abenteuerliche Ursprungshypothesen vorgebracht. So machte man etwa Herodot wegen der auf sein Geschichtswerk verteilten Lebensgeschichte des Kyros zum Vater der Biographie⁷. Von dort aus war es nur ein Schritt, die meist nach Regierungsjahren der Herrscher gegliederte und auf ihre Person konzentrierte Historiographie des Alten Orient-

³ G. ARRIGHETTI, in *SCO* 26 (1977), 13-67.

⁴ A. DIHLE, *Die Entstehung der historischen Biographie*, SHAW 1986, 3 (Heidelberg 1987).

⁵ F. WEHRLI, in *MH* 30 (1973), 193-208.

⁶ Aus der überreichen Literatur zum Verhältnis der *Evangelien* zur biographischen Tradition der Antike sei hier nur auf den Überblick bei K. BERGER verwiesen: "Hellenistische Gattungen im NT", in *ANRW* II 25, 2 (1984), 1031-1432, besonders 1231ff.

⁷ H. HOMEYER, in *Philologus* 106 (1962), 75-85.

tes, z.B. des *Alten Testamente*, als Urbild der Biographie und Vorbild ihrer griechischen Ausprägung in Anspruch zu nehmen⁸. Andere resignierten vor der Aufgabe einer Gattungsbestimmung, denn die Vielfalt der Formen, in denen sich in der gesamten Antike biographisches Interesse Ausdruck verschaffte, schien dafür zu gross zu sein. So leugneten manche auch einfach die einstige Existenz einer als Biographie zu definierenden literarischen Gattung und konnten sich dabei auf die rhetorische Theorie der Antike berufen, in der die Biographie keine Rolle spielt.

Ein anderer Weg, zu einer Bestimmung dessen zu gelangen, was man als antike Biographie bezeichnen kann, wurde durch die Frage eröffnet, wann, wie und warum sich das Interesse an einem in seiner Gesamtheit erfassten Lebenslauf geltend machte. Gestützt auf Beobachtungen, die Aristoteles in der *Poetik* mitteilt, hat Tilman Krischer⁹ einen interessanten Gesichtspunkt in die Diskussion gebracht. In der Spätphase des archaischen Epos, bei Peisander und Panyassis, verleiht offenbar die Darstellung der $\chi\thetaη$ des Helden anhand seiner $\piράξεις$ dem Werk die künstlerische Einheit. Das Wesen der Personen kommt also nicht mehr wie bei Homer in der Weise zum Ausdruck, dass ihre charakteristischen Taten einem Handlungsablauf eingefügt sind, der dem Kunstwerk Sinn und Einheit gibt. Sobald nun zu dieser Verschiebung des Blickpunktes die Fähigkeit getreten sei, Charaktere zu analysieren und das Ergebnis in fester Terminologie zu vermitteln, habe der Entstehung der Biographie nichts mehr im Weg gestanden. Im *Eua-goras* des Isokrates zeige sich das zum ersten Mal, wenn auch dieses Enkomion seiner besonderen Zielsetzung wegen nicht eigentlich als Biographie gelten könne.

Was hier freilich unberücksichtigt bleibt, ist der Umstand, dass das Interesse an individueller Wesensart, die man aus

⁸ A. MOMIGLIANO, *The Development of Greek Biography* (Cambridge, Mass. 1971; erweit. Fassung 1993).

⁹ T. KRISCHER, in *Hermes* 110 (1982), 51-64.

bezeugten Handlungen erschliesst, und die Fähigkeit, das literarische Porträt einer Person zu entwerfen, nicht vom Interesse an einem vollständigen Lebenslauf abhängig zu sein brauchen. Die denkwürdigen Leistungen eines Herrschers oder Künstlers haben gewiss immer dazu herausgefordert, nach den Eigenschaften und Lebensschicksalen des Urhebers zu fragen. Auf Grund der diesbezüglichen, wie immer ermittelten Informationen glaubte man dann gerade die Taten oder Werke deuten zu können, die in den Kategorien der Alltagserfahrung nicht zu erklären waren. Die biographischen Elemente früher Historiographie haben durchweg diese Funktion, und auf der Umkehrung derselben Methode beruht der Aufbau eines Enkomions, wie ihn die rhetorische Theorie vorschreibt¹⁰. Es werden darin ausgewählte Taten des Helden ohne den Anspruch auf Vollständigkeit oder chronologische Ordnung beschrieben, um damit seine Eigenschaften zu erläutern und sein Charakterbild zu zeichnen. Eng damit verwandt sind die Vor- und Frühformen des Fürstenspiegels, für die Xenophons *Kyropaedia* als Beispiel stehen mag¹¹, und ähnliches gilt für die anekdotische Überlieferung. Cicero rechtfertigt auch theoretisch mit eben diesem Prinzip, das der kausalen Verknüpfung von Ereignissen dienen kann, die Einbeziehung biographischen Materials in die Geschichtsschreibung (*de orat.* 2, 63f.). Ein Überblick über den gesamten Lebenslauf der Person, die dabei zur Rede steht, ist für alle diese Motive und Ausdrucksformen biographischen Interesses jedoch in der Regel ganz unnötig.

Es war die Philosophie, die zum ersten Mal das Menschenleben als Ganzes in den Blick nahm. Seit Sokrates verstand man Philosophie in erster Linie als eine Lebensform, zu deren Erfüllung im individuellen Lebenslauf die Lehren aller Schulen, so verschieden sie ausfielen, leiten sollten. Pierre Hadot¹² hat kürzlich diese generelle Zielsetzung der griechischen Philo-

¹⁰ A. DIHLE, *Studien zur griechischen Biographie*, Abh. Akad. der Wiss. in Göttingen, 3. Folge, Nr. 37 (Göttingen 1956; 2¹⁹⁷⁰).

¹¹ P. HADOT, "Fürstenspiegel", in *RAC* 8 (1972), col. 555-631.

¹² P. HADOT, *Qu'est-ce que la philosophie antique?* (Paris 1995).

sophie nachdrücklich hervorgehoben. Sie wird hinter der eifri- gen und durchaus berechtigten Erforschung der Lehrmeinun- gen und des philosophischen Denkens allzu leicht vergessen. Die Fülle der Untersuchungen zur Psychologie, zu den Formen individueller und sozialer Lebensgestaltung, zu Inhalt und Begründung moralischer Normen, die in der zweiten Hälfte des 5.Jh. einsetzte, erhielt im Anschluss an das Wirken des Sokrates diesen dominierenden Bezugspunkt in allen Zweigen der Philosophie. Er hatte gelehrt, dass nur ein geprüftes Leben lebenswert sei und selbst gezeigt, wie gerade das Ende des Lebens in diese Prüfung einzubeziehen sei und ein Urteil über sein Gelingen gestatte. Dass man in diesem Sinn die Biogra- phien Plutarchs lesen muss, nämlich als Exempel gelungener oder misslungener Lebensführung zwar bekannter und in der Überlieferung herausgehobener, aber dem Leser kommensura- bler Personen, findet nur in der philosophischen Tradition seine Erklärung. Das gilt ganz unabhängig von den Fragen zur Quellenbenutzung des Autors, seinen psychologischen Katego- rien oder politischen Anschauungen.

Dass es dieses Anstosses aus der Philosophie bedurfte, um den Blick auf das Ganze eines Lebens zu lenken, lehrt auch die plötzlich auftretende Vielzahl biographischer Titel¹³, die vor allem aus der Frühzeit des Peripatos überliefert sind (Aristoxenos, Dikaiaarch, Chamaileon u.a.). Dort hatte sich der sokrati- sche Impuls mit besonders hochentwickelten Methoden der Charakteranalyse und -darstellung verbunden. In anderer Weise aufschlussreich sind die Fragmente des Antigonos von Karystos aus dem 3.Jh. v.C¹⁴. Dieser, ein vielseitiger Literat ohne erkennbares Interesse an philosophischen Lehren, verfas- ste Lebensbilder der zu seiner Zeit in Athen wirkenden Philo- sopher. Sie sind voller Details über ihre Lebensführung und Wesensart. Offenbar erschien es dem Autor sinnvoll, die ver-

¹³ Alle Fragmente zusammengestellt bei F. WEHRLI (Hrsg.), *Die Schule des Aristoteles* (Basel 1944ff.).

¹⁴ Immer noch unersetzt U.v.WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Antigonos von Karystos* (Berlin 1881).

schiedenen, oft miteinander im Streit liegenden Vertreter und Lehrer der $\tau\acute{e}χνη \pi\varepsilon\rho\iota$ $\tau\grave{o}\nu \beta\acute{e}o\nu$ beim Wort zu nehmen, indem man ihre eigene Lebensführung prüfte.

Ist es nun möglich, Leos form- oder gattungsgeschichtlichen Ansatz, der ganz unabhängig von der vorbildlichen Aufarbeitung des ihm bekannten Materials nachdenkenswert bleibt, mit der Frage nach der Biographie als Phänomen der Mentalitätsgeschichte in eine sinnvolle Beziehung zu setzen? Bis heute gilt nämlich Leos initiale Beobachtung unvermindert, dass sich die aus der Antike erhaltenen Biographien zwanglos in schematische und literarisch geformte einteilen lassen. Die verwirrende Fülle neuer Gesichtspunkte und neuen Materials, das teils neu gefunden, teils neu in die Diskussion einbezogen wurde, kann wohl nur durch eine Kombination form- und mentalitätsgeschichtlicher Fragestellungen geordnet werden.

Die antike Literaturtheorie und -kritik, aus der man, wenn möglich, die Kriterien zur Bestimmung einer literarischen Gattung beziehen sollte, lässt uns für die Biographie, anders als für das Enkomion, fast völlig im Stich. Im Prozess der Kanonisierung bestimmter Autoren und Werke der Prosaliteratur, vor allem im Zusammenhang der klassizistischen Bewegung seit dem 1.Jh. v.C., spielte die Biographie keine Rolle. Die teilweise zweifellos geformten und literarisch anspruchsvollen Biographien des 3. und 2.Jh. v.C., von denen wir durch Fragmente oder Hinweise wissen, die Werke der Satyros, Hermippos, Antigonos, Sotion u.a., fanden wie die allermeisten Werke hellenistischer Kunstprosa keine Gnade vor den Augen der Theoretiker des Klassizismus der beginnenden Kaiserzeit. Das Enkomion hingegen war auch durch Autoren klassisch-attischer Prosa vertreten, und darum besitzen wir noch den *Euagoras* des Isokrates und Xenophons *Agesilaos*. Lediglich eine Reihe eher beiläufiger Äusserungen kann lehren, dass es bei Autoren und Lesern trotz des fehlenden Kanons exemplarischer Werke auch in der Kaiserzeit durchaus ein Bewusstsein von der litera-

rischen Eigenart einer Biographie gab, denn diese Äusserungen beziehen sich deutlich auf Werke geformter Literatur, nicht auf die formlose Sammlung biographischen Materials als Resultat gelehrter Arbeit.

Zunächst sind die Stellen zu nennen, an denen Plutarch von der eigenen biographischen Schriftstellerei spricht. Mehrfach, am ausführlichsten in der *Alexander-Vita*¹⁵, betont er, dass in der Biographie der Bericht über alltägliche Handlungen der Titelhelden wichtiger sei als die Schilderung ihrer Taten als Feldherren oder Staatsmänner, die den Stoff der Historiographie bilden. (Das war freilich der Hauptinhalt der von Plutarch benutzten, überwiegend historiographischen Quellen.) Grosse geschichtliche Ereignisse, so steht es in der *Galba-Vita*¹⁶, solle der Biograph überhaupt auch nur dann berücksichtigen, wenn sie Aufschluss über das Wesen des Dargestellten versprechen, also in dieser Hinsicht den Alltagshandlungen gleichkommen. In der Vorrede zu dem Paar Timoleon/Aemilius Paullus¹⁷ vergleicht er das Verhältnis des Biographen zu seinem Titelhelden dem vertrauten Gespräch des Gastgebers mit einem eigens dazu eingeladenen Besucher. Alle diese Worte bestätigen den in den abschliessenden Synkrisis wiederholt gegebenen Hinweis, dass die Biographien als negative oder positive Exempla gemeint sind¹⁸, und zwar im Blick auf moralische Maßstäbe, die der Leser auf sein eigenes, privates Leben anwenden kann. Die Biographien dienen, wie Plutarch erklärt, der ἐπανόρθωσις τῶν ηθῶν des Lesers¹⁹. Was die pseudodionysische *Ars rhetorica* überraschenderweise von der Geschichtsschreibung sagt, dass sie Moralphilosophie anhand von Beispielen sei²⁰, gilt gewiss nicht für die ganze antike Historiographie, aber mit Sicherheit

¹⁵ *Alex.* 1; *Per.* 1; *Nic.* 1; *Cim.* 2,2; *Art.* 8,1; *Fab.* 16; *Cat. Mi.* 37; *Pomp.* 8,6; vgl. *De Herod. malign.* 3-5, 855 C ff. und *De glor. Ath.* 3, 347 D, wo in verschiedener Weise auf die Specifica historiographischer Darstellung Bezug genommen wird.

¹⁶ *Galb.* 2.

¹⁷ *Aem.* 1.

¹⁸ *Aem.* 5; *Arat.* 1; *Demetr.* 1; *Sert.* 10.

¹⁹ S.u.S. 127.

²⁰ Ps.DION.HAL. *ars rhet.* 11, 2, II p.376 U.-R.

für Plutarchs Biographien. Diese Werke wenden sich an den Leser als Privatmann, der nach moralischer Belehrung verlangt. Das setzt den Abstand zu einem grossen Teil der Geschichtsschreibung nach Thukydides, die mit der Konzentration auf die Haupt- und Staatsaktionen gerade dem Staatsmann dienen soll. Ihr grossgearteter, allgemeines Interesse beanspruchender Stoff rechtfertigt ihren hohen Stil²¹. Dieser ist der Biographie fremd, was beispielsweise das Fehlen eingeschobener Reden oder landeskundlicher Exkurse zur Folge hat. Aber Plutarchs Werke zeigen ebenso wie die Fragmente der *Euripides-Vita* des Satyros, dass deshalb literarische Stilisierung der Biographie in Komposition und Wortwahl keineswegs zu fehlen brauchte.

Wie nun die der Biographie angemessene Stilisierung eingeschätzt wurde, kann man vielleicht einer Stelle in den *Briefen* des Jüngeren Plinius entnehmen, der sich in anderem Zusammenhang ausdrücklich auf die Erhabenheit des historiographischen Stiles bezieht (5, 8). Er erwähnt die Schrift über die *Exi-
tus occisorum aut relegatorum a Nerone*, die ein gewisser C. Fannius in drei Büchern verfasst hatte (5, 5), *subtiles et diligentes et Latinos atque inter sermonem historiamque medios*. Das ist die recht genaue Beschreibung einer Gestaltung nach den Regeln des *genus tenue*, das zwischen einfacher Konversationssprache und gehobener Diktion der Geschichtsschreibung die Mitte hält, aber vor allem in der Wortwahl, der Latinitas, strengen Regeln folgt. Zwar lässt sich die Literatur *De mortibus* nicht einfach mit der Biographie gleichsetzen. Aber beide teilen den moralischen Appell, wie es die nur aus christlicher Zeit erhaltenen Beispiele jener Gattung zeigen. Das Gewicht, das auch die Biographie auf die Beschreibung des Todes legt, der ja gleichsam das Siegel auf ein moralisch bewertetes Leben drückt, lässt die gemeinsame Zielsetzung erkennen. So ist auch

²¹ Den Gegensatz zwischen echter, erhabener Geschichtsschreibung und der, welche berichtet, "was der Kaiser bei Tisch sagte", betont Ammian (26, 1, 1), während der Verfasser der *Historia Augusta* gerade die letztgenannte bevorzugt (*Prob. prooem.*). Vgl. auch CIC. *leg. 1, 5f.* und PLIN. *epist. 5, 8*.

mit einer Gleichheit von Leserschaft und Lesererwartung für beide zu rechnen, und wir werden darum Plinius' Stilbeschreibung auch auf die Biographie beziehen dürfen.

Der einzige Text hellenistischer Zeit, in dem vom Unterschied zwischen Geschichtsschreibung und Lebensbeschreibung die Rede ist, steht bei Polybios (10, 21) und ist Gegenstand lebhafter Debatten geworden²². Man nahm ihn sowohl für die strenge Trennung als auch den fliessenden Übergang zwischen Historiographie und Biographie als Zeugnis in Anspruch. Polybios hatte vor der Abfassung der *Historien* eine Biographie seines politischen Ziehvaters Philopoimen geschrieben. An der angegebenen Stelle beginnt ein Exkurs über Leben und Charakter dieses Mannes, wie ihn Polybios auch sonst in die *Historien* einfügte, und er weist an der angegebenen Stelle darauf hin, dass der Exkurs umfangreicher ausgefallen wäre, wenn jene Biographie nicht schon vorläge.

Merkwürdig sind nun einige Mitteilungen, die Polybios in diesem Zusammenhang hinzufügt. Er erläutert zunächst, weshalb er in seinem Geschichtswerk φύσις und ἀγωγή grosser Männer beschreibe und nicht wie andere Historiker Stadtgeschichten als Exkurse einfüge. Er wolle nämlich zu Bewunderung und Nacheiferung anregen und zur ἐπανόρθωσις τῶν ἀκουούντων beitragen. Polybios begründet sein Verfahren, biographisches Material in die Geschichtsdarstellung aufzunehmen, also nicht mit der aus Cicero bekannten Ansicht, Kenntnis der Charaktereigenschaften der handelnden Personen diene der Kausalerklärung des geschichtlichen Handlungsablaufes. Vielmehr betont er wie Plutarch, und zwar mit fast denselben Worten, den moralischen Zweck seiner biographischen Digressionen.

Da er nun — so fährt er fort — bereits eine Biographie Philopoimens in drei Büchern verfasst habe, Herkunft und Jugend des Helden darin ausführlich, seine Taten aber nur summarisch oder

²² A. MOMIGLIANO, *op.cit.* (o.Anm. 8), 8; dagegen B. GENTILI - G. CERRI, *Storia e biografia nel pensiero antico* (Roma/Bari 1983), 63ff.

kapitelweise und nicht chronologisch (κεφαλαιωδῶς) behandelt habe²³, werde er nunmehr das Letztgenannte κατὰ μέρος, also ausführlich, darstellen. Die eine Art der σύνταξις sei nämlich enkomastisch und verlange eine Darstellung κεφαλαιωδῶς καὶ μετ’ αὐξήσεως, die gegenüber Lob und Tadel neutrale Geschichtsschreibung dagegen einen wahrheitsgetreuen, mit Begründungen und Reflexionen im einzelnen ausgeführten Bericht.

Die drei Bücher über Philopoimen haben manche als Biographie, andere als Enkomion gedeutet. Frank Walbank spricht in seinem unübertrefflichen Kommentar von einer “enkomastischen Biographie”. Polybios hatte bei der Formulierung des Unterschiedes zwischen diesem Werk und den *Historien* offenbar für beides eine bestimmte Vorstellung von den Erfordernissen ihrer jeweiligen Gattung. Handelte es sich im Fall der *Philopoimen-Vita* nun um ein Enkomion oder eine Biographie? Zum Enkomion passt eher die postulierte summarische, sachlich, nicht chronologisch geordnete und unvollständige Darstellung der Taten — allerdings gibt es dasselbe in den Biographien Suetons und denen des Diogenes Laertios. Auch die lobende Tendenz lässt an das Enkomion denken, aber der moralisch-paedagogische Zweck der Biographien Plutarchs kommt gleichfalls nicht ohne Lob und Tadel aus. In der Bedeutung, die der Herkunft und Jugend beigemessen wird, weil hier die natürliche Veranlagung am deutlichsten zutage tritt, sind sich Biographie und Enkomion gleichfalls einig, ebenso wie in der Konzentration auf die moralischen, nicht naturbedingten Verhaltensweisen in der Darstellung der Taten des erwachsenen Mannes. Diese Regel gilt für die Biographien Plutarchs, wird aber schon in Anaximenes' *Rhetorik* ausdrücklich auch für das Enkomion gefordert²⁴. Was Polybios' Ankün-

²³ Κεφαλαιωδῶς bedeutet, dass ein Text die Hauptsachen enthält und nach diesen, nicht aber chronologisch oder sonstwie gegliedert ist. Daraus ergibt sich die Konnotation des Summarischen und Unvollständigen.

²⁴ Dass sich der Lobredner bei der Darstellung des reifen Mannes an dessen moralische und weniger seine natürlichen Eigenschaften halten solle, ist ein fester Topos in der rhetorischen Theorie des Enkomions, z.B. ANAXIM. *rhet.*

digung seines biographischen Exkurses, der ja die moralische Zielsetzung mit Biographie und Enkomion teilt, diesen voraus-haben soll, ist die vollständige Darstellung der Taten $\mu\epsilon\tau'\alpha\pio\delta\varepsilon\xi\omega\varsigma$, also wie es ein Geschichtswerk, nicht aber die Biographie verlangt²⁵.

Leider hilft das, was von diesem biographischen Exkurs erhalten blieb, uns wenig weiter. Neben einigen Angaben zu Herkunft und Jugend, die doch in der *Vita* schon ausführlich behandelt waren, erfahren wir Detailliertes nur über Philopoimens Verdienste als militärischer Organisator, aber kaum etwas über seine $\pi\rho\alpha\xi\epsilon\iota\varsigma$. Das militärtechnische Detail stand gewiss nicht in der *Vita*, passt aber in ein Geschichtswerk des polybianischen Typus. Für die Frage, ob die *Vita* ein Enkomion oder eine Biographie war, ergibt sich daraus nichts.

Eines freilich ist sicher: Keines der uns bekannten Enkomien, einschliesslich der spätantiken Lobreden, hat einen Umfang von drei Büchern²⁶. Keinesfalls also stand Polybios' Werk über Philopoimen in der Tradition des isokrateischen *Euagoras*, an der sich auch die rhetorische Theorie orientierte. Viel eher wird man an ein Werk von der Art der Augustus-Biographie des Nikolaos von Damaskos denken²⁷. Wir kennen deren Umfang nicht, aber nach den relativ langen, wenn auch nur die Frühzeit des Augustus betreffenden Fragmenten zu urteilen war er beträchtlich und überstieg den eines üblichen Enkomions um ein vielfaches. Ausserdem trug das Werk aber deutlich enkomastiischen Charakter, und es war, immer nach dem Zeugnis der Fragmente, nicht ein um eine Hauptfigur komponiertes Geschichtswerk wie die *Philippika* Theopomps

1440 b 10ff.; ARIST. *rhet.* 1,9, 1367 b 21ff.; MENANDER, Περὶ ἐπιδεικτικῶν 2, p.372 Spengel mit dem Kommentar von D.A. RUSSELL - N.G. WILSON (Oxford 1981). Vgl. auch A. DIHLE, *Studien zur griechischen Biographie* (o.Anm.10), 81ff.

²⁵ Zu Polybios' Gebrauch des Terminus $\alpha\pi\delta\varepsilon\xi\varsigma$ vgl. F. WALBANK, *Polybius* (Berkeley 1972), 57f.

²⁶ Die reichlich bezeugte Tradition der Vorschriften für das Enkomion setzt wohl durchweg Texte begrenzten Umfangs voraus: ANAXIM. *rhet.* 35, 3f., 1440 b 16ff.; THEON, *prog.* 8, p.110 Spengel; APHTH. *prog.* 8, p.26 Rabe u.a.m.

²⁷ Die Fragmente in *FGrHist* 90 F 125-130.

oder Duris' Agathokles-Geschichte. Vielmehr sollte es darin nur um die Person des Augustus gehen, wie uns der Autor selbst in der Einleitung zu der sehr ausführlichen Darstellung der Ermordung Caesars und der unmittelbar folgenden Ereignisse versichert. Jugend und Privatleben des Augustus waren in gut biographischer und auch enkomastiischer Manier sehr ausführlich behandelt, und Berichte über seine Taten sind in den erhaltenen Teilen stets mit Hinweisen auf seine dadurch bezeugten Eigenschaften verbunden²⁸. Wir wüssten gern, ob Nikolaos sein Werk nach Augustus' Tod vollendete, ob es also die für einen antiken Biographen entscheidende letzte Lebensphase einschloss. Unübersehbar jedoch sind die — natürlich stets positiven — moralischen Bewertungen.

Eben dieses, die moralische Bewertung eines Menschen, muss von entscheidender Bedeutung gerade in den Werken gewesen sein, die als erste in der Überlieferung ausdrücklich als Biographien, *βίοι*, bezeichnet werden, nämlich die Philosophenviten des Aristoxenos²⁹. Er stellte Pythagoras und Archytas als positive, Sokrates und Platon als negative moralische Exempla vor. Zwar scheint das auf die Enkomien zu antworten, die bald nach Platons Tod von Speusipp, Xenokrates, Philipp von Opus und Hermodor verfasst wurden. Vermutlich hatten sich diese der von Isokrates geschaffenen literarischen Form bedient, um das Andenken an ihren Meister lebendig zu halten, während Platon selbst ohne Rückgriff auf diese neue Errungenschaft in den *Dialogen*, insbesondere denen, die Prozess und Tod des Sokrates zum Hintergrund haben, ein Denkmal für seinen Lehrer errichtete. Vor allem die *Apologie* lenkt in diesem Zusammenhang den Blick des Lesers auf die Gesamtheit der Lebensführung des Sokrates.

Wenn nun Aristoxenos' Lebensbeschreibungen stets als *βίοι*, nie als Lob- oder Schmähschriften im Sinn des *γένος*

²⁸ F 130 p.402; vgl. ANAXIM. *rhet.* 35, 5-14, 1440 b 26-1441 a 37.

²⁹ Die Fragmente bei F. WEHRLI (Hrsg.), *Die Schule des Aristoteles* 2 (Basel/Stuttgart 1967), fr. 11-32 (Pythagoras), fr. 47-50 (Archytas), fr. 51-60 (Sokrates), fr. 61-68 (Platon).

ἐπιδεικτικόν zitiert werden, deutet das auf einen Neuansatz, der die enkomasti sche Tradition, Platons Sokrates-Darstellung und die gerade im Peripatos gepflegte Erforschung der Lebensformen oder Lebensweisen — man denke z.B. an Aristoxenos' Zeitgenossen Dikaiarch und seinen Streit mit Theophrast³⁰ — miteinander verknüpfte. Der letztgenannte Faktor wird vermutlich in der Biographie des Pythagoras, über den es nur eine mehr oder weniger legendäre Überlieferung gab, eine besondere Rolle gespielt haben. Das darf man aus den kaiserzeitlichen Pythagoras-Viten erschliessen, die in der auf Aristoxenos zurückgehenden Tradition stehen³¹. Wenn auch die im Wortlaut erhaltenen Fragmente der Biographien des Aristoxenos kein verlässliches Urteil über ihren Stil gestatten, so darf man doch annehmen, dass sie ähnlich wie die exoterischen Schriften des Aristoteles für ein grösseres Lesepublikum bestimmt und entsprechend geformt waren.

Wie dann diese Überlieferung vom Leben der Philosophen seit dem 3.Jh. v.C. im Zusammenhang umfassender Literaturstudien mit genauen Daten angereichert, aber zuweilen auch durch Anekdoten u.dgl. dem Publikumsgeschmack angepasst wurde, hat Ingemar Düring am Beispiel der *Aristoteles-Vita* vorbildlich dargestellt³². Die Philosophen-Viten bis hin zu Diogenes Laertios und den Neuplatonikern zehren aus diesem Fundus. Mit seiner *Pythagoras-Vita* hatte sich Aristoxenos einer Person zugewandt, von der es wenige zuverlässige Zeugnisse gab, vergleichbar den Sieben Weisen, Aesop und anderen Gestalten der Frühzeit, aber auch vielen der alten Dichter. Mary Lefkowitz hat gezeigt³³, wie die Dichterbiographien, für

³⁰ F. WEHRLI (Hrsg.), *Die Schule des Aristoteles* 1 (Basel/Stuttgart 1967), fr. 25-46.

³¹ In der mit Dikaiarch und Aristoxenos beginnenden Tradition der Pythagoras-Viten, aus der nur die spätantiken Beispiele — Porphyrios und Jamblich — vollständig erhalten sind, war das Leben des Philosophen stets als Darstellung der für seine Anhänger verbindlichen Lebensweise erzählt.

³² I. DÜRING, *Aristotle in the Ancient Biographical Tradition* (Göteborg 1957), 463ff.

³³ M. LEFKOWITZ, *The Lives of the Greek Poets* (London 1981).

die gleichfalls im Zusammenhang der Aufarbeitung des literarischen Erbes seit dem frühen Hellenismus ein Interesse aufkam, mit Hilfe von Fiktionen, Wanderanekdoten und der systematischen Ausdeutung ihrer Werke als Lebenszeugnisse konstruiert wurden. Bisweilen geben ja Dichtungen durchaus Aufschluss über Details im Leben des Dichters. Schon Aristoteles versuchte, aus Solons Gedichten den Hergang seiner politischen Tätigkeit zu erschliessen, von der es sonst nur legendäre Kunde gab³⁴. Aber je mehr Biographien auch dem Unterhaltungsbedürfnis eines breiteren Lesepublikums genügen sollten, um so ausgiebiger bediente man sich dieser Methoden, vermutlich parallel zu einer stilistisch immer anspruchsvolleren Gestaltung des Textes. Hermipp, der Kallimacheer Istros und Satyros repräsentieren diese Tendenzen³⁵.

Das Beispiel Solons zeigt bereits, dass man zwischen den Biographien der Könige und Staatsmänner auf der einen, der Dichter und Philosophen auf der anderen Seite nicht streng unterscheiden kann, wie es Leo vorschwebte. Viele der Biographen, z.B. Satyros, die nur durch Zeugnisse und Fragmente bekannt sind, haben beide Kategorien berücksichtigt³⁶. Ebenso wenig lässt sich daran festhalten, dass Biographien als Resultat gelehrter Forschung durchweg ohne, unterhaltsame dagegen mit literarischer Stilisierung abgefasst waren. Papyrusfunde haben gelehrt, dass es auch formlose Lebensabrisse gab, die nicht weniger Anekdotisches enthielten als die sorgfältig stilisierten Biographien des Satyros³⁷. Doch bleibt festzuhalten, dass in der zur Unterhaltung eines Lesepublikums bestimmten biographischen Literatur der Ansatz, dem die Biographie ihre Entstehung verdankt, nämlich der Versuch, ein ganzes Leben und nicht nur einzelne Taten als moralisches Phänomen zu

³⁴ *Ath. pol.* 8-13.

³⁵ Vgl. I. DÜRING, *op.cit.* (o.Anm.32), 464f.

³⁶ Bei C. MÜLLER, *Fragmenta Historicorum Graecorum* III (Paris 1883), sind Fragmente aus Biographien des Satyros über Alkibiades, den jüngeren Dionysios, Philipp I. von Makedonien, Sophokles, Demosthenes, die Sieben Weisen und verschiedene Philosophen gesammelt.

³⁷ *FHG* III p. 160ff.

erfassen, hier zur Weitergabe von Klatsch und anderen vergleichbaren Informationen über das Privatleben berühmter Männer verflachte.

Gern wüssten wir mehr über das monumentale Werk des Sotion aus dem 2.Jh. v.C. Es enthielt in mindestens 23 Büchern die Lebensbeschreibungen und wohl auch die Referate der Lehre der Philosophen³⁸. Sie waren in der Folge echter oder auch konstruierter Schulzugehörigkeit angeordnet, das Ganze also von einer philosophiegeschichtlichen Konzeption bestimmt. Die Berücksichtigung der 'barbarischen Philosophie', die einer zuerst bei Aristoteles auftauchenden Meinung zufolge Überreste eines urzeitlichen Wissens der Menschheit enthielt³⁹, vervollständigte diese historische Perspektive. Nach seiner Nachwirkung zu urteilen, die bis zu dem vergleichbaren Werk des Diogenes Laertios reichte, müssen Sotions *Diadochai* voll der wertvollsten Resultate gelehrter Forschung gewesen sein. Doch lässt sich leider nicht mehr sagen, ob dem auch eine sorgfältige, dem Geschmack eines literarisch interessierten Publikums genügende Stilisierung entsprach oder ob wir aus dem Stil des Diogenes Laertios auf die literarische Gestalt seiner Quelle schliessen können.

Wie die meisten Literaten seit dem Ausgang des 4.Jh. v.C., die Biographien verfassten und von denen wir wissen, erscheint auch Sotion in der Überlieferung als Peripatetiker. Ob das immer tatsächlich im Sinn einer Schulzugehörigkeit aufzufassen ist, lässt sich nicht mit Sicherheit bestimmen und bleibt zumindest fraglich. Die Kombination gelehrter Forschung und literarischer Tätigkeit übernahm das Museion von Alexandrien — später auch die anderen Pflegestätten des literarischen Erbes

³⁸ Angesichts der neuen Einschätzung des Diogenes Laertios als eines durchaus selbständigen, nicht nur kompilierenden Autors muss man mit Rückschlüssen auf das Werk des Sotion besonders vorsichtig sein. Vgl. dazu M. GIGANTE, in *Elenchos* 7 (1986), 7-102.

³⁹ ARIST. fr. 35 Rose. Vor allem die Stoiker griffen diesen Gedanken auf, indem sie die Weisheitstraditionen exotischer Völker als Überreste eines den Menschen der Urzeit noch verfügbaren und später verlorengegangenen natürlichen Wissens von der Welt betrachteten.

— zusammen mit der naturwissenschaftlichen Forschung aus der vom Peripatos gestifteten Tradition. Wenn sich deshalb die Bezeichnung ‘Peripatetiker’ als allgemeine Bezeichnung des Literaten mit gelehrten Interessen einbürgerte, wäre das nur folgerichtig gewesen⁴⁰.

Aber nicht nur die bezeugten Anfänge biographischer Literatur und die in ihrer Überlieferung begegnende Terminologie deuten auf die wichtige Rolle, welche die Schule des Aristoteles in diesem Zusammenhang gespielt hat. Plutarchs *Parallelbiographien* bieten die besten Beispiele einer literarisch durchgeformten, von einer anderen, der Historiographie, durch eigene Gesetze abgegrenzten Gattung. Ihr Zweck war nach den Wörtern des Autors die moralische Belehrung des Lesers. Ist es da ein Zufall, dass die psychologisch-ethischen Kategorien, in denen Plutarch das Wesen seiner Helden analysiert und beschreibt, sich auf das engste mit dem berühren, was wir in Aristoteles’ *Ethiken* lesen? Diese Sichtweise unterscheidet streng zwischen den naturgegebenen Eigenschaften einerseits und den durch bewusstes Handeln erworbenen und darum moralisch bewertbaren Verhaltensweisen andererseits. Die erstgenannten werden durchweg nur im Abschnitt über die Jugend aufgeführt. Angesichts der Bedeutung, die in den Augen des Biographen den anderen, lange im Werden befindlichen und vor einem Wandel nie gesicherten, im eigentlichen Sinn moralischen zukommt, wird auch verständlich, dass erst der Überblick über das ganze Leben Wesen und Wert eines Menschen erschliessen kann. Plutarch hat in der Schrift *De virtute morali* diese Konzeption auch theoretisch entwickelt: Während der φύσις die Kategorie des άει entspricht, bringt es das ηθος nur bis zum πολλάκις⁴¹. Darum lässt sich über den Charakter eines

⁴⁰ A. DIHLE, in *Entretiens Hardt* 32 (1986), 202f.

⁴¹ Während Platon, darin älterem Sprachgebrauch folgend, Veränderungen im Charakter des Menschen als Wandel der φύσις bezeichnet (Stellen bei A. DIHLE, *Studien zur griechischen Biographie* [o.Anm.10], 83f.), reserviert Aristoteles dieses Wort für das, was unveränderlich ist. Auf die Kurzformel άει/πολλάκις bringt Aristoteles dieses Prinzip in der *Rhetorik* (1, 11, 1370 a 8). Der anthropo-

Menschen vor seinem Tod nichts Abschliessendes sagen, und gerade die letzte Lebenszeit und die Todesstunde können viel über das Wesen eines Menschen verraten. Das begründet auch den unüberbrückbaren Unterschied zwischen Biographie und Autobiographie. Seit alter Zeit stand auf den Grabsteinen Gefallener die Formel ἀνὴρ ἄγαθὸς γενόμενος ἀπέθανε. Erst der Tod auf dem Schlachtfeld hatte die ἀρετή des Gefallenen ein für alle Mal erwiesen. Die Vorstellung, dass moralische Eigenschaften nicht natürliche Gaben sind, sondern durch Tun erworben werden und auch wieder verloren gehen können, teilte die peripatetische Ethik wie vieles andere mit sehr alten Anschauungen⁴².

Gewiss hatte damals im Mittelplatonismus, dem Plutarch zuzurechnen ist, längst die Verschmelzung platonischer, aristotelischer und stoischer Elemente eingesetzt. Aber dass gerade in der biographischen Tradition die für den Peripatos typischen Konzeptionen der Psychologie und Ethik vorherrschten, kommt gewiss nicht von ungefähr.

Von besonderem Interesse ist wohl in jeder Personen- oder Lebensbeschreibung das Problem, wie es zu einem Wandel bis dahin zur Eigenart des Dargestellten gehörender Verhaltensweisen in ihr Gegenteil kommen kann. Das gilt für die Historiographie ebenso wie für die Biographie. Man braucht nur an Tacitus' erste *Annalenbücher* zu erinnern, in denen kaum etwas

logische Sprachgebrauch hellenistisch-römischer Zeit folgt dieser Linie. Polybios spricht z.B. von einem Verhalten gegen die — demnach eigentlich unveränderliche — Natur (9, 23, 4; ähnlich PLUT. *Mar.* 28), und Plutarch stellt fest, dass Romulus und Theseus die gleiche, für einen Staatsmann geeignete Natur gehabt hätten, der eine aber eine τυραννική, der andere eine δημοτική μεταβολή seines Verhaltens zeigte (*Rom.* 31).

⁴² Auch bei Isokrates wird diese Auffassung deutlich, freilich ohne die von Aristoteles erreichte Genauigkeit des Ausdrucks. In der *Antidosis* (or. 15) 6-8 beklagt er sich darüber, dass man seine τρόποι und sein Erziehungsprogramm verkenne. Es sei ihm zwar leicht, ein Autenkomion zu schreiben, doch verstosse das gegen den guten Geschmack. So wolle er nur eine εἰκὼν τῆς ἐμῆς διανοίας καὶ τῶν ἄλλων τῶν βεβιωμένων vorlegen. Es geht ihm also nicht um eine statische Wesensbeschreibung, sondern um die Schilderung seiner Gesinnung und der in den Einzelheiten des Lebensvollzuges zutage tretenden Verhaltensweisen.

den Leser so fesselt wie die Beschreibung des Wandels, den das Verhalten des Tiberius im Lauf der Jahre erlebte. Zum Vergleich zwischen biographischer und historiographischer Ausprägung dieses Motivs bietet sich wiederum Polybios an. Er hat nicht nur biographische Exkurse in seine *Historien* eingefügt, sondern gerade dem Problem des Charakterwandels besondere Aufmerksamkeit gewidmet und sich auch theoretisch zu dieser Frage geäussert.

Plutarch erklärt in der *Sulla-Vita*⁴³ die Verschlechterung im anfangs sehr positiv bewerteten Verhalten des Titelhelden, seine moralische Depravation, mit dem Übermass an Erfolg und Ruhm, das ihm die τύχη bescherte und das ihn zur Masslosigkeit verführte. Dieses Erklärungsmodell entspricht der perpatischen Auffassung vom Charakterwandel Alexanders des Grossen. Der König hatte die besten Veranlagungen und genoss die beste Erziehung, was in seinem Verhalten so lange nachwirkte, als er sich immer neuen Aufgaben und Schwierigkeiten stellen musste. Als ihm die Welt zu Füssen lag, verlor er die Selbstkontrolle. Dabei ging es nicht, wie es an einer vergleichbaren Stelle der *Arat-Vita* heisst, um eine μεταβολὴ τῆς φύσεως, sondern eine ἐπιθεῖξις τῆς κακίας, also ein rein moralisches Phänomen⁴⁴. Die Stoiker argumentierten ähnlich, schrieben aber Alexander einen von Grund auf schlechten Charakter zu, der nur zunächst durch die Schwierigkeiten in Schranken gehalten wurde und daher verborgen blieb. Nach dem grossen Erfolg konnte er dann offen zutage treten. Auf dieselbe, vom Übermass der Glücksumstände ausgehenden Gefahr für den moralischen Charakter eines Menschen kommt auch Nikolaos in der Augustus-Biographie zu sprechen⁴⁵.

⁴³ PLUT. *Sull.* 30. Dieses und das parallele Motiv der wohlütigen Einwirkung von Aufgaben, Not und Schwierigkeiten auf die Moral des Menschen spielen u.a. in der Marius-*Vita* eine besondere Rolle (2, 1f.; 6, 1; 24, 1; 27, 1; 34, 1. Vgl. auch o.Anm. 41).

⁴⁴ Zum Alexander-Bild A. HEUSS, in *A & A* 4 (1954), 65-104. Das Motiv auch PLUT. *Arat.* 51.

⁴⁵ FGrHist 90 F 128 p.396.

Polybios setzt sich mit ähnlichen Erscheinungen in der Laufbahn Hannibals und Philipps V. von Makedonien auseinander⁴⁶. Er aber bestreitet die, wie er sagt, oft geäusserte Meinung, es seien die Glücksumstände, die bei den Menschen einen Wandel der Verhaltensweisen bewirken. In seinen Augen ist es die *ποικιλία τῶν πραγμάτων*, vor allem aber der Einfluss der Mitwelt, insbesondere der Freunde und Ratgeber, die das Verhalten der Menschen zum Guten und zum Schlechten wenden können. Allein diese Faktoren macht Polybios in diesem Zusammenhang für den Wandel menschlicher Verhaltensweisen, auch das Abweichen von den *ἀφορμαὶ τῆς φύσεως*, der natürlichen Veranlagung, verantwortlich. Im Fall Philipps V. verweist er zur Bekräftigung seiner Auffassung auf dieselbe Erscheinung im Leben des Arat von Sikyon. Diese Ablehnung der *τύχη* als Faktor in der Erklärung menschlichen Verhaltens ist deshalb bemerkenswert, weil Polybios dieser Macht sehr wohl grosse Bedeutung im politischen und militärischen Geschehen zuschreibt. In den letzten Abschnitten über die Laufbahn Philipps bequemt sich Polybios merkwürdigerweise dann doch zu der verbreiteten Auffassung, dass es die Glücksumstände seien, die das Verhalten der Menschen beeinflussen. Das geschieht interessanterweise anlässlich der *μεταβολή* zum Guten, die Philipp V. im Unglück zeigte⁴⁷.

Wir wüssten gern, in welchen psychologischen und ethischen Kategorien Polybios in jenen drei Büchern das Leben Philopoimens darstellte. Wir könnten dann entscheiden, ob die in den biographischen Exkursen des Geschichtswerkes angewandte Methode, welche die *τύχη* beiseite lässt, einer besonderen Auffassung des Autors entsprach oder auch zu den Regeln gehörte, die nach seinen Worten Geschichtsschreibung und Biographie voneinander trennen.

⁴⁶ Stellen s. A. DIHLE, *Die Entstehung der historischen Biographie* (o.Anm. 4), 48-50.

⁴⁷ 25, 3, 9-10; das passt zu seiner Auffassung, dass die Tyche für Menschen und Staaten eine gerecht vergeltende Macht ausübe (1, 35, 1f.).

Der Versuch, das bisher Gesagte zu resümieren, ergibt etwa das folgende Bild von der Entstehung und Ausformung der Biographie als einer eigenen literarischen Gattung. Das auf verschiedenen Feldern der Literatur zu beobachtende Bestreben, dem biographischen Interesse des Lesers entgegenzukommen und so ungewöhnliche Leistungen Einzelner verständlicher zu machen, führte zu festen Konventionen, menschliche Eigenschaften und Verhaltensweisen durch den Bericht über Handlungen, aber auch über Jugend und Erziehung darzustellen. Im Enkomion, das im 4.Jh. v.C. seine kanonische Form erhielt, prägte dieses Verfahren erstmals eine ganze Literaturgattung. Die Reflexion auf Fragen der Ethik, der Psychologie, der Lebensformen und die präzise Darstellung der Antworten in der gleichzeitigen Philosophie erschloss neue Möglichkeiten der Erfassung, Beschreibung und Bewertung menschlichen Verhaltens. Vor allem aber lehrte das *exemplum Socratis*, das Menschenleben in seinem gesamten Ablauf als moralische Aufgabe zu betrachten, die von den Menschen einmal besser, ein anderes Mal schlechter erfüllt wird. Unter diesen Voraussetzungen entstanden im Peripatos, wo psychologisch-ethische Theorien die stärkste Systematisierung erfahren hatten, die ersten Biographien. Sie waren als moralisches Anschauungsmaterial konzipiert, vermutlich für ein breiteres Publikum bestimmt und nicht ohne literarische Formung abgefasst. Gerade im Fall der Philosophen, der Repräsentanten und Lehrer des rechten Lebens, war man an der Lebensführung der Männer interessiert, welche die Schultraditionen begründet hatten und weitergaben.

Die intensive Beschäftigung mit dem literarischen Erbe seit fruhellenistischer Zeit eröffnete die Möglichkeit, für viele Personen älterer Zeit genauere biographische Daten zu ermitteln und weckte zugleich das Bedürfnis, über das Leben vieler Dichter, Redner und Geschichtsschreiber sowie der von ihnen genannten Personen, aber auch der älteren Philosophen näher informiert zu werden. Das schlug sich nieder in der zuweilen fragwürdigen Ermittlung und Sammlung biographischer Daten

aus dem schriftlichen Nachlass und ihrer Auswertung in der Form von Biographien. Teilweise enthielten diese Lebensbeschreibungen nur eine kostlose Zusammenstellung biographischer Daten als Resultat gelehrter Arbeit. Andere sollten auch dem Unterhaltungsbedürfnis eines Lesepublikums genügen, und zwar auf verschiedenem literarisch-stilistischen Niveau. In diesen füllte man darum die Informationslücken mit Anekdoten, Fiktionen u.dgl. Dabei blieb der Biographie, ebenso wie dem biographischen Exkurs in der Historiographie, das Element moralischer Wertung erhalten. Wo der Dargestellte ein Feldherr oder Staatsmann war, diente der Bericht über seine Leistungen nur der Illustration seiner Eigenschaften und brauchte deshalb weder chronologisch noch vollständig zu sein. Niemals sollten jedoch Abschnitte über Jugend, Erziehung und letzte Lebenszeit fehlen. Die Auffassung vom Lebenslauf als einem moralischen Exempel, das jeder Leser auf sich beziehen konnte, verbot den hohen Stil, der die Geschichtsschreibung als Wiedergabe von Haupt- und Staatsaktionen auszeichnete. Darum fehlen der Biographie auch die im Wortlaut eingefügten Reden, und auch bei sorgfältiger Stilisierung vermeidet sie das *genus sublime*.

Diese zuerst an der Philosophenvita entwickelte Technik konnte auf Personen aller Art angewandt werden. Das zeigen die Titel der für den Hellenismus bezeugten, aber leider infolge der klassizistischen Reaktion des 1.Jh. v.C. nicht erhaltenen Biographien. Aus der Kaiserzeit sind neben den *Parallelviten* Plutarchs vor allem die immer wieder neu formulierten und mit neuem Material ausgestatteten Biographien der Philosophen erhalten, sowie die Lebensbeschreibungen von echten oder falschen Wundermännern aus der Feder Lukians und Philostrats⁴⁸. Diese gehören freilich zu einem besonderen Typus, der im Zusammenhang mit religiöser Propaganda und ihrer Parodierung steht. Daneben haben wir die Zusammenstellung

⁴⁸ Vgl. C.H. TALBERT, in *ANRW* II 16, 2 (1978), 1619-1651 und K. BERGER (o.Anm.6), 1212ff.

biographischer Daten in der grammatischen Tradition, in Lexika, Scholiencorpora u.dgl., die man von der Geschichte der literarisch-moralischen Biographie trennen sollte, obwohl sich auch dort gelegentlich Details finden, die eher dem Unterhaltungsbedürfnis der Leserschaft ihre Überlieferung verdanken. Diese Formen biographischer und biographieähnlicher Schriftstellerei fanden ihren Weg dann auch in die lateinische Literatur.

Soweit der Versuch, die Geschichte der griechischen Biographie aus ihren recht spärlichen Resten zu rekonstruieren. Die Erschliessung der Biographie als Form der Geschichtsschreibung begann bei den Römern, wurde aber bald auch von den Griechen nachgeahmt. Den ersten diesbezüglichen Versuch findet man in Tacitus' Lebensbeschreibung seines Schwiegervaters. Er blieb ohne Nachfolge. Die Kaiserbiographien Suetons gehören in die Tradition der Vermittlung antiquarischer Gelehrsamkeit, die z.B. von den Attidographen repräsentiert wird. In ihrer Gliederung spiegelt die dominierende Rolle des Kaisers in Gesellschaft und Staat der ersten nachchristlichen Jahrhunderte. So wurden die Kaiserviten unter den Bedingungen der späten Kaiserzeit sehr bald von der Nachwelt als Historiographie gelesen und entsprechend fortgesetzt, gewiss gegen die Intention ihres Verfassers. Aber darüber habe ich mich an anderer Stelle geäussert, und darum möchte ich mit diesem Hinweis schliessen⁴⁹.

⁴⁹ S.o. Anm. 4.

DISCUSSION

W. Berschin: Der Papyrusfund mit der *Euripides-Vita* des Satyros wurde wenige Jahre nach dem Erscheinen des Leo'schen Buches veröffentlicht. Wie ist es zu erklären, dass es Jahrzehnte dauerte, bis man erkannte, dass die Beschreibung des Gegensatzes zwischen 'peripatetischer' und 'alexandrinischer' Biographie in der von Leo gegebenen Form nicht zu halten ist?

Die Merkmale der Biographie peripatetischer Tradition sind teilweise in den Viten der lateinischen Spätantike nicht mehr festzustellen. Die formgeschichtlich aufschlussreiche *Vita Malchi monachi captivi* berücksichtigt nicht die letzte Lebenszeit des Helden. Die *Antonius-Vita* enthält eine grosse Rede, und die *Martinsvita* des Sulpicius Severus ist in ihrem fünften, sechsten und siebenten Teil dialogisch gestaltet. Schliesslich ist die letztgenannte *Vita* — trotz der gegenteiligen Versicherung des Autors — ausgesprochen überlegt stilisiert. Sind das Entwicklungen der Spätantike, oder darf man auch für die ältere Zeit solche Ausnahmen von der Regel annehmen?

Meine letzte Frage geht von der Beobachtung aus, daß sich Biographie und Autobiographie im Mittelalter nicht selten überschneiden. Die karolingische *Vita domini Anskarii* des Rimbert enthält eine Serie von Visionen, die Anskar, der Held der Biographie, selbst aufgezeichnet hat und welche die entscheidenden Stationen seines Lebens markieren. Auch Theoderichs von Echternach *Vita S. Hildegardis* besteht zum erheblichen Teil aus autobiographischem Material. Kann man solche Mischungen bereits für die Antike vermuten?

W.W. Ehlers: Die in den christlichen Biographien vorhandenen Elemente gehobenen Stils (direkte Reden, Pathos) haben

wohl ihren Ursprung in den direkten Reden und der hochaffektiven Ausdrucksweise der *Märtyrerakten*.

A. Dible: Friedrich Leo hat selbst zum Satyros-Papyrus unmittelbar nach dessen Veröffentlichung Stellung genommen (Nachr. Gött. Ges. Wiss. 1912, 3, 273-290). Dabei hatte er keine Veranlassung, seine Theorie zu revidieren, denn dass auch Personen des Geisteslebens in der 'peripatetischen' Tradition dargestellt wurden, war aus Fragmenten und Testimonien lange bekannt. Die entscheidende Kritik an Leo betraf seine Deutung der Biographien Suetons, dessen Einzigartigkeit er darin sah, dass dieser Kaiserviten in der kunstlosen, im Grammatikerbetrieb entstandenen Form geschrieben hatte. Dass dieses nichts Einzigartiges war, kam erst durch spätere Papyrusfunde ans Licht. Von W. Steidle (*Sueton und die antike Biographie*) ist das i.J. 1951 aufgearbeitet worden.

Widu Wolfgang Ehlers hat Ihre zweite Frage bereits beantwortet. Überlegt oder kunstvoll stilisiert konnte eine 'peripatetische' Biographie durchaus sein, aber eben nach den Regeln des *genus tenue*. Die Versicherung, auf literarischen Schmuck verzichten zu wollen, ist ein Topos, der in der christlichen Literatur sehr früh auftaucht (K. Thraede, *Studien zu Sprache und Stil des Prudentius* [Göttingen 1965], 48ff.).

Dem Biographen werden autobiographische Äusserungen seines Helden oder Aussagen über ihn aus dem Kreis seiner Vertrauten schon um der Authentizität willen stets willkommen sein. Die Figur des Damis in Philostrats Lebensbeschreibung des Apollonios von Tyana zeigt es, und in der byzantinischen Hagiographie, z.B. der *Vita* des Symeon Salos, gibt es wiederholt die Figur des Vertrauten, der die Wundertaten des Helden bezeugen kann, die dieser aus Demut geheimhält.

G. Bowersock: I am considering the antiquarian (or 'Who's Who') type of biography, as opposed to the literary form. Walter Berschin's allusion to the discrete 'Biography' section that we often find in book shops might remind us that 'Who's

'Who' books are relegated in such places to 'Reference'. The apparently (but only apparently) objective register of facts raises, in our discussion, the name of prosopography, so far not yet mentioned. Yet some, like Momigliano, have seen prosopography as a biographical enterprise, whereas others, notably Syme, have not. The different perceptions seem to arise from the acceptance or rejection of the objective character of a register of details. Mary Beard's paper yesterday exemplified the problem.

M. Beard: The boundary between 'prosopography' and 'biography' is, of course, very loaded. Is prosopography concerned with the building bricks (the sheer 'facts') of a life before they are ideologically converted into 'biography'? Or does the practice of prosopography show that these 'facts' are always already an ideological representation? Is *PIR* one of the least or one of the most ideological tools of our trade?

A. Dihle: Vielleicht darf man hinzusetzen, dass die Sammlung und Weitergabe biographischer Daten ohne literarische Aspirationen wohl immer der Übermittlung von Kenntnissen dient, die im Rahmen einer Erziehungs-, Bildungs- oder Wissenschaftstradition für wichtig gehalten werden. Damit entstehen solche Sammlungen notwendigerweise auf Grund 'ideologischer' Vorgaben, welche die Auswahl aus der Fülle des Materials bestimmen. Cornelius Nepos liefert dafür ein gutes Beispiel aus der Antike.

S.M. Maul: Während altorientalische und altägyptische Texte die Leistungen Einzelner aufzeigen, versuchen hellenistische biographische Texte die Leistungen Einzelner verständlich zu machen und die Eigenschaften Einzelner als durch bewusstes Handeln erworben darzustellen und moralisch zu bewerten. Griechische Texte mit biographischen Angaben aus archaischer Zeit stehen den entsprechenden altorientalischen viel näher und scheinen den Menschen in seinem Verhältnis zum

kosmischen Gefüge zu definieren. Was hat Ihrer Meinung nach zu den für die weitere Geistesgeschichte Europas so folgenreichen Änderungen des Weltbildes geführt, das den einzelnen Menschen, sein Denken, Wollen und Entscheiden in den Mittelpunkt stellt und ihm, anders als zuvor, an seinem Verhältnis zum Anderen und zum Kollektiv misst?

A. Dihle: Zweierlei wird man wohl anführen müssen, um diese ebenso weitgehende wie grundsätzliche Frage einer Antwort näher zu bringen. Da ist einmal die in der zweiten Hälfte des 5.Jh. v.C. sich verbreitende Einsicht, dass die notwendigen sozialen Ordnungen, in denen alle Menschen leben und aus denen sie ihre Vorstellungen von Recht und Unrecht beziehen, nicht gott- oder naturgegeben sind, sondern von Menschen gemacht und darum veränderlich sind. Vorbereitet wurde diese Einsicht, die zum ersten Mal den Unterschied zwischen Natur und Sittlichkeit zum Bewusstsein brachte, durch den alten Stolz der Griechen auf ihren Nomos als Maßstab politischen Handelns und durch die Konzeption eines umfassenden Naturbegriffs in der ionischen Wissenschaft. Aus diesem ging hervor, dass die Natur, welche "dieselben Krankheiten für Griechen und Barbaren verursacht", am Einzelnen, nicht an den von ihren 'unnatürlichen' Konventionen (*Nomima*) geprägten Völkern und Stämmen zu verifizieren ist. Das andere ist die kaum zu überschätzende Wirkung, die Sokrates auf das Denken der Griechen und ihrer Nachfolger ausgeübt hat. Kernstück seiner Lehre war, dass nur das ständiger Prüfung unterzogene Leben des Einzelnen lebenswert sei und dass "Anytos und Meletos mich nicht schädigen können", weil sie keinen Einfluss auf seine Seele und damit seinen sittlichen Zustand zu nehmen imstande seien. Die Aufgabe, Sittlichkeit und Natur zum Einklang zu bringen, das Ziel aller griechischen Philosophie, war damit dem Einzelnen gestellt und im Vollzug eines ganzen Lebens zu erfüllen.

L. Piccirilli: Conordo in linea generale con quanto esposto da Dihle nella sua relazione. Vorrei esprimere soltanto alcune

perplessità: innanzi tutto, non mi pare che l'encomio prescinda dalla cronologia, perché, p.es., l'*Agelao* di Senofonte risulta distinto in πράξεις, un resconto cronologico della vita (ovviamente dall' ascesa al trono) del re di Sparta, ed in ἡθος, una trattazione sistematica del carattere del re lacedemone. Inoltre, è mia opinione che i cosiddetti *Bioi* di Aristosseno siano più simili a un pamphlet che a un encomio. Aristosseno voleva screditare la scuola socratica e la sua *Vita di Pitagora* è un 'arma' di cui si serva per la sua battaglia antisocratica. Infine, le *Vite* raccolte nel volume di M.R. Lefkowitz appartengono a un genere che, nelle mie ricerche, ho definito 'scoliastico'; *Bioi*, messi insieme con materiale eterogeneo, annotazioni, osservazioni ecc., non destinati alla pubblicazione. Essi costituivano lo strumento di cui si servivano i *rhetores* per introdurre gli scolari alla lettura degli autori oggetto di studio.

A. Dihle: In der Beurteilung von Tendenz und Charakter der *Bioi* des Aristoxenos herrscht wohl allgemeine Übereinstimmung. Freilich ist dabei zu bedenken, dass Enkomion und Invektive als 'negative Lobrede' gleichermaßen den Regeln des γένος ἐπιδεικτικόν unterliegen können. Auch in der Frage des gelehrten, aus dem Grammatikunterricht zu erklärenden Charakters der Dichterbiographien gibt es keinen Dissens. Schwieriger ist die Frage ihrer Publikation zu beantworten, was immer man darunter verstehen will. Wo sie zusammen mit Scholien in der Ausgabe eines Dichters erscheinen, liegt sicher eine Publicationsabsicht vor, doch kann diese durchaus sekundär sein. Was die chronologische Ordnung im Enkomion angeht, so ist sie sicherlich nicht ausgeschlossen, vor allem nicht im Bericht über die Jugend oder den Aufstieg des Dargestellten. Aber im Hauptstück, der Schilderung der rühmenswerten Eigenschaften, spielt sie eben keine Rolle (vgl. etwa Isocr. *Euag.* [Or. 9] 21).

G. Bowersock: Three small points. 1) Roman emperors seem to feel an urge to write their autobiographies with view to future biographers and to posterity. Augustus, Hadrian, and

Septimius Severus come immediately to mind. 2) The *Agricola* does indeed include historical description and narrative, but so too does the virtually continuous account in Plutarch's *Galba* and *Otho* (despite Plutarch's professed intention). 3) Albrecht Dihle's invocation of Lucian's *Alexander* and Philostratus' *Vita Apollonii* leads one to ask whether, in the domain of individualism and morality, the novel may not be viewed in some relation to biography as well.

M. Beard: Pausanias, too, would be an interesting case. We have grown used to seeing his textual journey as the construction of an identity for 'Greece'. What if we saw it as the construction of an identity for himself?

A. Dihle: Im Fall der Herrscher des Dreikaiserjahres war es vielleicht die rasche Folge dramatischer Ereignisse, auf die sich ja Tacitus auch im Vorwort der *Historien* bezieht, die Plutarch in historiographische Bahnen lenkte. Dasselbe lässt sich auch in etlichen *Parallelwiten* beobachten, etwa in der *Crassus-Vita* mit der sehr lebendigen Schilderung der Schlacht von Carrhae. Plutarch war eben weitgehend auf die Auswertung und Nachzählung historiographischer Quellen angewiesen. Aretalogische Biographien und Romane können einander gerade in ihrem erbaulichen Charakter sehr nahe stehen. Allerdings kommt es dabei weniger als in der Biographie des plutarchischen Typus auf die Vollständigkeit des Lebensberichtes an. Das Werk des Pausanias kann man gewiss als Selbstzeugnis seines Verfassers betrachten. Aber gilt das nicht in immer wieder anderer Weise für sehr viele Werke der Literatur?

che si è svolta su un campo di spazio e nel tempo". Nell'idea di storia si intuisce la dimensione storica del tempo, mentre nella dimensione "storica" si sono raccolti elementi di spazio che condizionano le cose del tempo. In questo senso, come risulta da ciò che scriveva Cicerone, «l'ideale è che la storia debba essere scritta in modo che sia utile allo stesso». **VI**

LUIGI PICCIRILLI

I TESTI BIOGRAFICI COME TESTIMONIANZA DELLA STORIA DELLA MENTALITÀ

1. *Ione di Chio e Stesimbroto di Taso*

In via preliminare s'impone una duplice precisazione: la necessità di distinguere gli sporadici interessi biografici dalla biografia come genere letterario e la costante attenzione al rapporto fra la mentalità dello scrittore, quella dei destinatari dell'opera e la scelta del personaggio biografato in funzione dell'una e/o dell'altra. Inoltre lo stato estremamente lacunoso della produzione greca e latina rende oltremodo arduo individuare con certezza a quale categoria appartengano gli scritti degli autori vissuti prima di Cornelio Nepote¹. A ciò si aggiunga che neppure i titoli, per lo più ambigui, delle loro opere permettono di ovviare a questa difficoltà. Sicché risultano molto discutibili le affermazioni di quanti, al pari di Franz Stoessl² e di Klaus Meister³, ritengono rispettivamente le *Epidemiae* di

¹ Per esigenze di spazio e di tempo la loro scelta sarà estremamente selettiva e limitata alla sola biografia 'politica'.

² S.v. 'Ion' (3), in *Der Kleine Pauly* II (1967), 1435, 30. Un giudizio un po' più equilibrato si deve a G.[L.] HUXLEY, "Ion of Chios", in *GRBS* 6 (1965), 31, che ritiene le *Epidemiae* "il più antico esempio di 'memoirs' della letteratura greca".

³ "Stesimbrotos' Schrift über die athenischen Staatsmänner und ihre historische Bedeutung (*FGrHist* 107 F 1-11)", in *Historia* 27 (1978), 274-294, in partic. 291; ID., *La storiografia greca. Dalle origini alla fine dell'Ellenismo*, ed. it. (Roma-Bari 1992), 45.

Ione di Chio "la prima opera memorialistica della letteratura mondiale" e lo scritto *Temistocle, Tucidide [di Melesia] e Pericle* di Stesimbroto di Taso la "prima biografia greca in assoluto". Fra gli autori greci, nelle opere dei quali sono individuabili elementi biografici rivelatori anche del tipo di mentalità sottesa, va ricordato Ione di Chio (*FGrHist* 392), il quale nelle sue *Epidemias* ('Soggiorni': F 4-7) o *Hypomnemata* ('Ricordi': T 2)⁴ delineava con una certa qual vena autobiografica i ritratti degli uomini di cultura e dei personaggi politici incontrati ad Atene, nella propria isola o altrove. Se famosissimo e delizioso è quello di Sofocle amante dei bei fanciulli, da Ione conosciuto a Chio nel 441/40 a.C. (F 6), non meno interessante risulta l'altro, particolarmente elogiativo, di Cimone. Dopo averne caratterizzato l'aspetto fisico, sostenendo che era perfetto di forme e alto, con il capo adorno di una capigliatura ricciuta e folta (F 12) — un ritratto quindi nel quale compaiono già le caratteristiche fisiognomiche⁵ —, Ione racconta che, durante un banchetto tenutosi ad Atene in casa di Laomedonte (466/5 circa), Cimone cantò tanto gradevolmente da venir lodato dai convitati come più abile di Temistocle, il quale non aveva imparato né a cantare né a suonare la cetra. Poi, al momento del brindisi, il discorso cadde sulle imprese di Cimone e si rievocarono le maggiori. Egli stesso allora narrò quello che, a suo avviso, reputava lo stratagemma più ingegnoso di tutta la sua carriera (T 5 a, F 13). Sempre a Ione si deve la celebre frase con la quale Cimone convinse, contro il volere di Efialte, i concittadini ad accorrere in aiuto degli Spartani nel 462, esortandoli a non permettere che la Grecia diventasse zoppa e la loro città fosse pri-

⁴ Non pare del tutto infondata l'ipotesi di chi (come [E.] DIEHL, s.v. 'Ion' [11], in *RE* IX 2 [1916], 1862, 51-54; 1863, 47-48) aveva suggerito che *Epidemias* fosse il titolo di una sezione degli *Hypomnemata*; diversamente F. JACOBY, "Some Remarks on Ion of Chios", in *CQ* 41 (1947), 15-16: *Appendix I* = ID., in *Abhandlungen zur griechischen Geschichtsschreibung*, hrsg. von H. BLOCH (Leiden 1956), 166.

⁵ Quanto al rapporto fra ritratto figurativo e ritratto letterario, con particolare riferimento a Ione, vd. B. GENTILI, G. CERRI, *Storia e biografia nel pensiero antico* (Roma-Bari 1983), 75-77.

vata della sua compagna di gioco (F 14). Non altrettanto elo-giativo è il ritratto di Pericle. A differenza di Cimone che aveva modi signorili, che mostrava mitezza e gentilezza nei rapporti con gli altri, Pericle invece appariva, a detta di Ione, arrogante e superbo nella maniera di trattare; al suo contegno altero si mescolavano una grande presunzione di sé e un profondo disprezzo altrui (F 15). Era estremamente orgoglioso di essere riuscito a vincere i Sami, vantandosi del fatto che, mentre Agamennone aveva impiegato dieci anni per far capitolare una città barbara, Troia, a lui erano stati sufficienti solo nove mesi per debellare i primi e più potenti fra gli Ioni nel 440/39 (F 16). Un esempio, questo, di μεγαλωψία, seguito con altrettanta incredibile superbia anche da Epaminonda (Nep. *Epam.* 5, 6), che però non va considerato come un atteggiamento ostile di Ione nei confronti di Atene, dal momento che nel 412/11 suo figlio Tideo⁶ e gli amici di costui furono messi a morte dallo spartano Pedarito con l'accusa di parteggiare per gli Ateniesi (T 7). Dai frammenti superstizi delle *Epidemias* traspare una sorta di mentalità propria del ceto aristocratico; del resto, Ione apparteneva a un nobile casato; era ricco (T 1-2) e legato da profondi vincoli di amicizia con Cimone. Inoltre aveva avuto modo di conoscere e d'intrattenersi con gli uomini di cultura più in vista del tempo: s'incontrò con Sofocle ed Eschilo (F 6 e 22 = *TrGF* III T 149 a), del quale riporta il seguente detto sul pugilato: "vedi com'è l'esercizio: il colpito tace, gli spettatori gridano"; un motto, questo, fatto proprio da Johann W. von Goethe⁷. S'imbatté forse anche nei filosofi Socrate e Archelao (F 9 = *Vorsokr.*⁶ 60 A 3). La sua opera era destinata agli aristocratici di Chio o, più probabilmente, della Ionia, che desideravano conoscere — a loro volta — le personalità più famose e di

⁶ L'ipotesi secondo cui Tideo sarebbe stato figlio di Ione venne avanzata da U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Aus Kydathen* (Berlin 1880), 13 n.14, e accolta da I.A.F. BRUCE, "Chios and PSI 1304", in *Phoenix* 18 (1964), 276, da G.[L.] HUXLEY, *art.cit.* [n. 2], 35, e da M.L. WEST, "Ion of Chios", in *BICS* 32 (1985), 74, il quale ipotizza che Tideo fosse stato anche prosseno degli Ateniesi.

⁷ *Massime e riflessioni* (trad. it., Milano 1992), 172 nr. 932: "Che cosa non può l'esercizio! Gli spettatori gridano e chi le ha prese tace".

maggior prestigio del tempo: di qui la scelta degli individui biografati, i cui *ethe*, come quello di Cimone, appaiono delineati secondo i tratti della cultura ionica: musica, eloquenza, signorilità, liberalità; caratteristiche che avrebbero contraddistinto anche il Cimone di Cornelio Nepote (*Cim.* 2, 1), per il quale lo statista ateniese *habebat enim satis eloquentiae, summam liberalitatem, magnam prudentiam [...]*.

Un tenore diverso informava l'opera *Temistocle, Tucidide e Pericle* di Stesimbroto di Taso (*FGrHist* 107), intrisa di malinità e partigianeria, quasi fosse stata scritta con il veleno. Già il titolo pone un problema: in esso è ignorato Cimone, che è ampiamente presente nei frammenti superstiti, mentre viene ricordato Tucidide di Melesia, di cui non è traddita notizia alcuna. Né gli studiosi concordano circa il genere letterario di appartenenza dello scritto di Stesimbroto, che non pare definibile con chiarezza; pertanto alcuni lo hanno ritenuto fortemente permeato di faziosità politica, altri reputato un compimento di caratterologia peripatetica *avant la lettre*⁸; c'è inoltre chi lo ha considerato un'opera storica e chi al contrario una biografia⁹. Benché apparentemente discontinui, i frammenti superstiti risultano, a un attento esame, collegati da un impercettibile filo conduttore che concerne vicende ed *ethe* dei politici dell'Atene del quinto secolo a.C. Stando a quanto egli riferisce, Temistocle sarebbe riuscito a trasformare gli Ateniesi da saldi opliti in navigatori e marinai, attirandosi l'accusa di aver tolto ai concittadini l'asta e lo scudo e di averli relegati al

⁸ Fra i primi: U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, "Die Thukydideslegende", in *Hermes* 12 (1877), 362-363 = *Kleine Schriften* III (Berlin 1969), 35-36, e F. JACOBY, *FGrHist* II D, *Kommentar zu Nr. 106-261* (Berlin 1930), 343, che lo definiscono "eine politische Tendenzschrift". Fra i secondi: F. SCHACHERMEYR, *Stesimbrotos und seine Schrift über die Staatsmänner*, SAWW 247, 5 (1965), 21 = *Forschungen und Betrachtungen zur griechischen und römischen Geschichte* (Wien 1974), 169, a dire del quale Stesimbroto sarebbe stato "ein ganz respektabler Vorläufer der peripatetischen Charakterologie".

⁹ Cfr. rispettivamente D. COLETTI, "Il valore storico dei frammenti di Stesimbroto", in *AFLPer* 12 (1974-1975), 63-125; A. TSAKMAKIS, "Das historische Werk des Stesimbrotos von Thasos", in *Historia* 44 (1995), 129-152, e K. MEISTER, *art.cit.* [n. 3], 291; ID., *op.cit.* [n. 3], 45, 221.

banco e al remo, e ottenne questo risultato malgrado l'opposizione di Milziade (F 2)¹⁰. Sempre a suo dire, Temistocle, esule da Atene, si sarebbe recato in Sicilia, dove chiese al tiranno Ierone la mano di sua figlia con la promessa di assoggettargli i Greci (F 3). A prescindere dal valore alquanto dubbio della notizia, Stesimbroto, riportando un particolare così dannoso alla fama di Temistocle, non solo faceva propria una delle voci incontrollate che circolavano sulla condotta dello statista ateniese accusato di tradimento, ma si rendeva anche interprete di un atteggiamento ostile all'eroe di Salamina. Una sua uguale presa di posizione si riscontra nei confronti di Pericle. Sebbene Stesimbroto riferisse le nobili parole con le quali costui, nell'elogio funebre, aveva sostenuto che i caduti nella guerra di Samo erano diventati immortali al pari degli dèi (F 9), egli ricordava anche l'espressione di scherno con cui Elpinice, sorella di Cimone, apostrofo Pericle, accusandolo di aver fatto perire un così gran numero di concittadini non per combattere contro i Fenici o i Medi come aveva fatto suo fratello, ma per espugnare una città alleata e, per di più, consanguinea di Atene (Plut. *Per.* 28, 5-6)¹¹. Non pago di ciò, Stesimbroto sosteneva che Pericle era solito intrattenere rapporti poco edificanti con Elpinice, con la giovane nuora, moglie del figlio Santippo, e con la consorte del suo più caro amico, Menippo (F 5 e 10-11). Particolari, tutti, che rivelano la cattiva disposizione di Stesimbroto verso Temistocle e Pericle. Nessuna meraviglia in ciò, dal momento che egli era un isolano-suddito, che Temistocle veniva ritenuto l'iniziatore della politica navale degli Ateniesi e che Pericle era considerato il responsabile della trasformazione della συμμαχία delio-attica in ἀρχή.

¹⁰ E' probabile che Stesimbroto si riferisse agli avvenimenti del 493/2, "allorché Temistocle, avendo iniziato come arconte la fortificazione del Pireo, s'imbatte nell'opposizione di Milziade": L. PICCIRILLI, in Plutarco. *Le vite di Temistocle e di Camillo* (Milano 1996), 234.

¹¹ Plutarco non cita alcuna fonte, ma vi sono elementi a favore di una derivazione del suo passo da Stesimbroto: S. CAGNAZZI, *Tendenze politiche ad Atene. L'espansione in Sicilia dal 458 al 415 a.C.* (Bari 1990), 119: *Appendice: 'Stesimbroto fonte di Plutarco'*.

Gli strali di Stesimbroto si appuntarono però in modo particolare contro Cimone, di cui delineava un ritratto negativo. Diversamente da Ione (F 13), egli sosteneva che lo statista non apprese né la musica né alcuna delle arti liberali tipiche dei Greci e che mancava completamente di quell'efficacia e scorrevolezza di parola proprie degli Attici (F 4). Per di più Cimone era spietato con gli avversari: infatti fece condannare a morte Epicrate di Acarne per aver agevolato la fuga da Atene della moglie e dei figli di Temistocle (F 3). Mise in forse anche la conclamata onestà di Cimone. Ricordava in proposito che la sua chiacchierata sorella, Elpinice, intercedette in favore del fratello presso Pericle, il quale lo accusava di essersi fatto corrompere da Alessandro I, sovrano di Macedonia (F 5). A Stesimbroto, che rammentava l'evento, fece eco Teopompo di Chio che, oltre a interpretare la liberalità di Cimone come una forma di demagogia, lo bollava come ladro, addebitandogli pure la responsabilità di aver imparito agli strateghi ateniesi un insegnamento di corruzione (*FGrHist* 115 F 90). Del resto, le opere di Stesimbroto e di Teopompo erano accomunate dal medesimo rancore nutrito dagli alleati contro Atene. Agli occhi di Stesimbroto Cimone appariva come colui che aveva represso nel terzo anno di assedio (463/2) la rivolta della sua patria, Taso, impennendole durissime condizioni di resa. Non c'è da stupirsi che Stesimbroto, trasferitosi in Atene dopo la sottomissione della propria città spontaneamente o perché costretto¹², esprimesse il risentimento di quanti mal tolleravano il dominio ateniese e, da isolano-suddito qual era, nutrisse una naturale avversione per la politica imperialistica di Cimone. In proposito è stato sostenuto da parte di taluno¹³ come questo dato non sia affatto sufficiente a fare di Stesimbroto un deciso avversario di Cimone, in quanto Polignoto, anch'egli nativo di Taso, fece parte della cerchia di

¹² Così U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *art.cit.* [n. 8], 362 = 35, seguito da F. JACOBY, *op.cit.* [n. 8], 343; di diversa opinione, invece, F. SCHACHERMEYR, *art.cit.* [n. 8], 5-10 = 153-158.

¹³ Precisamente da S. FUSCAGNI, in Plutarco. *Vite parallele: Cimone-Lucullo* (Milano 1989), 61.

‘intellettuali’ vicini allo statista ateniese. L’argomentazione non è affatto cogente, innanzi tutto perché Polignoto, giunto ad Atene nel 476/5 circa o forse anche prima¹⁴, si era talmente affermato come artista e integrato nella società ateniese da riceverne la cittadinanza (*Harpocratio, Suda, s.v. Πολύγνωτος*), poi perché — ed è questo il motivo principale — egli era, stando a Plutarco (*Cim. 4, 6*), sentimentalmente legato alla dissoluta sorella di Cimone, Elpinice, con la quale intratteneva un’appassionata relazione d’amore. Notizia, questa, che se risalisce a Stesimbroto fornirebbe la prova dell’esistenza di un’aperta polemica fra lui e Polignoto. Al pari di Stesimbroto, anche Teopompo all’indomani della grande rivolta di Chio e delle altre *poleis* contro la seconda lega ateniese si mostrò particolarmente severo nei confronti della logica sottesa all’imperialismo attico (*FGrHist 115 F 85-91 e 97-98*), conseguenza inevitabile dell’avidità e della demagogia dei più illustri *leaders* di Atene. Biasimò soprattutto Cimone per aver favorito subdolamente la politica di distensione e l’inclinazione degli alleati alla mollezza (*τρυφή*) e all’imprevidenza (*ἄνοια*). Così essi si trasformarono da guerrieri in contadini e mercanti imbelli e, senza che se ne avvedessero, da alleati decadvero a tributari e schiavi (*Plut. Cim. 11, 2-3*)¹⁵, ovviamente a tutto vantaggio di Atene, del suo predominio politico, militare ed economico.

Pur criticando la politica imperialistica di Pericle (F 16), Ione nutrì invece una profonda stima per Cimone, il quale era legato da vincoli di amicizia non solo con lui, ma anche con suo padre e con numerosi esponenti dell’aristocrazia di Chio. La stima goduta da Cimone fra i Chii è comprovata dal fatto che presso di loro sono attestati, nel quinto secolo a.C., sia il nome di un nobile del luogo, Fileo o Filea, che ricorda quello del capostipite dei Filaidi (*Hdt. 6, 35; Pherecyd. FGrHist 3 F*

¹⁴ R.B. KEBRIC, *The Paintings in the Cnidian Lesche at Delphi and their Historical Context* (Leiden 1983), 33-34.

¹⁵ Sulla matrice teopompea del luogo di Plutarco vd. C. FERRETTI, *La città dissipatrice. Studi sull’«excursus» del libro decimo dei «Philippika» di Teopompo* (Genova 1984), 32-34, 122 n. 23.

2; Hellanic, *FGrHist* 4 F 22), sia il γένος dei Phillidai, che evoca quello del casato di Cimone, i Filaidi¹⁶. Di qui l'ammirazione di Ione per Cimone e per la sottile diplomazia con cui egli sapeva trattare i σύμμαχοι della Ionia; di qui il suo apprezzamento dell'alleanza fra gli Ateniesi e i Chii, i quali godevano di una posizione privilegiata in seno alla lega delio-attica, conservando una certa autonomia: fornivano navi in luogo del tributo in denaro (Thuc. 1, 19; 6, 85, 2; 7, 57, 4; Arist. *Ath.* 24, 2). Era naturale quindi che Stesimbroto polemizzasse con Ione sul carattere di Cimone e che Teopompo disapprovasse la valutazione positiva data dal suo concittadino della συμμαχία stipulata fra Atene e Chio a iniziare dal 478/7. Dunque un'accen-tuata vena di polemica e di propaganda sembra percorrere quel poco che si conosce dell'opera di Stesimbroto, portavoce del malcontento degli alleati della lega delio-attica e interprete di una mentalità decisamente antimperialistica. Sarebbe riduttivo tuttavia ritenere che nel suo scritto egli esprimesse soltanto le rivendicazioni dei σύμμαχοι e non già anche l'insofferenza di quanti nella stessa Atene, accorgendosi dell'involuzione in cui era precipitata la democrazia, non condividevano affatto la politica oppressiva propugnata da Cimone prima e da Pericle poi. Forse è nel giusto chi ipotizza che l'eroe' di Stesimbroto fosse proprio Tucidide di Melesia¹⁷, un individuo che si oppose ai soprusi commessi da Pericle nei confronti degli alleati (Plut. *Per.* 11-14)¹⁸, fra i quali, stando a Platone (*Meno* 94 d), lo stesso Tucidide annoverava numerosi amici. Pertanto ai σύμμαχοι insofferenti del dominio ateniese, come a tutti coloro che in Atene avversavano lo sfruttamento e lo stato di soggezione in cui erano piombati gli alleati, si rivolgeva lo scritto di Stesimbroto, il quale — sotto questo profilo — appare un autorevole precursore del Teopompo autore dell'*excursus* sui demagoghi

¹⁶ M.B. SAKELLARIOU, *La migration grecque en Ionie* (Athènes 1958), 201 n. 6.

¹⁷ R. MEIGGS, *The Athenian Empire* (Oxford 1972), 16-17.

¹⁸ Non è del tutto improbabile che Plutarco avesse attinto proprio da Stesimbroto quanto riferisce in questi capitoli.

presente nel decimo libro dei suoi *Philippika*. Ciò spiega anche la scelta non casuale degli statisti che Stesimbroto scredita, delineandone i caratteri poco lusinghieri ed evidenziando le loro riprovevoli condotte nella vita pubblica e privata.

2. Cornelio Nepote

L'estrema lacunosità delle nostre conoscenze sulla produzione degli scrittori vissuti dal quarto al secondo secolo a.C. se, per un verso, induce a non cancellare le tenui vestigia di interessi biografici coltivati dai Peripatetici e nell'età ellenistica, per un altro verso, obbliga quasi a sostenere che occorre giungere fino a Cornelio Nepote perché la biografia antica assurga a genere letterario. Ricordato come terzo autore, Nepote è forse l'unico a stare a buon diritto nel canone dei biografi latini anteriori a Svetonio: *Varro, Santra, Nepos, Hyginus* (Nep. fr. 41 Malcovati³ = 40 Marshall³)¹⁹. La sua principale opera, il *De uiris illustribus* (fr. 41-60 Malcovati³; 40-62 Marshall³), pubblicata in prima edizione fra il 35 e il 32, in seconda dopo la morte di Attico e anteriormente al 27 a.C., constava di sezioni 'professionali' (*historici, reges, duces*), ognuna comprendente due libri: il primo relativo alle biografie dei non-Romani, il secondo a quelle dei Romani. La parte traddotta del *De uiris illustribus* — il libro *De excellentibus ducibus exterarum gentium*, in cui i personaggi risultano sincronizzati sulle date fondamentali delle grandi guerre (persiane, peloponnesiaca, tebana, puniche, ecc.)²⁰ — costituisce senza dubbio la più antica raccolta biografica conservataci con il nome dell'autore, nel quale si è voluto riconoscere il creatore della biografia politica antica²¹.

¹⁹ G. BRUGNOLI, 'Biografi', in *Dizionario degli scrittori greci e latini* I (Milano 1988), 299 = ID., "Nascita e sviluppo della biografia romana: aspetti e problemi", in *Biografia e autobiografia degli antichi e dei moderni*, a cura di I. GALLO, L. NICASTRI (Napoli 1995), 92.

²⁰ G. BRUGNOLI, *art.citt.* [n. 19], 301 = 95-96.

²¹ Cfr. rispettivamente F. LEO, *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer literarischen Form* (Leipzig 1901), 193, e J. GEIGER, *Cornelius Nepos and Ancient Political Biography* (Stuttgart 1985), 66.

Lo scopo perseguito da Nepote era quello di una *comparatio* fra *duces exteri* e romani, come risulta da un passo della *Vita di Annibale* (13, 4): *sed nos tempus est huius libri facere finem et Romanorum explicare imperatores, quo facilius collatis utrorumque factis, qui uiri praeferendi sint, possit iudicari.* Ciò facendo, egli non inventava nulla di nuovo, perché il tentativo di raffrontare la civiltà, soprattutto, greca con la romana affondava le radici nella cultura ellenica. Nel dare una risposta agli interrogativi sulle condizioni storiche che avevano determinato l'ascesa di Roma a potenza 'mondiale' si erano già cimentati Polibio e Posidonio, e nell'individuare gli apporti stranieri alla formazione della cultura romana si erano distinti in particolare Varrone Reatino con il *De imaginibus* e Cicerone nelle *Tusculanae disputationes* (1, 1-6). Tuttavia, l'originalità di Nepote va ravvisata sia nell'aver esteso il confronto fra Greci e Romani anche ad alcuni Persiani (Datame) e Cartaginesi (Amilcare, Annibale), addivenendo in tal modo a una prospettiva 'cosmopolita', sia nell'aver voluto mettere in discussione il prestigio nazionalistico dell'inoppugnabile superiorità dei Romani, rifiutandosi di ascrivere loro, quali detentori del potere, ogni sorta di virtù. Anzi Nepote mostra di avere una mentalità caratterizzata da un certo qual relativismo etico-culturale e da una particolare tolleranza²²; infatti, nel *prologus* del suo libro sui condottieri stranieri sostiene di temere che alcuni lettori (quelli digiuni di cultura greca, portati a giudicare i valori morali sulla base dell'affinità con i propri) avrebbero potuto indignarsi nel trovare elencate, fra le virtù di Epaminonda, la sua abilità nel danzare e nel suonare il flauto. *Honesta e turpia* — egli precisa — non sono uguali per ognuno; la differenza dipende dai

²² Entrambi (relativismo e tolleranza) risalivano all'etnologia ionica e, rafforzati in seguito dalla sofistica (*Vorsokr.*⁶ 90, 2, 9-19 [Διστοὶ λόγοι]), furono resi noti in Roma dall'Accademia, da Carneade in poi. Riguardo a questo problema, vd. i saggi di S. COSTANZA, "Considerazioni relativistiche nella *praefatio* di Cornelio Nepote", in *Teoresi* 10 (1955), 131-159, e di A. LA PENNA, "Mobilità dei modelli etici e relativismo dei valori, da Cornelio Nepote a Valerio Massimo e alla *Laus Pisonis*", in *Società romana e produzione schiavistica III*, a cura di A. GIARDINA e A. SCHIAVONE (Roma-Bari 1981), 183-186.

maiorum instituta di ciascun popolo. Indi passa a enumerare alcune consuetudini greche che sarebbero state considerate disdicevoli dai Romani, come il matrimonio di Cimone con la sorella germana o i rapporti omoerotici dei giovinetti cretesi, l'abitudine delle nobili vedove spartane di recarsi a cena solo se allettate da una ricompensa oppure la partecipazione dei Greci agli agoni sportivi e la loro esibizione negli spettacoli teatrali. Di contro, alcune usanze romane sarebbero apparse vergognose alla mentalità ellenica: la libertà goduta dalle donne in Roma sarebbe stata considerata del tutto sconveniente per i Greci (*prol.* 1-7). Per questo motivo Nepote raccomandò ai lettori di non giudicare le abitudini altrui sulle loro, ribadendo che, se la musica e la danza erano considerate motivo di biasimo per chi ricopriva cariche pubbliche presso i Romani, esse non lo erano affatto per i Greci che anzi le apprezzavano (*Epam.* 1, 1-2).

Si è accennato come la sua mentalità appaia caratterizzata dal relativismo etico-culturale: con le *Vite* egli intese raccomandare la pratica della tolleranza ed evidenziare nel contempo la bontà di quei valori tipici della tradizione romana. Pertanto selezionò i personaggi non solo in funzione della loro importanza storica, ma anche per i meriti avuti, che mise in rilievo talora attraverso l'opposizione *virtutes/uitia*. E così, mentre Aristide e Focione incarnano l'uno la dirittura morale (*Arist.* 1, 2; 2, 2), l'altro l'integrità della vita (*Phoc.* 1, 1), Lisandro rappresenta, invece, l'individuo la cui fama fu dovuta più alla buona sorte che alla *virtus* (*Lys.* 1, 1) ed Eumene, per converso, il condottiero abile, ma privo di fortuna. E — quasi a commento — Nepote osserva che occorre “misurare la grandezza degli uomini dal merito, non dal successo” (*Eum.* 1, 1; cfr. *Thras.* 1, 1). E ancora: Ificrate simboleggia il comandante distintosi *non tam magnitudine rerum gestarum quam disciplina militari* (*Iph.* 1, 1); Trasibulo e Timoleone assurgono a liberatori della patria oppressa dalla tirannide (*Thras.* 1, 2; *Timol.* 1, 1); Annibale è proposto come colui che eccelse sugli altri *imperatores* in abilità (*Hann.* 1, 1), mentre Alcibiade viene additato a paradigma dell'individuo che sopravanzò tutti *uel in uitiis uel in uirtutibus*

(*Alc.* 1, 1). Attingendo da Teopompo, Nepote delinea un ritratto fisiognomico di Ificrate, simile a quello che Ione aveva fatto di Cimone. A suo avviso, Ificrate “era di animo nobile, alta statura, aspetto imponente, sicché ognuno restava ammirato nel vederlo, ma era fiacco alle fatiche e poco resistente; ciò non voleva dire tuttavia che non fosse un ottimo cittadino e di grande dirittura morale” (*Iph.* 3, 1-2 = *FGrHist* 115 F 289). Di qui sia la scelta sia l’esclusione di alcuni personaggi, come Nicia, forse più importanti sul piano politico-militare di Focione o Aristide²³, meno su quello etico. Un tipo di mentalità, questa, che contraddistingue Nepote da Plutarco, il quale, portato a valutare la condotta dei suoi ‘eroi’ sulla base di un criterio sempre identico, si proponeva non di rilevare le somiglianze esistenti fra Greci e Romani, ma di accordare la propria preferenza solo ai politici eminenti²⁴. Quanto al pubblico per il quale Nepote scriveva, alcuni passi del *De excellentibus ducibus exterarum gentium* rivelano che era suo intento rivolgersi a quei lettori sprovvisti di cultura greca e inclini a giudicare positivamente i costumi altrui solo se consoni ai loro (*prol.* 2-3; cfr. *Epam.* 1, 1): per tale motivo adottò un *genus scripturae leue et non satis dignum summorum virorum personis* (*prol.* 1, 1) per non tediarsi; un pubblico, dunque, quello di Nepote dalla mentalità ristretta, con un bagaglio di conoscenze limitato e di poca pazienza, come si evince anche dall’esposizione sommaria di alcune biografie. Un brano, sempre del *De excellentibus ducibus exterarum gentium*, particolarmente importante chiarisce quale differenza intercorresse, secondo Nepote, fra il genere biografico e quello storico; un problema che non poteva essere eluso da chi, come lui, scriveva *Vite* di condottieri, statisti, sovrani, uomini politici. “Pelopida di Tebe” — sostiene Nepote — “è maggiormente conosciuto dagli storici che dai più. Non saprei in quale modo presentare i suoi meriti, perché temo, a voler esporre dettagliatamente i fatti, di finire con lo scrivere

²³ E. NARDUCCI, “Cornelio Nepote e la biografia romana”, in Cornelio Nepote. *Vite dei massimi condottieri* (Milano ³1991), 19.

²⁴ A. WARDMAN, *Plutarch’s Lives* (London 1974), 243-244.

non il racconto della sua vita, ma una trattazione storica (*uereor [...] ne non uitam eius enarrare, sed historiam uidear scribere*). Di contro, se mi limitassi a rammentare soltanto le imprese più importanti da lui compiute, ho il timore di non riuscire comprensibile a quanti non hanno dimestichezza con la cultura greca e di non far loro conoscere un uomo di tanto valore. Dunque, cercherò di evitare, nei limiti del possibile, entrambi gli eccessi, ponendo un rimedio tanto all'erudizione quanto all'ignoranza dei lettori” (*Pel.* 1, 1)²⁵.

A questo proposito è stato sostenuto da parte di taluno²⁶ che la dichiarazione metodologica di Nepote riguarda “la sua propria concezione della biografia come alternativa secca alla storia”. Se così fosse, allora la sua asserzione sarebbe identica a quella di Plutarco, il quale non intendeva scrivere “storie, ma vite” (*Alex.* 1, 2). In realtà Nepote venne a un compromesso con i due generi letterari: poiché paventava, da un lato, che un racconto particolareggiato delle virtù del biografato risultasse più simile a una trattazione storica e, dall'altro lato, che uno troppo stringato riuscisse incomprensibile a chi non aveva dimestichezza con gli usi e i costumi greci, volle cercare un rimedio e all'erudizione e all'ignoranza dei lettori, ricorrendo a un'esposizione che fosse a metà strada, un punto d'incontro fra storia e biografia, considerato soprattutto il bagaglio di conoscenze assai ridotto del pubblico. Ciò che accomuna Nepote a Plutarco è piuttosto l'impegno al compendio: tuttavia, mentre Plutarco non volle riferire tutte le imprese compiute dai suoi ‘eroi’, né espose minuziosamente le più celebrate, limitandosi a darne un sunto, in quanto esse non erano rivelatrici del carattere dei protagonisti delle *Vite*, Nepote si astenne dal proporre ai destinatari della sua opera i numerosi esempi delle *virtutes* dei biografati solo per limiti di spazio.

²⁵ Circa il pubblico cui erano destinate le biografie di Nepote cfr. T.P. WISEMAN, *Clio's Cosmetics. Three Studies in Greco-Roman Literature* (Leicester 1979), 157; J. MARINCOLA, *Authority and Tradition in Ancient Historiography* (Cambridge 1997), 28-29 con n. 139.

²⁶ Esattamente di G. BRUGNOLI, *art.cit.* [n. 19], 97.

Infatti si era prefisso di sintetizzare in un solo volume le *Vite* di molti uomini illustri, le gesta dei quali erano state narrate, prima di lui, da un gran numero di scrittori in migliaia di pagine (*Epam.* 4, 6). Per l'originalità di aver esteso il confronto fra Greci e Romani anche ad alcuni Cartaginesi e Persiani, come avrebbe poi fatto Plutarco con la *Vita di Artaserse*, per la mentalità caratterizzata dal relativismo etico-culturale e da una particolare tolleranza, per il fatto di essersi posto il problema dei confini fra il genere biografico e quello storico, non è da condividere in alcun modo l'ingeneroso giudizio di Nicholas Horsfall²⁷, che considera Nepote "un pigmeo intellettuale intrufolatosi nello scomodo consesso dei giganti della letteratura della sua generazione".

3. *Plutarco*

Alla *comparatio* fra Greci e Romani, che aveva una tradizione risalente al *De imaginibus* di Varrone e al *De uris illustribus* di Nepote, Plutarco, il 'principe dei biografi antichi' come ebbe a definirlo James Boswell, diede una soluzione originale. A differenza di Nepote, non si pose come obiettivi il relativismo etico-culturale e l'esortazione alla tolleranza, ma intese dimostrare che Greci e Romani avevano nella loro storia 'eroi' sì analoghi, ma anche diversi. Il *Leitmotiv* delle *Vite parallele* è quello della comprensione attraverso le analogie e le differenze: analogie e differenze non solo di personaggi, ma anche di situazioni. Una tale impostazione è coerente con la consapevolezza del fatto "che esistevano nell'impero romano due mondi, due culture, analoghe e apparentemente unificate, eppure non fuse, ognuna con la sua tradizione e i suoi valori". E la novità delle biografie plutarchee consiste proprio nell'aver evidenziato questo "doppio volto della convivenza della civiltà

²⁷ "Prose and Mime. 2: Cornelius Nepos", in E.J. KENNEY, W.V. CLAUSEN (eds.), *The Cambridge History of Classical Literature II: Latin Literature* (Cambridge 1982), 290. Per una valutazione più equilibrata si rinvia a A.C. DIONISOTTI, "Nepos and the Generals", in *JRS* 78 (1988), 35-49.

greca e di quella romana nell'impero”²⁸. Pertanto non sembra che la polarità complementare del rapporto uomo-donna sul piano etico, espressa da Plutarco nello scritto intitolato Γυναικῶν ἀρεταί (*Mor.* 243 B-D), rappresenti un valido termine di confronto del parallelismo greco-romano nella struttura delle *Vite parallele*, com’è invece opinione di alcuni²⁹. Vi è poi un altro obiettivo, altrettanto importante, che Plutarco si prefisse con la sua opera e che ne rivela appieno la mentalità etica: il perfezionamento morale suo e dei lettori attraverso l’ammirata contemplazione delle grandi personalità. Lo si deduce con chiarezza da un passo della *Vita di Emilio Paolo* (1, 1 e 5), laddove afferma che egli, “guardando nello specchio della storia, tentò di adornare e di uniformare in qualche modo la sua vita alle virtù dei grandi personaggi [...]. E, attraverso lo studio della storia e la familiarità che apporta lo scrivere, si preparò ad accogliere costantemente nell’animo il ricordo dei migliori e dei più stimati personaggi e a respingere o ad allontanare da sé quanto di riprovevole e di ignobile generano i rapporti di convivenza, rivolgendo il proprio pensiero, con serenità e in modo rasserenante, ai più belli tra i modelli”. Anche quando interruppe la serie delle sue *Vite* esemplari, scrivendo una o più coppie di individui che si comportarono in maniera del tutto sconsiderata e divennero celebri per i loro vizi, Plutarco ciò fece, non perché desiderava introdurre nella sua opera un piacevole diversivo per la gioia dei lettori, ma perché riteneva che essi avrebbero imitato con maggior zelo gli esempi degli individui virtuosi, se avessero conosciuto pure le azioni di quelli dissoluti e biasimevoli. Egli intendeva attenersi al precezzo del tebano Ismenia, il quale faceva ascoltare agli allievi sia quanti suonavano bene il flauto sia quanti lo suona-

²⁸ A. MOMIGLIANO, *s.v.* ‘Plutarco’, in *Enciclopedia Italiana* XXVII (1935), 559.

²⁹ P.A. STADTER, *Plutarch's Historical Methods. An Analysis of the «Mulierum Virtutes»* (Cambridge, Mass. 1965), 9-10; ID., “Plutarch's Comparison of Pericles and Fabius Maximus”, in *GRBS* 16 (1975), 77-85, seguito da P. DESIDERI, “Formazione delle coppie nelle *Vite* plutarchee”, in *ANRW* II 33, 6 (1992), 4475-4476 e n. 20.

vano male, ammonendoli che solo i primi andavano imitati³⁰. Perciò scrisse le *Vite* di Demetrio e di Antonio, due personalità che più delle altre gli parevano confermare quella massima di Platone (*Crito* 44 d; *Gorg.* 525 d-e; *Hipp. min.* 375 e; *Resp.* 6, 6, 491 e; 6, 9, 495 b), secondo la quale le grandi nature producono grandi vizi, così come generano grandi virtù (*Demetr.* 1, 6-7). L'intendimento di Plutarco era duplice: vale a dire etico e analogico al tempo stesso. Si proponeva, per un verso, di richiamare l'attenzione sulla bontà della condotta morale tramite la sua negazione e, per un altro verso, di mostrare che pregi e difetti, essendo ugualmente distribuiti, non sono connessi con la 'nazionalità' del personaggio e pertanto non risultano peculiari di un unico popolo³¹.

Poiché gli 'eroi' delle *Vite* furono tutti uomini politici e statisti, le cui imprese, utilizzate per delineare i loro *ethe*, avevano influito non poco sugli avvenimenti dei loro tempi (la battaglia di Salamina, quella di Egospotami e la 'liberazione' della Grecia nel secondo secolo a.C. furono interpretate, a torto o a ragione, da Plutarco come espressione rispettivamente della condotta di Temistocle, Lisandro e Tito Flaminino) e poiché i caratteri degli 'eroi' non potevano essere disgiunti dal loro significato storico, in quanto si trattava di personaggi che avevano esercitato la loro influenza sugli eventi del passato e la cui fama e i cui nomi erano conosciuti da opere storiche, Plutarco — come già Nepote — avvertì l'esigenza di rivendicare alla biografia uno statuto autonomo e di affrontare il problema ineludibile del rapporto esistente fra essa e la storia. E infatti in una delle sue più note dichiarazioni programmatiche afferma in modo esplicito di "non scrivere opere di storia, ma vite" (*Alex.* 1, 2). Ciò nonostante, quasi tutti gli studiosi non hanno saputo resistere alla tentazione di considerare Plutarco uno storico, del quale si sono limitati a evidenziare per lo più difetti e man-

³⁰ Su ciò vd. J. MARINCOLA, *op.cit.* [n. 25], 221.

³¹ G. W. BOWERSOCK, "The Literature of the Empire. 5: Between Philosophy and Rhetoric. Plutarch", in P.E. EASTERLING, B.M.W. KNOX (eds.), *The Cambridge History of Classical Literature I: Greek Literature* (Cambridge 1985), 668.

canze³². Nessuno stupore. Già dai contemporanei gli erano state rivolte critiche, alle quali Plutarco aveva replicato nella *Vita di Alessandro* pregando i lettori di volerlo scusare se, in luogo di un'esposizione minuziosa di tutte le famose imprese compiute da Alessandro e da Cesare, egli avrebbe fornito nella maggior parte dei casi esclusivamente un loro sunto. Infatti era sua opinione che virtù e vizi non sempre si manifestano nelle azioni più appariscenti: tutt'altro. Spesso un fatto insignificante, una parola, un motto di spirito possono rivelare l'*ethos* di un personaggio meglio di quanto facciano le battaglie con innumerevoli caduti, gli imponenti schieramenti di eserciti, gli assedi di città (*Alex.* 1, 1-2). Si sa che i fautori della *Quellenforschung* trovarono il più accanito detrattore di Plutarco in Eduard Meyer: fu proprio costui a teorizzare che lo scrittore avrebbe "conosciuto", ma non "utilizzato", i principali storici del mondo antico (Erodoto, Tucidide, Senofonte), ai quali avrebbe preferito i biografi, come Ermippo, a lui noto per altro solo attraverso una fonte intermedia³³. Benché nessuno condanna più tesi tanto radicali, specie dopo che esse furono puntualmente confutate da Arnold W. Gomme³⁴, tuttavia Plutarco è stato tacciato anche da questo studioso non solo di mancanza di comprensione della realtà politica della Grecia d'età classica, ma anche d'incapacità di valutare appieno gli autori da cui attingeva e di noncuranza della cronologia³⁵. Invece di trattare della vita politica quale si svolgeva nell'Atene democratica, di riferire gli accesi discorsi e gli interminabili dibattiti che avevano luogo nell'ecclesia, di svelare gli intrighi orditi dalle eterie

³² Lodevoli eccezioni costituiscono C. THEANDER, *Plutarch und die Geschichte* (Lund 1951), e F.J. FROST, "Plutarch, Biography, and History", in *Plutarch's Themistocles. A Historical Commentary* (Princeton 1980), 40-59.

³³ Ed. MEYER, "Die Biographie Kimons", in *Forschungen zur alten Geschichte* II (Halle 1899), 65, 67, 69. Quanto ai termini 'conoscere' e 'utilizzare', adoperati da Ed. Meyer, cfr. F.J. FROST, *op.cit.* [n. 32], 43. Un altro accanito denigratore di Plutarco è da ravvisare in R.H. BARROW, *Plutarch and His Times* (London 1967), 60-61.

³⁴ *A Historical Commentary on Thucydides I* (Oxford 1945), 54-84.

³⁵ Così A.W. GOMME, *op.cit.* [n. 34], 58-59, e, con minore risolutezza, J.R. HAMILTON, *Plutarch. Alexander. A Commentary* (Oxford 1969), XLVI-XLVII.

soprattutto nell'imminenza degli ostracismi, di rammentare i tanti processi che coinvolsero statisti, filosofi, artisti, strateghi, egli si sarebbe limitato a delineare ritratti di conservatori buoni e di cattivi demagoghi: gli uni caratterizzati da σωφροσύνη, onestà, benevolenza verso gli alleati, amicizia con Sparta; gli altri da ἀκολαστία, volontà di conculcare i diritti dei σύμμαχοι, odio verso i Lacedemoni³⁶.

Quasi nessuno di questi addebiti, mossigli in particolare da chi³⁷ riteneva che "la storia 'scientifica' non fosse necessariamente buona storia", sembra giustificato, soprattutto ove si consideri che Plutarco intendeva occuparsi di "vite" (*Alex.* 1, 2) e, al contrario di Timeo, non voleva cimentarsi o gareggiare con i maggiori storici del passato, quali Tucidide e Filisto (*Nic.* 1, 1). Né pare condivisibile l'affermazione secondo cui fosse incapace d'intendere l'esatta portata degli eventi politici verificatisi nell'Atene del quinto secolo a.C., come risulta da un attento esame delle sue opere, dall'*An seni res publica gerenda sit* e dai *Praecepta gerendae rei publicae* (*Mor.* 783 B-825 F). Infatti dopo aver definito, al pari di Tucidide (2, 65, 9), aristocratico il regime instaurato da Pericle, perché a parole era una democrazia, in realtà il governo del primo cittadino, Plutarco sostiene che alcuni provvedimenti adottati dallo statista, quali la distribuzione delle terre conquistate, i contributi per assistere ai pubblici spettacoli e la retribuzione dei servigi resi allo stato, fecero diventare il popolo prodigo e arrogante da parsimonioso e saggio che era. Un giudizio analogo aveva già espresso Platone (*Gorg.* 515 e; cfr. 518 e), a dire del quale Pericle con le misure prese aveva corrotto i concittadini. Tuttavia, Plutarco, proprio perché dotato di una mentalità indagatrice, non si sentì del tutto appagato da quest'autorevole consonanza di parere, ma volle ricerare, attraverso un esame approfondito delle vicende, la causa di tale mutamento. E la individuò nel fatto che, in principio, Pericle aveva tentato di guadagnarsi la simpatia della moltitudine

³⁶ A.W. GOMME, *op.cit.* [n. 34], 60.

³⁷ Esattamente da A.W. GOMME, *op.cit.* [n. 34], 70.

per fronteggiare il prestigio e la fama del ricco rivale Cimone (*Per.* 9, 1-2; *Praec. gerendae reipubl.* 5 = *Mor.* 802 C).

Inoltre è infondato sostenere che Plutarco ignorasse i meccanismi della politica, le rivalità e i contrasti esistenti tra le fazioni. Alla morte di Cimone (451/0 o 450/49) — egli narra (*Per.* 11, 1-2) — gli aristocratici, essendosi accorti che Pericle era diventato molto potente, cercarono di trovare in Atene qualcuno che fosse in grado di contrastarlo, sì da impedirgli d'instaurare un vero e proprio regime monarchico. Gli opposero perciò Tucidide di Melesia (*Per.* 8, 5), il quale impedì ai nobili, i cosiddetti *καλοὶ καὶ ἀγαθοί*, di disperdersi e mescolarsi con gli aderenti alla fazione popolare, com'era accaduto in precedenza; li selezionò e li convogliò in un unico 'partito' in modo da costituire un valido contrappeso a quello democratico. Ugualmente infondato è imputare a Plutarco di aver passato sotto silenzio i dibattiti infuocati che movimentavano la tumultuosa vita dell'ecclesia. Infatti, a proposito della politica edilizia propugnata da Pericle, riferisce che gli avversari accusavano costui nelle assemblee di aver nociuto al buon nome del popolo con il trasferimento nel 454 da Delo ad Atene del tesoro della lega, nonché di aver privato la città della più valida giustificazione che poteva addurre contro i suoi detrattori, quella cioè di aver portato via dall'isola e messo al sicuro i fondi di tutti per il timore dei barbari (*Per.* 12, 1)³⁸.

Numerose sono anche le notizie trădite nelle *Vite* sui processi che coinvolsero i personaggi di spicco e sugli intrighi orditi dai politici. Ciò rende sempre meno condivisibile la tesi di chi addebita a Plutarco di avere una mentalità che rifuggiva da questo genere di informazioni. Infatti fornisce particolari, non reperibili in fonti ritenute più autorevoli, concernenti le vicende giudiziarie di cui fu vittima Temistocle. Lo scrittore precisa che lo statista ateniese, condannato nel 471/70 circa per alto tradimento e scacciato dalla sua città, viveva in Argo e che

³⁸ Sul complesso problema si rimanda ad A. GIOVANNINI, "La participation des alliés au financement du Parthénon: *aparchè* ou tribut?", in *Historia* 46 (1997), 145-157.

il suo accusatore si chiamava Leobote, figlio di Alcmeone, del demo di Agrile (*Them.* 23, 1; *De exilio* 15 = *Mor.* 605 E). Neppure Aristide, che si conquistò il regale e divino soprannome di Giusto (*Arist.* 6, 2), riuscì a evitare d'incorrere in alcune azioni giudiziarie. Anteriormente al 489/8 fu accusato di appropriazione indebita da Temistocle; poco dopo il 471/70 venne incriminato per corruzione da Diofanto del demo di Anfitrope: in entrambi i casi non scampò alla condanna (*Arist.* 4, 4; 26, 1-4). Così almeno sostenevano Idomeneo di Lampsaco (*FGrHist* 338 F 7) e Cratero (*FGrHist* 342 F 12), quest'ultimo probabile fonte di Plutarco (*Arist.* 26, 2-5) anche per le notizie relative ai processi che videro imputati nel 430 Pericle (*Per.* 35, 4), e Pachete intorno al 427/6 (*Arist.* 26, 5; *Nic.* 6, 1). Azioni penali furono promosse pure contro Fidia, Anassagora, Aspasia (*Nic.* 23, 4; *Per.* 31, 2-5; 32, 1-6) nell'arco di tempo compreso fra il 450 e il 431 e, ancor prima, ai danni di Cimone nel 463/2. Costui, espugnata Taso e avuta l'opportunità d'invadere la Macedonia, venne accusato da Pericle di essere stato corrotto dal re Alessandro I perché rinunziasse a conquistare il suo paese. Indi fu sottoposto a un'indagine giudiziaria dalla quale uscì assolto. Basandosi sulla testimonianza di Stesimbroto (*FGrHist* 107 F 5), Plutarco (*Cim.* 14, 3-5; *Per.* 10, 6) svela in proposito un piccante retroscena: racconta che Elpinice, la disoluta sorella di Cimone (*Cim.* 4, 6), intercedette presso Pericle in favore del fratello. E benché le sue grazie lasciassero indifferente Pericle, nondimeno questi si comportò durante il processo molto più benevolmente di quanto gli Ateniesi avessero potuto immaginare: si alzò una sola volta a sostenere l'accusa, quasi per assolvere una mera formalità.

Plutarco dimostra di avere una mentalità analitica nonché un'ottima conoscenza non solo degli eventi politici ateniesi, ma anche dei compromessi e degli intrighi che inevitabilmente li accompagnavano. Rivela che verso il 457 Pericle concluse con Cimone, grazie ai buoni uffici di Elpinice, un accordo segreto in base al quale egli avrebbe avuto mano libera in Atene e Cimone il comando delle operazioni militari

fuori della Grecia, oltre a duecento navi con cui sarebbe salpato alla conquista dei territori soggetti ai Persiani (*Per.* 10, 5; *Praecepta gerendae reipublicae* 15 = *Mor.* 812 F). E' sempre lui a informare che Aristide fu ostracizzato nel 482 a opera di Temistocle (*Them.* 5, 7; 11, 1), che Cimone e Tucidide di Melesia vennero banditi da Atene (rispettivamente nel 461 e nel 444) per i raggiri di Pericle (*Per.* 9, 5; 14, 3) e che, in seguito a mene secrete fra le eterie di Nicia, Alcibiade e Feace, Iperbolo fu colpito con l'ostracismo nel 416 o nell'anno seguente (*Alc.* 13, 4-9; *Arist.* 7, 3-4; *Nic.* 11, 3-10). Però la notizia più sensazionale trādita da Plutarco, che la derivava da Idomeneo di Lampsaco (*FGrHist* 338 F 8), riguarda la morte di Efialte (462/1), il quale non fu ucciso proditorialmente da Aristodico di Tanagra, secondo quanto testimoniava Aristotele (*Ath.* 25, 5),³⁹ ma venne fatto assassinare a tradimento da Pericle per gelosia e invidia della sua popolarità. Va da sé che il biografo non presta fede a questa versione dell'accaduto, che considerava una vera e propria malignità vomitata come bile su Pericle⁴⁰.

Non v'è neppure motivo di dubitare che Plutarco fosse un esperto conoscitore dei meccanismi che regolavano il 'delicato' regime democratico vigente in Atene. Infatti descrive puntualmente la procedura relativa all'ostracismo, una misura che comportava l'allontanamento decennale dalla città, ma non la confisca dei beni, di un individuo la cui condotta avrebbe potuto costituire un pericolo per la democrazia (*Arist.* 7, 2 e 6; *Cim.* 17, 3; *Nic.* 11, 1; *Per.* 10, 1). A suo avviso, erano necessari seimila voti perché l'ostracismo avesse luogo: la perfetta analogia con il *quorum* richiesto per la concessione di un'ἀδεια, l'accoglimento di un νόμος ἐπ' ἀνδρί, la ratifica di un decreto con il quale veniva concessa la cittadinanza, ha indotto nume-

³⁹ Circa la tradizione riferita da Aristotele vd. D.W. ROLLER, "Who murdered Ephialtes?", in *Historia* 38 (1989), 257-266, la cui ipotesi è molto opinabile.

⁴⁰ Sull'assassinio di Efialte cfr. L. PICCIRILLI, *Efialte* (Genova 1988), 69-78, che ritiene attendibile la testimonianza di Idomeneo di Lampsaco, e J.L. MARR, "Ephialtes the Moderate?", in *G & R* 40 (1993), 13.

rosi studiosi⁴¹ a preferire la versione tràdita da Plutarco a quella tramandata da Filocoro (*FGrHist* 328 F 30), secondo cui sei-mila sarebbero stati i voti da riunire sullo stesso nome perché un cittadino fosse ostracizzato. A Plutarco si deve anche un'interpretazione molto originale della finalità dell'ostracismo. Si trattava, a suo parere, di un provvedimento con cui gli Ateniesi di volta in volta contenevano l'azione dei concittadini che primeggiavano per celebrità e potenza, costringendoli ad allontanarsi; in tal modo placavano forse più l'invidia che il loro timore (*Alc.* 13, 6; *Arist.* 7, 2; *Them.* 22, 5). Pertanto, oltre a una funzione prettamente politica, l'ostracismo ne aveva anche una sociale e psicologica, costituendo lo strumento che permetteva di scaricare su chi ne restava vittima le tensioni del corpo sociale e della discriminazione di 'classe'. Che Plutarco non fosse in grado di valutare l'attendibilità delle fonti da cui attingeva è in pratica smentito dalle critiche o dagli apprezzamenti che accompagnano sovente le sue dotte citazioni e che non si fondano su di un generico buon senso — come a torto è stato sostenuto⁴² —, ma implicano un'approfondita conoscenza degli autori menzionati e, al tempo stesso, una mentalità per nulla conformista. Infatti afferma che non bisogna prestare fede ad Andocide, secondo il quale le ceneri di Temistocle furono trafugate e disperse dagli Ateniesi, perché mentiva al solo scopo di aizzare gli oligarchi contro il popolo (*Them.* 32, 4 = fr. 3 Blass-Fuhr). Biasima Arato per aver scritto le sue *Memorie* in modo estemporaneo e in fretta, con le parole che gli capitavano (*Arat.* 3, 3 = *FGrHist* 231 T 6). E' ben consci che Ctesia inclinava al favoloso (*Art.* 1, 4; 6, 9; 11, 11; 18, 7 = *FGrHist* 688 F 15a, 20, 28-29a). Critica aspramente Duride di Samo sia perché aggiungeva alle narrazioni dettagli di sapore drammatico e non riusciva a dissimulare i suoi sentimenti, sia perché

⁴¹ Vd. soprattutto P.J. RHODES, *A Commentary on the Aristotelian «Athenaion Politeia»* (rev. ed. with Addenda, Oxford 1993), 270. Per una lista completa di autori delle versioni tràdite da Plutarco e da Filocoro cfr. R. THOMSEN, *The Origin of Ostracism. A Synthesis* (København 1972), 66 n. 23.

⁴² Da parte di A.W. GOMME, *op.cit.* [n. 34], 59.

era avvezzo a forzare i racconti contro la verità (*Per.* 28, 2-3 = *FGrHist* 76 T 8 e F 67). Sulle orme di Polibio (2, 56, 1-3, 7-11 e 13 = *FGrHist* 81 T 3 e F 53), rimbotti simili rivolge a Filarco, che inventava particolari per suscitare commozione (*Them.* 32, 4 = *FGrHist* 81 F 76) e oltre tutto si mostrava scrittore di parte, fautore entusiasta com'era del re Cleomene III (*Arat.* 38, 12 = *FGrHist* 81 F 52)⁴³. Non esita a bollare Eraclide Pontico quale fantasioso favolista (*Cam.* 22, 3 = F 102 Wehrli²); giudica calunniatori tanto Idomeneo di Lampsaco (*Per.* 10, 7 = *FGrHist* 338 F 8), quanto Stesimbroto (*Per.* 13, 16 = *FGrHist* 107 F 10 b), per aver infangato il buon nome di Pericle. Sostiene che Teopompo era maggiormente credibile quando dispensava elogi che quando criticava, perché elargiva molto più volentieri biasimi che lodi (*Lys.* 30, 2 = *FGrHist* 115 F 333), proprio al pari di Timeo, il quale s'illudeva di superare Tucidide in acutezza e di far apparire Filisto scrittore rozzo e ignorante (*Nic.* 1, 1 = *FGrHist* 566 T 18): non a caso si era guadagnato da parte di Istro (*FGrHist* 334 F 59) l'appellativo di Ἐπιτίμως, vale a dire di 'detrattore'. E' a tutti noto poi che il suo principale obiettivo polemico era costituito da Erodoto, che accusò di filobarbarie, imprecisione, dishonestà e malignità in particolare verso i Beoti e i Corinzi (*Lys.* 1, 2; *De Herodoti malignitate* = *Mor.* 854 E-874 C). Plutarco non risparmiò neppure Senofonte, con il quale fu in latente e continuo contrasto nella *Vita di Agesilao*. Si contrappose a lui sia enumerando, accanto alle virtù e ai pregi, anche i difetti e i vizi del re di Sparta⁴⁴, sia rompendo (*Ages.* 27, 6-7; 28, 1-3; 30, 1; 31, 1; 32, 4-5, 34, 1 e 3-7; 35, 1-3) il malevolo silenzio di Senofonte su Tebe ed Epaminonda, una figura alternativa da lui posta in netta antitesi con Agesilao per motivi di *Lokalpatriotismus*. Sarebbe però esagerato giungere al punto d'ipotizzare che — come nel caso di Erodoto — avesse avuto in animo di com-

⁴³ Per le critiche a Filarco e a Ctesia vd. J. MARINCOLA, *op.cit.* [n. 25], 162 e n. 151, 185 con n. 54.

⁴⁴ Sulle caratteristiche dell'*ethos* di Agesilao cfr. C.D. HAMILTON, "Plutarch's *Life of Agesilaus*", in *ANRW* II 33, 6 (1992), 4207.

porre contro lo scrittore filolaconico un'opera dal titolo *De Xenophontis malignitate*, per metterne in evidenza il malanimo, l'inaffidabilità e la partigianeria⁴⁵. Tuttavia, quanto alla conquista della verità, mostra un profondo scetticismo e insieme una notevole mentalità critica: osserva che per lo storico risulta davvero arduo scoprire il vero; infatti il tempo trascorso impedisce ai posteri di conoscere con esattezza gli avvenimenti; d'altra parte, i racconti dei contemporanei sulle vicende e sulle vite sono viziati dall'invidia e dal malanimo oppure risultano falsati dalla simpatia e dall'adulazione: sicché la verità viene comunque distorta (*Per.* 13, 16).

E' stato anche rilevato⁴⁶ come talvolta egli incorra in stridenti contraddizioni e cerchi di addebitare ai principali personaggi atti e decisioni altrui. Così, mentre riferisce che fu Alcibiade a prendersi cura degli Spartani catturati a Pilo (*Alc.* 14, 1), altrove sostiene che fu Nicia ad assumersi questa incombenza (*Nic.* 9, 6). L'aver deliberatamente attribuito tale compito una volta ad Alcibiade e un'altra volta a Nicia, nelle loro rispettive *Vite*, risponde alle leggi del genere biografico, per le quali al protagonista vanno talora ascritte imprese e gesta compiute da altri. Non diversamente si atteggia, per esempio, nei confronti di Efialte che, dopo aver presentato quale principale artefice delle riforme dell'areopago nella *Vita di Cimone* (15, 2), pone in condizione subordinata a Pericle in quella dedicata a costui (*Per.* 7, 7-8; 9, 5). E, sia per le leggi del genere biografico sia per motivi di carattere 'etico', Plutarco propende — non sempre senza motivo — ad ascrivere a Pericle (*Per.* 29, 1) e a Nicia (*Nic.* 15, 1 e 3-4; 16, 2-3; 17, 1-2; 26, 2) un peso decisivo in vicende e risoluzioni in cui, a detta di altri (*Thuc.* 1, 45, 1; 6, 62, 1, 3 e 5; 64, 1-3; 97, 1-2 e 4;

⁴⁵ Diversamente R. FLACELIÈRE, in Plutarque. *Vies VIII: Sertorius-Eumène, Agésilas-Pompée*, texte établi et traduit par R. FLACELIÈRE et É. CHAMBRY (Paris 1973), 90; *status quaestionis* in C.D. HAMILTON, "Plutarch and Xenophon on Agesilaus", in *AncW* 25 (1994), 205-212.

⁴⁶ E' questa la tesi di P.A. STADTER, *A Commentary on Plutarch's «Pericles»* (Chapel Hill/London 1989), XLIX-LI.

98, 2; 7, 74, 1), non ebbero parte oppure ebbero un ruolo del tutto secondario.

L'unico grave appunto che si può muovere a Plutarco concerne la sua mentalità ostinatamente incurante della cronologia. Malgrado le testimonianze in senso contrario, accoglie la tradizione relativa all'incontro fra Solone e Creso, un po' perché era scettico in fatto di dati cronologici, un po' perché si trattava di un *logos* consono al comportamento, alla saggezza, alla fama del legislatore ateniese. Una scelta, questa, opposta ma complementare all'altra che lo aveva indotto a ricusare la tradizione riportata da Idomeneo di Lampsaco circa l'assassinio di Efialte, in quanto per nulla confacente alla condotta di Pericle. E non è tutto: dopo aver enumerato le fonti (Tucidide, Carone di Lampsaco) che facevano incontrare Temistocle con Artaserse, e aver sostenuto — sulle orme di Nepote (*Them.* 9, 1) — che andavano preferite per motivi di ordine cronologico (*Them.* 27, 1-2), finisce con il seguire Fania di Ereso (F 26 Wehrli²) ed Eratostene (*FGrHist* 241 F 27), i quali presentavano ancora vivi Serse e il suo futuro assassino, Artabano. A ben vedere, non è affatto casuale che Plutarco avesse accordato la sua preferenza alla tradizione secondo cui Temistocle si sarebbe incontrato con Serse: essa ha tutte le caratteristiche di un 'romantico' *dénouement*, che mostra, da un lato, il vincitore di Salamina in veste di supplice dinanzi a colui che tanto abilmente aveva sconfitto e, dall'altro lato, quest'ultimo pronto ad accoglierlo magnanimamente⁴⁷. Un tema che Pietro Metastasio trovò a tal punto suggestivo da farne il motivo conduttore del

⁴⁷ Vd. L. PICCIRILLI, *op.cit.* [n. 10], 276. La versione secondo cui Temistocle si sarebbe incontrato con Serse è stata, a torto, preferita da R. VAN COMPERNOLLE ("Une tradition achéménide sur l'exil de Thémistocle?", in J. SERVAIS, T. HACKENS, B. SERVAIS-SOYEZ [éds.], *Stemmata. Mélanges de philologie, d'histoire et d'archéologie grecques offerts à J. Labarbe* [Liège/Louvain-la-Neuve 1987], 267-273), il quale ipotizza che risalisse a Ctesia, per il tramite di Dinone. Ugualmente poco persuasiva risulta l'ipotesi di E. BADIAN (*From Plataea to Potidaea. Studies in the History and Historiography of the Pentecontaetia* [Baltimore/London 1993], 7, 189 n. 12), che ritiene complementari la tradizione tucididea e quella eforea: cfr. P.J. RHODES, in *The Cambridge Ancient History* V (Cambridge 1992), 66.

suo melodramma *Temistocle* (I IX, 349-430)⁴⁸. Tali scelte illustrano il metodo di lavoro di Plutarco (in particolare la maniera in cui egli intendeva i rapporti fra biografia e storia) e ammoniscono al tempo stesso a non pretendere da lui, in quanto biografo, coerenza e precisione tipiche degli storici. La sua mentalità e il suo modo di operare risultano importanti anche sotto il profilo della selezione delle fonti: non seguì un autore in quanto lo riteneva più fededegno di un altro, ma unicamente perché forniva notizie che meglio si addicevano al carattere del personaggio descritto. Pertanto ogni discussione sull'assenza o sulla presenza di senso storico in Plutarco è del tutto gratuita.

Quelle ricordate nella *Vita di Alessandro* non furono le sole critiche mossegli nell'antichità: i lettori o gli ascoltatori dovevano avergli fatto notare anche come i dettagli poco lusinghieri forniti su Solone, Temistocle, Aristide, Pericle e altri, finissero con lo sminuire proprio questi personaggi le gesta dei quali invece avrebbero dovuto suscitare emulazione⁴⁹. Lo si desume da un passo della *Vita di Cimone* (2, 3-5), dove Plutarco sostiene che “nel momento in cui si raffigurano oggetti belli e pieni di grazia, ma con qualche piccolo difetto, questo non va trascurato del tutto né messo troppo in evidenza, poiché nel primo caso il ritratto risulterebbe infedele, nel secondo sgradevole. Analogamente, essendo impossibile esporre la vita di un individuo che sia immune da biasimi e del tutto limpida, è bene, trattando delle sue nobili imprese, seguire la verità. Quanto agli errori e ai difetti, invece, frutto di passione o di necessità politica e pertanto determinati piuttosto da mancanza di virtù che da malvagità, essi non dovranno venire segnalati con compiacimento e minuzia di particolari, bensì con pudore

⁴⁸ Composto nel 1736, il *Temistocle* fu rappresentato con la musica di A. Caldara per la prima volta a Vienna il 4 novembre dello stesso anno, in occasione dell'onomastico dell'imperatore Carlo VI, per ordine dell'imperatrice Elisabetta: G. VENUTI, in P. METASTASIO, *Temistocle* (Bologna 1954), 5 e 11.

⁴⁹ Sull'argomento vd. più diffusamente L. PICCIRILLI, “La tradizione ‘nera’ nelle biografie plutarchee degli Ateniesi del sesto e del quinto secolo”, in *Gerolamo e la biografia letteraria*, a cura di A. CERESA-GASTALDO (Genova 1989), 5-21.

e quasi con rispetto verso la natura umana, che non produce alcun carattere tanto buono e incline alla virtù da non meritare biasimo”⁵⁰. Tuttavia rammentare aspetti spiacevoli relativi al contegno di personaggi ‘positivi’ non significa né che Plutarco accettasse il filone denigratorio, né che desiderasse sminuire o deprezzare i suoi ‘eroi’, né che avesse una mentalità incline allo scandalo, ma risponde al fine da lui perseguito nel delineare gli *ethē* dei protagonisti delle *Vite*. Inoltre le notizie ‘scomode’ presenti nelle biografie di uomini virtuosi sembrano ubbidire a un principio d’imparzialità. Plutarco non cercò di celare i difetti dei suoi personaggi o di evidenziarne solo i pregi, in quanto intendeva evitare un duplice rischio: trasformarsi *tout court* in un panegirista e riavvicinare la biografia all’encomio. L’imparzialità e l’indipendenza dall’encomio potrebbero averlo indotto a rammentare non solo le virtù, ma anche le caratteristiche negative della condotta degli ‘eroi’ delle sue *Vite*. Forse va tenuto presente anche quel che segue: riferire tradizioni antitetiche risponde a un espediente narrativo. La contrapposizione delle versioni contribuisce a rendere gli individui descritti maggiormente vivi e palpitanti, ne evidenzia le passioni, li avvicina all’umanità della loro sostanza vera, mostrandoli ancora più meritevoli di ammirazione. Insomma, li demitizza e li fa sentire meno lontani al lettore. Per questo motivo Plutarco fece ricorso di preferenza a tradizioni contrastanti, non già all’*opinio communis*, la quale sbiadisce la descrizione degli *ethē* e la fa apparire scialba. Per dirla con il linguaggio cinematografico, la tecnica biografica si serve dei contrasti, non delle dissolenze.

La presenza della tradizione ‘nera’ in biografie di individui virtuosi è spesso accompagnata da una polemica erudita. A differenza di Nepote e di Svetonio, Plutarco mostra una sorta di com-

⁵⁰ Non pare che tale passo sia da porre in relazione con quello dei *Moralia* (854 E-856 D), dove viene criticato il metodo storiografico di Erodoto, com’è invece opinione di C.P. JONES, *Plutarch and Rome* (Oxford 1971), 88. La genesi di quest’ultimo luogo va piuttosto individuata nell’insoddisfazione generata in Plutarco dall’utilizzazione dell’opera di Erodoto, quando egli scriveva le *Vite* di Aristide e di Temistocle.

piacimento nel palesare di conoscere non solo la *vulgata*, ma anche i dati ignoti ad altri, su vicende, fatti e comportamenti dei suoi personaggi. Perciò nella *Vita di Artaserse* (8, 1), in cui non fornisce certo paradigmi di virtù, egli, trattando della battaglia di Cunassa, si esprime nel seguente modo: "Molti hanno descritto questo scontro. Senofonte lo pone quasi dinanzi ai nostri occhi non già come un avvenimento trascorso, ma ancora del tutto in atto, sì da far appassionare il lettore e da coinvolgerlo, grazie alla vivacità del racconto. Quindi sarebbe insensato narrarlo di nuovo; per questo esporrò solo quei dettagli tralasciati da Senofonte". In modo analogo si atteggia nella biografia dedicata a Nicia (1, 5) dove, volendo tenere una condotta diversa da quella di Timeo, afferma: "Poiché non era possibile tralasciare gli avvenimenti esposti da Tucidide e da Filisto, quelli concernenti soprattutto il carattere del personaggio [...], io li ho riferiti per sommi capi e limitatamente ai tratti essenziali (cfr. *Alex.* 1, 1), per non apparire del tutto pigro e negligente. Invece ho cercato di raccogliere quanto sfugge ai più ($\tau\alpha\ \delta\iota\alpha\phi\epsilon\gamma\eta\sigma\tau\alpha\ \tau\o\nu\varsigma\ \pi\o\lambda\lambda\o\nu\varsigma$)⁵¹, o da altri è accennato in modo sporadico o è reperibile in monumenti votivi o in antichi decreti, non per metter insieme una ricerca fine a sé stessa ($\o\nu\ \tau\heta\ \ddot{\chi}\chi\rho\eta\sigma\tau\o\ \dot{\chi}\theta\pi\o\zeta\omega\ \iota\sigma\tau\o\pi\alpha\varsigma$)⁵²,

⁵¹ Non convince l'ipotesi di quanti (V. CITTI, "Plutarco, *Nic.* 1.5: Storiografia e biografia", in *Omaggio a P. Treves*, a cura di A. MASTROCINQUE [Padova 1983], 99-110; C. FRANCO, "Trittico plutarcheo", in *Prometheus* 17 [1991], 125-127) ritengono che con il termine $\pi\o\lambda\lambda\o\nu\varsigma$ Plutarco intendersse riferirsi non ad altri storici poco solerti nella ricerca del materiale da utilizzare, bensì a un pubblico alquanto disattento alla qualità della narrazione della storia, e quindi contrapporre la capacità di comprendere il valore dei fatti, anche nella loro dimensione interiore e psicologica, al punto di vista semplificato dei 'più'. E ciò in quanto a questa interpretazione di $\pi\o\lambda\lambda\o\nu\varsigma$ si oppone quanto lo stesso Plutarco sostiene altrove (*Dem.* 2, 1 $\delta\sigma\alpha\ \tau\o\nu\varsigma\ \gamma\rho\acute{a}\phi\sigma\tau\alpha\ \delta\iota\alpha\phi\gamma\eta\tau\alpha$); su ciò cfr. anche F. FRAZIER, *Histoire et morale dans les «Vies parallèles» de Plutarque* (Paris 1996), 32-33.

⁵² Il termine $\iota\sigma\tau\o\pi\alpha$ ha qui, come altrove in Plutarco (*Cat.mi.* 12, 1; *Thes.* 1, 4; *De recta ratione audiendi* 13 = *Mor.* 44 B-C; *De defectu oraculorum* 18 = *Mor.* 419 E; *De Stoicorum repugnantiis* 29 = *Mor.* 1047 C; E. VALGIGLIO, "Iστορία e βίος in Plutarco", in *Orpheus* n.s. 8 [1987], 58 n. 17), il preciso significato erodoteo di 'ricerca', non già quello di 'opera storica'. Quanto al termine $\ddot{\chi}\chi\rho\eta\sigma\tau\o$, che compare nella stessa accezione anche in altre *Vite* (*Dio* 21, 9; *Tim.* 15, 11), vd. C. THEANDER, *op.cit.* [n. 32], 32 n. 1.

ma per offrirne una che serva alla comprensione del carattere e del comportamento del protagonista". Quindi le tracce di una tradizione 'nera' paiono dettate tanto da un'esigenza d'imparzialità e dal bisogno di riscattare la biografia dall'encomio, quanto da una finalità narrativa ed erudita, verrebbe quasi da dire da uno scrupolo storico. Del resto, nessuno ignora che la biografia si alimenta sia di erudizione sia di antiquaria. L'amore per il particolare, per l'erudizione, per l'antiquaria professato da Plutarco non è però mai fine a sé stesso: costituisce il mezzo che gli permette d'indagare, di scrutare la natura dell'animo umano e l'*ethos* del personaggio, offrendo nel contempo una completa ricostruzione 'storica'. Particolarmente significativo risulta in proposito un luogo della *Vita di Pompeo* (37, 1-3), nel quale Plutarco racconta che questi trovò nel 65 nella fortezza di Ceno un carteggio segreto di Mitridate VI Eupatore, subito apparsogli interessante in quanto rivelatore dei molteplici aspetti del carattere del re. Scoprì, per esempio, che il sovrano aveva avvelenato, fra le numerose persone, suo figlio Ariarate e Alceo di Sardi, perché lo aveva battuto in una gara ippica. Rinvenne anche le interpretazioni dei sogni avuti da Mitridate e da alcune sue donne e le lettere licenziose di Monime a lui e di lui a Monime. Pochi cenni, misti di curiosità e di erudizione, con cui Plutarco delineò in maniera più efficace di Appiano (*Mithr.* 112, 540-550) la condotta del sovrano del Ponto, un personaggio affascinante, superstizioso e crudele, che Jean Racine avrebbe scelto nel 1672 come protagonista di una delle sue tragedie, il *Mithridate*⁵³. In verità, nonostante la sua dichiarazione programmatica, analoga a quella di Polibio (10, 21 [24]), ma per così dire rovesciata, di "non scrivere opere di storia, ma vite" (*Alex.* 1, 2), è proprio a Plutarco che gli studiosi di storia e di antichità greche e romane devono fare ricorso per apprendere notizie e informazioni altrimenti sco-

⁵³ Il dramma fu rappresentato nel gennaio dell'anno seguente e, stando alla tradizione, all'indomani dell'ammissione di Racine all'Académie Française, che ebbe luogo il 12 gennaio di quel mese: L. RACINE, *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Jean Racine*, in [J.] RACINE, *Oeuvres complètes* I, texte établi par R. PICARD, Bibliothèque de la Pléiade (Paris 1950), 37.

nosciute. Plutarco si rivela una miniera inesauribile che conserva materiale altrimenti andato perso. Non è certo un mistero che abbia tramandato buona parte dei frammenti degli autori antichi, le cui opere non sono pervenute. Ancora: dotato di una prodigiosa memoria, egli rammenta in un conciso *excursus* (*Per.* 24, 11-12) che la fama di Aspasia, la donna amata da Pericle, aveva indotto Ciro il Giovane a dare lo stesso nome alla più cara delle sue concubine, la quale acquistò grande potenza presso il Gran Re, dopo la morte del principe persiano. Particolari che gli erano venuti in mente (quasi senza rendersene conto) e che non ritenne opportuno trascurare: un significativo esempio di quel tipo di memoria che un lettore di Marcel Proust definirebbe involontaria, quantunque, diversamente dal celebre scrittore francese, non determinata da particolari percezioni sensoriali, ma da una semplice omonimia.

La sua mentalità ‘storica’, che lo induceva a fornire una completa ricostruzione degli eventi, aiuta forse a chiarire per quale motivo soprattutto nelle *Vite* Plutarco riferisse tradizioni a cui non credeva. A proposito dell’assassinio di Efialte — lo si è già ricordato — aveva riportato due versioni, quella di Idomeneo di Lampsaco e l’altra di Aristotele (*Per.* 10, 7-8). Non prestava fede alla prima, ma ne parlava lo stesso, evidentemente perché ancora di attualità: ciò che si dice ha già una specie di esistenza che Plutarco non poteva ignorare per scrupolo di ricerca. Poiché — è stato osservato⁵⁴ — la sua rinunzia concerne l’*ιστορία* quale “genere letterario di narrazione distesa”, ma non come indagine storica; quindi la contrapposizione fra *ιστορία* e *βίος* non va accentuata oltre certi limiti⁵⁵. Del resto, gli stessi antichi non osservarono rigidamente tale distinzione: lo si evince dagli scrittori della *Storia Augusta* (*Ael.* 1-3; *Heliog.* 1) e soprattutto da Dionigi d’Alicarnasso (*Ant.Rom.* 5, 48; 8, 60-62). Costui asserisce che lo storico non deve limitarsi a descrivere le

⁵⁴ Da S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico* II 2 (Bari 1966), 137.

⁵⁵ Così ancora S. MAZZARINO, *op.cit.* [n. 54], 138, e B. GENTILI, G. CERRI, *op.cit.* [n. 5], 90.

gesta compiute da famosi condottieri, ma deve altresì narrare la loro vita privata, evidenziandone le doti del carattere (5, 48, 1); un concetto, questo, che Proust⁵⁶ avrebbe fatto proprio, laddove afferma che la vita privata e la grande storia sono fatte della stessa stoffa, giacché i giochi e i drammi della storia, tanto brillanti se veduti a distanza, sono composti con gli stessi elementi delle nostre oscure esistenze quotidiane. Da parte sua Plutarco, pur professandosi biografo, non fu sempre immune da tentazioni storiografiche: nella *Vita di Fabio Massimo* (16, 1-6) riferisce analiticamente le tattiche belliche dei Cartaginesi, notizie del tutto irrilevanti alla comprensione dell'*ethos* del biografo e che erano state già esposte da quanti avevano descritto nei dettagli la battaglia di Canne, vale a dire da Polibio (3, 113-117) e da Livio (22, 45-49). Anche nella biografia di Emilio Paolo (8-9) inserisce un lungo *excursus* sugli Antigonidi e, nella *Vita di Camillo* (15-16), un'ampia digressione sui Galli. Nessuna meraviglia quindi che, nonostante si fosse etichettato biografo, Plutarco avesse cercato di conformare la sua condotta alle virtù dei grandi personaggi “nella *ἰστορία*, come in uno specchio” (*Aem.* 1, 1). Comunque, le sue *Vite* non sono meri documenti, ma interpretazioni originali della storia attraverso i suoi grandi e piccoli attori. Già Diodoro (20, 43, 7) aveva messo in evidenza i limiti insiti nella narrazione storiografica, sostenendo che essa è costretta a esporre l'uno dopo l'altro i numerosi fatti che nel quotidiano si verificano contemporaneamente. Così lo storico non riesce a riprodurre il *pathos* e la tensione delle vicende, pur rendendo l'immagine degli avvenimenti. La storiografia non è quindi in grado di competere con la simultaneità dei molteplici eventi⁵⁷.

⁵⁶ Jean Santeuil, texte établi, présenté et annoté par P. CLARAC, Bibliothèque de la Pléiade (Paris 1971), 596 (una parte scritta da Proust forse alla fine del 1896; P. CITATI, *La colomba pugnalata. Proust e la «Recherche»* [Milano 1995], 99).

⁵⁷ Questo passo diodoreo, con particolare riferimento a Duride, è stato analizzato ampiamente da L. TORRACA, *Duride di Samo. La maschera scenica nella storiografia ellenistica* (Salerno 1988), 15-23.

In proposito, riveste valore emblematico la *Vita di Nicia*, i cui due terzi concernono l'impresa ateniese in Sicilia del 415-413, già narrata con dovizia di particolari da Tucidide (6, 6-7, 87). Parrebbe dunque che Plutarco fosse venuto meno alla sua dichiarazione programmatica iniziale di voler riferire solo per sommi capi le notizie riportate in precedenza da Tucidide e da Filisto (*Nic.* 1, 5). Ma, a un approfondito esame, il racconto plutarcheo dell'evento 'spedizione in Sicilia' non risulta per nulla un doppione di quello tucidideo; è, se mai, un resoconto parallelo e complementare, teso a rendere manifeste quali fossero state le tensioni che precedettero e accompagnarono l'infausta vicenda. Ciò che Plutarco propone al lettore è, per usare una terminologia cara a Friedrich W. Nietzsche, una versione 'dionisiaca' della spedizione, la quale fa da contrappunto a quella 'apollinea' traddita da Tucidide⁵⁸. Infatti, a parte rarissime allusioni in senso contrario (in 6, 13, 1 si accenna ai giovani δυσέρωτες "presi da un insano desiderio" di cose lontane, e in 6, 24, 3 all' ἔρως e al πόθος, cioè alla 'brama' di partire che pervase Atene alla vigilia della spedizione), Tucidide fornisce una ricostruzione razionale e politica dell'intervento ateniese nell'isola, le cui cause 'profonde' individua nella rivalità di Alcibiade nei confronti di Nicia, nella sua smania di avere un comando, nella speranza di conquistare la Sicilia e Cartagine e, col successo, di avvantaggiarsi in ricchezze e onori (6, 15, 2). Plutarco, invece, offre uno spaccato della condotta emotiva degli Ateniesi nella vicenda. Informa che il "mal di Sicilia" aveva contagiato tutti, al punto che sia i giovani nelle palestre, sia gli anziani nei luoghi di lavoro e di ritrovo, tracciavano per terra i contorni dell'isola con l'indicazione dei porti e dei luoghi rivolti verso la "Libia". Nella generale follia dilagante gli Ateniesi consideravano la Sicilia non già meta della guerra, ma base di operazione per poi combattere contro i Cartaginesi, conquistare la "Libia" e rendersi signori indiscussi dell'intero mare fino alle colonne

⁵⁸ Sui rapporti fra Plutarco e Tucidide cfr. C.B.R. PELLING, "Plutarch and Thucydides", in P.A. STADTER (ed.), *Plutarch and the Historical Tradition* (London/New York 1992), 10-40.

d'Ercole (*Nic.* 12, 1-2; *Alc.* 17, 3-4). Riporta anche le prese di posizione degli indovini, prezzolati da Alcibiade, e dei sacerdoti pro e contro la spedizione, il responso del dio Ammone, il quale aveva predetto agli Ateniesi la disfatta dei Siracusani, ma aveva dato anche presagi contrari, che furono poi occultati per timore del malaugurio (*Nic.* 13, 1-2). Si sofferma a descrivere i fenomeni d'irrazionalità collettiva suscitati dalla mutilazione delle erme (*Nic.* 13, 3; *Alc.* 18, 6-8) e gli episodi d'isteria personale, come quello dell'individuo che, balzato improvvisamente sull'altare dei Dodici Dèi, si evirò a colpi di pietra (*Nic.* 13, 3-4), o l'altro relativo a Metone l'astronomo che, turbato forse dai vaticini ostili e timoroso dell'esito della spedizione, diede fuoco alla propria casa nella speranza di ottenere per sé o per il figlio l'esonero dal partecipare all'impresa (*Nic.* 13, 7-8; *Alc.* 17, 5-6). Plutarco ha una mentalità soprattutto attenta a registrare la psicosi diffusasi in Atene nei giorni precedenti la partenza della flotta alla volta della Sicilia. Era il tempo — egli narra — in cui ricorrevano le feste di Adone; in molti luoghi della città venivano esposte le sue immagini intorno alle quali si celebravano i riti funebri e le donne emettevano lamenti percuotendosi il petto. Quanti davano importanza alle coincidenze temevano che tutto quel fiore di gioventù intento a salpare sarebbe appassito fulmineamente al pari dei cereali e degli ortaggi che si facevano crescere, entro piccoli vasi di terra esposti all'aperto (i cosiddetti giardini di Adone), durante le Adonie (*Nic.* 13, 11; *Alc.* 18, 4-5). Anche Socrate, avvertito dal suo demone della futura disfatta ateniese, ne parlò agli amici e la storia fece il giro della città (*Nic.* 13, 9; *Alc.* 17, 5; *De genio Socratis* 11 = *Mor.* 581 D). Senza Plutarco, non si riuscirebbe a comprendere una delle più straordinarie manifestazioni d'irrazionalità collettiva della storia di Atene, né a penetrare — per dirla con Eric R. Dodds⁵⁹ — gli strati più profondi e meno coscienti della condotta dei 'razionalissimi' Greci. Ma se, nella *Vita di Nicia* come altrove, la 'grande' storia politico-militare

⁵⁹ *The Greeks and the Irrational* (Berkeley/Los Angeles 1951), 1 sgg.

quasi sempre scompare, non per questo scompaiono gli eventi e gli uomini che l'avevano popolata e ne erano stati in qualche modo gli artefici. Ciò non significa né preferire alla narrazione tucididea il racconto plutarcheo e passare, per così dire, dal mondo degli adulti a quello dei bambini, come a torto è stato sostenuto⁶⁰, né evocare continuamente spettri di una rigida contrapposizione fra *ἰστορία* e *βίος*, ma neppure sostenere che le *Vite parallele* vadano considerate *tout court* opere di storia⁶¹, perché, mentre la storiografia tratta degli eventi trascorsi nella loro continuità e consequenzialità, la biografia prende in considerazione solo quegli avvenimenti del passato atti a delineare il carattere dei personaggi⁶².

Da Plutarco dunque traspaiono in maniera evidente una mentalità etico-storica (storica, suo malgrado) e il ruolo che egli impersonava: quello di maestro di morale. Significativo in proposito è un passo della *Vita di Pericle* (2, 4), dove afferma che “ciò che è nobile attrae a sé in modo attivo e provoca un impulso immediato all’azione; non plasma il carattere dello spettatore con la forza dell’imitazione, ma gli infonde la volontà di agire con la semplice narrazione dei fatti”. Benché sia andata perduta la prefazione generale all’intera opera, nella quale quasi certamente Plutarco aveva illustrato i criteri adottati, tuttavia, risulta ugualmente chiaro come a lui premesse di evidenziare l’effetto morale che le esistenze dei grandi uomini virtuosi avrebbero esercitato sui lettori. E, poiché i caratteri si manifestano attraverso le *praxeis*, era necessario che anche queste fossero descritte compiutamente; ciò spiega il motivo per il quale nelle *Vite parallele* la parte storica sia indispensabile alla comprensione degli *ethē* e perché essa superi talvolta in estensione anche la parte biografica vera e propria⁶³. Per tutti questi motivi l’opera di Plutarco non può essere definita ‘popolare’. Essa si rivolgeva a una minoranza, a un’élite di lettori dotti, i

⁶⁰ Precisamente da A.W. GOMME, *op.cit.* [n. 34], 27.

⁶¹ Diversamente A. WARDMAN, *op.cit.* [n. 24], 10 e 153.

⁶² F. FRAZIER, *op.cit.* [n. 51], 41.

⁶³ K. ZIEGLER, *Plutarchos von Chaironeia* (Stuttgart 1964), 268, 10-19.

suoi amici Greci⁶⁴ e i Romani filelleni, tutti appartenenti al ceto abbiente, che attendevano allo studio della letteratura, della filosofia, della storia e che si distinguevano dalla massa, da ‘i più’, da ‘i molti’⁶⁵. Lo testimonia quanto annota a proposito di Crasso dopo la battaglia di Carre; costui appariva “ai più esempio del capriccio della fortuna; di ambizione dissennata, invece, alle persone di buon senso” (*παράδειγμα τοῖς πολλοῖς τύχης, τοῖς δὲ φρονοῦσιν ἀβουλίας καὶ φιλοτιμίας*: *Crass.* 27, 6). Questa distinzione fra i *πολλοί* e gli *εὖ φρονοῦντες* è di vitale importanza per comprendere quali fossero i referenti delle biografie di Plutarco; erano quelli che, come lui, riuscivano, per cultura, sensibilità e principi morali, a individuare il motivo vero e profondo della sconfitta di Crasso⁶⁶, come pure l’ἀρχὴ κακῶν dei tanti eventi luttuosi del passato.

4. Svetonio

Della tendenza al confronto fra la civiltà greca e romana, che aveva informato di sé il *De excellentibus ducibus exterarum gentium* di Nepote e le biografie plutarchee, non v'è più traccia in Svetonio, il quale nel *De vita Caesarum* polarizza la propria attenzione soltanto sull'imperatore. Accanto a lui non vi sono né comprimari né antagonisti, ma individui sfocati, privi di fisionomia e di rilievo, la cui funzione è quella di essere le occasionali vittime dei suoi *uitia* o i beneficiari delle sue *virtutes*. L'aver rivolto tutta l'attenzione su di un unico personaggio, il principe, e l'aver ridotto tutti gli altri a sbiadite comparse sono caratteristiche che, per un verso, accomunano

⁶⁴ Il pubblico cui si rivolgeva Plutarco era costituito, in prima istanza, da Greci: lo si desume da alcuni passi delle *Vite*, dove egli spiega ai concittadini la genesi di alcuni usi e costumi romani, quali il trionfo (*Marc.* 22, 1-10), l'istituzione dei flamini (*Num.* 7, 9-11), l'onomastica (*Aem.* 2, 2; *Cic.* 1, 4; *Cor.* 11, 2-6; *Mar.* 1, 1-5; *Publ.* 10, 9; 17, 5).

⁶⁵ Quanto agli amici di Plutarco vd. K. ZIEGLER, *op.cit.* [n. 63], 30, 6-60, 15; B. PUECH, “Prosopographie des amis de Plutarque”, in *ARNW* II 33, 6 (1992), 4831-4893.

⁶⁶ Su ciò cfr. più diffusamente A. WARDMAN, *op.cit.* [n. 24], 37-48.

Svetonio a Plutarco e, per un altro verso, distinguono profondamente l'uno dall'altro. Già Plutarco, scrivendo le *Vite dei Cesari*, delle quali restano soltanto le biografie di Galba e di Otone, aveva incentrato la narrazione nella figura dell'imperatore; tuttavia, diversamente da Svetonio, non ne aveva svilito gli interlocutori a scialbe immagini; al contrario, aveva conferito loro statura e spessore di veri e propri personaggi che, interagendo con il protagonista, ne evidenziano l'*ethos*. Resta però da chiarire la genesi di questo profondo mutamento avvenuto in seno alla biografia: occorre spiegare cioè il motivo per il quale, negli scrittori, l'interesse al confronto fra le varie civiltà e culture avesse fatto posto a quello per il singolo individuo, assurto a protagonista delle loro opere. Com'è stato rilevato⁶⁷, fra Nepote, Plutarco e soprattutto Svetonio si era verificato quel fenomeno noto con il nome di cesarismo; i *Caesares* di Svetonio, e forse anche quelli di Plutarco, costituiscono una διαδοχή che, per ovvi motivi, sarebbe stata del tutto inconcepibile ai tempi di Nepote, in quanto l'idea dinastica e di una continuità di detentori del potere assoluto poteva essere avvertita solo durante l'impero. Pure in ciò Plutarco si differenzia da Svetonio: costui, diversamente da Plutarco, aveva fatto iniziare la διαδοχή imperiale da Cesare e non da Augusto, sia perché intendeva risalire alle origini di questa successione di cui Nerva, Traiano e il regnante Adriano erano i naturali continuatori, sia perché desiderava rivalutare, sulle orme di Traiano, la figura del conquistatore della Gallia. Vi è anche un'altra differenza, più profonda, che contraddistingue Plutarco da Svetonio: se, com'è *opinio communis*, egli scrisse le *Vite dei Cesari* prima delle biografie parallele⁶⁸, ciò fece in quanto intendeva chiarire a sé stesso, ai Greci e ai Romani le vicende storiche contemporanee. Tale chiarimento lo indusse ad affrontare il rapporto fra le virtù del passato e quelle dei tempi nuovi e a

⁶⁷ Precisamente da F. DELLA CORTE, *Svetonio eques Romanus* (Firenze rist.²1977), 202.

⁶⁸ Vd. da ultimo S.[C.R.] SWAIN, *Hellenism and Empire. Language, Classicism, and Power in the Greek World A.D. 50-250* (Oxford 1996), 135 e n. 3.

operare un ripensamento circa l'*ethos* dei grandi personaggi dell'antichità⁶⁹. Lo si deduce da un passo della *Vita di Galba* (29, 4), laddove Plutarco sostiene che costui “s'illudeva di comandare su uomini asserviti da un Tigellino e da un Ninfidio allo stesso modo con cui Scipione [...] e Camillo si erano imposti sui Romani del loro tempo”. Accingendosi a comporre le biografie di Galba e degli altri imperatori, Plutarco si era accorto che le vicende della sua età gli imponevano il confronto con gli eventi delle epoche passate, specialmente di Scipione (il Maggiore) e di Camillo, dei quali scrisse poi le *Vite*, parallele a quelle di Epaminonda e di Temistocle. Dunque le sue biografie traevano origine da una riflessione sulla storia contemporanea e gli imponevano il problema del rapporto fra essa e la storia antica. Tanto nelle *Vite parallele*, quanto nelle *Vite dei Cesari*, l'interesse di Plutarco però concerneva lo studio del carattere del protagonista⁷⁰, mentre quello di Svetonio era rivolto non solo all'*ethos* dell'individuo, l'imperatore, ma anche alla sua vita pubblica e privata. Poiché non ci è pervenuta la prefazione del *De vita Caesarum*, nella quale Svetonio forse illustrava il proprio metodo di lavoro, riveste particolare interesse quanto sostiene nel capitolo nono della *Vita di Augusto*, dove afferma: *proposita uitae eius uelut summa, parte<s> singillatim neque per tempora sed per species exequar, quo distinc-*tiū *demonstrari cognoscique possint*. Ma le *species*, vale a dire le rubriche o categorie che caratterizzano l'andamento del racconto, sono a loro volta distinte secondo un criterio di opposizioni fra *uitutes* e *uitia*, il quale prescinde, salvo rari casi, dal

⁶⁹ S. MAZZARINO, *op.cit.* [n. 54], 139-140.

⁷⁰ C.P. JONES, *op.cit.* [n. 50], 80. E' eccessivo ritenere che le *Vite dei Cesari* non siano delle vere e proprie biografie, come sostiene J. GEIGER, "Nepos and Plutarch. From Latin to Greek Political Biography", in *ICS* 13 (1988), 246 e n. 11, che interpreta in senso estremamente riduttivo ("these Lives [of Galba and Otho] hardly merit their description as biographies") un'affermazione di R. SYME, "Biographers of the Caesars", in *MH* 37(1980), 104 = ID., in *Roman Papers III*, ed. by A.R. BIRLEY (Oxford 1984), 1251 ("These products [the *Galba* and the *Otho*] are not biographies, comparable with either the *Parallel Lives* or with Suetonius' *De vita Caesarum*").

susseguirsi nel tempo degli avvenimenti. A Svetonio stava a cuore la dimensione privata del personaggio: egli intendeva fornirne al lettore una conoscenza completa che non prescindesse dalla sfera del quotidiano e dell'effimero, sfera bandita dall'annalistica, tesa a selezionare il reale secondo un'ottica condizionata dalla 'classe' dirigente. Pertanto il codice storiografico gli apparve inadeguato a realizzare, in una 'concreta' opera letteraria, le sue intenzioni così lontane dai propositi di chi si riconosceva in quello storiografico dell'annalistica. Ugualmente inadeguato reputava il tipo di biografia cosiddetta *plutarchea*, perché troppo simile nei modi e nei contenuti alla narrazione storica. E, mentre sia Nepote sia Plutarco avevano sentito l'esigenza di sottolineare la differenza che intercorreva fra biografia e storia e di avvertire i lettori che le loro erano opere biografiche, non storiche (segno evidente che essi erano consapevoli del carattere ambiguo e compromissorio dei loro scritti), Svetonio prese le distanze da un genere di biografia che mancava di uno statuto autonomo dalla storia o che della storia era una variabile dipendente. Pertanto calò i materiali concernenti i vari aspetti del reale in una narrazione nuova: di qui l'ordine per *species* che, mutuato dalla tradizione degli *elogia*, gli pareva più consono a evidenziare tutto ciò che documentava la vita pubblica e privata del protagonista⁷¹. Ciò spiega la ragione per la quale in Svetonio sia assente la διατριβή intorno all'ἱστορία che tanta parte aveva avuto nelle *Vite* di Plutarco, il quale tuttavia costituisce il *trait d'unison* fra Nepote e Svetonio. Al pari di Nepote, Plutarco si rese interprete della tendenza al confronto fra Greci e Romani, esaminati però individualmente e non già per categorie; come Nepote, avvertì l'esigenza di stabilire che le sue erano biografie e non opere di storia, ma, con le *Vite dei Cesari*, assurse a primo interprete del nuovo fenomeno maturatosi durante l'impero, il cesarismo, e, con la διαδοχή di imperatori, ebbe in Svetonio, sia pure con intendi-

⁷¹ Così S. LANCIOTTI, "Introduzione", in Svetonio. *Vite dei Cesari* (Milano 1982), 12-13.

menti e modi diversi, un continuatore *sui generis*⁷². Vale forse la pena di accennare a un altro aspetto che accomuna e, al tempo stesso, distingue Svetonio da Plutarco: si tratta della fisiognomia, già presente in Ione di Chio (*FGrHist* 392 F 12) e in Teopompo-Nepote (*Iph.* 3, 1-2 = *FGrHist* 115 F 289). Mentre per Svetonio, che propone regolarmente per i suoi Cesari ritratti fisiognomici⁷³, sussiste una qualche correlazione fra aspetto fisico e carattere; in Plutarco, invece, la rappresentazione dell'*ethos* non è mai svilata a una semplice somma di lineamenti visibili, giacché la nobiltà d'animo può essere connotata anche in individui d'aspetto non del tutto gradevole (*Ages.* 2, 3-5).⁷⁴

Se, affrancato dal soffocante abbraccio del cosiddetto genere alessandrino, il *De vita Caesarum* è riconducibile a un interesse biografico ‘realistico’, attestato in Roma dalla tradizione degli *elogia* e delle *laudationes funebres*⁷⁵, non si può negare che esso presenti, sotto uno stile apparentemente impersonale e disimpegnato dell'autore, implicite opzioni ideologiche, la più probabile delle quali concerne le attese del medio ceto equestre. Il continuo riferimento agli *equites* e i giudizi espressi in relazione all'atteggiamento assunto dagli imperatori nei loro confronti in un'opera scritta da un cavaliere, figlio di un cavaliere, e dedicata a un cavaliere (al prefetto del pretorio di Adriano, Setticio Claro) fanno di Svetonio, entro certi limiti, il rappresentante e l'interprete più efficace della mentalità del ceto equestre, di

⁷² Per quanto si è detto, non è condivisibile l'ipotesi secondo cui Svetonio sarebbe stato forse il primo a comprendere che i Cesari dovevano essere considerati come una categoria speciale, così come sostiene F.R.D. GOODYEAR, “History and Biography. 5: Suetonius”, in E.J. KENNEY, W.V. CLAUSEN (eds.), *op.cit.* [n. 27], 661, su suggerimento di E.J. Kenney.

⁷³ *Iul.* 45, 1; *Aug.* 79, 1-2; *Tib.* 68, 1-3; *Cal.* 3, 1 e 50, 1; *Claud.* 30; *Nero* 51; *Galba* 3, 3 e 21; *Otho* 12, 1; *Vit.* 17, 2; *Vesp.* 20; *Tit.* 3, 1; *Dom.* 18, 1.

⁷⁴ Così già NEP. *Ages.* 8, 1. Sulla fisiognomia in Svetonio e Plutarco cfr. rispettivamente F. STOK, “Ritratti fisiognomici in Svetonio”, in I. GALLO, L. NICASTRI (a cura di), *op.cit.* [n. 19], 109-135, e M.M. SASSI, “Plutarco antifisiognomico, ovvero: del dominio della passione”, in *Plutarco e le scienze*, a cura di I. GALLO (Genova 1992), 353-373.

⁷⁵ S. LANCIOTTI, *op.cit.* [n. 71], 10.

quell'*ordo* che nell'età traiano-adrianea aveva raggiunto una stabile e prestigiosa posizione in seno alla burocrazia imperiale⁷⁶. Diversamente da Plutarco, la cui mentalità 'filosenatoria' trappela dai suoi trattati politici e dalle biografie, Svetonio mostra nella sua opera una spiccata tendenza 'filoequestre'. Lo si rileva da numerosi passi del *De vita Caesorum*: le attenzioni rivolte da Augusto agli *equites* sono sottolineate con compiacimento dallo scrittore, il quale sostiene che "è facile giudicare quanto egli [Augusto] fosse stato amato per tali meriti" e che per queste sue benemerenze "i cavalieri romani, spontaneamente e di comune accordo, celebrarono sempre il suo genetliaco" (*Aug.* 57, 1). A lui che, a danno dei senatori, aveva valorizzato la funzione del ceto equestre, i cavalieri resero gli estremi onori funebri con particolare solennità: essi andarono a prendere — narra Svetonio — il cadavere di Augusto a Boville e lo posero nel vestibolo della sua casa a Roma. Poi "i notabili dell'ordine equestre, vestiti con la sola tunica, senza cintura e a piedi nudi, ne raccolsero le ceneri e le deposero nel suo mausoleo" (*Aug.* 100, 2 e 4). La lunga permanenza di Claudio fra gli *equites* — riferisce ancora Svetonio — indusse costoro a sceglierlo "come loro patrono e rappresentante in due ambascerie: dapprima, quando chiesero ai consoli l'onore di portare a spalle fino a Roma il cadavere di Augusto; poi, quando si felicitarono con quegli stessi magistrati per l'uccisione di Seiano" (*Claud.* 6, 1). Non pago di ciò, giunse quasi a riabilitare quest'ultimo, un altro cavaliere, che, a suo avviso, non poteva essere ritenuto del tutto responsabile degli efferati crimini commissionatigli da Tiberio

⁷⁶ La tendenza filoequestre di Svetonio è stata messa in rilievo come "mentalità" da F. DELLA CORTE, *op.cit.* [n. 67], 165-190 e *passim*, seguito da S. MAZZARINO, *op.cit.* [n. 54], 114-119; come "compromesso politico" da E. CIZEK, *Structures et idéologie dans «Les Vies des Douze Césars» de Suétone* (Bucureşti/Paris 1977), 171; come "ideologia" da G. ALFÖLDY, "Römisches Staats- und Gesellschaftsdenken bei Sueton", in *AncSoc* 11-12 (1980-1981), 371. Critici invece, con diverse motivazioni, ma non del tutto da condividere, J. GASCOU, "Suétone et l'ordre équestre", in *REL* 54 (1976), 257-277; A. WALLACE-HADRILL, *Suetonius. The Scholar and His Caesars* (London 1983), 24-25, 99-118, e R.G. LEWIS, "Suetonius' «Caesares» and their Literary Antecedents", in *ANRW* II 33, 5 (1991), 3625-3626.

(cfr. *Claud.* 27, 1), il quale con estrema crudeltà non solo fece mettere a morte Seiano, ma anche i quasi venti amici e familiari che egli si era scelto *uelut consiliarii in negotiis publicis* (*Tib.* 55)⁷⁷. Spinto da una mentalità filoquestre, Svetonio diede un giudizio positivo anche sul primo quinquennio di governo di Nerone, in quanto costui “aveva assegnato nel circo posti riservati ai cavalieri” e “dato a molti di loro le insegne trionfali” (*Nero* 11, 1 e 15, 2). Il fatto che incarni la mentalità del ceto equestre non deve autorizzare in alcun modo a supporre che Svetonio scrivesse per incarico di un determinato ‘partito’ o per una determinata ‘classe’ politica; egli non aveva ricevuto alcun mandato dagli *equites* per ergersi a loro paladino. Era solo un funzionario equestre che si sentiva soddisfatto dalla posizione che lui e i cavalieri avevano raggiunto, premiati com'erano stati dall'imperatore, che li aveva chiamati a ricoprire incarichi per i quali i senatori non erano adatti⁷⁸. Avendo la possibilità di rovistare negli archivi, Svetonio aveva trovato quei documenti solitamente ignoti ai più, cioè a un pubblico che non aveva né la pazienza né la voglia di passare in rassegna un materiale di difficile reperimento, ma che nel contempo era desideroso di conoscere i retroscena e gli scandali della vita privata degli imperatori, divenuti arbitri dei loro destini. Ciò spiega perché la sua opera pulluli di particolari scandalistici e di maldicenze (la si potrebbe definire, con qualche esagerazione, una *chronique scandaleuse*, ma non certo uno scritto di pornografia)⁷⁹ con cui Svetonio si prefiggeva, da un lato, di biasimare e denigrare i Cesari — come già aveva fatto, benché in altro contesto, Stesimbroto (*FGrHist* 107 F 4-5, 10-11) con i politici ateniesi — e, dall'altro lato, di cattivarsi la benevolenza dei lettori. Al suo pubblico, costituito da amministratori e burocrati, egli si rivolse con un linguaggio per lo più sobrio e controllato; un linguaggio intermedio fra quello ‘nobile’ della storiografia e

⁷⁷ Per una completa rassegna dei luoghi svetoniani vd. F. DELLA CORTE, *op.cit.* [n. 67], 168-188.

⁷⁸ F. DELLA CORTE, *op.cit.* [n. 67], 206.

⁷⁹ Diversamente, ma a torto, A. WARDMAN, *op.cit.* [n. 24], 145.

quello ‘incolore’ dei trattati tecnici, riuscendo a raggiungere un decoro non alieno talora da momenti di particolare felicità espressiva⁸⁰. Lo stile, cui egli tendeva, era quello del *notus ciuilisque et proprius sermo*, lontano dall’*obscuritas* e dall’*audacia in translationibus* tipiche di Sallustio (*gramm.* 10, 6 p.16 Kaster). Per questo motivo non esitò a elogiare Augusto, il quale “aveva scelto un genere di eloquenza elegante e semplice, rifuggendo dai concetti futili e artificiosi e, come egli stesso diceva, dal ‘putridume delle parole ricercate’. Si era preoccupato di esprimere il suo pensiero nel modo più chiaro possibile. E per riuscire nell’intento con maggiore facilità, senza mai infastidire e annoiare il lettore o l’ascoltatore, non aveva esitato a premettere le preposizioni ai nomi di città e a ripetere con maggiore frequenza le congiunzioni (cfr. *R. Gest. div.Aug.* 5, 1; 21, 2), la cui mancanza, se rende il discorso meno perspicuo, ne accresce l’eleganza”. Non a caso Augusto aveva criticato il barocco Meenate, l’oscuro Tiberio e Marco Antonio, al quale rinfacciava di scrivere per farsi ammirare, non già per farsi intendere (*Aug.* 86, 1-2). E chissà se in questo elogio Svetonio non intendesse rivelare i criteri stilistici da lui stesso adottati. In conclusione, si può sostenere che la storia della mentalità quale emerge dai testi biografici esaminati si configura — per usare il titolo di una delle opere di Eliano — come una *ποικίλη ιστορία*: del resto, era quasi scontato attendersi un siffatto esito, ove si consideri che così diverse e variegate erano le mentalità tanto degli autori presi in esame quanto quelle dei destinatari delle loro opere. Tuttavia, pur possedendo caratteristiche peculiari che tendono a contrapporli, tutti questi scrittori presentano alcune analogie le quali, al pari di impercettibili fili, finiscono in qualche modo con il connetterli fra loro.

⁸⁰ S. LANCIOTTI, *op.cit.* [n. 71], 13.

DISCUSSION

A. Dible: 1) Les œuvres de Ion et de Stesimbrotos avaient été publiées sans titres, et la postérité ne les a jamais citées sous l'appellation de βίοι. Sommes-nous autorisés à les inclure dans la tradition biographique?

2) Cornelius Nepos a essayé d'importer à Rome la tradition littéraire et éducative de la Grèce. C'est pourquoi il se réfère à l'ancien thème de la diversité des mœurs, justifiant ainsi sa tolérance. Plutarque, de son côté, se considère comme représentant d'une seule civilisation bilingue. Cela permet-il d'expliquer la différence que vous établissez entre les deux écrivains dans votre exposé?

3) Plutarch zeigt sich, wie Sie dargestellt haben, als trefflicher Kritiker historischer Überlieferung, der die Unmöglichkeit der Begegnung Solon-Kroisos durchaus erkannte und diese Geschichte ausdrücklich nur ihres moralischen Gehaltes wegen in seine Erzählung aufnahm. Trotzdem kommt er nicht auf den Gedanken, daß große, historische Gestalten als moralische Exempel der privaten Lebenserfahrung seiner Leser vielleicht nicht ganz kommensurabel sein könnten. Daß das moralische Urteil über eine Person von deren spezifischen, geschichtlich bedingten Lebensumständen abhängig sein muß, hat wohl Plutarchs Zeitgenosse Tacitus in der Biographie seines Schwiegervaters als erster zum Ausdruck gebracht. Für Plutarch sind die moralischen Kategorien zeitlos.

L. Piccirilli: Non si è affatto autorizzati a ritenere Ione di Chio e Stesimbroto di Taso veri e propri biografi (di qui la mia perplessità sulle definizioni date alle opere di questi autori da F. Stoessl e K. Meister). Essi sono stati da me presi in considerazione unicamente perché nei loro frammenti sono individuabili

elementi biografici rivelatori anche del tipo di mentalità che compaiono in Cornelio Nepote, Plutarco, Svetonio (il ritratto fisiognomico, la tendenza della denigrazione della condotta pubblica e privata degli statisti, ecc.).

Gli obiettivi di Nepote e di Plutarco sono del tutto diversi: Nepote intese far conoscere a un pubblico con un bagaglio di conoscenze molto limitato usi e costumi dei Greci (e non solo), ammonendo i lettori di non voler giudicare i valori altrui solo se consoni ai loro (relativismo etico-culturale, tolleranza). La *comparatio* di Plutarco aveva come scopo quello della comprensione delle due culture, la greca e la romana (coesistenti all'interno dell'impero), attraverso le analogie e le differenze sia di personaggi sia di situazioni.

L'incontro fra Solone e Creso (come, del resto, quello fra Temistocle e Serse) non ha solo, o esclusivamente, una valenza etica: esso è nel contempo emblematico del metodo di lavoro di Plutarco e della selezione delle fonti da lui operata, che è completamente diversa da quello di uno storico e, quindi, anche di Tacito, benché con Tacito Plutarco paia condividere un tipo di mentalità ‘filosenatoria’ o, più esattamente, ‘aristocratica’.

G. W. Bowersock: In deducing a *mentalità* from a biographical text, are you thinking principally of the author or of the epoch? Clearly two writers of the same epoch, such as Suetonius and Plutarch, are, as you have indicated, different in *mentalità*. It would be helpful to have your views on this point.

L. Piccirilli: Certamente i testi biografici riflettono tutti in qualche modo la mentalità dell'epoca, ma filtrata attraverso quella (individuale) dell'autore che, d'altro canto, non può prescindere dal modo di sentire del pubblico cui egli si rivolge. E così nelle *Vite* di Plutarco traspare una mentalità etico-storica (storica, suo malgrado): etica, perché più volte (p.es., *Aem.* 1, 1-5; *Per.* 2, 4) si dichiara “maestro di morale”; storica, in quanto, benché egli rinunzi all'*historia* quale “genere di narrazione distesa”, il suo metodo finisce con l'essere storiografico.

Né poteva essere altrimenti: i caratteri, soprattutto degli statisti, dei politici ecc., si manifestano attraverso le *praxeis* e queste, per far meglio comprendere l'*ethos* del biografato, andavano esposte analiticamente. Non è tutto: al pari di Tacito, Plutarco pare avere una mentalità aristocratica e 'filosenatoria', mentre il continuo riferimento agli *equites* e soprattutto i giudizi espressi in relazione all'atteggiamento assunto dagli imperatori nei loro confronti in un'opera scritta da un cavaliere, figlio di un cavaliere e dedicata a un cavaliere, fanno di Svetonio, entro certi limiti, un efficace interprete della mentalità del medio ceto equestre, di quell'*ordo* che nell'età traiano-adrianea aveva raggiunto una posizione di prestigio. Lo si rileva da numerosi passi dei *Caesares* (p.es., *Aug.* 57, 1; 100, 2 e 4; *Claud.* 6, 1 cfr. 27, 1; *Tib.* 55; *Nero* 11, 1 e 15, 2).

S.M. Maul: Sie haben verschiedene biographische Texte in den Rahmen einer Mentalitätsgeschichte gestellt. Ich würde gern über die Absicht mehr erfahren, die die jeweiligen Autoren mit ihren Texten verfolgten. Außerdem scheint es mir — so wie bei den altorientalischen Texten — für die Funktionsbestimmung der von Ihnen besprochenen biographischen Werke von großer Bedeutung zu sein, an welche Leserschaft sich die jeweiligen Autoren wandten.

L. Piccirilli: Sono costretto a ribadire che è necessario distinguere gli sporadici interessi biografici (p.es. le notizie erodotee su Ciro e Cambise o quelle di Tucidide su Temistocle e Pausania) dalla biografia come genere letterario (*Vite* di Nepote, *Vitae parallelae* di Plutarco, *Caesares* di Svetonio), altrimenti si finirebbe con il fare una gran confusione e con lo scambiare per biografie tutte le notizie concernenti $\betaιος$ o $\piράξεις$ di un individuo. Ciò ovviamente non esclude che anche nell'Oriente antico possano esser stati spunti biografici e biografie vere e proprie.

M. Beard: I wonder how far we are now losing sight of the issues that we made so central when we were discussing the

Near East, Egypt and even Roman inscriptions: who read these texts? What were they *for*? In other words, does that material have something to teach us (or not) when we come to discuss what seems easier to define as the *literary genre* of biography?

S.M. Maul: Ich glaube, daß man den *Vitae parallelae* nicht gerecht wird, wenn man die von Plutarch am Ende der Abschnitte gegebenen Resümees als 'bizar' bezeichnet. Dies kann doch nur bedeuten, daß wir die Intentionen Plutarchs nicht recht verstanden haben. Als Altorientalisten scheint mir, daß die Klassische Philologie — bedingt durch den Umstand, daß das antike Schrifttum von der Antike bis in die Gegenwart Gegenstand der Reflexionen gewesen ist und unsere moderne Zeit in erheblichem Maße geprägt hat — dazu neigt, bisweilen moderne Kategorien und Fragestellungen in antike Texte zu projizieren.

L. Piccirilli: Le opere, p.es., di Nepote, Plutarco, Svetonio e altri, hanno permesso di stabilire quali fossero — sia pure con le dovute distinzioni e peculiarità — i caratteri della biografia greca (la produzione bibliografica di questi ultimi anni è, al riguardo, abbondante; cf. ora la relazione di Richard Goulet). E' compito di altri studiosi, e non certo mio, stabilire caratteri, norme e finalità delle opere prodotte in Egitto o, più in generale, in Oriente, nonché individuare quali scritti vadano considerati biografie vere e proprie e quali contenenti solo spunti biografici.

Non escludo affatto che nelle iscrizioni, negli *elogia*, nelle *laudationes funebres* possano essere presenti elementi autobiografici o biografici. Contesto solo il fatto che essi possano essere ritenuti *tout court* biografia, perché la biografia — come genere letterario — obbedisce a precise norme e finalità, almeno da quanto si può desumere dalle opere di Nepote, Plutarco, Svetonio, ecc., pervenuteci. Non è da dimenticare che vi sono alcuni studiosi, i quali negano che persino la *Vita di Euripide* di Satiro possa rientrare a pieno titolo fra gli scritti di biografia.

VII

G.W. BOWERSOCK

VITA CAESARUM

REMEMBERING AND FORGETTING THE PAST

Но те, которым в дружной встрече

Я строфы первые читал ...

Иных уж нет, а те далече,

Как Сади некогда сказал.

(Pushkin)

Although the literature of antiquity includes biographies of individual kings and generals, there is no trace whatever of sequential, linked biographies of dynastic rulers before the Roman principate. Individual rulers had, of course, been the subject of biographies. In Greek Xenophon had set an example of encomiastic biography in his account of Agesilaos of Sparta, and Nicolaus of Damascus did something similar for Augustus, also in Greek, even before the emperor's death¹. In Latin Cornelius Nepos had recounted the lives of many eminent generals and rulers in his work on foreign leaders. His preface shows a beguiling taste for cultural relativism — why Greeks do things that Romans would not, and why Romans do things that Greeks would not². Nepos openly acknowledged that the whole exercise to which he was devoting himself seemed a *genus*

¹ For the substantial fragments of the βίος Καίσαρος of Nicolaus, see *FGrHist* 90 F 125-130.

² See the preface to the *De excellentibus ducibus exterarum gentium*: for example, *neque enim Cimoni fuit turpe, Atheniensium summo viro, sororem germanam habere in matrimonio, quippe cum cives eius eodem uterentur instituto. at id quidem nostris moribus nefas habetur* (4).

scripturae leve, but, as Horsfall has recently pointed out, biographical writing was not uncommon at the time and Nepos' writings take their place among many examples of the genre in the late Roman republic³. Most instances were connected with promoting the reputations of statesmen or intellectuals. But none was part of a sequential series of ruler lives.

An enigmatic papyrus fragment in Copenhagen (*PHaun.* 6), originally published as a scrap from *ein wirkliches Geschichtswerk*, has been claimed subsequently to be an important excerpt from a set of Hellenistic thumbnail biographies of the Ptolemies⁴. Mario Segre thought that it was an annotated genealogy, but more recently Italo Gallo has argued with considerable plausibility that the fragment contains bits from an Alexandrian list (*pinax*) of members of the Ptolemaic dynasty. Kings and queens appear there, each under their own separate rubric, with summary historical information about them. Such a Hellenistic prosopography of the Ptolemies, if that it is what it really is, cannot conceivably be seen as linked biographies of kings. The compass of the entries is too slight, and many more personalities than the rulers themselves are included. The Copenhagen papyrus does not get much beyond a routine register.

Hence it may be said that in the late first and early second centuries A.D. two nearly contemporary writers, Plutarch and Suetonius, embarked, without warning or antecedent, upon separate works of sequential lives, one in Greek and one in

³ N. HORSFALL (ed.), *Cornelius Nepos. A Selection* (Oxford 1989), 10-11. On Nepos see also J. GEIGER, *Cornelius Nepos and Ancient Political Biography*, Historia, Einzelschr. 47 (Stuttgart 1985).

⁴ *Papyri Graecae Haunienses Instituti Papyrologiae Graecae Universitatis Hauniensis cura Carsten Höeg editae*, I, ed. T. LARSEN (Copenhagen 1942), no. 6. For subsequent discussion, M. SEGRE, "Una genealogia dei Tolemei e le 'imagines maiorum' dei Romani", in *Rend. Pont. Acc. Rom. di Archeol.* 19 (1942-43), 269-80. The fundamental treatment is I. GALLO (ed.), *"Pinax biografico dei Tolemei (P. Haun. 6)"*, in *Frammenti biografici da papiri I* (Roma 1975), 57-105. See also A. MOMIGLIANO, *The Development of Greek Biography* (Cambridge, Mass. 1993), 115. For readings in the text, see C. HABICHT, "Bemerkungen zum P. Haun. 6", in *ZPE* 39 (1980), 1-5, reprinted in the same scholar's *Athen in hellenistischer Zeit* (München 1994), 47-51.

Latin. The genre of the *vita Caesarum* was born suddenly and inexplicably, and its two progenitors showed no sign of mutual influence or regard. Since the linked *Herrscherviten* took shape relatively late, historians of literature and culture must naturally wonder what circumstances could have brought them forth. They must wonder no less why, of the two forms of imperial biographies, the Greek died with its creator, while the Latin had continuators and imitators for some three centuries afterwards. There had certainly been ruling dynasties before Augustus, but, as we have seen, no one had thought to assemble biographies of their rulers one after another. Obviously something must have moved Plutarch and Suetonius to invent the *vita Caesarum* when they did. Something must also have moved them to elect such very different ways of doing their work. Finally, something must have made the Suetonian form so popular in the following centuries, while leaving the Plutarchean form utterly without successors. These are fundamental problems in achieving an understanding of imperial biography.

The genesis of lives of the Caesars has curiously not been a subject that has engaged the interest of many readers, even those for whom Plutarch and Suetonius have been central authors. In his vast and valuable essay on Plutarch in Pauly-Wissowa Konrat Ziegler had nothing to offer on his subject's imperial biographies⁵, and few writers on Suetonius are more forthcoming on this issue. For such scholars the only point of contact between the Greek and the Roman writers was their common source in the lives of Galba and Otho — since those are the only two lives from Plutarch's series that happen to survive. There are, to be sure, notable exceptions to this tale of neglect: C.P. Jones, who devoted an entire chapter of his *Plutarch and Rome* in 1971 to the Greek *vita Caesarum*⁶; Joseph Geiger in an important paper

⁵ K. ZIEGLER, "Plutarchos", in *RE* XXI 1 (1951), 895.

⁶ C.P. JONES, *Plutarch and Rome* (Oxford 1971), 72-80 ("The Lives of the Caesars"). I am most grateful to the author of that book for valuable comment on this paper.

of 1975 on the image of Julius Caesar in the Roman Empire⁷; and Ronald Syme, who addressed the origins of linked imperial lives in a paper of 1980 entitled "Biographers of the Caesars"⁸. These discussions delineated some of the basic arguments, but much remains to be said.

It is generally conceded that Plutarch took up imperial biography before Suetonius, whose extant lives are known to have been dedicated to the early Hadrianic prefect of the Praetorian Guard, C. Septicius Clarus⁹. Suetonius' experience in writing biographies of rhetors and grammarians doubtless trained him in the problems of disentangling the complex web of a human life, but it cannot have helped him much with the substance of administration and policy across a huge empire. Plutarch had probably had no experience of biography at all before he undertook to write his *Caesars*. The sophisticated manner of the *Parallel Lives* points clearly, as Friedrich Leo observed nearly a century ago, to a later date than *die unausgebildete Form des Buches über Galba und Otho*¹⁰. In fact, Plutarch seems to have been an innovator twice over, first in creating linked imperial biographies and then again in creating the concept of paired biographies of comparable Greeks and Romans. His background in rhetoric, perhaps reflected in a few of his more obviously juvenile pieces (such as the *De fortuna Alexandri*), might have helped a little in composing the imperial biographies, but the writing of history would have helped more. Plutarch had had no experience of that and was therefore obliged to excerpt generously from histories available to him. Syme, echoing Leo, characterized Plutarch's method in the imperial lives rather too crudely when he wrote, "Plutarch sliced up narrative history"¹¹. Plutarch added important obser-

⁷ J. GEIGER, "Zum Bild Julius Caesars in der römischen Kaiserzeit", in *Historia* 24 (1975), 444-453.

⁸ R. SYME, "Biographers of the Caesars", in *MH* 37 (1980), 104-128.

⁹ LYD. *mag.* 2, 6.

¹⁰ F. LEO, *Die griechisch-römische Biographie nach ihrer literarischen Form* (Leipzig 1901), 156.

¹¹ R. SYME, *art. cit.*, 105.

vations and perspectives of his own, but overall the assessment is not too wide of the mark.

The reasons for Plutarch's pioneering innovation will always remain elusive unless we can determine a time of composition for his imperial biographies. The catalogue of Lamprias tells us only that they began with Augustus and ended with Vitellius. But that is precious knowledge. For Suetonius the first Caesar was Caesar, and so he was even for Plutarch when he wrote the *Parallel Lives*: in his biography of Numa (19,6) he describes the month of Augustus as named for the second Roman emperor — ἀπὸ τοῦ δευτέρου μὲν ἄρξαντος, Σεβαστοῦ δὲ ἐπικληθέντος. Although Leo canvassed the possibility that Plutarch chose to begin his imperial lives with Augustus because he had already written the paired biographies of Alexander and Caesar¹², no one has seriously countenanced such a solution, and it is manifestly incompatible with Leo's own judgment on the *Parallel Lives*.

What, then, do we make of Plutarch's leading off his imperial biographies with Augustus? At some point in the reign of Trajan, before Plutarch's *Numa* and Suetonius' *De vita Caesarum*, Julius Caesar had become entrenched as the first Roman emperor. A new commemorative issue of Trajanic coins assigned to the year 107 celebrated Caesar¹³. As general and conqueror, he furnished an important model for Trajan himself (along with Caesar's own model, Alexander). There is no way of telling how long before 107 the installation of the dictator as the first emperor had occurred, but in view of Trajan's partiality for him it is likely to have happened early in the reign. Recognizing this constraint and persuaded that Plutarch could not pos-

¹² F. LEO, *loc. cit.*

¹³ See J. GEIGER, *art. cit.* (n. 7), 450. This numismatic evidence was invoked nearly thirty years ago in connection with Suetonius by the present writer in "Suetonius and Trajan", in *Hommages à Marcel Renard* I, Collection Latomus 101 (Bruxelles 1969), 119–125. The argument advanced there in favor of Suetonius' writing the last six of his biographies of the Caesars before the first six has not found much favor. Perhaps rightly. See K.R. BRADLEY, *Suetonius' Life of Nero. A Historical Commentary*, Collection Latomus 157 (Bruxelles 1978), 19.

sibly have written under Domitian, Geiger struggled to insert the Greek imperial lives into the brief reign of Nerva. This is a measure of despair and carries little conviction.

Yet a firm disinclination to see Plutarch at work on the project under Domitian also controlled Syme's interpretation of the lives. He had started his investigation with exactly the right preamble: "A Greek came out with the earliest imperial biographies linked in a series. That is a surprise. The Latins appear negligent and imperceptible. When and how did the idea dawn upon Plutarch?"¹⁴ But he steadfastly refused to consider, as Jones had bravely done, the possibility of composition in the reign of Domitian. The example of Tacitus' silence in that period weighed perhaps too heavily with Syme. It seemed inconceivable that a person so honorable as Plutarch could have written at such a time. "The hazards under Domitian", wrote Syme, "were obvious to a man of mature years and judgement such as Plutarch ... Senators had to be careful. Even a Greek scholar got into trouble. Hermogenes of Tarsus was put to death by Domitian *ob quasdem in historia figuras*"¹⁵.

But Plutarch was no Tacitus: he was a decade or so older than the consular historian, and he was no senator¹⁶. He was indeed mature under Domitian, so mature that it is hard to credit that so prolific a writer waited until he was well over fifty years old before writing anything of substance. (Rhetorical exercises hardly matter in appraising Plutarch's oeuvre as a whole.) The obscure Hermogenes, who is not the famous Antonine rhetor of Tarsus, did indeed run into trouble¹⁷, but the undeniably dangerous time lasted only from 93 until the emperor's death. It was in that murderous season that Hermogenes presumably perished along with many others. The year 93 saw the deaths of Arulenus Rusticus, Herennius Senecio,

¹⁴ R. SYME, *art. cit.*, 105.

¹⁵ R. SYME, *art. cit.*, 107.

¹⁶ Tacitus was born in 56 or 57 (praetor in 88, consul in 97), Plutarch, it seems, in the mid or early forties (cf. C.P. JONES, *op. cit.*, 135).

¹⁷ SUET. *Dom.* 10, 1.

and the younger Helvidius Priscus, to say nothing of the exile of Junius Mauricus, but before that time many writers of mature years were incontrovertibly disseminating their works. One has only to think of Statius, Martial, Valerius Flaccus, Silius Italicus, and Quintilian. It would be wrong to impose Tacitus' self-imposed silence upon others.

It is time to reconsider and develop Jones' case for placing Plutarch's imperial biographies in the age of Domitian. The consequences for the future of the genre of *Herrscherviten* would be significant. Since Plutarch's opening with Augustus forces us back, on any hypothesis, to a time no later than the beginning of the reign of Trajan, there ought to be very compelling reasons for squeezing the lives into the brief frame provided by Nerva. On the contrary, there are powerful arguments for going back to Domitian, to the period between his accession in 81 and the dramatic turn for the worse in 93.

The biography of Otho that survives from Plutarch's *De vita Caesarum* provides explicit testimony for Plutarch's presence in north Italy under the Flavians. In the company of his consular friend, Mestrius Florus, he toured the battlefield between Bedriacum and Cremona, and he viewed Otho's tomb at Brixellum¹⁸. Plutarch's eminent host was undoubtedly the person from whom he received the Roman citizenship and acquired his Roman name of Mestrius Plutarchus. It is a reasonable inference from his name that Mestrius' family was Transpadane¹⁹. Plutarch was therefore probably on a visit to the home territory of his patron. Another passage in the *Otho* conveys an indefensibly favorable opinion of the city of Placentia ("famous and more flourishing than any other in Italy")²⁰. Perhaps Mestrius gave Plutarch a particularly good tour of the city. Perhaps he even came from there. In any case, Plutarch's visit to north Italy

¹⁸ PLUT. *Otho* 14, 1 (ἔμοι δὲ ὑστερον ὀδεύοντι διὰ τοῦ πεδίου Μέστριος Φλῶρος ἀνήρ ὑπατικός ...) and 18, 1 (Brixellum).

¹⁹ R. SYME, *art. cit.*, 105 n. 10. For Plutarch's Roman *gentilicium*, SIG³ 829 (Delphi), cf. 844.

²⁰ PLUT. *Otho* 6, 2.

stands not so much as an incitement to write imperial lives, as Santo Mazzarino rather improbably suggested²¹: the careers of Galba and Otho were but a tiny part of the whole project. But the visit proves Plutarch's association with an important Flavian senator. Mestrius Florus in particular enjoyed the support of Domitian and moved to the proconsulate of Asia in about 87²².

The date of the north Italian tour cannot be ascertained with certainty, although the implication in Plutarch's text that Mestrius was a consular at that time would appear to put it sometime after his consulate in 75. Plutarch also enjoyed the friendship of the Avidii brothers, Quietus and Nigrinus, both of whom prospered under Domitian²³. Quietus even held his consulate in the terrible year 93. Plutarch reports that he conversed with Quietus about his governorship of Achaea, where Plutarch lived, and that occurred in about 91/2. He may have met the Avidii in Italy through Mestrius or others. In January of 89 Plutarch seems to have been in Rome when a rumor reached the capital that the usurper Antonius Saturninus had been defeated²⁴. We know, by his own account, that he delivered a lecture in the presence of Arulenus Rusticus²⁵, whose consulate in 92 came on the eve of his destruction by the emperor in the following year. The incident recorded by Plutarch implies growing tension with the imperial government, since a soldier delivered a letter to Rusticus from the emperor while Plutarch was actually speaking, but Rusticus dramatically refused to read it while the lecture was in progress. Had Rusticus not been martyred but sat out the reign, his rep-

²¹ S. MAZZARINO, *Il pensiero storico classico* II 1 (Bari 1966), 146.

²² B.E. THOMASSON, *Laterculi Praesidum* I (Göteborg 1984), cols. 217-8; cf. R. SYME, *art. cit.*, 106.

²³ On the Avidii, G.W. BOWERSOCK, "Plutarch and the Sublime Hymn of Ofellius Laetus", in *GRBS* 23 (1982), 278, reprinted in ID., *Studies on the Eastern Roman Empire* (Goldbach 1994), 64. See also ID., "Tacitus and the Province of Asia", in *Tacitus and the Tacitean Tradition*, ed. by T.J. LUCE and A.J. WOODMAN (Princeton 1993), 9.

²⁴ PLUT. *Aem.* 25.

²⁵ PLUT. *De curios.* 15 = MOR. 522 D-E. Cf. C.P. JONES, *op. cit.*, 23.

utation would have been very different. Up until 93 he wrote, lectured, and pursued his political career within the government of Domitian. Why should not Plutarch have led an equally active life in those days? Syme suggested the attractive possibility that Mestrius may have brought Plutarch back with him to Italy upon returning from his proconsulate in Asia²⁶. It would be irrelevant whether the tour of north Italy occurred on his visit in the late eighties or on some earlier visit.

We find Plutarch in a cultivated, philhellenic Domitianic environment. Although the closing of his *De vita Caesarum* with Vitellius need not necessarily imply that the Flavians were still in power, that would be the most natural inference. Syme thought that Plutarch would have avoided writing about the Flavians under Nerva and Trajan to avoid giving offence²⁷. But no such scruple seems to have inhibited Tacitus, Juvenal, Pliny, and Suetonius. The two lives that survive from Plutarch's imperial biographies provide valuable indications of composition in a cultivated Domitianic milieu, although not all are equally decisive. When Plutarch in the *Galba* describes Junius Mauricus as being, in both reputation and in fact, one of the best men in Rome²⁸, he obviously cannot have been writing during the exile of Mauricus between 93 and 96. But he could have been writing, as Jones pointed out, before 93, or, as Geiger argues, after 96²⁹.

More help comes in the *Galba*. Plutarch naturally dilates on the famous and ambiguous role of Verginius Rufus in his relation to Vindex. He concludes by observing that Verginius was spared the vexations of other contenders of the time and passed into "an untroubled life and old age full of peace and quiet" (εἰς βίον ὀκύμονα καὶ γῆρας εἰρήνης καὶ ήσυχίας μεστόν) ³⁰. In 97 Verginius was to serve as consul again for the third time,

²⁶ R. SYME, *art. cit.*, 106.

²⁷ R. SYME, *art. cit.*, 107.

²⁸ PLUT. *Galba* 8, 5.

²⁹ C.P. JONES, *op. cit.*, 72-73; J. GEIGER, *art. cit.* (n. 7), 445.

³⁰ PLUT. *Galba* 10, 4.

and he was invited by Nerva to sit on a fiscal committee. Later that same year Verginius Rufus died. Plutarch's words leave little room for doubt that the final year of Verginius' life, consumed with highly visible public service, had not yet occurred. Hence he was writing before 97.

But if there were even a hint of doubt about this interpretation, it would be removed by another remark from the surviving imperial lives. In the *Life of Otho* Plutarch inevitably brings in Caecina Alienus, the general of Vitellius. Titus' brutal suppression of this man, whom he had once befriended, later became a stunning example of betrayal, and it appears as such in Suetonius' *Life of Titus*, whose reign began with this ill-omened execution of an undeserving man³¹. Plutarch provides what can only be the official Flavian position: Caecina was offensive and vulgar, hardly resembling a Roman citizen, with a wife who rode a horse³². It will not do to excuse this description of Caecina as borrowed from some source written between the accession of Titus and the fall of Domitian. Plutarch would later, like Suetonius, have been perfectly well aware of the facts — and of Caecina's rehabilitation.

We have, therefore, every reason to locate the invention of imperial biography in the reign of Domitian before the year 93. The Flavians had exerted themselves mightily to establish a legitimate place in succession to their predecessors, as the *Lex de imperio Vespasiani* (*ILS* 244) makes abundantly plain through its numerous citations of precedents laid down by earlier emperors. The first of these emperors is, without exception, Augustus. Similarly, in the oath of allegiance administered to soldiers and citizens throughout the Flavian age, the first emperor whose *acta* are named is consistently Augustus³³.

³¹ SUET. *Tit.* 6, 2: *In his Aulum Caecinam consularem vocatum ad cenam ac vixdum triclinio egressum confodi iussit... Quibus rebus sicut in posterum securitatis satis cavit, ita ad praesens plurimum contraxit invidiae, ut non temere quis tam adverso rumore magisque invitatis omnibus transierit ad principatum.*

³² PLUT. *Otho* 6, 3.

³³ On the oath, see J. GEIGER, *art. cit.* (n. 7), 451-2.

Plutarch's lives would fit perfectly into the context of this legitimizing backward look at prior reigns. Domitian's decision to celebrate the Secular Games in 88, by reference to the Augustan — not Claudian — calculation of the *saeculum*, might have provided the occasion for a reaffirmation of the roots of his monarchy in the Augustan age. Plutarch's story about the news of the defeat of Saturninus in January of 89 would allow us to place him in Rome just before that, therefore precisely in the year of the Games. We can only surmise that the concept of *vita Caesarum* was born exactly at that time, but we can be confident that it was born in that general period and context.

It is odd that Syme, who once described Domitian, in the first article he ever published, as "this able and intelligent emperor"³⁴, should have so resisted the cumulative evidence for active participation in the regime on the part of major intellectual figures down to the beginning of the terror in 93. No one can know that tyranny is coming until it has arrived, and human ambition tends to prefer working with what there is. Plutarch and Tacitus were both human in this way, since both prospered in the reign of Domitian. Tacitus did very well indeed politically, as he candidly admitted in the opening of his *Histories*. If he could boast of not writing when his career was moving along so successfully, that may have been because he was still young. Only after his consulate in 97 could he become the consular historian that Syme so much admired. When Tacitus held his praetorship in the year of Domitian's Secular Games, he was just over thirty years old. By contrast, at that time Plutarch was in his middle to late forties.

In the era *ubi sentire quae velis et quae sentias dicere licet*, when Tacitus began his *Histories* (1, 1, 4), Plutarch turned to a new kind of biography — his second attempt at the genre. In devising the concept of parallel lives of great Greeks and

³⁴ R. SYME, "The Imperial Finances under Domitian, Nerva, and Trajan", in *JRS* 20 (1930), 55, reprinted in *Roman Papers I*, ed. by E. BADIAN (Oxford 1979), 1. It is clear from letters in the Syme archive in Wolfson College, Oxford, that Syme was thinking at this time of writing a book on Domitian.

Romans he not only proclaimed the achievements of the two cultures over which Rome presided, he moved as far as possible away from the biographical form of the *vita Caesarum*. That had been confined to Romans of the last hundred years, and Plutarch had written his lives as a kind of continuous history broken into segments by the successive reigns. This emerges clearly in the transition from the end of the *Galba* to the opening of the *Otho*. The story runs on seamlessly without any introduction of Otho and his family at that point. This is the sliced up narrative, as Syme described it. By contrast, Plutarch's new enterprise not only enlarged the chronological frame by hundreds of additional years and embraced Greeks on equal terms with Romans. It explicitly repudiated the conjunction of biography and history. In his often cited preface to the *Alexander* (1, 2) Plutarch declared he was writing lives, not history (οὐτε γὰρ ἱστορίας γράφομεν, ἀλλὰ βίους), and he emphasized that the delineation of character, as revealed in insignificant detail, would often be more important than battles and deeds. Plutarch turned his back on what he accomplished in his *De vita Caesarum*.

This is hardly surprising. If the imperial lives were a product of Domitianic culture and a reflection of the Flavian view of the past, Plutarch, no less than Tacitus, Pliny, and many others, would have done their utmost to distance themselves from their earlier careers. The bracing era of Nerva and Trajan was full of persons who had made their way to that felicity by way of Domitian. Some, of course, had perished like Arulenus Rusticus, other had spent years away in exile like Mauricus. But before the axe fell, even those two paragons of integrity had done perfectly well under Domitian. Mauricus' witty dinner-table quip, recorded by Pliny, shows that he fully understood the situation. When Nerva inquired what would have become of the vicious informer Catullus Messallinus had he survived, Mauricus promptly responded that he would be there dining with them³⁵.

³⁵ PLIN. epist. 4, 22, 5-6.

But everyone now sought a new way, and Plutarch found his in the brilliant idea of parallel lives. His lives of the Caesars were not something that he or anyone else would have wished to continue or to imitate.

The general repudiation of Domitianic literary taste after 96 can be observed in many genres. Virgil, so much admired by Silius Italicus that he formally commemorated the poet's birthday each year³⁶, slipped into disfavor. Hadrian famously preferred Ennius³⁷. Epic poetry, after the achievements of both Silius and Valerius Flaccus, stops dead in the Latin tradition. It survives only in Greek after Domitian. Horace, who had inspired Statius to extravagant virtuosity in lyric metres, suddenly disappears as a model for new generations of poets. Only Martial, master of the witty and indelicate epigram, manages to bridge the gap, but not for long. The Latin epigram is soon swamped by the thunderous satire of Juvenal, for whom Domitian and his crew provided ideal targets. It is no wonder that Plutarch turned to something different.

The genre of *Herrscherliten* was accordingly left to be discovered a second time and in a different form. The *De vita Caesarum* of Suetonius owed nothing to Plutarch's work on the emperors from Augustus to Vitellius. Most importantly Suetonius, mirroring the ideology of the new age, began with Julius Caesar. But he shared Plutarch's post-Domitianic conviction that biography should illustrate character and not shrink from trivial but revealing detail. To achieve this objective Suetonius renounced chronological narrative (*per tempora*) in favor of proceeding by topics (*per species*)³⁸. This procedure highlighted the personality of the Caesars, exposing weaknesses and excesses of the court as never before in serious prose. (Such

³⁶ PLIN. epist. 3, 7, 8: *Multum ubique librorum, multum statuarum, multum imaginum, quas non habebat modo, verum etiam venerabatur, Vergili ante omnes, cuius natalem religiosius quam suum celebrabat, Neapoli maxime, ubi monimentum eius adire ut templum solebat.*

³⁷ HIST. AUG. Hadr. 16, 6, a credible item in one of the better lives of the Augustan History.

³⁸ SUET. Aug. 9.

things had, of course, surfaced in polemical epigrams.) During Suetonius' tenure as *ab epistulis* of the emperor he must have had access to precious archival documents, which might even have provided the impetus for his great undertaking³⁹. The dedication of the Suetonian lives to Septicius Clarus as guard prefect would appear to ensure that the work was completed between 119 and 122, when Septicius was in that post. In all probability Suetonius was writing at the same time as Tacitus was at work on his *Annals* and covering much of the same material.

With his *Caesars* Suetonius appears to have struck a mother lode. His twelve biographies were imitated and continued by the eminent consular Marius Maximus, who carried the series forward to Elagabalus, *ultimus Antoninorum*. For Maximus the Suetonian model was inevitable: he was *consul ordinarius* in a neo-Trajanic era of felicity, the reign of Severus Alexander, immediately following an evil emperor. As Suetonius had closed his Twelve Caesars with Domitian, so Maximus closed with the unspeakable Elagabalus⁴⁰. At least one other biographer of the Suetonian kind seems to lurk behind the source that Syme christened "Ignotus, the good biographer"⁴¹. And the ripest and most audacious follower of Suetonius wrote the historical fiction that we know as the *Historia Augusta*. Those imperial biographies arose most probably in the reign of Theodosius I, an age in which, according to Ammianus, both Juvenal and the Suetonian continuator Marius Maximus were much in vogue⁴². It was, from a literary perspective, another neo-Trajanic age, to which Ammianus himself also contributed with his continuation of Tacitus. The willful transformation of Suetonian biography into fiction simply enlarged upon the concern for personal details and eccentricities that had enlivened the original twelve imperial lives. This

³⁹ On Suetonius' career, the appendix (no. 76) in R. SYME, *Tacitus II* (Oxford 1958), 778-81 remains fundamental.

⁴⁰ R. SYME, *Emperors and Biography* (Oxford 1971), 132-133.

⁴¹ On *Ignotus*, see R. SYME, *op. cit.* (note 40), chapter 3.

⁴² AMM. MARC. 28, 4, 14: *Quidam detestantes ut venena doctrinas, Iuvenalem et Marium Maximum curatiore studio legunt.*

had always been territory that was congenial for writers of fiction, and so it can hardly be accidental that Suetonius found such success in the second, third, and fourth centuries, precisely the time in which ancient novels, at least as we know them, were being written and read⁴³. It is easy to see how the Suetonian biographies, although certainly not fictional, provided an irresistible model for the fictional ones of the *Historia Augusta*.

If adepts of fiction may be discovered among the readers of the Latin *De vita Caesarum*, so too may adepts of another new genre of biography: saints' lives and the closely related genre known as martyr acts. Here again highly original patterns of behavior, with all their intimate details, provided personal drama and excitement as diverting as anything in Suetonius or in the novelists. In the international οἰκουμένη of the Roman empire a complex interaction may be postulated among readers of the *Gospels*, the *Acts of Paul*, the novels, the martyr acts, the saints' lives, and Suetonian biographies. These diverse forms of reportage, whether factual or fictional, all pointed in the same direction. This was the way to enter into the turbulent lives of persons of power, courage, or godliness, persons whose lives were distinctly not quotidian.

Among the polytheists the *Historia Augusta* represented the last and degenerate manifestation of what Suetonius had created. But the Christians took up his work both as inspiration and as challenge. Its influence is unmistakeable in biographies of Christian rulers as well of saints. In his Greek *Life of Constantine*, Eusebius explicitly acknowledges his rivalry with earlier biographers of emperors. His remarks may possibly reflect an acquaintance with Plutarch's imperial biographies, which were certainly known later to Damascius who quotes from the *Tiberius*⁴⁴, but it sounds rather as if Suetonius and his imitators

⁴³ This material is explored in G.W. BOWERSOCK, *Fiction as History — Nero to Julian* (Berkeley 1994). If Heliodorus be assigned to the third century rather than the fourth (where I believe he belongs), it would follow that Julian was reading him in the fourth.

⁴⁴ DAM. *Isid.* 64, ed. C. ZINTZEN (Hildesheim 1967), 94.

provided a more immediate provocation: "For would it not be disgraceful that the memory of Nero, and other impious and godless tyrants far worse than he, should meet with diligent writers to embellish the relation of their worthless deeds with elegant language ... and that I should be silent? ... Some who have written the lives of worthless characters (*οἱ μὲν γὰρ βίους ἀνδρῶν οὐ σεμνῶν ... συναγαγόντες*), and the history of actions but little tending to the improvement of morals, from private motives, either love or enmity, and possibly in some cases with no better object than the display of their own learning, have exaggerated (*ἐξετραγώδησαν*) unduly their description of actions intrinsically base, by a refinement and elegance of diction"⁴⁵. Eusebius' insistence on the need for moral edification in biography sounds more like the Plutarch of the *Parallel Lives*, whereas the attack on elegant and learned panderers of unedifying stories looks very much as if it is directed at the Suetonian tradition. Although his own biography is primarily encomiastic, his incorporation of documents *verbatim* into his text, his citation of telling anecdotes (such as Constantine's impatience with a man who praised him to excess)⁴⁶, and his information about the condition of Constantine's body at the age of sixty all betray the impact of Suetonian categories⁴⁷.

In writing his *Life of Isidore* in the fifth century Damascius brings into play for the first time in all extant Greek literature the very word *βιογραφία*, a literary debut that has aroused surprisingly little interest⁴⁸. He insists that he will only include in his work those *μέτρα βιογραφίας* that he knows personally to be true or has actually heard directly from Isidore, and only those (*αὐτὰ μόνα*). In other words he not only has the word "biography" in his vocabulary, he has a clear sense of the elements (*μέτρα*) of biography. They evidently include non-verifiable information such as he is concerned to exclude from his work.

⁴⁵ EUS. *Vita Const.* 1, 10.

⁴⁶ *Vita Const.* 4, 48.

⁴⁷ *Vita Const.* 4, 53.

⁴⁸ DAM. *Iсид.* 8, ed. C. ZINTZEN (n. 44), 10.

The late appearance of the word for biography may perhaps reflect a reluctance to take up a neologism with a verbal root γραφ- that had the double sense of writing and painting (as, for example, in the much more traditional term ζωγραφία)⁴⁹. In Syriac hagiography writing a biography can be described as painting an icon. In writing his prefatory comments the Syrian Damascius may have joined, to some extent, the model of Suetonius (probably the lives of grammarians and rhetors) with a more regional concept of biography.

But the model of Suetonius' *De vita Caesarum* did not disappear. It was to find its most memorable echo centuries later in Einhard's *Life of Charlemagne*, a work so thoroughly imbued with Suetonian spirit and diction that the author's own originality has sometimes been underestimated. Charlemagne for Einhard is *rex*, not *Caesar*, until he ultimately assumes the titles of *imperator*, *Augustus*, and *princeps*, placing him squarely in the line of the Roman emperors. Charlemagne's achievements were Caesarian in magnitude and influence, and Einhard, in his chapters devoted to the king's personal appearance, eating habits, response to conspiracies, and the like transparently adopted the Suetonian arrangement *per species* and chose a style suited to his grand subject⁵⁰. It was a style he conspicuously had not used elsewhere. Suetonius' legacy to Christianity thus reasserted itself in this medieval imperial biography long after his manner had already taken up its abode in the lives of saints. Suetonius remained the master biographer. The road between *vita Caesarum* and *vita Sanctorum* was visible and well trodden.

Plutarch's fame lay instead in the amazing *Parallel Lives*, an extraordinary intellectual accomplishment that no one tried to emulate (or perhaps could). His earlier linked biographies of

⁴⁹ For a fuller discussion of the relation between a painted portrait (an icon) and a word portrait (biography), see G.W. BOWERSOCK, "The Syriac Life of Rabula and Syrian Hellenism", to be published in the proceedings of the 1996 Bergen Colloquium, *Greek Biography and Panegyrics in Late Antiquity*.

⁵⁰ See H. BEUMANN, "Topos und Gedankengefüge bei Einhard", in *Archiv für Kulturgeschichte* 33 (1951), 337-350.

the Caesars fell into the detritus of ancient literature, although someone presumably mined them, before they sank into oblivion, for the ἀποφθέγματα preserved in the surviving corpus of works ascribed to Plutarch. Sitting in Greece and writing the *Parallel Lives*, Plutarch was a little like Pushkin at the end of *Onegin*. The friends for whom he had written his first books were either dead or (with some exceptions) far away. But, unlike Pushkin, Plutarch knew that the tide had turned forever against writings of that earlier time. No one would ever receive the slightest honor from belonging to those who wrote for Domitian's friends. By contrast Pushkin's recitation of the early strophes of his *Onegin* to the doomed Decembrists of St. Petersburg would forever be a badge of integrity⁵¹, and the poem that his dead and distant friends never saw completed would become one of the world's masterpieces. Plutarch's past was less glorious. As a biographer he had to start all over again. He had unfortunately invented the genre of *vita Caesarum* at a time that everyone chose to forget (or denounce), and hence a smooth-writing Roman careerist, by appealing to the tastes and mood of the new age, usurped his place.

⁵¹ Pushkin was quoting Sadi in the final strophe of *Onegin*, first published in 1832, with full knowledge that the phrase, which he had used earlier in 1824 to introduce *The Fountain of Bahchisaray*, had been explicitly associated in 1827 with the Decembrists. See the commentary by Y.M. LOTMAN in volume III of the collected works of Pushkin (St. Petersburg 1994), 470, and the less detailed notes of V. NABOKOV in his commentary on *Onegin* (Princeton 1975), III 247.

DISCUSSION

A. Dihle: Plutarch folgt nach seinen eigenen Worten, freilich nicht tatsächlich, in den *Kaiserviten* dasselbe literarische Programm wie in den *Parallelviten* (*Galba* 10 / *Alex.* 1). Muß man deshalb nicht neben den möglicherweise verschiedenen politischen Motiven für die Abfassung der beiden Reihen die Gesetzmässigkeit der Gattung berücksichtigen?

G. Bowersock: Yes, Plutarch claimed to have a similar biographical program in the *Galba* to that in the *Alexander*. But he manifestly failed to carry it out. I think you are right that his aims do indeed tell us what he thought the genre of biography should be. When Plutarch turned to the *Parallel Lives*, his travels to Italy and his first-hand experience of Roman affairs were behind him. He wrote in Greece in relative tranquillity. He was, in some ways, a different (or at least more mature) person. He was certainly a far more successful biographer within the guidelines he set for himself.

M. Beard: When we say Plutarch was a ‘different man’ when he wrote the *Parallel Lives*, we have inevitably reflected right back on the notions of identity that lie at the heart of ‘biography’. ‘Same’ or ‘different’ (or, in what way ‘different’ while still being the ‘same’?) is precisely what many of our ancient authors were debating.

A. Dihle: Daß man eher das Leben tugendhaften Menschen beschreiben solle als das der Großen, Mächtigen und möglicherweise Bösen, ist ein verbreitetes Motiv in der Hagiographie und beispielsweise bei Theodoret zu finden.

M. Beard: You have made a very strong case indeed for dating Plutarch's *Imperial lives* to the reign of Domitian, but I have doubts about the Domitianic reign of terror (93-96 CE) — at least, in exactly the form you imply. The problem is that the construction of terror may be no less a rhetorical/political device than flattery: we can see a whole variety of pressures (in the succeeding dynasty — from where, essentially, our historical accounts derive) towards constructing the final few years of Domitian's reign as a 'tyranny'. It seems to me that the history of the principate as it is told (and as we re-tell it) is constructed in a complex, often opaque, palimpsest of loaded representations; the history *is* the rhetoric. And that has implications for imperial biography: to suggest that we should see biography not (only) as a commentary or reflection on political events, but as (an integral part of) politics itself. Biography, in other words, in its writing and reading, *is* political action.

G. Bowersock: I agree that the 'terror' could well have been tendentiously exaggerated after 96. Adalberto Giovannini addressed this question admirably in the Entretiens on *Opposition et résistances à l'Empire d'Auguste à Trajan* of 1986. But, whatever the intensity of the repression between 93 and 96, the reign of Domitian certainly took a turn for the worse in that time, and besides it is pretty clear that Plutarch's sojourns in Italy occurred before it.

L. Piccirilli: E' mia opinione che alcuni punti toccati dalla ricca relazione di G.W. Bowersock vadono ulteriormente sottolineati:

1) L'origine comune delle biografie dei Cesari di Plutarco e di Svetonio è da individuare in quel fenomeno noto con il nome di cesarismo: ciò spiega perché all'interesse per le varie civiltà e culture si fosse sostituito quello per il singolo individuo, l'imperatore, assurto a protagonista delle opere di Plutarco e di Svetonio.

2) L'interesse di Plutarco, sia nelle *Vite dei Cesari* sia nelle *Vite parallele*, concerneva esclusivamente lo studio del carattere;

quello di Svetonio, invece, era rivolto non solo all'*ethos* dell'individuo, l'imperatore, ma anche o soprattutto alla sua vita pubblica e privata. A Svetonio stava a cuore la dimensione privata del personaggio e desiderava fornire ai lettori una conoscenza completa del protagonista che non prescindesse dalla sfera del quotidiano, sfera bandita dall'annalistica e dalla storiografia.

3) Svetonio reputava inadeguato un tipo di biografia che non avesse uno statuto autonomo dalla storia e perciò optò per un tipo di biografia 'realistica'. Ciò spiega il motivo per il quale nei suoi *Caesares* sia assente ogni forma di diatriba intorno al rapporto fra *historia* e *bios*.

4) Quanto a Plutarco, credo che vada evidenziata la sua funzione di raccordo fra Nepote e Svetonio. E ciò, ove si consideri: che, come Nepote, Plutarco si rese interprete della tendenza al confronto fra Greci e Romani, esaminati però individualmente (conseguenza forse del cesarismo); che, al pari di Nepote, si pose il problema dei rapporti fra *historia* e *bios*, ma che, con le *Vite dei Cesari*, assurse a primo interprete del cesarismo, del quale Svetonio fu un continuatore *sui generis*.

5) Va rilevato infine che, mentre il pubblico di Plutarco era costituito da lettori dotti, tutti appartenenti al ceto abbiente, i quali coltivavano la letteratura, la filosofia, la storia e che erano in grado, per sensibilità e principî morali, d'individuare l'origine prima degli eventi del passato, quello di Svetonio era costituito da amministrativi e burocrati, desiderosi di conoscere i retroscena e gli scandali della vita pubblica e privata degli imperatori, divenuti arbitri dei loro destini.

A. Dihle: Das stilistische Eleganz und der wahrheitsgetreue Bericht als Gegensätze bezeichnet worden wie in der Einleitung zur *Probus-Vita*, ist vielleicht eine Entlehnung aus christlicher Quelle, die für die *Historia Augusta* nicht unwahrscheinlich sein dürfte. Bei den Christen ist das Motiv früh zu finden (vgl. K. Thraede, *Studien zu Sprache und Stil des Prudentius* [Göttingen 1965], 51, 72).

W.W. Ehlers: Den Argumenten für eine Abfassung der *Kaiserviten* Plutarchs unter Domitian möchte ich die Überlegung hinzufügen, daß die Saecularfeier 88 einen guten Anlaß bot, das erste Saeculum des Prinzipats (31 v. Chr. - 69 n. Chr.) darzustellen. Dieses Konzept konnte Caesar nicht einschließen. Der Abschluß 69 ermöglichte zudem den Verzicht auf eine Darstellung der bisherigen flavischen Herrscher, also auch Ausführungen zur Herrschaft Domitians. Domitian wird im Prooemium des Valerius Flaccus nur als Dichter genannt, nicht als möglicher Princeps, oder zumindest als fähiger Politiker oder Soldat; er ist durch den plötzlichen Tod des Titus unerwartet rasch an die Macht gelangt. — Im Gegensatz zu Plutarch scheint Valerius Flaccus Caesar implizit in die Reihe der Caesares einzuschließen (1, 9), wie dann Sueton.

G. Bowersock: I think that your interpretation of the reference to Domitian in Valerius Flaccus is right. As for Caesar, if the poet really did see Caesar as the first of the emperors, he was working independently of the official position as represented in the imperial oath of the time. But I cannot myself see anything in *Argonautica* 1, 9 beyond an allusion to Julius Caesar's problems off the coast of Britain. There is not the slightest hint of a place in a succession of Roman emperors. The point, as I see it, is to flatter Vespasian. And the phrase *Phrygios ... Iulos* hardly looks like the proclamation of a dynastic foundation.

S.M. Maul: Gibt es Hinweise darauf, daß Poeten oder Schriftsteller im Auftrage des römischen Kaisers biographische Schriften erstellten?

G. Bowersock: No one can be said to have written *biographical* pieces on the instructions of a Roman emperor. But some poets certainly included biographical material in compositions destined for court consumption. I think particularly of epigrammatists, such as Crinagoras or the Tiberian circle around Antonia.

A. Dible: Daß die Legitimität eines Herrschers aus seiner Zugehörigkeit zu einer Dynastie hergeleitet wird, gab es im Hellenismus, ohne daß sich dieses literarisch in einer Biographienreihe niedergeschlagen hätte. In julisch-claudischer Zeit gab es *de facto* eine Dynastie, aber man vermied es, daraus die Legitimität herzuleiten, während der dynastische Gedanke bei den Flaviern erstmals feste Formen annimmt. Verfasste Plutarch unter diesem Eindruck die Reihe der Kaiserbiographien? Er war platonischer Philosoph, und bei den Philosophen gab es die schon lange Vorstellung von einer Beglaubigung der Lehrtradition durch die Reihe der Schulhäupter.

G. Bowersock: Your invocation of the pedagogic διαδοχή is highly pertinent. It might well have justified, in Plutarch's mind, the exploitation of the legitimation process so evident in the *Kaisereid* and the *Lex de imperio Vespasiani*.

W.W. Ehlers: Die undifferenzierte Verwendung des Begriffs διαδοχή im Zusammenhang mit Philosophenschulen, Herrscherdynastien, Historiographen und Epikern lässt entscheidende qualitative Unterschiede außer acht. In der Historiographie handelt es sich überwiegend um eine bloß chronologische Anknüpfung (*a fine Aufidi Bassi*), nicht um die Fortführung einer inhaltlich bestimmten Tradition.

M. Beard: The issue of visual imagery that you raised is important: it might provide a link between some of the earlier papers and the discussions of biography, as a literary genre; it might also help us to draw into our frame material that might otherwise get left out. Werner Eck, for example, has stressed the importance of taking inscribed honorific dedications (often in the form of a *cursus*) together with the monument or portrait statue that regularly accompanied them. This might prompt us to think more about Varro's *Imagines* — and then, too, about ancient physiognomical theory and how individual character might be seen to be encoded in external appearance, way of walking etc.

VIII

RICHARD GOULET

HISTOIRE ET MYSTÈRE.
LES VIES DE PHILOSOPHES
DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE

Dans toutes nos bibliothèques modernes, la section ‘biographies’ – la fameuse cote ‘92’ du système de classification décimale universelle – est une des plus fournies. La base française *Électre*, qui recense 400.000 ouvrages disponibles en librairie, propose 11.783 titres sous cette seule rubrique. Cet engouement pour la biographie n’est pas un phénomène moderne. Le Moyen-Âge a produit des vies de saints par milliers et si l’Antiquité gréco-romaine n’a laissé qu’un nombre relativement restreint de biographies, c’est sans doute parce qu’il s’agit d’un genre d’ouvrages qui vieillit vite, du fait que l’immortalisation littéraire que le biographe se propose d’assurer à son héros reste fragile et que rapidement des figures qui semblerent exceptionnelles ne représentent plus rien aux yeux des nouvelles générations. Combien de citoyens souhaiteraient encore lire la biographie de l’antépénultième chef de l’État?

Les responsables de ces Entretiens m’ont demandé de parler des vies ‘spirituelles’, c’est-à-dire celles de personnages qui échappent à l’histoire générale parce qu’ils se sont illustrés non par leur activité politique ou militaire, mais comme intellectuels, philosophes ou sophistes, ou encore comme saints, moines ou martyrs. C’est un domaine qui reste très vaste, beaucoup trop vaste pour être traité dans une conférence d’une heure et même être étudié de façon exhaustive dans l’espace de

toute une vie. Tout en gardant en perspective l'ensemble du corpus ainsi défini, je prendrai la plupart de mes exemples dans la littérature des vies de philosophes et, accessoirement, de sophistes, domaine que je connais un peu moins mal. D'autre part, je m'attacherai principalement aux vies conservées d'époque impériale, en laissant de côté les témoignages fragmentaires des biographies d'époque hellénistique, car dans la plupart des cas ces fragments nous transmettent des détails biographiques sur les personnages en cause et non les vues des biographes sur leur entreprise littéraire¹.

Précisons également que la présente étude porte sur les textes biographiques et non sur l'image sociale ou le statut des intellectuels. Elle se concentre sur le moment proprement littéraire de l'évolution de l'image du philosophe. Le philosophe a pu devenir, à ses propres yeux et à ceux de ses contemporains, un saint, un prêtre, voire un être divin, démon ou dieu. Mais il se produit un phénomène particulier lorsqu'un disciple fervent rédige la biographie d'un maître vénéré pour l'offrir à l'admiration et à l'imitation de sa communauté. La *Vie* du philosophe devient, dans le contexte culturel où elle est produite ou reçue, un dévoilement plein d'espérance de cette assimilation à la Divinité que les écoles philosophiques de la fin de l'antiquité avaient, à la suite de Pythagore et de Platon, assignée comme fin suprême à la recherche philosophique. On pourrait dire la même chose à propos des vies des saints par rapport à la mise en place progressive de la figure du 'saint' dans la société chrétienne primitive.

La biographie n'est peut-être pas un genre littéraire universel: on ne la rencontre sans doute pas dans toutes les civilisations écrites ni à tous les âges de la tradition grecque. Elle est cependant ce qu'on pourrait appeler un genre naturel qui surgit spontanément sans faire appel à une codification de règles et à une tradition savante d'interprétation. Sous sa forme la plus populaire, elle apparaît souvent comme un simple témoignage, parfois

¹ La liste des biographies prises en considération dans cette étude est fournie en Appendice avec quelques références bibliographiques aux éditions et aux traductions que j'ai utilisées.

suscité par la curiosité ou l'admiration, mettant à profit un ensemble de souvenirs. Si parfois certains biographes font référence à des modèles antérieurs ou s'en inspirent, il est rarement possible de dégager des cadres formels consciemment reproduits. Aussi mon intention n'est-elle pas d'étudier le genre littéraire ou les formes diverses de ces biographies, mais plutôt de mettre en lumière la finalité littéraire de ces *Vies* de philosophes.

Pour mieux apprécier l'originalité des œuvres transmises par l'Antiquité, je voudrais vous proposer un schéma d'interprétation tridimensionnel qui situe les différentes vies comme diverses déformations d'un idéal, ou d'une essence de la biographie qui ne fut probablement jamais réalisée sous sa forme pure, du moins dans l'Antiquité. Ce schéma est structuré par trois grands axes que j'appellerai, pour faire simple, (a) historique ou documentaire, (b) littéraire, et (c) idéologique. Si la représentation graphique d'un tel schéma n'était déjà pas si compliquée, j'ajouterais une quatrième dimension qui est celle du temps, car la biographie a son histoire² qui est aussi celle d'une évolution des formes de la biographie.

Ces axes de déformation ont leur point d'origine théorique dans un concept idéal de la biographie. Cette biographie idéale pourrait être définie comme l'exposé détaillé des épisodes essentiels de la vie d'un individu, le long d'un cadre chronologique identifiable, par un contemporain parfaitement informé, voire par l'individu lui-même jetant un regard impartial sur sa propre vie, et ceci afin de fournir une information objective. J'ajouterais que la vie racontée par la biographie est la vie terrestre, telle qu'elle peut être appréhendée par un contemporain, et n'inclut pas normalement la préexistence ou la destinée *post mortem*. Il peut sembler superflu de le rappeler, mais nous verrons que

² Les *Vies* font parfois référence les unes aux autres. Pour nous en tenir aux vies de philosophes, Eunape connaît la *Vie de Démonax* par Lucien, la *Vie d'Apollonius de Tyane* et les *Vies des Sophistes* de Philostrate, ainsi que la *Vie de Plotin* par Porphyre; Marinus et Damascius emploient des expressions qui évoquent la *Vie de Plotin*. Quant aux deux *Vies de Pythagore* de Porphyre et de Jamblique, elles offrent de nombreux parallèles entre elles qui peuvent s'expliquer par des sources communes.

beaucoup des vies de philosophes prennent en compte, notamment par le biais d'oracles ou d'apparitions miraculeuses, les incorporations préalables de leur héros ou l'immortalisation dont il a joui après la mort.

Je vous propose donc d'examiner chacun des trois axes de déformation de la biographie que j'ai mentionnés.

I. *Axe historique ou documentaire*

Le premier axe, que j'ai appelé historique ou documentaire, évalue la qualité de la documentation historique dont dispose le biographe. Si l'on n'était pas si mauvais juge de soi-même et si l'on n'avait pas tant de raisons de mettre après coup un peu d'ordre dans sa vie, les meilleures biographies seraient des autobiographies. Ce n'est évidemment pas toujours le cas. Il n'en reste pas moins que du point de vue de la richesse de l'information brute, le témoignage autobiographique garde un statut privilégié. Si l'antiquité n'a pas laissé d'autobiographies formelles au sens moderne, des exposés autobiographiques se rencontrent sous des formes littéraires fort diverses comme les mémoires, les lettres, les apologies, etc.

La richesse exceptionnelle de l'autobiographie comme source documentaire est manifeste dans le premier *Discours* du sophiste Libanios. Pour aucun autre intellectuel antique on n'est aussi bien informé de ses origines familiales, des étapes infimes de sa formation, puis de sa carrière professionnelle, des conflits parfois sanglants qui l'opposèrent à ses adversaires dans la profession, des relations qu'il entre tint avec les hommes politiques, des souffrances physiques ou psychologiques qu'il dut affronter, etc. Associé aux autres discours et à sa monumentale correspondance, le *Discours* dit autobiographique permet de reconstituer la vie de Libanios année par année et, pour certaines périodes, mois par mois, au point que Paul Petit fut à même de dresser la liste de ses élèves pour certaines années de son enseignement³.

³ P. PETIT, *Les Étudiants de Libanius* (Paris 1956).

On peut voir dans ce *Discours* une source autobiographique sans nécessairement considérer qu'il correspond à une biographie ou une autobiographie conforme à un modèle littéraire préétabli. Le *Discours* impose en effet à la vie de Libanios une grille d'interprétation fort limitative, puisque l'auteur se propose de montrer, comme l'a écrit Bernard Schouler, que les "bons et mauvais côtés de son existence obéissent à un partage égal, méticuleusement effectué par la Fortune"⁴ et que certains malheurs ou épreuves eurent des conséquences positives dans la suite de son existence. Toute la fin du discours par ailleurs, formée de plusieurs additions d'époque plus tardive, n'est qu'une accumulation de notes personnelles mal rattachées au cadre biographique.

Qu'il expose complaisamment ses succès, raconte ses innombrables conflits avec les sophistes concurrents ou évoque les revers de fortune qu'il dut affronter, Libanios poursuit toujours, en y mettant toutes les formes requises, l'objectif sophistique par excellence qui est l'autocélébration.

Un second niveau d'information privilégié est le témoignage des contemporains qui ont partagé la vie du personnage et en furent parfois les disciples, ou qui du moins furent témoins d'épisodes importants de leur vie. Il arrive qu'un auteur se présente fictivement comme un contemporain de son héros ou qu'il prétende mettre à profit le témoignage d'un proche pour donner à son ouvrage un plus grand crédit. Philostrate prétend ainsi mettre en forme un recueil de souvenirs d'un certain Damis de Ninive qui avait été disciple d'Apollo-nius de Tyane⁵.

⁴ B. SCHOULER, "Libanios et l'autobiographie tragique", in *L'invention de l'autobiographie d'Hésiode à Saint Augustin*, éd. par M.-F. BASLEZ, Ph. HOFFMANN et L. PERNOT, Études de littérature ancienne 5 (Paris 1993), 313.

⁵ Voir les articles de Patrick ROBIANO, 'Damis' 8 et 'Damis de Ninive' 9, in *Dictionnaire des Philosophes Antiques* II (Paris 1994), 598-599. G. ANDERSON, *Philostratus. Biography and Belles Lettres in the third century A.D.* (London 1986), 155-173, a tenté d'établir que Damis n'avait pas été inventé par Philostrate, mais constituait une source littéraire authentique. Mais le témoignage de Damis semble déjà fortement marqué par le roman et la légende.

Pour tel événement de la jeunesse de Proclus, encore disciple d'Olympiodore l'Ancien à Alexandrie, Marinus s'en rapporte de même au témoignage d'Ulprien de Gaza qui avait fréquenté lui aussi Olympiodore⁶.

Lorsque le biographe n'appartient pas à la génération des contemporains du personnage dont il se propose d'écrire la vie et qu'il ne peut plus interroger des témoins directs, il dépend alors de traditions orales ou littéraires qui auront généralement tendance à se prêter à diverses déformations de la vérité historique jusqu'à ce que la biographie verse totalement dans la légende. Il n'est pas nécessaire que l'écart chronologique atteigne plusieurs siècles, comme c'est le cas pour la *Vie de Pythagore* de Jamblique. La *Vie d'Apollonius de Tyane*, écrite à peine plus d'un siècle après la mort du philosophe, est déjà totalement imprégnée par la légende et, dans les *Vies* d'Eunape, les éléments légendaires apparaissent dans les récits consacrés à la génération des maîtres d'Eunape, par exemple dans la *Vie de Sosipatra*, qui était cousine de Maxime d'Éphèse, le maître de l'Empereur Julien, et le condisciple de Chrysanthe, maître d'Eunape. Toutes choses étant égales par ailleurs, les biographies les plus tardives sont généralement les moins exactes, ce qui dans certains cas n'enlève rien à leur intérêt.

Eunape était conscient de la diversité et de la valeur relative de ses différentes sources d'information. Lorsqu'il énumère ses sources, il distingue entre les événements dont il a été personnellement témoin ou les personnages qu'il a fréquentés, les informations qu'il a méticuleusement tirées de ses lectures, celles qu'il a obtenues en interrogeant des contemporains plus âgés qui avaient connu personnellement certains philosophes ou sophistes d'une génération antérieure et enfin les renseignements transmis par la tradition orale⁷. Il manifeste d'ailleurs une certaine prudence dans l'exploitation de cette dernière source d'information.

⁶ MARIN. *Procl.* 9.

⁷ VS p.2, 8-10; p. 4, 23-24 Giangrande. Toutes les autres références aux *Vies* d'Eunape seront faites aux pages et aux lignes de cette édition.

Dans son travail, le biographe est beaucoup plus démunie que l'historien, qui peut en général consulter des archives officielles. Il peut certes mettre à profit les œuvres laissées par les auteurs anciens pour y découvrir les détails autobiographiques qu'elles peuvent contenir. Eunape prétend ainsi que la lecture des écrits de Plutarque fournit de riches informations sur Plutarque lui-même et son maître Ammonius⁸. C'est de même des écrits de Porphyre qu'il a extrait la plupart des informations qu'il fournit sur ce philosophe⁹.

Mais les traces laissées par des individus qui n'ont joué aucun rôle historique s'évanouissent rapidement. Et lorsqu'elles sont trop massives, comme c'est le cas pour la plus grande partie de la correspondance des philosophes anciens, il y a tout lieu de penser qu'elles sont d'ordre pseudépigraphique. Il fallait alors un esprit particulièrement perspicace pour découvrir que la facture de ces lettres négligeait le dialecte naturel de l'auteur qui était censé les avoir écrites. Démétrius de Magnésie avait ainsi constaté qu'une lettre attribuée à Épiménide était rédigée en dialecte attique et non crétois¹⁰.

A quelques générations de distance, et *a fortiori* à plusieurs siècles, l'effort du biographe se réduit à compiler, sélectionner et rationaliser les anecdotes transmises par la tradition antérieure. En même temps, comme l'arrière-plan culturel et le contexte d'ensemble de la vie du personnage sont de plus en plus évanescents, le biographe se voit forcé d'enrichir son récit d'éléments destinés à redonner un peu de chair aux figures appauvries par la tradition et à reconstituer un contexte 'vraisemblable' pour les gestes et les paroles rapportés.

Parfois ces traits légendaires proviennent de traditions orales plus anciennes et leur apparition dans les biographies littéraires

⁸ P.3, 20-22.

⁹ VS p.6, 7-8. Sur la valeur du témoignage d'Eunape, voir R. GOULET, "Variations romanesques sur la mélancolie de Porphyre", in *Hermes* 110 (1982), 443-457.

¹⁰ DIOG.LAERT. 1, 112. PHILOSTR. VA 7, 35 suspecte de même une lettre d'Apollonius écrite en dialecte ionien.

est due à la fidélité des auteurs aux sources dont ils disposent. En un temps où l'irrationnel avait envahi les esprits les plus éminents, le critère historique que ces auteurs employaient pour juger de la valeur des traditions était le degré de crédulité qu'ils prêtaient aux témoins qui les leur transmettaient. C'est d'ailleurs un *topos* fréquent dans nos biographies: l'incrédulité des témoins, de façon générale, donne un poids considérable aux témoignages qu'ils rendent concernant des faits apparemment incroyables¹¹. Eunape, qui n'ignore pas que le temps transforme et déforme les traditions orales¹² et qui se méfie des on-dit remontant à des témoins trop anciens¹³, est prêt à croire n'importe quel prodige lorsqu'il est transmis par un témoin qui lui semble digne de foi¹⁴. En rapportant ainsi les propos des disciples de Jamblique qui croyaient que le maître pouvait s'élever dans sa prière à plus de dix coudées au-dessus du sol, Eunape semble douter que Jamblique se soit élevé si haut, mais non pas qu'il ait pu entrer en lévitation¹⁵.

Eunape raconte d'autres manifestations du pouvoir divin de Jamblique. Au retour d'un sacrifice célébré dans une villa de banlieue qui lui appartenait, Jamblique avait perçu que le passage d'un convoi funèbre quelque temps auparavant avait rendu la route impure et il avait invité ses disciples à prendre une autre route. Aux plus incrédules des disciples, dont Aidé-sius, qui étaient restés sur place, les gens du convoi funèbre, à leur retour, purent confirmer qu'ils avaient effectivement emprunté cette route. Comme ses disciples voulaient réduire le prodige à quelque faculté d'odorat supérieure, Jamblique leur fit expérimenter des pouvoirs encore plus extraordinaires. Aux bains de Gadara, en Syrie, se trouvaient deux petites sources

¹¹ Cf. A.-J. FESTUGIÈRE, "Lieux communs littéraires et thèmes de folk-lore dans l'Hagiographie primitive", in *WS* 73 (1960), 134-135 (= *Études de religion grecque et hellénistique* [Paris 1972], 282-283).

¹² EUN. VS p.2, 12.

¹³ P75, 26-28.

¹⁴ P14, 24-26.

¹⁵ P11, 25 - 12, 13.

que les gens du pays appelaient Érôs et Antérôs sans savoir pourquoi. De passage avec ses disciples, Jamblique, au moyen de quelques secrètes paroles, évoqua du fond de ces sources deux grands enfants (déscrits comme des 'Amours') qui l'embrassèrent comme leur vrai père, avant de retourner à leur élément naturel¹⁶.

"Après ce prodige, écrit Eunape, la foule de ses élèves ne chercha plus de nouveaux miracles; mais (...) ils crurent tout à partir des preuves qui étaient apparues. On racontait des histoires encore plus étonnantes et plus prodigieuses, mais je n'en ai rapporté aucune, considérant comme dangereux et odieux à la divinité d'introduire dans un ouvrage sûr et solide une tradition orale corrompue et fluide. En vérité, même les prodiges qui précèdent, je les consigne en craignant que ce ne soit qu'un on-dit, sauf que je suis des hommes qui, alors qu'ils refusaient de croire aux autres prodiges, se sont rendus à l'évidence de ce qu'ils ont vu. Mais aucun de ses compagnons, pour autant que nous le sachions, n'a consigné ces prodiges par écrit"¹⁷.

Miracles et prodiges foisonnent dans la *Vie d'Isidore* par Damascius: philosophes miraculeusement sauvés des eaux¹⁸, lisant dans l'obscurité¹⁹, descendant dans des gouffres maléfiques²⁰, éprouvant de pieuses migraines au voisinage de femmes indisposées²¹, expulsant des démons²²; têtes de serpents, grosses comme celle d'un taureau, trouvées dans un champ²³, bétyles se promenant dans les airs²⁴, serpents vivants dressés en l'air et emportés par les vents²⁵, ânes se laissant mourir de faim par amour de la poésie²⁶, etc.

¹⁶ Le convoi funéraire: p.12, 14 - 13, 7; l'évocation des Amours: p.13, 8 - 14, 16.

¹⁷ P.14, 16-26.

¹⁸ *Epit.Phot.* §116.

¹⁹ §139.

²⁰ §131.

²¹ Fr.174.

²² *Epit.Phot.* §56.

²³ §140.

²⁴ §203.

²⁵ §140.

²⁶ §60.

Le long de cet axe, les différentes biographies que nous connaissons ne se situent pas nécessairement à un point unique. Porphyre, qui a vécu cinq ou six ans dans l'école de Plotin à Rome, ne connaît les détails de la plus grande partie de la vie de son maître que grâce au témoignage de condisciples plus anciens que lui comme Amélius²⁷, ou aux révélations faites par le maître lui-même au cours de ses conversations²⁸. Si Eunape a connu personnellement des philosophes comme Chrysanthé de Sardes et des sophistes comme Prohérésius, auprès desquels il avait étudié, ce n'est que par l'intermédiaire de ces maîtres directs qu'il connaissait des intellectuels plus anciens comme Aidésius, le maître de Chrysanthé, ou Julien de Cappadoce, le maître de Prohérésius. Et pour les générations antérieures, celles de Plotin, de Porphyre et de Jamblique, il dépendait essentiellement de sources littéraires (par exemple la *Vie de Plotin* par Porphyre ou la *Lettre à Marcella* du même auteur) ou de traditions orales transmises au sein de l'école de Jamblique, puis d'Aidésius.

Il ne faudrait pas conclure non plus que le type d'information disponible le long de cette échelle détermine de façon univoque la valeur historique de chaque biographie. Tout d'abord, il faut tenir compte des autres axes de déformation qui font qu'une autobiographie tendancieuse ou qu'une biographie d'orientation hagiographique, fût-elle écrite par un proche disciple, peut être historiquement moins exacte que celle que peut rédiger un historien tardif consciencieux et méthodique dans le maniement de ses sources documentaires. D'autre part, même honnête et objectif, un témoin direct peut ignorer certains détails essentiels, être trompé par sa mémoire, mal interpréter tel événement, confondre des personnages.

Il n'en reste pas moins que globalement l'exactitude et la richesse de l'information biographique tend à décliner en fonction de l'éloignement temporel du biographe par rapport à son

²⁷ *Plot.* 3, 37-38.

²⁸ 3, 1-2.

héros. Mais comme nous le verrons, cet axe de déformation n'est pas le seul, ni le plus dangereux.

II. *Axe littéraire*

Le deuxième axe de déformation de la biographie correspond aux influences que peuvent exercer sur l'entreprise biographique des modèles littéraires voisins, mais différents. C'est ainsi qu'on risquerait de méconnaître l'originalité du genre littéraire de la biographie en la confondant avec un simple recueil de souvenirs, *apomnemoneumata*, mémorables, ou un recueil d'anecdotes, fussent-elles authentiques. De tels ouvrages peuvent nous apprendre beaucoup sur un personnage antique et constituer un riche matériel entre les mains d'un biographe, mais la biographie authentique ne se conçoit pas sans l'exposé de l'ensemble des étapes d'une vie, de façon à ce que cette vie soit rattachée à l'histoire, éventuellement par des dates. Il n'est certes pas nécessaire que cet exposé suive méthodiquement l'ordre chronologique, mais il est essentiel à la biographie de comporter cet ensemble d'informations que nous appellerions de nos jours 'prosopographiques', sans lesquelles elle se résout dans un portrait sans lien précis avec le temps, l'espace et la société.

On pourrait dire la même chose du portrait littéraire. Grâce aux *Vies* d'Eunape, on peut se faire une idée assez précise du caractère de nombreux personnages, à partir des anecdotes rapportées et de la description physique et morale fournie par l'auteur. Mais pas une seule de ces vies ne peut être considérée comme une biographie véritable. Par rapport à Diogène Laërce, qui est généralement capable de nous informer sur les origines, la formation, la carrière d'un philosophe, de nous transmettre deux ou trois dates essentielles de sa vie et, le cas échéant, de nous fournir la liste de ses écrits, l'ouvrage d'Eunape, qui était pourtant beaucoup moins éloigné de l'époque et du milieu d'origine de ses héros, est pour l'historien qui recherche des données biographiques exactes d'une très faible utilité. Por-

phyre en revanche, qui ne cache pas les limites de son information sur certains points — ne serait-ce que parce que Plotin évitait de parler de ses origines, de sa famille, ou de tous ces détails, comme la date de naissance, qui marquaient pour lui le jour néfaste de sa venue dans le corps — s'attache à fournir un maximum d'informations sur les dates essentielles de la carrière de Plotin par rapport aux années de règne des différents empereurs et il précise régulièrement l'âge de son héros aux étapes principales de sa vie. On serait bien en peine de trouver une seule date dans toutes les *Vies d'Eunape*. Même dans sa *Chronique*²⁹, cet historien fait montre à l'égard de la chronologie de la plus grande désinvolture.

Contrairement à son prédecesseur Dexippe, qui divisait sa *Chronique* par règnes impériaux, par années d'Olympiades, et qui tenait compte aussi des archontes et des consuls romains, Eunape s'engage à suivre les règnes impériaux “en rejetant le compte rendu par année et par jour comme une façon de s'exprimer inélégante, et en considérant comme plus vrai un compte rendu en périodes circonscrites par les règnes des empereurs. On pourra donc lire que ces événements survinrent sous tel empereur, mais, en quelle année et en quel jour, qu'un autre entre dans la danse qui conduit à la tromperie”³⁰.

“J'ai considéré, écrit Eunape, que le but de l'histoire et sa fin la meilleure était de rédiger les faits passés, autant que possible sans aucune passion, en se référant à la vérité; mais les computations chronologiques précises, à la manière de témoins non convoqués qui se présentent spontanément à la barre, ne contribuent en rien à ce projet”³¹.

Qu'apporte la précision chronologique à la sagesse d'un Socrate ou à la compétence d'un Thémistocle? Leurs vertus

²⁹ EUN. *Chron.* fr. 1, in *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire: Eunapius, Olympiodorus, Priscus and Malchus*, ed. by R.C. BLOCKLEY (Liverpool 1981-1983), II: *Text, Translation and Historiographical Notes*, pp.1-150; F. PASCHOUD, “La préface de l'ouvrage historique d'Eunape”, in *Historia* 38 (1989), 198-223, texte et traduction: 216-223.

³⁰ EUN. fr. 1, p.10, 86-90 Blockley.

³¹ EUN. fr. 1, p.8, 38-42.

croissent-elles et tombent-elles comme les feuilles avec les saisons? Qu'importe au but véritable de l'histoire de savoir que la bataille navale de Salamine fut remportée par les Grecs au lendemain du lever de la constellation du Chien? Autant les historiens s'entendent sur la réalité des faits, autant ils sont en désaccord sur leur datation. Rien n'est mieux connu que la personnalité de Lycurgue, mais que de désaccords sur sa chronologie! "Il est vain et inutile de s'occuper de chronologie et d'en faire un objet d'étude". "La précision sur les saisons et les jours ne convient qu'aux intendants de domaine, aux comptables, aux astrologues et autres amateurs de chiffres".

Marinus, lui, fournit une datation extrêmement précise de la mort de Proclus, qui "quitta ce monde la 124^e année à partir de l'avènement de Julien à l'empire, sous l'archontat de Nicagoras le jeune, à Athènes, le 17^e jour du mois de Munychion, selon les Athéniens, le 17^e du mois d'avril selon les Romains"³².

Une autre mauvaise façon de faire de la biographie est de passer en revue les qualités ou les vertus d'un personnage en illustrant chaque point par des anecdotes. Ce procédé est employé de façon très systématique par Marinus dans son *Proclus*. Les différentes vertus de chaque degré du système néoplatonicien des vertus (vertus physiques, morales, politiques, purificatrices, contemplatives et théurgiques³³) sont illustrées par un épisode de la vie de Proclus ou mises en rapport avec un trait de son caractère. Marinus est par ailleurs capable de transmettre des informations biographiques tout à fait pertinentes sur les origines et la carrière de Proclus.

Proche de ce procédé est l'éloge ou encore le discours funèbre. On reconnaît ici et là dans les biographies antiques l'influence de la topique de l'éloge: origines, qualités, exploits, honneurs, etc. Porphyre fait ainsi l'éloge de nombreuses qualités de Plotin: concentration intellectuelle, sobriété, sens des

³² *Procl.* 36, trad. Chaignet.

³³ Cf. O. SCHISSEL VON FLESCHENBERG, *Marinos von Neapolis und die neu-platonischen Tugendgrade*, Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie 8 (Athènes 1928).

responsabilités, bonté, dévouement, pénétration des caractères, puis évoque la considération dont il jouissait auprès des élites et la faveur que lui accordaient l'empereur Gallien et son épouse. L'éloge peut certes s'appuyer sur une information biographique valable, mais il opère une sélection thématique qui risque de réduire singulièrement la richesse d'une existence. Inversement, la nécessité de remplir le cadre prédéfini de l'éloge est un facteur d'amplification de certains aspects de la vie du personnage.

On doit également distinguer de la biographie des genres littéraires qui réduisent totalement la vie de l'individu à sa fonction et se bornent à illustrer une thèse par des épisodes qui ne varient que dans leurs détails historiques. Éric Junod a ainsi remarqué que les *Actes apocryphes des Apôtres* tournent constamment et presque uniquement autour du problème de la foi et de la conversion des interlocuteurs et des populations rencontrés par l'Apôtre:

“L'apôtre est avant tout un personnage fonctionnel: il joue un rôle, il est défini par sa tâche. C'est pourquoi les textes donnent de lui une image plutôt figée et désincarnée. Il n'apprend rien tout au long des Actes, il n'évolue pas, ne progresse pas. Il entre dans le récit, déjà tout fait, tout constitué. Son existence ne connaît pas de temps fort”³⁴.

On hésitera de même à considérer comme des biographies véritables les *Actes des martyrs*, les *Passions*, qui se concentrent sur le témoignage porté à un moment capital de la vie du saint, ou même les *Évangiles* qui, dans leur forme primitive, se limitaient au récit de la passion et de la crucifixion de Jésus.

D'autres contaminations se rencontrent. Lorsqu'on lit les *Vies des sophistes* de Philostrate, les *Vies d'Eunape*³⁵ ou encore

³⁴ É. JUNOD, “Les Vies de philosophes et les Actes apocryphes des Apôtres poursuivent-ils un dessein similaire?”, in F. BOVON et alii, *Les Actes apocryphes des Apôtres. Christianisme et monde païen* (Genève 1981), 214.

³⁵ A propos du sophiste Diophante, par exemple, Eunape n'a voulu rapporter aucun des souvenirs qui le concernaient, parce que “son écrit est un mémorial d'hommes remarquables et non une satire” (VS p.80, 13-15 Giangrande). Peu de sophistes échappent à ses attaques. Car dans le milieu des sophistes l'esprit de rivalité est omniprésent, à toutes les étapes de la carrière. A tout moment,

les fragments de la *Vie d'Isidore* de Damascius, on est frappé de constater la part qui y est faite à la critique de ces sophistes ou de ces philosophes. C'est que ces biographies ne sont pas écrites par des historiens indépendants, mais par des collègues dans la profession pour qui la critique des contemporains et des devanciers est une activité indispensable. Photius s'étonne d'ailleurs que Damascius ne puisse jamais parler d'un philosophe sans lui adresser quelque reproche:

“Pour tous ceux qu'il exalte dans ses écrits et qu'il proclame supérieurs à la condition humaine pour l'excellence de leurs conceptions dans le savoir et l'agilité de leur pensée, il s'érite lui-même en juge de chacun et il n'en est pas un de tous ceux qu'il admire à qui il ne reproche quelque insuffisance: celui qu'il exalte pour son intelligence n'est pas intelligent en tout point, celui qui est incomparable pour sa science ne sait pas tout, celui que sa vertu place près de la divinité a beaucoup de défauts. Ainsi, chacun de ceux qu'il exaltait est persiflé et ravalé; de cette manière il s'aroge, par des moyens détournés, le pouvoir sur eux tous et à tout propos. Aussi poursuit-il sa vie d'Isidore en le louant et en l'accablant tout autant de blâmes”³⁶.

Mais la pire contamination que puisse subir la biographie est évidemment celle du roman. Elle peut provenir de la nécessité où se trouve le biographe de mettre en valeur et d'amplifier certains détails de la vie de son héros. Mais nous verrons que dans d'autres cas les motivations sont plus profondes. On peut en tout cas considérer que la *Vie de Pythagore* de Jamblique ou la *Vie d'Apollonius de Tyane* de Philostrate sont tout autant des romans que des biographies.

III. Axe idéologique

Ces deux premiers axes de déformation de la biographie sont en étroite dépendance par rapport à un axe beaucoup plus déterminant que l'on peut qualifier d'idéologique. Il correspond

il importe de préciser qui est le numéro un parmi les disciples ou parmi les collègues. Chez les philosophes, dans l'esprit d'Eunape, l'esprit est le même.

³⁶ PHOT. *Bibl. cod. 181*, p.126 a (trad. R. Henry).

à la finalité qui est imposée à la biographie. En tant que genre historique, la biographie devrait être essentiellement informative. Quelle que soit l'admiration que le biographe porte à son héros, il devrait en principe laisser les faits parler par eux-mêmes et ne jamais s'éloigner de la vérité. C'est au lecteur qu'il appartient de porter un jugement sur l'excellence du personnage dont on lui expose la vie. Eunape se propose ainsi de présenter l'activité de chacun de ses personnages, en laissant au lecteur le soin de juger lui-même, d'après les signes présentés, si ce personnage a atteint l'excellence³⁷. Même lorsqu'il évoque un ami intime et un maître vénéré comme Chrysanthe, Eunape entend ne pas se laisser inspirer par la simple reconnaissance³⁸.

“Car Chrysanthe honorait éminemment la vérité et c’était là l’objet premier de son enseignement. Quant à nous, nous ne gâcherons pas ce don qu’il nous a fait, ou alors nous atténuerons ici et là certains détails en visant à rester en deçà de la vérité, puisque c’est ce dont ensemble nous sommes convenus”³⁹.

De même, à propos de Prohérésius qu'il admirait beaucoup, Eunape s'engage “à ne pas s'écartez de la vérité, si vraiment est bien fondé le mot de Platon qui dit que la Vérité est à la tête de tous les biens chez les dieux comme chez les hommes” (*Leg.* 5, 730 b)⁴⁰.

Une telle objectivité est parfois affichée, rarement appliquée. Elle peut d'abord être trahie par un simple souci publicitaire. J'aurais tendance à reconnaître une telle intention derrière la *Vie de Plotin* de Porphyre, car celle-ci apparaissait en tête d'une nouvelle édition des traités du philosophe et entendait montrer les mérites et la nécessité d'une telle édition.

En rédigeant la vie de Plotin trente ans après sa mort, Porphyre n'entendait donc pas simplement consigner quelques renseignements biographiques essentiels. Il voulait promouvoir

³⁷ EUN. VS p.1, 16-19 Giangrande.

³⁸ VS p.90, 24.

³⁹ VS p.90, 25-28.

⁴⁰ VS p. 66, 20-22.

la diffusion de son édition et, par ce biais, celle de la philosophie enseignée par Plotin.

Comme l'histoire, la biographie antique revêt fort souvent un souci d'édification morale. Comme on l'a vu, pour Eunape, l'histoire ne se résume pas aux discussions érudites sur les dates; elle permet "d'acquérir en peu de temps, grâce à une lecture brève, l'expérience d'événements innombrables, de devenir vieux tout en étant encore jeune⁴¹ grâce au savoir des générations passées, de façon à savoir ce qu'il faut rejeter et ce qu'il faut choisir"⁴².

Les *Vies* d'Eunape se proposent de même une finalité morale qui est de "transmettre la connaissance de ces grands hommes aux lecteurs futurs qui voudraient entendre parler de ce qui est le plus beau ou encore à ceux qui seraient en mesure de poursuivre cette beauté"⁴³.

Bien peu de nos *Vies* de philosophes échappent à cette perspective, sauf peut-être les *Vies et doctrines des philosophes illustres* de Diogène Laërce. L'ouvrage de Diogène date vraisemblablement du début du III^e siècle après J.-C. Les dix livres qui le composent sont inspirés par la curiosité encyclopédique plus que par le souci d'édification morale et ne sont qu'une compilation d'ouvrages plus anciens qui présentaient sans doute déjà les mêmes caractères. Dans le texte de Diogène viennent se déposer les alluvions, anciennes ou récentes, d'innombrables courants biographiques et doxographiques⁴⁴. Dans un tel capharnaüm, où sont juxtaposées des traditions souvent contradictoires, on chercherait en vain un point de vue cohérent sur

⁴¹ Cf. DIOD. 1, 1, 4.

⁴² *Chron.*, Introduction du livre I, fr. 1, p.8, 52-56 Blockley.

⁴³ EUN. VS p.5, 2-3 Giangrande.

⁴⁴ Sur le problème des sources de Diogène Laërce, je me permets de renvoyer à R. GOULET, "Les références chez Diogène Laërce: Sources ou autorités?", in *Titres et articulations du texte dans les œuvres antiques* (Paris 1997), 149-166. Sur l'organisation des dix livres des *Vies*, voir aussi R. GOULET, "Des Sages parmi les philosophes. Le premier livre des *Vies des philosophes* de Diogène Laërce", in Σοφίης μανήτορες. *Chercheurs de Sagesse. Mélanges Jean Pépin*, éd. par M.-O. GOULET-CAZÉ, G. MADEC et D. O'BRIEN (Paris 1992), 167-178.

les philosophes et l'histoire de la philosophie. Diogène porte sur les diverses écoles un regard dénué de tout dogmatisme.

On peut certes retrouver ici et là des passages attestant, pour telle époque passée, l'idéalisation religieuse de tel ou tel philosophe⁴⁵, mais l'auteur ne se propose pas lui-même d'offrir des modèles religieux à la ferveur de son lecteur. S'il admire la probité d'un Xénocrate⁴⁶, la vigueur philosophique d'un Polémone⁴⁷, il raille l'ivrognerie d'Arcésilas⁴⁸ ou de Lakydès⁴⁹, dénonce la charlatanerie d'un Héraclide le Pontique⁵⁰, n'hésite pas à signaler les amours licencieuses des plus grands maîtres et ne pardonne jamais les marques de faiblesse des philosophes devant la mort⁵¹. En tout cela, Diogène se laisse guider par ses sources, empruntant éloges et railleries à ses devanciers.

Tout en rapportant les prodiges que la tradition attribuait à Pythagore, Diogène, pas plus sans doute que ses prédécesseurs, n'entend mettre en valeur cette dimension religieuse du philosophe: il n'hésite pas à proposer des explications très sceptiques, ou du moins assez naturalistes, de prodiges comme la disparition et la réapparition de Pythagore⁵². Il dénonce de même comme des supercheries les tentatives d'Héraclide le Pontique pour faire croire à son héroïsation⁵³.

Un autre type de déformation idéologique est lié à la nature même des vies que l'on entend exposer. On n'écrit pas la vie d'un philosophe comme celle d'un général; la réussite d'un philosophe est toute intérieure et sa vie ne présente de l'intérêt qu'en tant qu'illustration d'une doctrine et d'une règle de vie. La biographie, dans cette perspective, ne se réduit pas à fournir des modèles de vie; elle a une fonction protreptique, en ce

⁴⁵ Voir par exemple les épitaphes de Platon: DIOG.LAERT. 3, 43-45.

⁴⁶ 4, 6-7.

⁴⁷ 4, 20.

⁴⁸ 4, 44.

⁴⁹ 4, 61.

⁵⁰ 5, 89-91.

⁵¹ Bion: 4, 54; voir aussi 4, 64-66; 4, 3; 6, 99-100.

⁵² 8, 41; voir aussi ses épigrammes ironiques: 8, 44-45; 8, 75-76.

⁵³ 5, 91 = fr. 14a Wehrli.

qu'elle présente, incarnés dans la personnalité d'un fondateur ou d'un maître éprouvé, la conception du monde, le mode de vie et la fin que propose telle école particulière. Il ne serait donc pas excessif de dire que ces *Vies* de philosophes, malgré le peu d'intérêt qu'elles portent aux doctrines philosophiques, se veulent des textes philosophiques, capables tout au moins d'inviter le lecteur à se tourner vers la philosophie.

Cette finalité protreptique de la Vie du philosophe est manifeste dans la *Vie de Proclus*, écrite en 485 par Marinus. Rédigée par un disciple, moins d'un an après la mort du philosophe⁵⁴, elle n'évoque donc pas un héros lointain dont les traits auraient été amplifiés par la légende, mais un proche longuement fréquenté. Or le titre véritable, de style platonicien, *Proclus ou Sur le bonheur*, souligne la perspective fondamentale de l'auteur qui est de montrer, en Proclus, l'exemple le plus achevé du bonheur le plus complet que permet d'atteindre la vertu⁵⁵. Le panégyrique qui célèbre la félicité du disparu célèbre aussi la philosophie qui y conduit.

Les Vies des philosophes et des sophistes, composées par Eunape de Sardes à la fin du IV^e siècle, relèvent également de la littérature 'engagée'. Les références littéraires aux devanciers: Sotion⁵⁶, Porphyre⁵⁷, Philostrate⁵⁸, ne doivent pas nous masquer l'actualité de l'entreprise d'Eunape en un siècle où les intellectuels païens avaient perdu le rang qu'ils avaient détenu dans la société. L'exaltation des figures du passé se résout en une proclamation des valeurs intellectuelles et religieuses dont Eunape lui-même se réclame. Eunape fait partie en effet de ce monde d'intellectuels, philosophes, sophistes ou médecins, qu'il décrit. Il a reçu, plus ou moins poussée, cette triple formation et il se sent, en opposition au christianisme, l'héritier

⁵⁴ Cf. H.D. SAFFREY et L.G. WESTERINK, introduction de leur édition de la *Théologie platonicienne* de Proclus, I (Paris 1968), IX n. 2.

⁵⁵ MARIN. *Procl.* 2 et 34.

⁵⁶ EUN. VS p.2, 15 Giangrande.

⁵⁷ P2, 15-16.

⁵⁸ P2, 20-21.

de cette tradition hellénique. Il a d'ailleurs entrepris son œuvre historique à la demande de plusieurs païens éminents⁵⁹, dont le médecin Oribase de Pergame qui lui en avait fait un devoir de piété; Oribase rédigea d'ailleurs un *hypomnèma* consacré au règne de Julien auquel il avait été intimement associé: "Ainsi, écrit Eunape, aucun délai n'était possible, même à qui voulait paresser"⁶⁰. Les *Vies* furent de même composées à la demande du philosophe Chrysanthé de Sardes⁶¹. Dans la présentation de ces intellectuels païens, toute une communauté s'affirmait comme héritière d'une tradition ancestrale face à la société chrétienne triomphante. Eunape se perçoit moins comme un historien se tournant vers un passé lointain que comme un témoin soucieux de léguer à la postérité un idéal menacé et de susciter de l'admiration pour les ancêtres qui ont jusqu'à présent incarné cet idéal. De même, Marinus voit dans sa biographie de Proclus un acte de piété qui lui revient en tant que successeur du philosophe:

"J'ai craint que ce ne soit pas un acte de piété de me taire, moi seul, parmi ses amis, et d'omettre de raconter sur lui la vérité, dans la mesure de mes forces, quand c'est à moi sans doute surtout qu'incombe le devoir de parler"⁶².

On peut en effet reconnaître aux biographies d'Eunape, de Marinus ou de Damascius une fonction sociale à l'intérieur de la communauté païenne. Eunape ne célèbre pas seulement les saints du paganisme, mais aussi les martyrs persécutés par le pouvoir chrétien (Sopatros, Maxime et Priscus, etc.). C'est dans un tel contexte que l'on peut comprendre les formules métaphoriques ou codées qui sont employées pour désigner les

⁵⁹ *Chron.* fr. 1, p.10, 90-95 Blockley. Eunape déclare "suivre des hommes qui dépassaient de loin notre monde actuel pour la culture et qui l'avaient engagé fermement à ne pas laisser dans le silence les actions communes, tout ce que notre temps a produit et tout ce qui avant nous, depuis l'ouvrage de Dexippe, n'a pas encore fait l'objet d'un exposé ou d'une histoire publiée".

⁶⁰ *Chron.* fr. 15, p.20, 15-21 Blockley.

⁶¹ EUN. VS p.90, 21-22 Giangrande.

⁶² *Procl.* 1, trad. Chaignet.

Chrétiens. Comme l'a fait remarquer Henri Dominique Safray, à la suite d'Alan Cameron⁶³, "les derniers païens utilisaient des expressions stéréotypées à double sens et claires aux seuls initiés à ce langage"⁶⁴. Elles sont fréquentes chez Eunape. Ce dernier évoque ainsi la période postérieure au règne éphémère de Julien comme l'arrivée de "nombreuses catastrophes publiques et universelles qui secouèrent les âmes de tous en les plongeant dans l'effroi"⁶⁵. A propos des païens, des épithètes comme "irréprochable"⁶⁶, "droit et incorruptible"⁶⁷, signifient sans doute qu'il s'agissait de personnages qui avaient su maintenir leurs convictions dans la société chrétienne ambiante, de même que "s'exposer aux plus grands dangers"⁶⁸, pour un fonctionnaire païen, veut probablement dire: prendre fait et cause pour les victimes païennes. Pour illustrer le courage politique "digne d'Héraclès" de Proclus, Marinus décrit ainsi les dangers que rencontra le philosophe:

"Dans la tempête et la vague qu'affrontaient les affaires (publiques), quand les vents de Typhon soufflaient contre le mode de vie qui respecte la loi, avec dignité et fermeté cet homme traversa l'existence à la nage, fût-ce en rencontrant les plus grands dangers. Un jour, se trouvant encerclé par certains vautours géants, quand il se vit dans cette situation, il partit d'Athènes, obéissant à la révolution de l'univers, et fit un voyage en Asie, voyage qu'il entreprit sous l'inspiration du Bien le plus grand"⁶⁹.

Les divers personnages d'Eunape forment une sorte de famille intellectuelle que rapprochent des liens académiques, professionnels, et même des rapports de parenté véritable. A

⁶³ Alan CAMERON, "The Last Days of the Academy at Athens", in *PCPhS* 195 N.S. 15 (1969), 15.

⁶⁴ H.D. SAFFREY, "Allusions antichrétiennes chez Proclus, le diadoque platonicien", in *RSPh* 59 (1975), 553-563, repris dans *Recherches sur le néoplatonisme après Plotin* (Paris 1990), 201-211, avec une liste de ces expressions (563 = 211).

⁶⁵ EUN. VS p.99, 21-24 Giangrande.

⁶⁶ VS p.58, 8-9.

⁶⁷ VS p.74, 16-18.

⁶⁸ VS p.52, 17-18.

⁶⁹ MARIN. *Procl.* 15.

peu d'exceptions près, tous sont des professeurs grecs païens⁷⁰ du IV^e siècle. Ils ont leurs traits singuliers, leur tempérament propre — parfois contraire à celui d'Eunape —, des défauts même, qu'on ne nous cache pas⁷¹. Mais Eunape ne s'intéresse à eux qu'en tant que récurrences de formes humaines idéales et éternelles. Chaque individu renvoie à un archétype idéal qui est en quelque sorte le sage selon le cœur d'Eunape. L'ensemble de ces biographies est comme le reflet diffracté d'un même intellectuel idéal. Chacun des traits de cet archétype implicite n'est pas actualisé en chacun des personnages réels, mais c'est par rapport à eux qu'Eunape évalue les qualités physiques, morales ou professionnelles des personnalités historiques. Les renseignements biographiques qu'il nous fournit sont rarement de type purement informatif: ils s'inscrivent sur une échelle de valeurs dont le degré suprême n'est atteint que dans l'idéal du sage.

Pour un sophiste ou un philosophe, la taille⁷², la beauté, ou du moins la prestance⁷³, la santé et la longévité⁷⁴, la fraîcheur corporelle⁷⁵, la sonorité de la voix⁷⁶, la mémoire⁷⁷, la perspicacité dans l'étude des textes philosophiques⁷⁸, la facilité à s'adapter à son interlocuteur⁷⁹, sont des qualités attendues dont l'absence doit être justifiée et ne peut l'être que par la présence de qualités d'ordre supérieur. Ainsi Alypius n'était guère plus

⁷⁰ Le seul cas douteux est celui de Prohérésius qui a pu "passer pour un chrétien" (p.79, 6); mais j'espère montrer ailleurs que ce sophiste, dont Julien avait envisagé de faire l'historien de ses exploits en Gaule, était bel et bien païen.

⁷¹ Voir par exemple les portraits de Maxime et de Priscus: p.48, 22 – 49, 1; p.56, 22 – 57, 8.

⁷² P.56, 25; 67, 3; 76, 20-23.

⁷³ P.28, 28; 56, 25; 64, 1-6.

⁷⁴ P.40, 17-18; 58, 12-13; 64, 1-7; 80, 3; 81, 12-13; 82, 24-25; 85, 3-4; 86, 1-3.

⁷⁵ Par exemple chez Chrysanthé, qui pourtant allait rarement aux bains (p.96, 3-4).

⁷⁶ P.40, 22-23.

⁷⁷ P.32, 9-10; 41, 21-22; 56, 23-25; 64, 26 – 65, 1; 72, 10-12.

⁷⁸ P.32, 11-13.

⁷⁹ P.11, 17; 57, 10-58, 3; 83, 4-7; 94, 9-14.

grand qu'un pygmée, mais ce corps était tout en esprit et tout en âme⁸⁰. Chez Prohérésius, dans un corps usé par les ans, on admirait la jeunesse de l'âme⁸¹. Si Acace est mort alors qu'il était encore jeune, son talent d'orateur le fit admirer par ses contemporains "comme s'il était parvenu à un âge avancé"⁸². Quant à Aidésius, le fils de Chrysanthé qui lui avait donné le nom de son propre maître de Pergame, il n'avait appris ni la métrique, ni la grammaire, mais "le dieu était tout cela pour lui"⁸³. Si Chrysanthé avait à la fin de sa vie les doigts crochus, c'est parce qu'il avait écrit dans sa longue vie plus de livres que d'autres ne pourraient en lire⁸⁴.

Ces biographies ne relèvent donc pas de la seule investigation historique — laquelle peut ne pas être totalement absente —, mais prennent une portée exemplaire et même missionnaire en ce qu'elles présentent des réalisations éminentes d'un idéal philosophique. Dans une telle perspective littéraire, la figure historique a constamment tendance à être perçue en silhouette sur le fond d'une personnalité plus vaste, plus riche, qui l'éclaire, comme le reflet d'un archétype idéal.

La biographie d'un philosophe propose donc un modèle philosophique qui est implicitement ou explicitement une invitation à la philosophie⁸⁵. Mais dans la tradition pythagoricienne et néoplatonicienne, l'évaluation d'une vie réussie ne se limite pas à l'examen de critères purement intellectuels et moraux. Plusieurs de nos biographies dépassent donc le niveau purement humain. Marinus par exemple entend montrer que le bonheur de Proclus dépassait le bonheur du Sage⁸⁶:

⁸⁰ P.15, 4-6.

⁸¹ P.64, 1-7.

⁸² P.86, 1-3.

⁸³ P.99, 12-13.

⁸⁴ P.95, 24-25.

⁸⁵ Sur cette utilisation des *Vies* de philosophes, voir Ch.H. TALBERT, "Biographies of Philosophers and Rulers as Instruments of Religious Propaganda in Mediterranean Antiquity", in *ANRW* II 16, 2 (1978), 1619-1651.

⁸⁶ *Procl.* 2.

“Il vivait, comme dit Plotin⁸⁷, non pas de la vie de l’homme de bien que la vertu politique rend digne et capable de vivre; mais, méprisant cette vie même, il prit en échange une autre, la vie des Dieux: car c’est à eux et non aux hommes de bien qu’il voulait ressembler”⁸⁸.

A l’époque impériale, l’idéal philosophique prend en effet une coloration nettement religieuse. Le philosophe n’est pas seulement un exemplaire achevé de l’idéal humain; il dévoile, par son pouvoir extraordinaire, ses dons divinatoires et les attestations qui sont données de la bonté dont il jouit après sa mort, la condition divine que la voie philosophique lui a permis d’atteindre. En cela, les *Vies* de philosophes ne font que traduire une orientation fondamentale de la philosophie de l’époque. Dans la vie du philosophe est actualisé, plus ou moins fugitivement, le moment eschatologique de la rencontre de l’homme avec la divinité, ὅμοιωσις θεῷ κατὰ τὸ δυνατόν⁸⁹. De ce point de vue, le philosophe est plus qu’un simple exemple à imiter. Il révèle par sa propre vie la destinée religieuse que l’homme peut espérer atteindre par la pratique de la vie philosophique. Cette évolution de la mentalité est bien marquée par la comparaison entre les sophistes de Philostrate et les intellectuels d’Eunape.

Face à ses personnages, sophistes ou philosophes que leur éloquence a fait considérer comme sophistes, Philostrate se comporte en sophiste. Dans la composition de ces portraits variés, on ne perçoit pas un néophyte chantant la gloire des héros de sa profession, mais un sophiste qui apprécie les qualités professionnelles et le style de ses devanciers, un critique, conscient de sa propre valeur, qui décerne médailles et réprimandes. Philostrate ne se propose pas de faire connaître des êtres divins. Ses sophistes sont des figures tout à fait profanes dont on dissimule à peine les défauts⁹⁰. Ils sont certes de fervents adeptes des cultes

⁸⁷ Cf. PLOT. I 2, 6 et 7.

⁸⁸ *Procl.* 25, trad. Chaignet.

⁸⁹ PL. *Theaet.* 176 b.

⁹⁰ Ainsi la brutalité d’Hérode Atticus, un des sophistes les plus admirés de Philostrate, accusé d’avoir fait battre sa femme, enceinte de huit mois, au point qu’elle en mourut (*Vitae Sophistarum* 2, 1, 8, p.63, 20 – 64, 16 Kayser).

municipaux. Ils assument diverses charges sacerdotales: grands prêtres⁹¹, prêtres porte-couronne⁹², hiérophante⁹³ ou héraut à Éleusis⁹⁴, prêtre de Dionysos⁹⁵, président des Jeux Olympiques⁹⁶ ou Pythiques⁹⁷, archontes éponymes d'Athènes⁹⁸, curateur des Panathénées⁹⁹. Ils obtiennent des empereurs des crédits pour la construction d'édifices cultuels¹⁰⁰ ou encore y consacrent leurs propres deniers¹⁰¹, de même qu'ils financent festins et sacrifices publics¹⁰². On les voit également prendre la parole dans les temples¹⁰³. Mais tous ces traits font partie de l'idéal religieux traditionnel du citoyen grec. A lire les *Vies* de Philostrate, on ne trouve, sauf erreur, aucune participation aux cultes orientaux, aucun encouragement donné aux pratiques magiques. Il n'y a guère que dans la vie de Scopélien que l'on peut découvrir des traits caractéristiques du θεῖος ἄνθροπος: à cinq ans, Scopélien fut épargné, grâce à la protection divine, d'un coup de foudre qui frappa son frère jumeau couché à ses côtés¹⁰⁴.

En revanche, l'Apollonius du même Philostrate, constitue un bon exemple du θεῖος ἄνθροπος. On retrouve en effet dans son portrait la plupart des traits caractéristiques que L. Bieler¹⁰⁵ a analysés dans le type de l'homme divin: annonce de sa naissance (Protée révèle à sa mère qu'elle va le mettre au monde, lui, le Dieu)¹⁰⁶, naissance dans des conditions excep-

⁹¹ VS 1, 8, p.9, 15; 1, 21, 2, p.28, 16-17.

⁹² 2, 26, 2, p.113, 28-29.

⁹³ 2, 20, 1, p.103, 18.

⁹⁴ 2, 33, 4, p.127, 3-4.

⁹⁵ 1, 25, 1, p.42, 25-26.

⁹⁶ 1, 25, 1, p.42, 22-23.

⁹⁷ 2, 27, 2, p.115, 19-21.

⁹⁸ 2, 1, 5, p.58, 27-28; 2, 20, 1, p.103, 14-15.

⁹⁹ 2, 1, 5, p.58, 28.

¹⁰⁰ 1, 25, 2, p.43, 6-12.

¹⁰¹ 2, 23, 2, p.107, 9-23.

¹⁰² 2, 1, 3, p.57, 29 – 58, 2.

¹⁰³ 1, 7, 2, p.8, 6-7; 1, 9, 2, p.12, 11; 1, 25, 3, p.44, 24-25.

¹⁰⁴ 1, 21, 2, p.28, 19-28.

¹⁰⁵ ΘΕΙΟΣ ΑΝΗΠ. *Das Bild des "göttlichen Menschen" in Spätantike und Frühchristentum*, 2 vols. (Wien 1935-1936).

¹⁰⁶ VA 1, 4.

tionnelles¹⁰⁷, qualités morales et intellectuelles hors du commun¹⁰⁸, conversion à la philosophie pythagoricienne¹⁰⁹, voyages chez les sages d'Orient¹¹⁰, ascétisme, notamment végétarisme¹¹¹, piété¹¹². Apollonius connaît le langage des animaux¹¹³, ainsi que les langues étrangères, sans même les avoir apprises¹¹⁴, il commande aux animaux sauvages¹¹⁵ ou enrâgés¹¹⁶, ainsi qu'aux éléments de la nature¹¹⁷. Il bénéficie de songes divins¹¹⁸ et jouit de dons de clairvoyance¹¹⁹ et de divination¹²⁰. Il a une connaissance miraculeuse du passé¹²¹. Il opère miracles et guérisons¹²², il chasse les démons¹²³, assagit les satyres¹²⁴ et débusque les empuses¹²⁵; il ressuscite les morts¹²⁶. Philostrate évoque également son don d'ubiquité¹²⁷, sa capacité de défaire ses liens dans sa prison¹²⁸, sa disparition mystérieuse pendant son procès, puis ses réapparitions¹²⁹ et, finalement, sa disparition finale dans le temple, alors que les Muses chantaient: "Quitte la terre, viens vers le ciel, viens!"¹³⁰

¹⁰⁷ 1, 5.

¹⁰⁸ 1, 7 *et passim*.

¹⁰⁹ 1, 7.

¹¹⁰ 1, 9.

¹¹¹ 1, 8.

¹¹² 1, 9.

¹¹³ 1, 20.

¹¹⁴ 1, 19.

¹¹⁵ 8, 30.

¹¹⁶ 6, 43.

¹¹⁷ 4, 4; 4, 13; 6, 41.

¹¹⁸ 1, 23.

¹¹⁹ 1, 10; 6, 13; 8, 26.

¹²⁰ 3, 33; 4, 18; 4, 24; 5, 12; 5, 18; 6, 32; 8, 7.

¹²¹ 6, 11.

¹²² 3, 39.

¹²³ 3, 38; 4, 20.

¹²⁴ 6, 27.

¹²⁵ 4, 25.

¹²⁶ 4, 45.

¹²⁷ 4, 10 (voir par exemple Jamblique, *De vita Pythagorica* 28, 134); 8, 10; 8, 26.

¹²⁸ 7, 38.

¹²⁹ 8, 10-12 et 19.

¹³⁰ 8, 30.

Si les *Vies* de philosophes — en dehors peut-être de la tradition pythagoricienne — n'étaient pas au départ des œuvres d'inspiration religieuse, la mentalité populaire voyait facilement dans le philosophe une sorte de surhomme, dieu ou démon, à qui la philosophie pouvait assurer une véritable héroïsation.

Même un philosophe cynique comme Démonax, qui ne passait pas pour un païen très pratiquant, est présenté par Lucien dans sa *Vie de Démonax* comme une sorte de héros¹³¹, dieu ou bon démon, vénéré par les Athéniens¹³².

Tous les philosophes dont parle Eunape sont, eux, des intellectuels très religieux, même lorsque par prudence politique ou par sens du sacré ils respectent une sorte d'arcane sur leurs croyances intimes¹³³. Ce sont avant tout des âmes divines temporairement descendues¹³⁴; ils ont honte d'être hommes et d'avoir un corps¹³⁵; ils voudraient que leur corps soit tout en âme¹³⁶; ils se sentent protégés par la Providence¹³⁷, ou du moins vengés par elle lorsqu'ils sont persécutés¹³⁸. On pourrait faire les mêmes remarques pour la société de Damascius. "En descendant dans le monde de la génération, Isidore s'écriait: "*Moi, c'est en quittant des régions meilleures que je viens ici*"¹³⁹.

¹³¹ LUC. *Demon.* 11.

¹³² 63, 67.

¹³³ Sur la dimension théurgique de la philosophie d'Aidésius, Eunape n'a rien à rapporter, "parce que Aidésius lui-même cachait ces choses peut-être à cause des circonstances historiques (c'était en effet le règne de Constantin, lequel démolissait les temples les plus célèbres et construisait les édifices des Chrétiens), peut-être aussi parce que l'élite des disciples de Jamblique était portée et encline à respecter un silence mystérieux et une réserve digne d'un hiérophante" (p.18, 4-10). Antonin, le fils de Sosipatra, traitait volontiers des problèmes de logique et communiquait à ses auditeurs la sagesse de Platon, "mais ceux qui proposaient un problème plus divin rencontraient une statue: il ne leur disait pas un mot, mais, fixant et dirigeant ses yeux vers le ciel, il restait muet et inflexible" (p.38, 4-7).

¹³⁴ Cf. EUN. VS p.35, 8-13.

¹³⁵ P.7, 10-11; 42, 26; 92, 3-4; cf. *Vita Plotini* 1, 2.

¹³⁶ P.15, 4-6.

¹³⁷ P.46, 20; 66, 18-19.

¹³⁸ P.23, 15-16; 56, 18-19.

¹³⁹ *Vita Isidori* fr. 5.

Mais le type du philosophe religieux reste Proclus. Proclus tient, aux yeux de Marinus, son biographe, une place capitale dans l'histoire de la philosophie.

Après de brillantes études à Alexandrie, les dieux le conduisent à Athènes "pour que la succession de Platon soit conservée pure et inaltérée"¹⁴⁰. À son arrivée, avant d'entrer en ville, il se repose près d'une stèle et boit l'eau de la source de ce lieu sacré. Or cette stèle, on s'en rendit compte ensuite, était consacrée à Socrate¹⁴¹. Puis il entre à Athènes juste au moment où le portier de l'Acropole allait fermer les portes: "*En vérité, si tu n'étais pas arrivé, je fermais*", dit-il à Proclus, symbole évident, selon Marinus, du renouveau qu'allait connaître, grâce à Proclus, une tradition philosophique en voie d'extinction¹⁴². De même un an avant sa mort se produisit une éclipse totale du soleil, symbole de "la privation et pour ainsi dire de l'éclipse de lumière que subissait la philosophie"¹⁴³.

Mais, dans la *Vie de Proclus*, la dimension religieuse et même proprement sacerdotale de l'activité du philosophe est encore plus frappante. La philosophie implique d'abord un mode de vie marqué par l'ascèse¹⁴⁴, le végétarisme¹⁴⁵, le célibat¹⁴⁶, les purifications rituelles, orphiques ou chaldaïques¹⁴⁷, et dont le

¹⁴⁰ MARIN. *Procl.* 10. Chez les Néoplatoniciens d'Athènes, la recherche philosophique traditionnelle la plus ardue est indissociable de la quête religieuse. En Proclus, Syrianus est heureux de découvrir l'auditeur et le diadoque qu'il cherchait, "un homme capable d'assimiler les disciplines les plus diverses qu'il pratiquait et les doctrines divines qu'il honorait" (12). Cf. A.-J. FESTUGIÈRE, "Contemplation philosophique et art théurgique chez Proclus", article paru en 1968 et repris dans *Études de philosophie grecque* (Paris 1971), 585-596.

¹⁴¹ MARIN. *Procl.* 10.

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ *Procl.* 37. Une seconde éclipse était prévue pour le premier anniversaire de sa mort. De même une éclipse de lune se produisit à la mort de Carnéade: DIOG.LAERT. 4, 66.

¹⁴⁴ MARIN. *Procl.* 12, 18, 26, 30 (Marinus parle d'un "désir et d'une recherche intense de la mort").

¹⁴⁵ *Procl.* 12 et 19.

¹⁴⁶ 17.

¹⁴⁷ 18.

but est d'assurer l'existence de l'âme séparée du corps¹⁴⁸, la séparation d'avec le monde de la génération et la fuite sans entrave loin du monde d'ici-bas¹⁴⁹, en d'autres termes l'assimilation à Dieu¹⁵⁰. L'objectif, en effet, n'est pas de vivre comme un homme de bien, mais comme un dieu¹⁵¹.

Marinus énumère une longue liste de cultes et de pratiques scrupuleusement respectés par le philosophe et fait état de l'action providentielle de plusieurs dieux et déesses dans le cours de son existence.

Révélatrice également, l'ouverture proprement œcuménique manifestée par Proclus envers le phénomène religieux sous toutes ses formes¹⁵². Le chapitre XIX donne une liste impressionnante des cultes auxquels il adhérait: la religion égyptienne, la Mère des Dieux, les dieux des Grecs, Marnès de Gaza, Asképios d'Askalon, Thyandritès, Isis, etc. Proclus jeûne le premier jour du mois, célèbre les néoménies¹⁵³, adore le soleil trois fois par jour¹⁵⁴. Marinus conclut que le philosophe qui "respecte les fêtes religieuses de tous les peuples" se veut l'hiérophante de l'univers entier et non seulement le thérapeute d'une seule cité ou d'une seule patrie¹⁵⁵. C'est à ce titre également qu'il s'informe des antiques institutions religieuses des Lydiens et qu'il ravive chez eux certaines cérémonies depuis longtemps négligées¹⁵⁶. C'est à ce titre aussi qu'il parvint à identifier la Divinité que l'on honorait à Adrotta¹⁵⁷.

Dans sa mission, Proclus est assisté par la Divinité. Dans son enfance il fut miraculeusement guéri par une apparition de

¹⁴⁸ 18 et 21.

¹⁴⁹ 18.

¹⁵⁰ *Ibid.*

¹⁵¹ 25.

¹⁵² Sur la piété d'un philosophe comme Proclus, voir A.-J. FESTUGIÈRE, "Proclus et la religion traditionnelle", article paru en 1966 et repris dans *Études de philosophie grecque* (Paris 1971), 575-584.

¹⁵³ Voir aussi 11.

¹⁵⁴ 22.

¹⁵⁵ 19.

¹⁵⁶ 15.

¹⁵⁷ 32.

Télesphoros, le fils d'Asklépios¹⁵⁸. Par suite d'une apparition de la déesse Poliouchos à Byzance il se convertit à la philosophie, puis passa d'Alexandrie à Athènes¹⁵⁹. A plusieurs reprises, il dut son salut à la protection bienveillante de Pan, fils d'Hermès, ou à celle de la Mère des Dieux¹⁶⁰. Enfin, la vie entière du philosophe est ponctuée de visions et de songes divins.

On pourrait accumuler les signes du comportement religieux de nos philosophes. Mais les auteurs de ces biographies ne veulent pas seulement montrer des intellectuels pieux: ils perçoivent leurs héros comme des êtres divins. C'est là une perspective littéraire partagée par plusieurs de nos documents. Même Plotin qui manifeste une certaine indifférence aux pratiques de la religion officielle (il déclarait: "*Il appartient aux dieux de venir vers moi et non à moi d'aller vers eux*"¹⁶¹), Plotin qui refuse les révélations gnostiques¹⁶² autant que les prédictions des astrologues¹⁶³, est présenté par Porphyre comme un être supérieur: "Il a quelque chose de plus que les autres hommes"¹⁶⁴. Lorsqu'un Égyptien veut évoquer le démon personnel de Plotin, c'est un Dieu qui se manifeste¹⁶⁵. Plotin jouit d'une concentration d'esprit supérieure¹⁶⁶ et il bénéficie d'unions mystiques avec le Dieu suprême¹⁶⁷.

Chez Eunape, les qualificatifs θεῖος, θειότατος, θεσπέσιος sont distribués généreusement, non seulement à des philosophes comme Jamblique ou l'empereur Julien, mais même à des sophistes¹⁶⁸. Il arrive souvent que, dans leur entourage, l'on

¹⁵⁸ 7.

¹⁵⁹ 9.

¹⁶⁰ 33.

¹⁶¹ PORPH. *Plot.* 10, 35-36.

¹⁶² *Plot.* 16.

¹⁶³ *Plot.* 15, 21-26.

¹⁶⁴ 10, 14.

¹⁶⁵ 10, 22-23.

¹⁶⁶ 8.

¹⁶⁷ 23.

¹⁶⁸ θεῖος: EUN. VS p.81, 11-12; θειότατος: p.11, 25-26; p.22, 18; p.43, 19-20; p.44, 26; p.45, 4; p.46, 12; p.66, 7; p.84, 16; θεσπέσιος: p.5, 20; p.49, 7.

considère ces personnages comme des dieux¹⁶⁹ ou que l'on reconnaîsse leur nature divine¹⁷⁰. Les gestes d'adoration ou de vénération devant ces sages païens sont fréquents¹⁷¹. Lors d'une *epideixis* oratoire de Prohérésius,

“toutes les personnes présentes léchaient la poitrine du sophiste comme si c'eût été une statue remplie de la présence divine. Les uns se prosternaient devant ses pieds, les autres devant ses mains, d'autres déclarèrent que c'était un dieu, d'autres encore, une image d'Hermès, le dieu de l'éloquence”¹⁷².

Ce langage qui parfois paraît hyperbolique traduit simplement la théologie d'Eunape et la vision religieuse qu'il a de ses personnages.

Le philosophe se perçoit, ou est perçu, comme un être déjà divinisé ou du moins marqué par le divin. Le rencontrer, c'est rencontrer la puissance divine. Son physique porte la trace de la lumière qu'il possède à l'intérieur. Il se dégage de sa personnalité une *aura* lumineuse. Ainsi Proclus:

“Il était extrêmement charmant dans son apparence et, de fait, non seulement son corps respectait les règles d'une juste proportion, mais encore la lumière vivante en quelque sorte qui de son âme brillait sur son corps lui conférait une sorte d'éclat surnaturel qu'il n'est guère possible de décrire par le discours. Il était si beau à voir qu'aucun des peintres n'est parvenu à une image ressemblante; et tous les portraits de lui qui circulent, si beaux qu'ils soient, restent encore beaucoup inférieurs à la vérité du modèle dans leur imitation”¹⁷³.

En certains moments, Proclus fit, en présence de ses disciples, l'expérience d'une véritable transfiguration:

¹⁶⁹ θεός: p.17, 21; p.30, 19; p.31, 5; p.34, 15-17; p.35, 3; p.43, 25; p.47, 7-8; p.49, 8; p.55, 14; p.64, 6-8; p.72, 16-17; p.75, 22; p.88, 25 – 89, 1.

¹⁷⁰ P.12, 13-14; p.29, 15; p.30, 2; p.34, 20-21; p.76, 22-23.

¹⁷¹ προσκυνεῖν: p.48, 12; p.66, 1-3; p.72, 16; p.92, 3; σεβάζεσθαι: p.59, 9; p.66, 1-3; voir aussi p.5, 23; τούτου Πλωτίνου θερμοὶ βωμοὶ νῦν.

¹⁷² P.72, 14-17. L'emploi ici d'un lieu commun n'enlève rien à la signification de l'épisode. Voir encore p.75, 22: à la suite d'une autre déclamation de Prohérésius, devant Anatolius, “il n'y avait personne qui ne le tint pour un dieu”.

¹⁷³ MARIN. *Procl.* 3.

“Celui qui lit ses écrits saura que tout ce que nous avons rapporté jusqu’ici à son sujet est vrai, mais il le saurait bien davantage s’il l’avait vu en personne, s’il avait pu jouir de sa vision ($\thetaέα$), s’il l’avait entendu faire un commentaire ou prononcer de beaux discours quand chaque année il célébrait les anniversaires de Platon et de Socrate¹⁷⁴. Car ce n’était pas sans une inspiration divine qu’il semblait discourir et que les paroles, tout comme des flocons de neige, sortaient de cette bouche sage. Ses yeux, en effet, semblaient remplis d’un certain éclat et le reste de son visage participait à une illumination divine. De fait, un jour, alors qu’un personnage politique de haute distinction, un homme sincère et en outre honorable du nom de Rufin, était venu assister à son exégèse, cet homme vit une lumière qui courrait autour de la tête de Proclus. Lorsque ce dernier eut achevé son exégèse, Rufin se leva et se prosterna devant lui, annonçant sous la foi du serment la réalité de cette apparence divine”¹⁷⁵.

Avec plus de sobriété, Porphyre évoque à propos de Plotin une illumination similaire:

“Quand il parlait, on voyait l’intelligence briller sur son visage et l’éclairer de sa lumière; d’aspect toujours agréable, il devenait alors vraiment beau; un peu de sueur coulait sur son front; sa douceur transparaissait; il était bienveillant envers ceux qui le questionnaient et avait une parole vigoureuse”¹⁷⁶.

Eunape donne de même un portrait assez flatteur du philosophe Maxime qu’il dit avoir une fois entendu:

“Sa voix était telle qu’on eût pu la prendre pour celle d’Athéna ou d’Apollon chez Homère. Les pupilles de ses yeux avaient des ailes, il portait une barbe grise et ses yeux laissaient voir les mouvements de son âme. Il donnait une impression d’harmonie aussi bien quand on l’écoutait que quand on le regardait et celui qui le rencontrait était frappé dans l’une et l’autre de ces deux facultés sensibles, incapable qu’il était de suivre le mouvement de ses yeux ni la course de ses paroles. Même si l’un des philosophes les plus habiles et les plus expérimentés discutait avec lui, ce philo-

¹⁷⁴ Ces anniversaires étaient célébrés le 6 et le 7 Thargélion, d’après Plutarque, *Quaest.conv.* 8, 1 et 2, 717 B-E.

¹⁷⁵ MARIN. *Procl.* 23.

¹⁷⁶ PORPH. *Plot.* 13, 5-10.

sophie n'osait rien répondre, mais tous, abandonnant la partie, suivaient ses paroles comme si elles provenaient du trépied oraculaire. Telle était la grâce qui imprégnait ses lèvres”¹⁷⁷.

Quand Eunape vint étudier chez Prohérésius, ce dernier avait atteint sa 87^e année.

“A cet âge, sa chevelure était frisée et très abondante; à cause des nombreux cheveux gris, elle ressemblait à la mer écumante et offrait des reflets argentés. Sa vigueur oratoire était telle et, par la jeunesse de son âme, il soulevait à ce point son corps usé que l'auteur de cet ouvrage le considérait comme un être toujours jeune et immortel; il lui prêtait son attention comme à un dieu qui se manifesteraient spontanément et sans besoin d'un rite”¹⁷⁸.

Caractéristique de l'épiphanie divine que représente le philosophe pour son entourage est le portrait physique d'Isidore chez Damascius:

“Sa figure était presque un carré¹⁷⁹, une image sacrée de l'éloquent Hermès. Ses yeux, comment pourrais-je exprimer la gracieuse Aphrodite qui réellement y avait son siège? Comment pourrais-je annoncer la très sage Athéna qui y demeurait? (...) Pour le dire en termes simples, ces yeux-là étaient des représentations exactes de l'âme, et non seulement de l'âme, mais aussi de l'émanation divine qui résidait en elle”¹⁸⁰.

La reconnaissance de la divinité du philosophe exprime donc plus qu'une simple exaltation de l'individu. Elle proclame dans tel philosophe particulier la présence de la divinité et la possibilité d'une expérience humaine de la transcendance. La comparaison s'impose avec le roman grec dans lequel on croit constamment rencontrer telle ou telle divinité dans la personne d'une héroïne dont la destinée symbolise l'expérience religieuse de l'initié¹⁸¹. Voilà pourquoi Eunape proposait d'intituler la *Vie*

¹⁷⁷ EUN. VS p.40, 22 – 41, 7.

¹⁷⁸ P.64, 1-8.

¹⁷⁹ Compliment pythagoricien! Voir note de C. ZINTZEN *ad loc.*

¹⁸⁰ *Epit.Phot.* 16, p.16, 2-12 Zintzen.

¹⁸¹ Voir par exemple pour Callirhoé dans le roman de Chariton: 1, 2; 1, 6; 1, 14; 2, 2; 2, 3; 2, 5; 2, 9; 3, 3; 3, 8; 3, 9; 4, 1; 5, 10; 6, 3; 6, 4; 8, 1; 8, 7.

d'Apollonius de Tyane: Visite d'un dieu chez les hommes. Apollonius est effectivement pour ses contemporains l'occasion d'une expérience de la transcendance.

“Les Lacédémoniens, écrit Philostrate, l'entouraient et en firent l'hôte de Zeus, l'appelant le père de leurs enfants, le législateur de leur vie, l'honneur de leurs vieillards. Et comme un Corinthien, dans un accès d'humeur, demandait s'ils célébraient aussi pour lui une théophanie: “*Par les Dieux, dirent-ils, elle est prête*”. Mais Apollonios les détourna de telles manifestations, pour éviter l'envie”¹⁸².

On prédit de lui “qu'il serait considéré par beaucoup comme un dieu, non seulement après sa mort, mais même de son vivant”¹⁸³. A Alexandrie, “on le regardait comme un dieu et on lui faisait place dans les rues comme aux prêtres qui portent les objets sacrés”¹⁸⁴.

Le voyage de Pythagore vers l'Égypte est décrit par Jamblique comme l'expérience d'une véritable épiphanie. Contre toute attente, la traversée, depuis Sidon en Phénicie, se fait selon un parcours rectiligne et ininterrompu, “comme sous l'effet de la présence ($\pi\alpha\rho\nu\sigma\iota\alpha$) de quelque dieu”¹⁸⁵. Tirant la conclusion qu'un “démon divin” a fait la traversée avec eux de Syrie en Égypte, les marins achèvent le voyage dans des dispositions religieuses et abordent un rivage égyptien battu par aucune vague. Pour faire débarquer Pythagore, tous le portent avec vénération ($\sigma\epsilon\beta\alpha\sigma\tau\iota\kappa\omega\zeta$) et le guident par la main pour le faire asseoir sur le sable le plus fin. Ils improvisent devant lui un autel où ils déposent, comme prémisses de leur cargaison, tous les fruits qu'ils possèdent, puis font voile vers leur lieu de destination originel. Dans cette anecdote Pythagore est donc assimilé à une statue cultuelle dans laquelle se manifeste la présence divine.

Des miracles peuvent confirmer le caractère divin du philosophe. Héraïscus connaît ainsi une naissance “sacrée et mystique”:

¹⁸² PHILOSTR. *VA* 4, 31.

¹⁸³ 3, 50.

¹⁸⁴ 5, 24.

¹⁸⁵ IAMB. *VP* 3, 16, p.12, 7 Deubner.

“On dit qu'il vint au monde, au sortir du ventre de sa mère, avec son doigt placé comme s'il prescrivait le silence, de la façon dont les Égyptiens disent dans leurs mythes qu'Horus est venu au monde et avant Horus le Soleil. Et, comme le doigt était soudé aux lèvres, il fallut une incision et on put toujours voir le dessous de la lèvre coupé, signe évident de cette naissance mystérieuse”¹⁸⁶.

Le philosophe possède dans le mystère la vie incorruptible à laquelle il accède après sa mort. Il est déjà affranchi des contraintes de la condition corporelle. Encore une fois, des événements surnaturels peuvent attester cette condition divine. Le philosophe Hermias, disciple de Syrianus, eut d'Aidésia deux fils, Héliodore et Ammonius, qui devinrent disciples de Proclus. Mais un enfant miraculeux leur était né précédemment:

“Aidésia jouait, comme il est habituel, avec son fils âgé de sept mois et l'appelait “bébé” et “petit enfant”, en prenant une voix douce. Mais l'enfant, en entendant cela, se fâcha et blâma cette tendresse enfantine, proférant le blâme d'une voix forte et parfaitement articulée. (...) Incapable de supporter la vie corporelle, il quitta ce monde à sept ans. Notre région terrestre ne pouvait contenir son âme”¹⁸⁷.

Mais la propriété essentielle du philosophe est l'immortalité bienheureuse, dont le pouvoir divin sur terre n'est qu'une préfiguration. C'est là le terme ultime de l'activité philosophique. Nos *Vies* de philosophes insistent beaucoup sur ce bonheur final du héros et ont recours à des oracles¹⁸⁸ (Plotin, Sosipatra, Proclus), ou des apparitions (Apollonius) pour en garantir la réalité. Ainsi Sosipatra, lors de son mariage avec le philosophe Eustathios, lui prédit publiquement qu'il habitera dans la région sublunaire et qu'elle obtiendra, elle, un sort meilleur ...¹⁸⁹ Quant à Proclus, il prononça en rêve dans sa 40^e année les vers suivants sur sa propre destinée:

¹⁸⁶ DAM. *Isid.*, *Epit. Phot.* 107, p.148, 1-6 Zintzen.

¹⁸⁷ *Epit. Phot.* 76, p.106,1 – 108, 6 Zintzen.

¹⁸⁸ L'oracle est un élément indispensable du rituel d'héroïsation. Cf. Pl. *Resp.* 5, 15, 469 a et *Leg.* 12, 947 b-d.

¹⁸⁹ EUN. VS p.32, 17 – 33, 4.

*“Là plane une splendeur immortelle, supracéleste, splendeur jaillissant d'une source orgiaque qui pétille de feu. Au début de sa 42^e année, il lui sembla crier ceci: Mon âme est partie en soufflant une ardeur de feu; elle emporte mon esprit vers l'éther, elle s'élève immortelle dans un tourbillon de flamme et les voûtes étoilées grondent”.*¹⁹⁰

Enfin, l'initié qui exerce sur le monde une sorte de Providence, non seulement par son activité politique, mais aussi par ses pouvoirs théurgiques¹⁹¹, qui se fait Sauveur des autres hommes¹⁹², peut devenir un hiérophante, dont le champ d'action est universel.

Le langage des Mystères n'est donc pas qu'une métaphore dans nos textes. Les Mystères fournissent une structure théologique informant une compréhension spécifique de l'activité philosophique. Sans doute parce que les Mystères, notamment ceux d'Éleusis, apparaissaient comme le type achevé du rapport religieux, toute nouvelle expérience religieuse avait tendance à prendre la forme des Mystères. C'est ainsi que Franz Cumont a constaté que la plupart des religions orientales (Isis, Culte de la Mère des Dieux, Mithra) se présentent dans le monde gréco-romain comme des Mystères de type éléusinien, caractéristique qu'elles n'avaient pas dans leur pays d'origine¹⁹³. Rien d'étonnant à ce que la philosophie religieuse de la fin de l'antiquité, ainsi que les *Vies* de philosophes, aient été influencées par ces Mystères.

Si on ne retrouve pas dans nos *Vies* les symboles spécifiques permettant une référence formelle aux Mystères, l'évocation du destin du philosophe, de sa préexistence (Isidore, Proclus qui croit posséder l'âme du pythagoricien Nicomaque¹⁹⁴) à sa survie bienheureuse, le récit de son initiation philosophique, la présentation des signes de sa nature divine, attestée par ses pou-

¹⁹⁰ MARIN. *Procl.* 28.

¹⁹¹ *Ibid.*

¹⁹² *Procl.* 29: on s'adresse à Proclus comme à un “Bon Sauveur”.

¹⁹³ Cf. Fr. CUMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain* (Paris 1963), 189.

¹⁹⁴ MARIN. *Procl.* 28.

voirs divins, sa connaissance surnaturelle, manifestée dans son aspect physique et son autorité sur le monde de la nature et des hommes, tout cela concourt à transformer une histoire individuelle en destin représentatif et à faire du philosophe le type d'une expérience religieuse offerte au lecteur qui en subit l'attrait¹⁹⁵.

Les dieux doivent finalement apporter leur témoignage. Asclépius apparut à Proclus dans un songe et fit son éloge dans un geste théâtral en déclarant: "Proclus est l'honneur de la Cité"¹⁹⁶.

C'est là aussi la signification profonde de l'Oracle d'Apollon sur Plotin que Porphyre cite et interprète lui-même à la fin de sa *Vie de Plotin*. Cet oracle de 51 vers — qui est en fait un hymne — aurait été sollicité par Amélius qui demandait à Apollon où était allée l'âme de Plotin. J'ai tenté de montrer ailleurs¹⁹⁷ qu'il ne s'agissait pas d'un oracle delphique composé pour Plotin, mais qu'on avait appliqué à ce philosophe, grâce à quelques vers d'encadrement, un hymne funéraire récité habituellement à la mort des théurges dans les conventicules néo-platoniciens de Syrie. Quoi qu'il en soit, dans le cadre de la *Vie de Plotin*, l'oracle confirme qu'à sa mort Plotin est devenu un démon et qu'il a rejoint le chœur d'Éros avec Platon et Pythagore.

La valeur historique des *Vies* de philosophes d'époque impériale qui ont été conservées n'est pas négligeable; ces biographies nous livrent de philosophes comme Plotin ou Proclus des portraits beaucoup plus vivants que l'image qui se dégagerait de

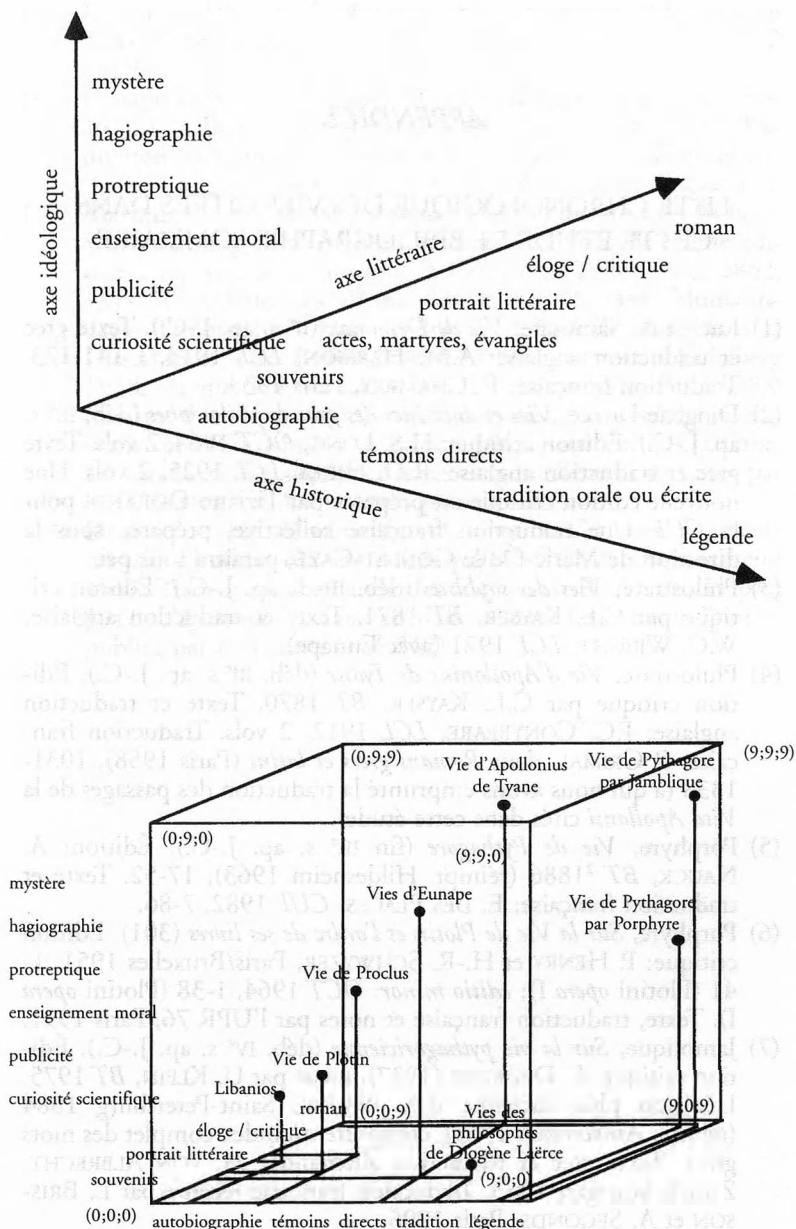
¹⁹⁵ J'ai développé plus amplement cet aspect des *Vies* de philosophes dans mon étude: "Les Vies de philosophes dans l'Antiquité tardive et leur portée mystérieuse", dans l'ouvrage collectif publié sous la direction de F. BOVON, *Les Actes apocryphes des apôtres. Christianisme et monde païen*, Publications de la Faculté de théologie de l'Université de Genève, 4 (Genève 1981), 161-208.

¹⁹⁶ MARIN. *Procl.* 32.

¹⁹⁷ "L'Oracle d'Apollon dans la *Vie de Plotin*", in *PORPHYRE. La Vie de Plotin* I (Paris 1982), 369-412. Voir également "Sur quelques interprétations récentes de l'Oracle d'Apollon", in *PORPHYRE. La Vie de Plotin* II (Paris 1992), 603-617.

la lecture de leurs seuls traités. Ces *Vies* échappent pourtant à la curiosité biographique désintéressée qui amènerait un moderne par exemple à exposer, avec le maximum d'objectivité et de sens critique à l'égard de ses sources documentaires, les différentes étapes de la vie de son personnage à l'intérieur d'un cadre chronologique fermement défini. Il n'est peut-être aucun des documents que nous avons évoqués qui réponde parfaitement à l'idée qu'un moderne se fait de la biographie. La biographie se met ici au service d'autres fins, idéologiques, protreptiques, publicitaires, apologétiques ou tout simplement romanesques. Elle est soumise à des forces de transformation complexes qu'il faut identifier pour pouvoir apprécier l'originalité de chaque document.

Il est dans ce sens que l'ouvrage de Goulet offre une analyse approfondie de l'œuvre de l'écrivain et théologien Jean-Baptiste Chauvin. L'auteur nous présente une étude détaillée de l'œuvre de Chauvin, en particulier de ses œuvres religieuses, et nous fournit une analyse critique de ses idées et de sa philosophie. Il nous montre comment Chauvin a utilisé les sources bibliques et les traditions chrétiennes pour développer ses propres idées et théories. Il nous explique également comment Chauvin a été influencé par les événements politiques et sociaux de son époque, et comment il a tenté de répondre aux défis de son temps. Enfin, l'auteur nous présente une analyse de l'œuvre de Chauvin dans le contexte de l'histoire de la littérature française et de l'histoire de la religion catholique.



APPENDICE

LISTE CHRONOLOGIQUE DES VIES CITÉES DANS CETTE ÉTUDE ET BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- (1) Lucien de Samosate, *Vie de Démonax* (II^e s. ap. J.-C.). Texte grec et traduction anglaise: A.M. HARMON, *LCL* 1913, I 141-173. Traduction française: E. CHAMBRY, Paris 1933.
- (2) Diogène Laërce, *Vies et doctrines des grands philosophes* (déb. III^e s. ap. J.-C.). Édition critique: H.S. LONG, *OCT* 1964, 2 vols. Texte grec et traduction anglaise: R.D. HICKS, *LCL* 1925, 2 vols. Une nouvelle édition critique est préparée par Tiziano DORANDI pour la *CUF*. Une traduction française collective, préparée sous la direction de Marie-Odile GOULET-CAZÉ, paraîtra sous peu.
- (3) Philostrate, *Vies des sophistes* (déb. III^e s. ap. J.-C.). Édition critique par C.L. KAYSER, *BT* 1871. Texte et traduction anglaise: W.C. WRIGHT, *LCL* 1921 (avec Eunape).
- (4) Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane* (déb. III^e s. ap. J.-C.). Édition critique par C.L. KAYSER, *BT* 1870. Texte et traduction anglaise: F.C. CONYBEARE, *LCL* 1912, 2 vols. Traduction française: P. GRIMAL, dans *Romans grecs et latins* (Paris 1958), 1031-1338 (à qui nous avons emprunté la traduction des passages de la *Vita Apollonii* cités dans cette étude).
- (5) Porphyre, *Vie de Pythagore* (fin III^e s. ap. J.-C.). Édition: A. NAUCK, *BT* 21886 (réimpr. Hildesheim 1963), 17-52. Texte et traduction française: E. DES PLACES, *CUF* 1982, 7-86.
- (6) Porphyre, *Sur la Vie de Plotin et l'ordre de ses livres* (301). Édition critique: P. HENRY et H.-R. SCHWYZER, Paris/Bruxelles 1951, 1-41 (*Plotini opera I*); *editio minor*: *OCT* 1964, 1-38 (*Plotini opera I*). Texte, traduction française et notes par l'UPR 76, Paris 1991.
- (7) Jamblique, *Sur la vie pythagoricienne* (déb. IV^e s. ap. J.-C.). Édition critique: L. DEUBNER (1937), revue par U. KLEIN, *BT* 1975. L'édition plus ancienne d'A. NAUCK, Saint-Petersburg 1884 (réimpr. Amsterdam 1965), comporte un index complet des mots grecs. Texte grec et traduction allemande: M. VON ALBRECHT, Zürich/Stuttgart 1963. Traduction française récente par L. BRISON et A. SEGONDS, Paris 1996.

- (8) Libanios, *Discours I* (*Autobiographie*, première rédaction en 374). Texte établi par J. MARTIN et traduit par P. PETIT, *CUF* 1979.
- (9) Eunape de Sardes, *Vies des philosophes et des sophistes* (après 396 ap. J.-C.). Édition critique: G. GIANGRANDE, Roma 1956. Traduction française par S. DE ROUVILLE, Paris 1876. Texte et traduction anglaise: W.C. WRIGHT, *LCL* 1921 (avec Philostrate).
- (10) Marinus, *Proclus ou Sur le bonheur* (485). Édition: I.Fr. BOISSONADEV, Leipzig 1814 (réimpr. Amsterdam 1966); le même éditeur a repris son travail pour la Collection Didot, Paris 1862, 147-170. Traductions allemandes: E. ORTH, dans "Humanistische Philosophie", Heft 2, Roma 1938; A.R. NOË, dans sa Dissertation *Die Proklos-Biographie des Marinus*, Heidelberg 1938. Traduction française: A.-Ed. CHAIGNET, Paris 1900 (réimpr. Frankfurt 1969). Édition critique et traduction italienne par Rita MASULLO, Napoli 1985. Une édition critique, avec traduction française et notes est actuellement préparée par H.D. SAFFREY et A. SEGONDS pour la *CUF*.
- (11) Damascius, *Vie d'Isidore* (fin v^e s. ap. J.-C.). Les fragments (*Souda*, Photius) ont été édités par C. ZINTZEN, Hildesheim 1967. Traduction allemande des fragments: R. ASMUS, Leipzig 1911. *L'Epitoma Photiana* est traduite dans l'édition de Photius publiée par R. HENRY (*cod. 242*).

DISCUSSION

E. Bresciani: Sono molto impressionata dall'affinità tra le (auto)biografie egiziane di persone 'divinizzate', come il Gedhor di cui ho ricordato il testo sulla statua guaritrice del Cairo — la cui vita e miracoli sono stati narrati sulla statua ad opera di un collega devoto — e le vite di alcuni filosofi 'santi pagani'. Capi-sco che le (auto)biografie egiziane specie d'epoca tarda essendo di carattere morale, con scopo edificatorio, con intenzioni beatificanti, si pongano nella direzione della filosofia e della religione. Inoltre: lei è d'accordo che proprio in età ellenistica e post-ellenistica l'Egitto — la sua religione, la sua filosofia, la sua spiritualità — diventa un elemento importante, nel platonismo, nell'ermetismo, quindi nella filosofia tardo-antica? E i viaggi in Egitto di certe personalità e santi pagani, come Pitagora?

R. Goulet: Dans la plupart des *Vies* que j'ai mentionnées l'Égypte joue un rôle, et le néoplatonisme, à partir de Jamblique tout au moins, reconnaît sa dépendance à l'égard de la tradition égyptienne; mais il s'agit essentiellement de la tradition syncrétiste déjà profondément hellénisée de l'hermétisme.

L. Piccirilli: Desidero far rilevare che i propositi di Eunapio, nel rievocare la figura del suo 'maestro' (Eunapio, VS 23, 1, 2, p.90, 25-28 Giangrande), ricordano quanto Plutarco (*Cim.* 2, 2-3) aveva sostenuto a proposito di Lucullo, il quale, benché benefattore di Cheronea, non avrebbe gradito di essere soltanto lodato.

Non credo, poi, che anche l'opera di Diogene Laerzio possa essere ritenuta, solo "une invitation à la philosophie". Mi pare anche il prodotto della cultura (o della tradizione) greca, tesa a soddisfare la curiosità e, talora, l'erudizione dei lettori.

R. Goulet: Je n'ai pas mentionné Diogène dans ma section sur la portée 'protreptique' de la biographie. Je l'ai effectivement rattaché à la tradition encyclopédique.

W.W. Ehlers: Sie haben mit Recht auf den protreptischen Charakter der meisten Philosophenbiographien hingewiesen, also eine moralische Intention. Dieses Ziel findet sich auch in der Historiographie, deren erklärtes Ziel *exempla* sind, denen der Leser folgen bzw. nicht folgen soll (Dion. Hal. *Rh.* 11, 2, II p.376 U.-R.). Sehen Sie einen grundsätzlichen Unterschied zwischen der Protreptik einer Philosophenvita und der eines historiographischen Textes?

R. Goulet: J'ai employé le terme 'protreptique' en un sens traditionnel dans l'histoire de la philosophie pour désigner des biographies qui se proposent d'inviter le lecteur à se tourner vers la philosophie. J'ai traité à part du cas de l'édification morale et je préférerais dans ce cas employer des termes comme 'parénèse'.

S.M. Maul: Mit Ihrem 3-Achsen-Schema schaffen Sie ein Instrument, daß es Ihnen gestattet, die Intention eines biographischen Textes zu verorten. Keiner der von Ihnen untersuchten Texte — so sagen Sie gegen Ende Ihres Vortrages — entspricht der "idée qu'un moderne se fait de la biographie", sondern "se met ici au service d'autres fins". Bedeutet dies, daß Sie von einer "mauvaise façon de faire de la biographie", von "la pire contamination (d'une biographie)", oder von einem "type de déformation idéologique" sprechen, daß Sie der Ansicht sind,

- es gebe eine ideale Biographie
- die sich durch Objektivität (vgl. "une telle objectivité") auszeichnet
- und nicht literarischen, historischen oder ideologischen Zielen unterworfen ist?
- Ist diese "objektive Biographie" Ihrer Ansicht nach die, die die Moderne hervorbringt (siehe oben)?
- Glauben Sie nicht, daß die zeitgenössische Biographie, auch wenn sie exakte historische Angaben liefert, ebenso mit eigenen Mitteln literarische, historische und ideologische Absichten verfolgt und uns eine moderne Biographie nur deshalb objektiver als eine antike erscheint, weil in ihr Kategorien, Denkstrukturen und Fragestellungen anzutreffen sind, die uns vertraut sind, weil sie in der Regel unsere eigenen sind?
- Glauben Sie nicht, daß unsere eigenen, zeitgenössischen Kategorien, Denkstrukturen und Fragestellungen ebenso zeit- und kulturgebunden sind wie die der Spätantike oder die des Alten Orients und aus diesem Grunde ebenso subjektiv oder objektiv sind wie diese?

R. Goulet: Mon schéma a une valeur plus pédagogique que scientifique et la définition que j'ai donnée de la biographie est volontairement restrictive par rapport aux diverses formes biographiques qui ont été prises en compte par les nombreux historiens de ces Entretiens. D'autre part, je ne crois certainement pas que les biographies modernes sont nécessairement plus objectives que les *Vies de l'antiquité*. Mais si on ne donne pas au genre littéraire un contenu précis, on n'a plus ensuite de critère pour y inclure ou en exclure les œuvres et on peut étendre à l'infini l'extension du concept. L'objectivité dont j'ai parlé n'est pas celle des biographes modernes, mais plutôt celle qu'ils se proposent de respecter et que leurs lecteurs s'attendent à retrouver. C'était déjà une attente partagée par les biographes antiques et leurs lecteurs.

M. Beard: I share many of Stefan Maul's anxieties about the conceptual scheme that underlies your paper. You spoke of

biography as a “genre naturel ... qui ne fait pas appel à une codification de règles”; and it is on that basis, I think, that you can talk as you do about the “déformation” of biography. My own feeling, on the other hand (and it is borne out by much that we have heard this week), is that ‘biography’ is far from a ‘natural’ activity; that the conversion of ‘life’ into ‘text’ is a cultural process operating according to rules and conventions that differ markedly in different times and places.

R. Goulet: J'ai parlé de “genre naturel” par comparaison avec des formes littéraires comme la tragédie ou l'épigramme que l'on ne saurait composer ni interpréter sans se référer à des “lois” du genre. Les *Vies* de saints au contraire surgissent de façon beaucoup plus spontanée.

M. Beard: I feel uneasy when we speak (even as a shorthand) of “the absence of chronology” in biography. It seems to me that there is no biography at all in which chronology is (or could be) absent. What we are dealing with are representations of time different from those of annalistic history or its equivalents.

R. Goulet: Diogène Laërce ou Porphyre s'efforcent par tous les moyens à leur disposition de rattacher la biographie à un cadre temporel. D'autres biographes comme Eunape ne s'en soucient pas. Que l'on puisse après coup dater un texte d'après des allusions historiques ne constitue pas un “procédé différent de datation”.

A. Dihle: Sie haben mit Recht darauf hingewiesen, daß Diogenes Laertios keine Sympathien oder Antipathien für einzelne Philosophen oder Philosophien erkennen lässt. Gilt das aber für das 10. Buch, und war der Autor nicht vielleicht doch ein Epikureer?

R. Goulet: On peut en effet deviner les sympathies épiciennes de Diogène Laërce dans le fait qu'il réserve Épicure

pour le 10^e et dernier livre, comme le faisait également l'épicurien Philodème dans sa *Syntaxis*, qu'il défend Épicure contre les critiques qui attaquaient le philosophe et qu'il présente les *Maximes capitales* comme le 'colophon' de la vie d'Épicure et de son propre ouvrage, en gardant de la sorte pour la fin ce qui doit constituer "le début du bonheur" (10, 158). Mais Diogène n'affiche pas explicitement cette préférence et ses jugements sur les philosophes ne sont pas inspirés par un point de vue philosophique.

A. Dible: Robert Turcan hat gezeigt, daß die orientalischen Mysterienreligionen sich keineswegs einer bis in die Spätantike steigenden Beliebtheit erfreuten. Vielmehr liegt der Höhepunkt ihrer Beliebtheit in der Zeit um 200 n.C. Danach schwindet ihr Einfluß, doch erleben sie in der 2. Hälfte des 4. Jh. einen erneuten Aufschwung, zu derselben Zeit, in der große Teile der platonischen Tradition ihren Wandel in eine Religion mit Mysteriencharakter erleben (Theurgie usw.). Ist das bei der Beurteilung der späten Philosophenbiographien zu berücksichtigen?

R. Goulet: J'ai essayé de montrer en effet que les biographies d'Eunape, de Marinus ou de Damascius sont marquées jusque dans leur forme par une conception de la philosophie et de l'existence elle-même influencée par les Mystères.

A. Dible: Darf man sagen, daß eben jener Wandel zu einer Religion eine folgerichtige Entwicklung darstellt, die sich aus dem für den Platonismus fundamentalen Leib/Seele-Gegensatz ergibt? Seit Sokrates ist alle griechische Philosophie in erster Linie Lebenskunst, wie Pierre Hadot betont hat. Wo aber der rechte Lebensweg die 'Angleichung an Gott' in der Weise zeigt, daß dabei die Bindung an die Körperlichkeit des Menschen aufgeschoben und er zu einem Geistwesen wird, kann der wahre, vollkommene Philosoph seinen Status nur dadurch beweisen, daß er wie ein Geisteswesen — man denke etwa an

die Heroen in der Schilderung Philostrats — zu Wundertaten befähigt ist. Damit aber gehört er in die religiöse Sphäre, in der die Alltagserfahrung nicht mehr zählt.

W.W. Ehlers: Ein zentraler Begriff Ihres Vortrags ist ‘vérité’ im modernen Sinn. Gleichzeitig verwenden Sie diesen Begriff im Zusammenhang mit den Verfassern der Philosophenviten, die ebenfalls ‘vérité’ intendieren, denen Sie aber nicht immer ‘vérité’ konzedieren. Meine Frage ist, wie sich diese Wahrheiten bzw. Wahrheitsbegriffe, die ich nicht miteinander vereinbaren kann, zueinander verhalten? Ist die Wahrheit antiker *Viten* bzw. Texte eine unvollkommene (depravierte) Wahrheit, ist ihre Wahrheit zeitgebunden oder handelt es sich in verschiedenen Kulturen und Zeiten um unterschiedliche Wahrheitsbegriffe?

R. Goulet: En parlant de vérité historique, je ne faisais que reprendre les déclarations d'intention des biographes antiques. L'historien appréciera davantage le caractère très ‘matter of fact’ de la *Vie de Plotin* que les affabulations de la *Vie de Pythagore* de Jamblique.

A. Dihle: Die hier diskutierte Frage einer idealen Biographie und des daran geknüpften Wahrheitsbegriffs scheint mir eher ein hermeneutisches als ein ontologisches Problem zu bezeichnen. Ich darf das an einem Beispiel erläutern. Bei dem *Reallexikon für Antike und Christentum* haben wir uns lange den Kopf zerbrochen, ob die Stichwörter in einer antiken oder einer modernen Sprache gegeben sein sollen. Wir haben uns für die zweite Möglichkeit entschieden und uns auf deutsche Stichwörter geeinigt. Die Aufgabe besteht doch offenbar darin, die Vorstellungen einer vergangenen Zivilisation und ihren Wandel, wie es der Gebrauch bestimmter Wörter erkennen lässt, mit Hilfe unserer eigenen Begriffe und in unserer eigenen Sprache verständlich zu machen. Dabei werden sowohl die Unterschiede als auch die begrenzte Geltung und Bedeutung

der jeweiligen Vorstellungswelten deutlich. Daß man bis diesem Geschäft die eigenen Vorstellungen durch Abstraktion idealisiert, ist um der Deutlichkeit willen meist unvermeidlich. Daraus folgt keineswegs die universale Geltung der eigenen Begriffe. Ganz analog kann man auch bei einem Vergleich literarischer Formen verfahren.

G. Bowersock: The discussion, initiated by S. Maul and continued by Mary Beard and A. Dihle, on the implications of a *déformation* of biography for some kind of presupposed ideal biography goes to the heart of the present *Entretiens*. Obviously we have to operate with some standard, ancient or modern, by which to interpret the surviving texts, but equally that standard can be seen to change radically over time and in varying circumstances. In other words, a *déformation* may in fact be the revision of former standards or the creation of new ones.

R. Goulet: Je persiste à penser que nous pouvons nous représenter un type idéal de la biographie, dont les normes étaient perçues par les biographes eux-mêmes, type irréductible à toutes les formes historiques sous lesquelles la biographie peut se présenter et permettant de porter un jugement esthétique sur les biographies concrètes. Il en est de même du portrait. Ce n'est pas parce que la silhouette ou la caricature sont aussi des portraits que nous sommes tenus à tout mettre sur le même plan et à ne pas reconnaître la plus grande ressemblance en tant que portrait de tel portrait classique peint par un artiste compétent. Si l'on n'aime pas parler de *déformations* dans un tel contexte, on peut toujours employer le terme de *variations*.

G. Bowersock: I would also like to take this occasion to underline Edda Bresciani's opening comment on the role of Egyptian tradition in late antiquity. Its importance grows strikingly as Neoplatonism takes on more and more the trappings of a pagan religion and its philosophers the guise of pagan saints. One need only think of the *Hermetic corpus* (and Egyptian ele-

ments in the *Chaldaean Oracles* so dear to Neoplatonism), of paganism in Alexandria as reflected in Epiphanius or the Syriac *Life of Severus*, of the exegetical work on hieroglyphs by Horapollon. Egyptian traditions helped post-Constantinian paganism to acquire a new vitality, reflected perhaps in Heliodorus' novel. (Even if that work is from the third-century, it must be seen as important to Julian.) Of course, Plutarch's work *On Isis and Osiris* betrays a still earlier curiosity about Egypt, but the significance of Egypt for the world of Eunapius and Marinus is fundamental for understanding that world.

A. Dible: G. Bowersock hat von der 'Vitalität' der neuplatonischen 'Religion' gesprochen, für die das Philosophenbild der späten Biographien zeugt. Vielleicht kann man das in einen religionsgeschichtlichen Rahmen einordnen. Die traditionellen Religionen der Antike waren Kultreligionen, in denen nur der korrekte und kontinuierliche Vollzug des Kultes zahlte. Was man von den Kultempfängern wußte, dachte und sagte, war demgegenüber ziemlich gleichgültig. Das Christentum entstand im Rahmen eines Judentums, das sich gerade aus einer Kult- in eine Buchreligion wandelte, wo alles auf die Rechtsgläubigkeit, die rechte Lehre ankam. In der griechisch-römischen Umwelt konnte sich das Christentum durchsetzen, weil es *neben* der Lehre, also der buchreligiösen Tradition, einen Kult zur sinnlichen Teilhabe an der Heiligkeit entwickelte. Die neuplatonische 'Religion' antwortete darauf, indem sie neben dem traditionellen und dem neuen Kult (Theurgie) aus philosophischer und mythologischer Spekulation eine Lehre bildete, die den Kult begleitete. Das kleine Buch des Saloustios gibt davon eine genaue Vorstellung. Freilich war diese Kombination kult- und buchreligiöser Elemente, die mit dem Christentum rivalisieren konnte, auf die Oberschicht beschränkt. Das Fortleben der traditionellen Kulte, ohne begleitende Theologie und zuweilen in christlicher Umdeutung, erwies sich als viel zäher.

m 21 32 1973
h 47 30 140

INDEX

INDEX DES AUTEURS ANTIQUES

Acta apostolorum apocrypha: 230.*Acta sanctorum*: 63.*Adamnanus, uita Columbae*: 68.*Aesopos*: 131.*Alcuinus, uita Willibrordi Traiectensis*: 73-74.*Ambrosius* *de obitu Theodosii*: 79. *de obitu Valentiniani*: 79.*Ammianus Marcellinus*

26,1,1: 126.

28,4,14: 206.

Anaximenes *rhet.*: 128.

35,2 sq., 1440 b 10 sqq.: 128-129.

35,3 sqq., 1440 b 16 sqq.: 129.

35,5-14, 1440 b 26-1441 a 37: 130.

35,15 sqq., 1441 b 1 sqq.: 129.

Antigonus Carystius: 123-124.*Aphthonius, prog.* 8, p. 26 Rabe: 129.*Appianus, Mithr.* 112, 540-550: 175.*Aristoteles* *Ath.*

8-13: 132.

24,2: 154.

25,5: 167.

EE: 134. *EN*: 134. *poet.*: 121. *rhet.*

1,9, 1367 b 21 sqq.: 129.

1,11, 1370 a 8: 134.

fr. 35 Rose: 133.

Aristoxenus (ed. F. Wehrli): 131, 145.

fr. 11-32: 130-131, 145.

fr. 47-50: 130.

- fr. 51-60: 130.
 fr. 61-68: 130.
- Augustinus**, *conf.* 1,17,27: 73.
- Augustus**
res gestae diui Augusti: 88.
 5: 97.
 5,1: 188.
 21,2: 188.
- Beda Venerabilis**: 66.
uita Cuthberti: 68-69, 74.
uitae SS. abbatum Wiremuthensium (sive *uitae BB. abbatum* ...): 65.
- Bernardus Claraevallensis**, sanctus: 67-68, 80.
- Boethius**, *de consolatione philosophiae*: 75.
- Caesar**, *commentarii*: 30.
- Candidus Bruun**, abbas Fuldensis: 77.
uita Egilis: 74.
 2,5: 76.
- Charito**, 1,2 *et passim*: 249.
- Cicero**: 73, 127.
de orat. 2,63 sqq.: 122.
leg. 1,5 sqq.: 126.
Tusc. 1,1-6: 156.
- Corpus Hermeticum**: 264.
- Craterus**, *FGrHist* 342 F 12: 166.
- Damascius** (ed. C. Zintzen): 236, 262.
uita Isidori, ap. *epit. Phot.*: 2, 225, 231.
 fr. 5: 243.
 8, p. 10: 208.
 16, p. 16,2-12: 249.
 56: 225.
 60: 225.
 64, p. 94: 207.
 fr. 174: 225.
 76, p. 106,1 - 108,6: 207.
 107, p. 148,1-6: 251.
 116: 225.
 131: 225.
 139: 225.
 140: 225.
 203: 225.
- Dexippus**, *historicus*: 228.

Dio Cassius

- 55,34,4-7: 101.
- 56,12,2: 101.
- 57,5-16: 104.

Diodorus Siculus

- 1,1,4: 233.
- 15,90,2: 43.
- 15,92,3: 43.
- 16,51,1-2: 44.
- 20,43,7: 177.

Diogenes Laertius: 128, 131, 133, 227, 233, 259.

- 1,112: 223.
- 3,43-45: 234.
- 4,3: 234.
- 4,6-7: 234.
- 4,20: 234.
- 4,44: 234.
- 4,54: 234.
- 4,61: 234.
- 4,64-66: 234.
- 4,66: 244.
- 5,89-91: 234.

5,91 (= Heraclides Pont. fr. 14a Wehrli): 234.

- 6,99-100: 234.
- 8,41: 234.
- 8,44-45: 234.
- 8,75-76: 234.
- 10: 261.
- 10,158: 262.

Dionysius Halicarnassensis

- ant. Rom.*
- 5,48: 176.
- 5,48,1: 177.
- 8,60-62: 176.

[Dionysius Halicarnassensis], *art. rhet.* 11,2, II p. 376 U.-R.: 125, 259.

Dissoi Logoi, Vorsokr. 90,2,9-19: 156.

Duris: 130, 168.

Einhardus *sive* Eginhardus, *uita Caroli Magni*: 65, 82, 209.

Eratosthenes, *FGrHist* 241 F 27: 171.

Eunapius Sardianus: 261-262, 265.

- chron.* (ed. R.C. Blockley)

fr. 1: 228.

fr. 1, p. 8,38-42: 228.

- fr. 1, p. 8,52-56: 233.
 fr. 1, p. 10,86-90: 228.
 fr. 1, p. 10,90-95: 236.
 fr. 15, p. 20,15-21: 236.
uitae sophistarum (ed. G. Giangrande)
 p. 1,16-19: 232.
 p. 2,8-10: 222.
 p. 2,12: 224.
 p. 2,15: 235.
 p. 2,15-16: 235.
 p. 2,20-21: 235.
 p. 3,20-22: 223.
 p. 4,23-24: 222.
 p. 5,20 *et alia*: 246.
 p. 5,23: 247.
 p. 6,7-8: 223.
 p. 7,10-11: 243.
 p. 11,17: 238.
 p. 11,25 - 12,13: 224.
 p. 12,13-14 *et alia*: 247.
 p. 12,14 - 13,7: 225.
 p. 13,8 - 14,16: 225.
 p. 14,16-26: 225.
 p. 14,24-26: 224.
 p. 15,4-6: 239, 243.
 p. 17,21 *et alia*: 247.
 p. 18,4-10: 243.
 p. 23,15-16: 243.
 p. 28,28: 238.
 p. 32,9-10: 238.
 p. 32,11-13: 238.
 p. 32,17 - 33,4: 251.
 p. 35,8-13: 243.
 p. 38,4-7: 243.
 p. 40,17-18: 238.
 p. 40,22-23: 238.
 p. 40,22 - 41,7: 249.
 p. 41,21-22: 238.
 p. 42,26: 243.
 p. 46,20: 243.
 p. 48,12 *et alia*: 247.
 p. 48,22 - 49,1: 238.
 p. 52,17-18: 237.

- p. 56,18-19: 243.
 p. 56,22 - 57,8: 238.
 p. 56,23-25: 238.
 p. 56,25: 238.
 p. 57,10 - 58,3: 238.
 p. 58,8-9: 237.
 p. 58,12-13: 238.
 p. 59,9 *et alia*: 247.
 p. 64,1-6: 238.
 p. 64,1-7: 238-239.
 p. 64,1-8: 249.
 p. 64,26 - 65,1: 238.
 p. 66,18-19: 243.
 p. 66,20-22: 232.
 p. 67,3: 238.
 p. 72,10-12: 238.
 p. 72,14-17: 247.
 p. 74,16-18: 237.
 p. 75,22: 247.
 p. 75,26-28: 224.
 p. 76,20-23: 238.
 p. 79,6: 238.
 p. 80,3: 238.
 p. 80,13-15: 230.
 p. 81,11-12 *et alia*: 246.
 p. 81,12-13: 238.
 p. 82,24-25: 238.
 p. 83,4-7: 238.
 p. 85,3-4: 238.
 p. 86,1-3: 238-239.
 p. 90,21-22: 236.
 p. 90,24: 232.
 p. 90,25-28: 232.
 p. 92,3-4: 243.
 p. 94,9-14: 238.
 p. 95,24-25: 239.
 p. 96,3-4: 238.
 p. 99,12-13: 239.
 p. 99,21-24: 237.
- Eusebius, *uite Constantini*
- 1,10: 208.
 4,48: 208.
 4,53: 208.

G*ilgamesch*, epos

- tab. I, col. i, 8: 14.
 tab. I, col. i, 15: 13.
 tab. I, col. i, 22-26: 14.

Gregorius, episcopus Turonensis, *de uirtutibus Martini*: 68.

Hellenicus Lesbius, *FGrHist* 4 F 22: 154.

Hermippus Smyrnaeus: 124, 132.

Herodotus: 120.

6,35: 153.

Hieronymus, *uita Malchi monachi captiui*: 65, 141.

Hilarius, episcopus Arelatensis, *sermo de uita Honorati*: 79.

Historia Augusta: 206-207, 213.

Ael. 1-3: 176.

Hadr. 16,6: 205.

Prob.: 213.

prooem.: 126.

Heliog. 1: 176.

Homerus: 121.

Hrabanus Maurus: 64.

de laudibus sanctae crucis lib. II, praef.: 74.

Hrotsvitha Gandeshemensis: 73.

Iamblichus Philosophus: 224-226, 258.

de uita Pythag.: 131, 222, 231, 263.

3,16, p. 12,7 Deubner: 250.

28,134: 242.

Idomeneus Lampsacenus: 171.

FGrHist 338

F 7: 166.

F 8: 167.

Inscriptiones

CIL

III 14147⁵ (= *ILS* 8995): 112.

VI 1315: 88, 97.

VI 1975 (= *ILS* 7737): 94.

VI 10030: 94.

VI 20990: 94.

X 8348 (= *ILS* 63): 88.

XIV 385 (= *ILS* 4162): 85.

XIV 3605: 99.

XIV 3606 (= *ILS* 921): 99-101.

- XIV 3607: 99-100, 103.
 XIV 3608 (= ILS 986): 99-100, 109-110.
RIMA (ed. A.K. Grayson)
 2,14 (col. i, 62-88): 11.
 2, 30 (col. viii, 39-62): 13.
Inscr. It.
 IV 1, 125: 99.
 XIII 3,17: 88.
 XIII 3,70b: 106.
 XIII 3,85: 88.
ILS
 244 = *lex de imperio Vespasiani*: 202, 215.
 4162 (= CIL XIV 385): 85.
 8002: 1.
SEG XVI 748: 107.
SIG³ 829 (Delphi) et 844: 199.
 Ion Chius: 147, 154, 189.
FGrHist 392
 T 1-2: 149.
 T 2: 148.
 T 5 a: 148.
 T 7: 149.
 F 4-7: 148.
 F 6: 148-149.
 F 9: 149.
 F 12: 148, 185.
 F 13: 148, 152.
 F 14: 149.
 F 15: 149.
 F 16: 149, 153.
 F 22: 149.
 Isocrates
Euagoras (*or.* 9)
 21: 121, 124, 129, 145.
antidosis (*or.* 15)
 6-8: 135.
 Ister, *FGrHist* 334 F 59: 169.
Lactantius, *de mortibus persecutorum*: 79.
 Libanius, *or.* 1: 220.
Liber pontificalis: 64-67, 71-72, 118.
uita papae Gregorii II: 66.
uita papae Sergii II: 66.

Libri mortuorum: 38, 53.

Liuius, 22,45-49: 177.

Lucianus

Alexander: 146.

Demon.

11: 243.

63: 243.

67: 243.

Lydus, Ioannes, *mag.* 2,6: 196.

Marinus: 262, 265.

Procl.

1: 236.

2: 235, 239.

3: 247.

7: 246.

9: 222, 246.

10: 244.

11: 245.

12: 244.

Hieron. 15: 237, 245.

17: 244.

Amphion. 18: 244-245.

19: 244-245.

21: 245.

22: 245.

23: 248.

25: 240, 245.

26: 244.

28: 252.

29: 252.

30: 244.

32: 245, 253.

33: 246.

34: 235.

36: 229.

37: 244.

Martialis

3,24: 87.

3,81: 87.

Martianus Capella, *de nuptiis Mercurii et Philologiae*: 75.

Menander rhetor, περὶ ἐπιδεικτικῶν 2, p. 372 Spengel: 129.

- N**epos, Cornelius: 143, 162, 184, 189-192, 213.
De excellentibus ducibus exterarum gentium: 155, 181.
Ages. 8,1: 185.
Alc. 1,1: 158.
Arist.
 1,2: 157.
 2,2: 157.
Cim. 2,1: 150.
de uiris illustribus (= fr. 41-60 Malcovati = fr. 40-62 Marshall): 155, 160.
Epm.
 1,1: 158.
 1,1-2: 157.
 4,6: 160.
 5,6: 149.
Eum. 1,1: 157.
Hann.
 1,1: 157.
 13,4: 156.
Iph.
 1,1: 157.
 3,1-2: 158.
Lys. 1,1: 157.
Pel. 1,1: 159.
Phoc. 1,1: 157.
prol.: 156.
 1-7: 157.
 1,1: 158.
 2-3: 158.
 4: 193.
Thras.
 1,1: 157.
 1,2: 157.
Timol. 1,1: 157.
- Nicolaus Damascenus
FGrHist 90
 F 125-130: 129, 193.
 F 128 p. 396: 136.
 F 130 p. 402: 130.
- Notker Balbulus
Vita S. Galli (metrum): 75.
- O**racula Chaldaica: 265.

P*apyri*

- PHAUN.* 6: 194.
PRbind. I: 53.
PRbind. II: 53.
PRyl. IX: 39.

Passiones

- passio SS. IV Coronatorum:* 80.

Paulinus Nolanus: 73.

Paulinus Petricordiae: 73.

Pausanias: 146.

Petronius: 97-98.

sat. 71: 95.

Phanias Eresius, fr. 26 Wehrli²: 171.

Pherecydes Atheniensis, *FGrHist* 3 F 2: 153.

Philochorus Atheniensis, *FGrHist* 328 F 30: 168.

Philostratus, Flavius: 235, 263.

uita Apollonii: 142, 146, 222, 231.

1,4: 241.

1,5: 242.

1,7: 242.

1,7 *et passim:* 242.

1,8: 242.

1,9: 242.

1,10: 242.

1,19: 242.

1,20: 242.

1,23: 242.

3,33: 242.

3,38: 242.

3,39: 242.

3,50: 250.

4,4: 242.

4,10: 242.

4,13: 242.

4,18: 242.

4,20: 242.

4,24: 242.

4,25: 242.

4,31: 250.

4,45: 242.

5,12: 242.

5,18: 242.

- 5,24: 250.
 6,11: 242.
 6,13: 242.
 6,27: 242.
 6,32: 242.
 6,41: 242.
 6,43: 242.
 7,35: 223.
 7,38: 242.
 8,7: 242.
 8,10: 242.
 8,10-12: 242.
 8,19: 242.
 8,26: 242.
 8,30: 242.
uitae sophistarum (ed. C.L. Kayser)
 1,7,2, p. 8,6-7: 241.
 1,8, p. 9,15: 241.
 1,9,2, p. 12,11: 241.
 1,21,2, p. 28,16-17: 241.
 1,21,2, p. 28,19-28: 241.
 1,25,1, p. 42,22-23: 241.
 1,25,1, p. 42,25-26: 241.
 1,25,2, p. 43,6-12: 241.
 1,25,3, p. 44,24-25: 241.
 2,1,3, p. 57,29 - 58,2: 241.
 2,1,5, p. 58,27-28: 241.
 2,1,8, p. 63,20 - 64,16: 240.
 2,20,1, p. 103,14-15: 241.
 2,20,1, p. 103,18: 241.
 2,23,2, p. 107,9-23: 241.
 2,26,2, p. 113,28-29: 241.
 2,27,2, p. 115,19-21: 241.
 2,33,4, p. 127,3-4: 241.
 Photius, *Bibl.*
 cod. 181, p. 125 b: 2.
 cod. 181, p. 126 a: 231.
 cod. 242,8, p. 335 b: 2.
 Plato
apol.: 130.
Crito 44 d: 162.
Gorg. 515 e: 164.

- 518 e: 164.
 525 d-e: 162.
Hipp. min. 375 e: 162.
leg.
 5, 730 b: 232.
 12, 947 b-d: 251.
Meno 94 d: 154.
Phaed.: 69.
resp.
 5, 15, 469 a: 251.
 6, 6, 491 e: 162.
 6, 9, 495 b: 162.
Theaet. 176 b: 240.
- Plinius minor: 69, 127.
- epist.*
 3, 7, 8: 205.
 4, 22, 5-6: 204.
 5, 5: 126.
 5, 8: 126.
panegyricus: 93.
- Plotinus, 1, 2, 6-7: 240.
- Plutarchus: 127, 158, 189-192, 198, 203, 213-214.
- moralia*
an seni res publica gerenda sit: 164.
de curiositate 15, 522 D-E: 200.
de defectu oraculorum 18, 419 E: 174.
de exilio 15, 605 E: 166.
de fortuna Alexandri: 196.
de genio Socratis 11, 581 D: 179.
de gloria Atheniensium 3, 347 D: 125.
de Herodoti malignitate (854 E-874 C): 169.
 854 E-856 D: 173.
 3-5, 855 C sqq.: 125.
de Iside et Osiride: 265.
de mulierum uirtutibus, 243 B-D: 161.
de recta ratione audiendi 13, 44 B-C: 174.
de Stoicorum repugnantibus 29, 1047 C: 174.
de uirtute morali: 134.
praecepta gerendae rei publicae (798 A-825 F): 164.
 5, 802 C: 165.
 15, 812 F: 167.
quaestiones conuiualium 8, 1, 1-2, 717 B-E: 248.
- uitae*: 128, 134, 139, 160, 182, 184, 194-196, 208-209, 212.

<i>Aem.</i>	801-801 12,3
1: 125.	801 12,3
1,1-5: 190.	801 12,3
1,1: 161, 177.	801 12,3
1,5: 161.	801 12,3
2,2: 181.	801 12,3
5: 125.	801 12,3
8-9: 177.	801 12,3
25: 200.	801-801 12,3
<i>Ages.</i>	801 12,3
2,3-5: 185.	801 12,3
27,6-7: 169.	801 12,3
28,1-3: 169.	801 12,3
30,1: 169.	801 12,3
31,1: 169.	801 12,3
32,4-5: 169.	801 12,3
34,1: 169.	801 12,3
34,3-7: 169.	801 12,3
35,1-3: 169.	801 12,3
37,3: 43.	801 12,3
38,1 sqq.: 55.	801 12,3
<i>Alc.</i>	801 12,3
13,4-9: 167.	801 12,3
13,6: 168.	801 12,3
14,1: 170.	801 12,3
17,3-4: 179.	801 12,3
17,5-6: 179.	801 12,3
18,4-5: 179.	801 12,3
18,6-8: 179.	801 12,3
<i>Alex.</i> : 172.	801 12,3
1: 125, 211.	801 12,3
1,1: 174.	801 12,3
1,1-2: 163.	801 12,3
1,2: 159, 162, 164, 175, 204.	801 12,3
<i>Ant.</i> : 162.	801 12,3
<i>Arat.</i>	801 12,3
1: 125.	801 12,3
3,3: 168.	801 12,3
38,12: 169.	801 12,3
51: 136.	801 12,3
<i>Arist.</i>	801 12,3
4,4: 166.	801 12,3
6,2: 166.	801 12,3

- 7,2: 167-168.
 7,3-4: 167.
 7,6: 167.
 26,1-4: 166.
 26,2-5: 166.
Art.: 160.
 1,4: 168.
 6,9: 168.
 8,1: 125, 174.
 11,11: 168.
 18,7: 168.
Cam.
 15-16: 177.
 22,3: 169.
Cat.Mi.
 12,1: 174.
 37: 125.
Cic. 1,4: 181.
Cim.
 2,2: 125.
 2,2-3: 258.
 2,3-5: 172.
 4,6: 153, 166.
 11,2-3: 153.
 14,3-5: 166.
 15,2: 170.
 17,3: 167.
Cor. 11,2-6: 181.
Crassus: 146.
 27,6: 181.
Demetr.
 1: 125.
 1,6-7: 162.
 2,1: 174.
Dio 21,9: 174.
Fab.
 16: 125.
 16,1-6: 177.
Galb.: 146, 204.
 2: 125.
 8,5: 201.
 10: 211.
 10,4: 201.

29,4: 183.	.071 .8.5.8
<i>Lys.</i>	.801 .5.8
1,2: 169.	.801 .5.8.8
30,2: 169.	.071 .8.0.8
<i>Mar.</i>	.801 .5.0.1
1,1-5: 181.	.801 .5.0.1
2,1 sq.: 136.	.801 .5.0.1
6,1: 136.	.801 .5.0.1
24,1: 136.	.071 .8.0.1
27,1: 136.	.801 .5.0.1
28: 135.	.801 .5.0.1
34,1: 136.	.801 .5.0.1
<i>Marc.</i> 22,1-10: 181.	.071 .8.0.1 .8.0.1
<i>Nic.</i> : 178.	.801 .5.7.1
1: 125.	.071 .5.7.1 .8.8
1,1: 164, 169.	.801 .5.7.8
1,5: 174, 178.	.801 .5.7.8
6,1: 166.	.071 .5.7.8
9,6: 170.	.801 .5.7.8
11,1: 167.	.801 .5.7.8
11,3-10: 167.	.801 .5.7.8
12,1-2: 179.	.801 .5.7.8
13,1-2: 179.	.801 .5.7.8
13,3: 179.	.801 .5.7.8
13,3-4: 179.	.801 .5.7.8
13,7-8: 179.	.801 .5.7.8
13,9: 179.	.801 .5.7.8
13,11: 179.	.801 .5.7.8
15,1: 170.	.801 .5.7.8
15,3-4: 170.	.801 .5.7.8
16,2-3: 170.	.801 .5.7.8
17,1-2: 170.	.801 .5.7.8
23,4: 166.	.171 .5.8
26,2: 170.	.801 .5.7.8
<i>Num.</i> 19,6: 197.	.801 .8.8
<i>Otho</i> : 146, 204.	.801 .5.8.8
6,2: 199.	.171 .5.8.8
6,3: 202.	.801 .8.0.8
14,1: 199.	.801 .5.8.8
18,1: 199.	.801 .5.8.8
<i>Per.</i>	.801 .5.8.8
1: 125.	.801 .5.8.8
2,4: 180, 190.	.801 .5.8.8

- 7,7-8: 170.
 8,5: 165.
 9,1-2: 165.
 9,5: 167, 170.
 10,1: 167.
 10,5: 167.
 10,6: 166.
 10,7: 169.
 10,7-8: 176.
 11,1-2: 165.
 11-14: 154.
 12,1: 165.
 13,16: 169-170.
 14,3: 167.
 24,11-12: 176.
 28,2-3: 169.
 28,5-6: 151.
 29,1: 170.
 31,2-5: 166.
 32,1-6: 166.
 35,4: 166.
Pomp.
 8,6: 125.
 37,1-3: 175.
Publ.
 10,9: 181.
 17,5: 181.
Rom. 31: 135.
Sert. 10: 125.
Sull. 30: 136.
Them.
 5,7: 167.
 9,1: 171.
 11,1: 167.
 22,5: 168.
 23,1: 166.
 27,1-2: 171.
 32,4: 168-169.
Thes. 1,4: 174.
Tim. 15,11: 174.
 Polybius: 128.
 1,35,1 sqq.: 137.
 3,113-117: 177.

- 9,23,4: 135. 281: 243
 10,21: 127, 175. 281: 283-284, 285
 25,3,9-10: 137. 281: 285-286
uita Philopoemenis: 128-129, 137. 281: 286-287
 Porphyrius: 131, 235, 261. 281: 287-288
epist. ad Marcellam: 226. 281: 288-289
uita Plotini: 228, 232, 263. 281: 289-290
 1,2: 243. 281: 291-292
 3,1-2: 226. 281: 293-294
 3,37-38: 226. 281: 294-295
 8: 246. 281: 295-296
 10,14: 246. 281: 296-297
 10,22-23: 246. 281: 297-298
 10,35-36: 246. 281: 298-299
 13,5-10: 248. 281: 299-300
 15,21-26: 246. 281: 300-301
 16: 246. 281: 301-302
 23: 246. 281: 302-303
 Prudentius: 73.
 Ptolemaeus VIII Euergetes II, *Hypomnemata*, *FGrHist* 234: 55.
- Q** Quintilianus, *inst.* 10,5,4: 73.
- R** *Res gestae diui Augusti*: cf. Augustus.
 Rimbertus, *uita domini Anskarii*: 141.
 Ruotgert, *uita Bruni*: 71.
- S** Satyrus: 124.
FHG III p. 160 sqq.: 132.
uita Euripidis: 119, 126, 141-142, 192.
 Scipio Africanus Maior, P. Cornelius, *FGrHist* 232: 118.
 Scipio Nasica Corculum, P. Cornelius, *FGrHist* 233: 118.
 Seneca, *epist.* 114,6: 98.
 Solon: 132.
 Sotion Alexandrinus: 124, 235.
diadochai: 133.
 Stephanus Leodiensis, *Historia S. Lantberti*: 77.
 Stesimbrotus Thasius: 148, 154, 189.
FGrHist 107: 150.
 F 1-11: 147.
 F 2: 151.
 F 3: 151-152.
 F 4: 152.

- F 4-5: 187.
 F 5: 151-152, 166.
 F 9: 151.
 F 10-11: 151, 187.
- Suetonius: 119, 190.
de vita Caesorum: 82, 120, 128, 140, 142, 181-184, 194-197, 206-207, 209, 213.
- Aug.*
 9: 205.
 57,1: 186, 191.
 79,1-2: 185.
 86,1-2: 188.
 100,2: 186, 191.
 100,4: 186, 191.
- Cal.*
 3,1: 185.
 50,1: 185.
- Claud.*
 6,1: 186, 191.
 26,2: 105.
 27,1: 105, 187, 191.
 30: 185.
- Dom.*
 10,1: 198.
 18,1: 185.
- Galba*
 3,3: 185.
 21: 185.
Iul. 45,1: 185.
- Nero*
 11,1: 187, 191.
 15,2: 187, 191.
 51: 185.
- Otho* 12,1: 185.
- Tib.*
 20: 101.
 54,2: 105.
 55: 187, 191.
 68,1-3: 185.
- Tit.*
 3,1: 185.
 6,2: 202.
- Vesp.* 20: 185.

Vit. 17,2: 185.

gramm. 10,6, p. 16 Kaster: 188.

Sulpicius Seuerus

epist. 3: 66.

uita Martini: 66, 80, 141.

Tacitus: 107, 189-191, 198, 204.

Agr.: 120, 146.

ann.: 206.

1: 135.

2,34: 102.

4,21: 102.

4,22: 108.

6,23: 105.

13,1: 112.

13,16: 92.

hist.: 136.

1,1,4: 203.

Testamentum uetus: 26, 28, 121.

Theodoricus Epternacensis, *uita S. Hildegardis*: 141.

Theon, *prog.* 8, p. 110 Spengel: 129.

Theophrastus: 131.

Theopompus: 154, 158.

Philippica: 129.

liber 10: 155.

FGrHist 115

F 85-91: 153.

F 90: 152.

F 97-98: 153.

F 289: 185.

Thucydides: 126.

1,19: 154.

1,45,1: 170.

2,65,9: 164.

6,6 - 7,87: 178.

6,13,1: 178.

6,15,2: 178.

6,24,3: 178.

6,62,1: 170.

6,62,3: 170.

6,62,5: 170.

6,64,1-3: 170.

6,85,2: 154.

- 6,97,1-2: 170.
 6,97,4: 170.
 6,98,2: 170-171.
 7,57,4: 154.
 7,74,1: 171.
- V**alerius Flaccus: 205.
 1,9: 214.
 Varro, *de imaginibus*: 156, 160, 215.
 Velleius Paterculus, 2,112,4-6: 101.
 Venantius Fortunatus: 73.
uita Hil.: 68.
uita Hilarii: 68.
uita Marcelli
prol.: 67.
 2 (ed. B. Krusch): 67.
- Vitae anonymae*
uita Aedwardi regis: 75.
uita (I) Bernardi: 67-68.
uita Seueri: 265.
uita Symeonis Salensis: 142.
- W**alafridus Strabo: 82.
uita S. Galli: 75.
 Wurdestinus e Landévennec, *uita (II) Winwaloei*: 75.
- X**enophon
Ages.: 55, 124, 145, 169, 193.
Cyr.: 122.

INDEX DES AUTEURS MODERNES

Alföldy, G.: 90, 186.

Anderson, G.: 221.

Anthes, R.: 42.

Arrighetti, G.: 120.

Badian, E.: 171.

Bäumer, S.: 77.

Barrow, R.H.: 163.

Bartsch, S.: 93.

Baslez, M.-F.: 4, 221.

Beard, M.: 84.

Becht-Jördens, G.: 76.

Behrens, H.: 23.

Beloch, K.J.: 55.

Berger, K.: 139.

Berschin, W.: 1, 64, 68, 75.

Beumann, H.: 209.

Bieler, L.: 241.

Birley, A.R.: 183.

Bloch, H.: 148.

Borgeaud, Ph.: 84.

Borger, R.: 16, 21-22.

Boswell, J.: 160.

Bovon, F.: 230, 253.

Bowersock, G.W.: 162, 200, 207,
209.

Bradley, K.R.: 197.

Braund, D.: 99.

Brenk, B.: 71.

Brenk, F. E.: 4.

Bresciani, E.: 33, 37-39, 41-45,
47-50, 52-53, 55.

Bresslau, H.: 75.

Bruce, I.A.F.: 149.

Brugnoli, G.: 155, 159.

Brunner-Traut, E.: 24.

Burridge, R.A.: 4.

Cagnazzi, S.: 151.

Calza, R.: 85.

Cameron, A.: 237.

Cancik, H.: 1.

Canfora, L.: 4.

Ceresa-Gastaldo, A.: 172.

Cerri, G.: 127, 148, 176.

Chambray, E.: 170.

Citati, P.: 177.

Citti, V.: 174.

Cizek, E.: 186.

Clarac, P.: 177.

Clausen, W.V.: 160, 185.

Clère, J.: 43-44.

Coletti, D.: 150.

Condurachi, E.: 110.

Conte, G.B.: 2.

Cooper, J.S.: 26.

Corteggiani, J.P.: 37.

Costanza, S.: 156.

Crook, J.: 83.

Cumont, Fr.: 252.

Curtius, E.R.: 74.

Dainat, H.: 1.

D'Arms, J.: 95, 97.

Della Corte, F.: 182, 186-187.

De Meulenaere, H.: 43.

Desideri, P.: 161.

De Smedt, C.: 75.

Diehl, E.: 148.

Dietrich, M.: 23-24.

Dihle, A.: 2, 120, 122, 129, 134,
137.

Dionisotti, A.C.: 160.

Dittmann, R.: 16.

Dodds, E.R.: 179.

Dormeyer, D.: 4.
 Duchesne, L.: 67, 72.
 Düring, I.: 131.
 Duff, T.: 4.

Easterling, P.E.: 162.
 Eck, W.: 90, 215.
 Edzard, D.O.: 8, 18.
 Eisner, M.: 99.
 Engels, J.: 2.

Ferretto, C.: 153.
 Festugière, A.-J.: 224, 244.
 Finkbeiner, U.: 16.
 Flacelière, R.: 170.
 Foster, B.R.: 17.
 Frahm, E.: 25.
 Franco, C.: 174.
 Frankemölle, H.: 4.
 Frazier, F.: 174, 180.
 Fricke, H.: 1.
 Fros, H.: 63.
 Frost, F.J.: 163.
 Fuscagni, S.: 152.

Galinsky, K.: 2.
 Gallo, I.: 119, 155, 185, 194.
 Gascou, J.: 186.
 Geiger, J.: 155, 183, 194-197,
 202.
 Gentili, B.: 127, 148, 176.
 Giardina, A.: 156.
 Gigante, M.: 133.
 Gilissen, L.: 77.
 Giovannini, A.: 165, 212.
 Görgeomanns, H.: 1, 2.
 Gomme, A.W.: 163-164, 168, 180.
 Goodyear, F.R.D.: 185.
 Gordon, A.E.: 99.
 Goulet, R.: 223, 233, 253.
 Goulet-Cazé, M.-O.: 233.
 Graillot, H.: 84.
 Granino Cecere, M.G.: 99, 103.

Grayson, A.K.: 10, 13, 15.
 Griffin, M.: 10.
 Grubmüller, K.: 1.
 Günther, H.: 7.

Habicht, C.: 194.
 Hackens, T.: 171.
 Hadot, P.: 122, 262.
 Häse, A.: 68.
 Halkin, L.: 110.
 Halphen, L.: 82.
 Hamilton, C.D.: 169, 170.
 Hamilton, J.R.: 163.
 Hauptmann, H.: 16.
 Hecker, K.: 13.
 Hempfer, K.W.: 2.
 Henderson, J.: 63, 113, 116.
 Herbordt, S.: 16.
 Heuss, A.: 136.
 Hoffmann, Ph.: 4, 221.
 Homeyer, H.: 120.
 Hopkins, K.: 83.
 Hornblower, S.: 1.
 Horsfall, N.: 160, 194.
 Hrouda, B.: 23.
 Hübinger, P.E.: 82.
 Huglo, M.: 78.
 Humphrey, C.: 84.
 Hunger, H.: 25.
 Huxley, G.[L]: 147, 149.

Jacoby, F.: 148, 150.
 Jakob-Rost, L.: 10.
 Janssen, J.: 33.
 Jones, C.P.: 173, 183, 195, 198,
 200.
 Jonsson, R.: 77.
 Junod, É.: 230.

Kaizer, O.: 13, 21, 24.
 Kebric, R.B.: 153.
 Kenney, E.J.: 160, 185.
 Klengel, H.: 23.

Knox, B.M.W.: 162.

Krebernik, M.: 7.

Krischer, T.: 121.

Lamping, D.: 2.

Lanciotti, S.: 184-185, 188.

La Penna, A.: 156.

Larsen, T.: 194.

Lattimore, R.: 94.

Leclant, J.: 36-37.

Lefebvre, G.: 48.

Lefkowitz, M.: 131, 145.

Leo, Fr.: 119-120, 141-142, 155, 195, 197.

Levison, W.: 73.

Lewis, R.G.: 186.

Liertz, U.-M.: 90.

Livingstone, A.L.: 17.

Loding, D.: 23.

Longman, T.: 18, 25.

Loretz, O.: 23-24.

Lotman, Y.M.: 210.

Ludwig, O.: 7.

McCrum, M.: 99.

Madec, G.: 233.

Malaise, M.: 45.

Mari, Z.: 99-100.

Marienwerder, J. v.: 68.

Marincola, J.: 159, 162, 169.

Marr, J.L.: 167.

Masai, F.: 77.

Mastrocinque, A.: 174.

Maul, S.M.: 16.

Mazzarino, S.: 176, 183, 186, 200.

Meiggs, R.: 84, 154.

Meister, K.: 150, 189.

Meyer, Ed.: 163.

Millar, F.: 90.

Moeller, G.: 53.

Momigliano, A.: 121, 127, 143, 161, 194.

Mommsen, Th.: 72, 95-96, 106.

Most, G.: 56.

Mottershead, J.: 105.

Müller, C.: 132.

Müller, J.-D.: 1.

Nabokov, V.: 210.

Narducci, E.: 158.

Nicastri, L.: 155, 185.

Nissen, H.J.: 7.

O'Brien, D.: 233.

Oller, G.H.: 23.

Ott, I.: 71.

Otto, E.: 33.

Pabst, B.: 75.

Paschoud, F.: 228.

Pelling, C.B.R.: 1, 2, 178.

Pernot, L.: 4, 221.

Petit, P.: 220.

Picard, R.: 175.

Piccirilli, L.: 151, 167, 171-172.

Poncelet, A.: 63, 74.

Puech, B.: 181.

Purcell, N.: 96.

Racine, L.: 175.

Rawson, B.: 90.

Renger, J.: 9.

Reymond, E.: 47, 50.

Reynolds, J.: 83.

Rhind, A.H.: 53.

Rhodes, P.J.: 168, 171.

Ritti, T.: 94.

Robiano, P.: 221.

Roller, D.W.: 167.

Ronconi, A.: 69.

Roth, M.T.: 23.

Russell, D.A.: 129.

Saffrey, H.D.: 235, 237.

Sakellariou, M.B.: 154.

Salomies, O.: 90.

Sassi, M.M.: 185.
 Schachermeyr, F.: 150, 152.
 Scheuer, H.: 2.
 Schiavone, A.: 156.
 Schissel von Fleschenberg, O.:
 229.
 Schneider, H.: 1.
 Schott, A.: 13.
 Schouler, B.: 221.
 Seager, R.: 103, 105.
 Segal, E.: 90.
 Segre, M.: 194.
 Servais, J.: 171.
 Servais-Soyez, B.: 171.
 Smallwood, E.M.: 99.
 Smith, M.S.: 98.
 Solin, H.: 90.
 Spawforth, A.: 1.
 Stadter, P.A.: 161, 170, 178.
 Steible, H.: 8.
 Steidle, W.: 142.
 Stein, A.: 111.
 Stoessl, F.: 189.
 Stok, F.: 185.
 Streck, M.: 16.
 Strecker, K.: 73.
 Swain, S.[C.R.]: 182.
 Syme, R.: 92, 109, 143, 183, 196,
 198-201, 203, 206.

Tadmor, H.: 12, 20, 22.
 Talbert, C.H.: 139, 239.
 Taylor, L.R.: 99, 102.
 Theander, C.: 163, 174.
 Thomas, N.: 84.
 Thomasson, B.E.: 200.
 Thomsen, R.: 168.
 Thraede, K.: 142, 213.
 Torracà, L.: 177.
 Tresson, P.: 45.
 Tsakmakis, A.: 150.
 Turcan, R.: 262.

Valgiglio, E.: 174.
 Van Compernolle, R.: 171.
 Venuti, G.: 172.
 Vercoutter, J.: 46.
 Vermaseren, M.J.: 84-86.
 Vernus, P.: 47.
 Vidman, L.: 113.
 Visconti, C.L.: 85.
 von Goethe, J.W.: 149.
 von Hesberg, H.: 96.
 von Kaenel, F.: 45.
 von Soden, W.: 13.
 von Weiher, E.: 17-18.
 von Wilamowitz-Moellendorff, U.:
 123, 149, 150, 152.
 von Zeissl, H.: 36.
 Vorsskamp, W.: 2.

Walbank, F.: 128-129.
 Wallace-Hadrill, A.: 186.
 Wardman, A.: 158, 180-181, 187.
 Weaver, P.: 90.
 Wehrli, F.: 120, 123, 130-131.
 Weidner, E.F.: 17.
 Weimar, K.: 1.
 Weinfeld, M.: 12, 20, 22.
 West, M.L.: 149.
 Westenholz, J.G.: 14, 19.
 Westerink, L.G.: 235.
 Whittemore, R.: 5.
 Wildung, D.: 50.
 Wilson, N.G.: 129.
 Wiseman, T.P.: 159.
 Woodhead, A.G.: 99.
 Wright, N.: 83.

Yoyotte, J.: 50.

Zanker, P.: 96.
 Ziegler, K.: 180-181, 195.
 Zintzen, C.: 249.
 Zoepf, L.: 70.

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN SEPTEMBRE 1998
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
«ORIENTALISTE» À HERENT, BELGIQUE

DÉPOSITAIRES

LIBRAIRIE DROZ S.A.

11, rue Massot,

CH-1206 Genève

DR. RUDOLF HABELT GMBH,
Am Buchenhang 1, Postfach 150104,
D-53040 Bonn,
pour l'Allemagne et les régions
de langue allemande

ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE

Les tomes I à VIII, X, XI, XIII, XIX et XXVII sont épuisés.

- IX (1963) VARRON.
XII (1966) PORPHYRE.
XIV (1969) L'ÉPIGRAMME GRECQUE.
XV (1970) LUCAIN. *Entretiens préparés et présidés par Marcel DURRY.*
XVI (1970) MÉNANDRE. *Entretiens préparés et présidés par E.G. TURNER.*
XVII (1972) ENNIUS. *Entretiens préparés et présidés par Otto SKUTSCH.*
XVIII (1972) PSEUDEPIGRAPHA I. *Entretiens préparés et présidés par Kurt von FRITZ.*
XX (1974) POLYBE par F.W. WALBANK – Paul PEDECH – Hatto H. SCHMITT – Domenico MUSTI – Gustav Adolf LEHMANN – Claude NICOLET – Eric W. MARSDEN – François PASCHOUUD – Arnaldo MOMIGLIANO. *Entretiens préparés et présidés par Emilio GABBA.*
XXI (1975) DÉ JAMBlique à PROCLUS par Werner BEIJERWALTES – Henry J. BLUMENTHAL – Bend DALSGAARD LARSEN – Edouard des PLACES – Heinrich DÖRRIE – John M. RIST – Jean TROUILLARD – John WHITTAKER – R.E. WITT. *Entretiens préparés et présidés par Heinrich DÖRRIE.*
XXII (1976) ALEXANDRE LE GRAND, IMAGE ET RÉALITÉ par E. BADIAN – A.B. BOSWORTH – R.M. ERRINGTON – R.D. MILNS – Fritz SCHACHERMEYR – Erkinger SCHWARZENBERG – Gerhard WIRTH. *Entretiens préparés par E. BADIAN et présidés par Denis van BERCHEM.*
XXIII (1977) CHRISTIANISME ET FORMES LITTÉRAIRES DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE EN OCCIDENT par Alan CAMERON – Yves-Marie DUVAL – Jacques FONTAINE – Manfred FUHRMANN – Reinhart HERZOG – Walther LUDWIG – P.G. van der NAT – Peter L. SCHMIDT. *Entretiens préparés et présidés par Manfred FUHRMANN.*
XXIV (1978) LUCRÈCE par L. ALFONS – D. FURLAY – Olof GIGON – Pierre GRIMAL – Knut KLEVE – Gerhard MÜLLER – Wolfgang SCHMID – P.H. SCHRJVERS. *Entretiens préparés et présidés par Olof GIGON.*
XXV (1979) LE CLASSICISME À ROME AUX I^e SIÈCLES AVANT ET APRÈS J.-C. par G.W. BOWERSOCK – Hellmut FLASHAR – Thomas GELZER – Woldemar GÖRLER – François LASSERRE – Karl MAURER – Felix PREISHOFEN – D.A. RUSSELL – Paul ZANKER. *Entretiens préparés et présidés par Hellmut FLASHAR.*
XXVI (1980) LES ÉTUDES CLASSIQUES AUX XIX^e ET XX^e SIÈCLES par Willem den BOER – R.R. BOLGAR – Walter BURKERT – Kenneth J. DOVER – Fritz KRAFFT – Arnaldo MOMIGLIANO – Evelyne PATLAGEAN. *Entretiens préparés et présidés par Willem den BOER.*
XXVII (1982) ÉLOQUENCE ET RHÉTORIQUE CHEZ CICÉRON par Gualtiero CALBOLI – Carl Joachim CLASSEN – A.D. LEMAN – Alain MICHEL – Walter RÜEGG – Wilfried STROH – Michael WINTERBOTTOM. *Entretiens préparés et présidés par Walther LUDWIG.*
XXIX (1983) SOPHOCLE par Jean IRIGOIN – Bernard M.W. KNOX – Stefan L. RADT – Bernd SEIDENSTICKER – George STEINER – Oliver TAPLIN – R.P. WINNINGTON-INGRAM. *Entretiens préparés et présidés par Jacqueline de ROMILLY.*
XXX (1984) LA FABLE par Francisco R. ADRADOS – Robert S. FALKOWITZ – Fritz Peter KNAPP – François LASERRE – Morten NØJGAARD – G.U. THITE – John VAIOS – M.L. WEST. *Entretiens préparés par Francisco R. ADRADOS et présidés par Olivier REVERDIN.*
XXXI (1985) PINDARE par Paola BERNARDINI – D.E. GERBER – André HURST – Adolf KOHNKEN – Mary R. LEFKOWITZ – Hugh LLOYD-JONES – Jaume PORTULAS – Georges VALLET. *Entretiens préparés et présidés par André HURST.*
XXXII (1986) ASPECTS DE LA PHILOSOPHIE HELLÉNISTIQUE par Klaus BRINGMANN – Lambros COULOURIBITIS – Fernanda DECLEVA CAZZI – Albrecht DIHLE – Maximilian FORSCHNER – Olof GIGON – Pierre GRIMAL – I.G. KIDD – Anthony LONG. *Entretiens préparés et présidés par Hellmut FLASHAR et Olof GIGON.*
XXXIII (1987) OPPOSITION ET RÉSISTANCES À L'EMPIRE D'AUGUSTE À TRAJAN par Kurt A. RAFLAUB – Dieter TIMPE – Arnaldo MOMIGLIANO – Z. YAVETZ – Barbara LEVICK – Adalberto GIOVANNINI – Werner ECK – G.W. BOWERSOCK – Hubert ZEHNACKER. *Entretiens préparés par Adalberto GIOVANNINI et présidés par Denis van BERCHEM.*
XXXIV (1989) L'ÉGLISE ET L'EMPIRE AU IV^e SIÈCLE par Friedrich VITTINGHOFF – E.P. MEIJERING – W.H.C. FREND – Charles PIETRI – Lellia CRACCO RUGGINI – K.L. NOETHLICH – T.D. BARNES. *Entretiens préparés et présidés par Albrecht DIHLE.*
XXXV (1990) HÉRODOTE ET LES PEUPLES NON GRECS par Walter BURKERT – Albrecht DIHLE – Pierre BRIANT – J. HARMATTA – David ASHERI – Mario LOMBARDI – A.B. LLOYD – Sandro F. BONDI – Giuseppe NENCI. *Entretiens préparés par Giuseppe NENCI et présidés par Olivier REVERDIN.*
XXXVI (1991) SÉNÉQUE ET LA PROSE LATINE par B.L. HIJMANS – Karlhans ABEL – Mireille ARMISEN-MARCHETTI – R.G. MAYER – Giancarlo MAZZOLI – Pierre GRIMAL – Italo LANA – Olof GIGON – Jean SOUBIRAN. *Entretiens préparés par Pierre GRIMAL.*
XXXVII (1992) LE SANCTUAIRE GREC par A. SCHACHTER – Emily KEARNS – Birgitta BERGQUIST – Fritz GRAF – Madeleine JOST – Folkert van STRATEN – Roland ETIENNE – Richard A. TOMLINSON. *Entretiens préparés par A. SCHACHTER et présidés par Jean BINGEN.*
XXXVIII (1993) ARISTOPHANE par Enzo DEGANI – Thomas GELZER – Eric W. HANDLEY – J.M. BREMER – K.J. DOVER – Nicole LORAUZ – Bernhard ZIMMERMANN. *Entretiens préparés et présidés par E.W. HANDLEY et J.M. BREMER.*
XXXIX (1993) HORACE par Hermann TRANKLE – P.H. SCHRJVERS – Virginio CREMONA – Stephen J. HARRISON – Manfred FUHRMANN – Hans Peter SYNDIKUS – Karsten FRISI-JENSEN – Walther LUDWIG – Andrée THILL. *Entretiens préparés et présidés par Walther LUDWIG.*
XL (1994) LA PHILOLOGIE GRECQUE À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE par N.J. RICHARDSON – Jean IRIGOIN – Harwig MAEHLER – Renzo TOSI – Graziano ARRIGHETTI – D.M. SCHENKEVELD – Carl Joachim CLASSEN. *Entretiens préparés et présidés par Franco MONTANARI.*
XLI (1996) PAUSANIAS HISTORIEN par Domenico MUSTI – François CHAMOIX – Mauro MOGGI – Walter AMELING – Yves LAFOND – Ewen L. BOWIE – Susan E. ALCOCK – Denis KNOEPFLER. *Entretiens préparés et présidés par Jean BINGEN.*
XLII (1996) LES LITTÉRATURES TECHNIQUES DANS L'ANTIQUITÉ ROMAINE par Pierre GROS – Philippe FLEURY – Maurice LENOIR – Janet DELAINE + Peter BRENNAN – André CHASTAGNOL – Lucio TONEATTO. *Entretiens préparés et présidés par Claude NICOLET.*
XLIII (1997) MÉDECINE ET MORALE DANS L'ANTIQUITÉ par Hellmut FLASHAR – Vivian NUTTON – Thomas RÜTTEN – Charlotte SCHUBERT – Heinrich von STADEN – Jacques JOUANNA – Jackie PIGEAUD – Philippe MUDRY – Antonio GARZA – Olivier REVERDIN. *Entretiens préparés et présidés par Hellmut FLASHAR et Jacques JOUANNA.*
XLIV (1998) LA BIOGRAPHIE ANTIQUE par Stefan M. MAUL – Edda BRESCIANI – Walter BERSCHIN – Mary BEARD – Albrecht DIHLE – Luigi PICCIRILLI – G.W. BOWERSOCK – Richard GOULET. *Entretiens préparés et présidés par Widu Wolfgang EHLERS.*
XLV (A paraître en 1999) HERMANN DIELS. *Entretiens préparés et présidés par William M. CALDER III et Jaap MANSFELD.*

